This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

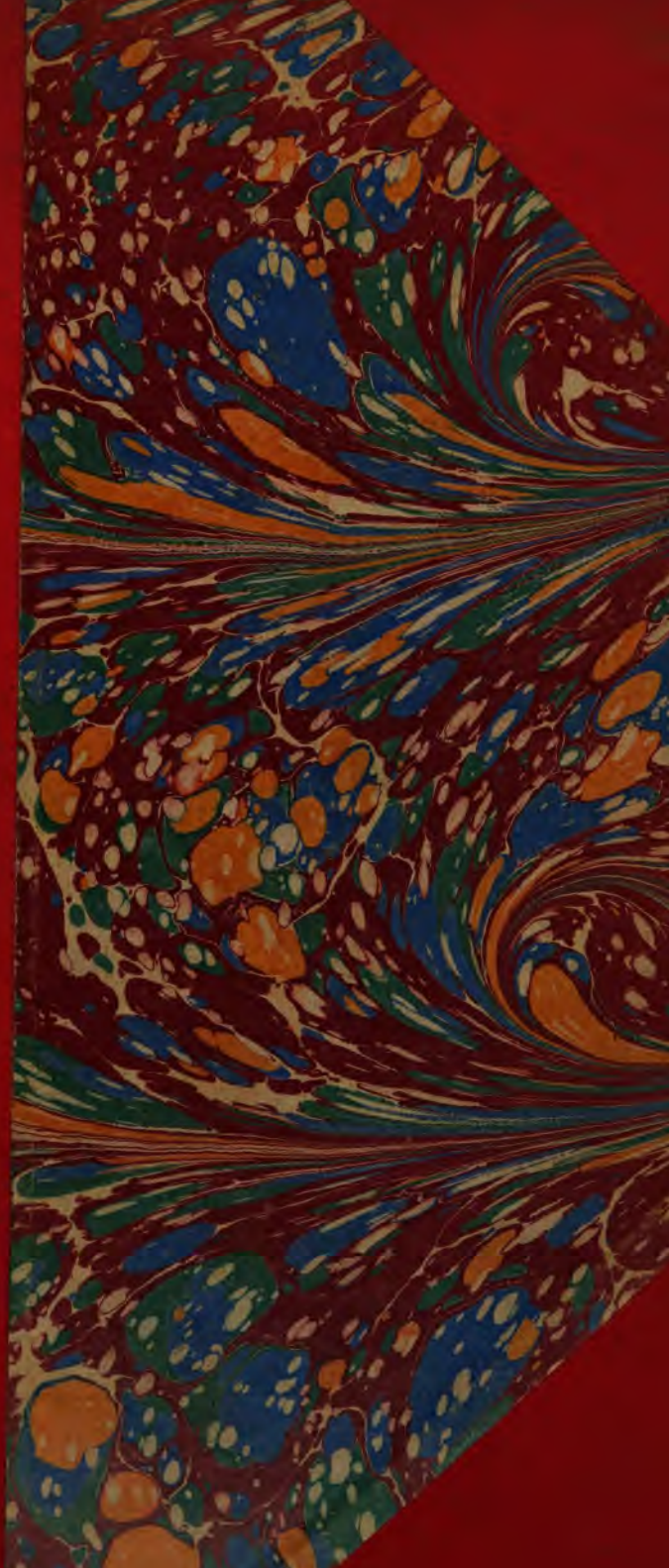
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Am. 55 f

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

900000066430

~~217 A~~

247 A
34

SIX ANS

EN

AMÉRIQUE

(CALIFORNIE ET ORÉGON).

Par l'Abbé C. Rossi,

MISSIONNAIRE,

AVEC DEUX CARTES TOPOGRAPHIQUES.

Hommage de l'auteur
à M. Rochart

LIBRAIRIE DE PERISSE FRÈRES
(NOUVELLE MAISON)
RÉGIS RUFFET ET Cie, SUCCESSEURS.

PARIS, 38, Rue Saint-Sulpice, 38. | **BRUXELLES,** 4, Parvis Sainte-Gudule, 4.

LYON (ancienne maison), rue Mercière, 49.

1863

DÉPOSÉ.

REPRODUCTION ET TRADUCTION INTERDITES.

à

TOUS SES AMIS

PASSÉS,

PRÉSENTS

ET

FUTURS,

L'AUTEUR RECONNAISSANT.

AVANT-PROPOS.

Jamais, pendant mon séjour en Amérique, il ne m'était venu à l'esprit qu'un jour j'écrirais un livre sur mes missions. Si j'avais eu une semblable pensée, ce récit renfermerait une foule de faits et de détails que le laps de temps de six ans, qui se sont écoulés depuis mon arrivée dans le nouveau-monde, m'a fait oublier.

Ce fut seulement après mon retour en Europe et sur les instances de plusieurs de mes amis, que je me décidai à publier ce qui est encore présent à ma mémoire.

Ce premier point résolu, une difficulté bien grande se présenta à mon esprit. Dans quelle langue écrirais-je? J'hésitai longtemps, mais enfin des motifs de toute nature me déterminèrent, malgré tous les obstacles que je redoutais avec raison, à choisir la langue française; et sans plus balancer je me mis à l'œuvre.

Dieu seul connaît les pénibles efforts sous le poids desquels j'étais accablé pendant l'exécution de ce travail. Plus d'une fois je fus sur le point d'abandonner l'entreprise, tant était grande la difficulté que j'éprouvais en confiant au papier mes pensées. Enfin je pris courage et j'allai jusqu'au bout.

La conséquence de ce rude labeur fut celle que doit attendre toute personne qui écrit, celle de me rendre mon œuvre, tout imparfaite qu'elle puisse être, bien chère; à l'instar précisément d'une mère qui chérit d'autant plus son enfant, qu'il lui donne plus de peines et de soucis et qu'elle lui reconnaît plus de défauts.

Parfois, tout en écrivant, mon imagination me représentait les différentes classes de personnes qui me liraient : alors, alarmé comme une tendre mère, je me précipitais au devant de mon enfant pour le protéger contre toute attaque. Tantôt il me semblait le voir entre les mains de dames et de messieurs, qui, habitués à l'élégance du style, à la pureté du langage, à la poésie des phrases, à la séduction de l'éloquence, aux attraits des romans, se disposaient à le jeter au loin.

— Eh! mesdames, leur criais-je, eh! messieurs, ne repoussez pas mon enfant. Songez qu'il ne parle pas sa langue maternelle; songez qu'il n'a parlé la vôtre que pendant une courte période, il y a plus de six ans. Ne lui faites pas mauvaise mine : regardez-le de plus près, et vous ne le trouverez ni si laid, ni si imparfait que vous avez pu le croire au premier abord. Traitez-le avec indulgence, s'il vous plaît; c'est mon enfant.

Ou bien c'étaient des âmes pieuses qui me semblaient prêtes à le mépriser, parce qu'elles n'y trouvaient pas assez de cette onction et de cette dévotion qu'elles ont l'habitude de rencontrer dans les récits des missionnaires.

— Eh! chères âmes, leur disais-je, considérez ce qu'on a voulu de moi. C'est un livre d'histoire personnelle, ce sont des souvenirs de pays lointains, ce sont des aperçus

de mœurs américaines qu'on m'a demandés. Cette tâche m'a souvent porté à confondre le voyageur avec le missionnaire. Mais tranquillisez-vous, mon livre n'est pas impie, il est bon chrétien, excellent catholique; enfin c'est mon enfant !

Plus tard il me semblait voir qu'il allait être jeté au feu par certains hommes dont les oreilles ne sont accoutumées à entendre que les accents séduisants et trompeurs de la flatterie.

— Oh ! de grâce, messieurs, arrêtez-vous, leur criais-je; ne touchez pas à mon enfant! Il est un peu trop franc, je l'avoue; c'est un défaut dont je n'ai jamais pu le corriger; mais enfin c'est une bonne créature; et j'aime mieux qu'il soit ainsi que de lui voir sacrifier la vérité, ce qui n'est jamais digne d'un honnête homme, et moins encore d'un chrétien !

Enfin il me paraissait qu'il courait un grand danger au milieu d'une foule de monde qui voulait le condamner à mort.

— Eh ! messieurs, eh ! mesdames, exclamais-je, ne touchez pas à mon enfant! Qu'a-t-il fait pour provoquer ainsi votre colère ? L'avez-vous examiné ?

— Non — répondaient les uns.

— Nous n'en avons remarqué que quelques traits — ajoutaient les autres.

— Nous en avons entendu parler défavorablement — continuaient plusieurs à la fois.

— Vous m'étonnez vraiment, et vous me faites bien cruellement souffrir, leur répondais-je à mon tour. Quelle manière d'agir est la vôtre ! Est-il possible, est-il juste

que vous stigmatisiez mon pauvre enfant sans même le connaître? Ne serait-il pas bien plus droit, bien plus honnête que vous l'examinassiez soigneusement avant que de porter contre lui une sentence de cette nature? Ne vous faudrait-il pas d'abord satisfaire votre curiosité en l'étudiant de la tête aux pieds? Ne serait-ce pas ensuite votre devoir de comparer ses traits entre eux, pour être ainsi à même de le juger? Prenez donc garde à ce que vous faites : ne précipitez point votre jugement; ce ne serait ni raisonnable, ni chrétien. Ne soyez pas trop exigeants, pesez avec sagesse vos paroles, appréciez avec plus de modération cette œuvre qui ne s'est faite si modeste que pour vous plaire; peut-être alors vous prendrez-vous à l'aimer un peu. Et si, après tout cela, vous ne parvenez pas à l'aimer, je suis bien certain que vous ne vous repentirez jamais de l'avoir connue.

Maintenant, mon enfant, que je t'ai prémuni de tout mon pouvoir contre tant de dangers, tu peux marcher sans guide; tu as assez d'âge pour faire seul ton chemin.

Si, en route, il t'arrive de rencontrer des gens bienveillants qui, malgré leur valeur et leur talent, veulent bien s'incliner vers toi pour te dire un mot encourageant, accepte cette faveur avec humilité et reconnaissance.

Si, par hasard, tu rencontres de ces caractères suffisants, d'autant plus dédaigneux qu'ils sont plus incapables, et qui ne manquent jamais de mépriser ce qu'ils ne comprennent pas, ne te décourage point; tu ne seras ni le premier ni le dernier de tes frères à qui pareil sort a été réservé. Adieu donc, mon enfant; que Dieu te bénisse et t'accompagne.

SIX ANS

SUR

LA COTE OCCIDENTALE

D'AMÉRIQUE.

I

DÉPART.

Bruxelles venait à peine de clore la série des fêtes splendides du XXVe anniversaire du couronnement de S. M. Léopold, lorsque je quittai cette ville pour aller rejoindre à Londres monseigneur M. A. Blanchet, que je devais accompagner dans le diocèse de Nesqually, dans le territoire de Washington.

Je n'oublierai jamais les preuves d'amitié que plusieurs de mes connaissances m'offrirent à la station du Nord; c'était à qui m'apporterait quelque objet qui pût m'être utile pendant le long voyage que j'étais à la veille d'entreprendre. L'un de ces bons amis m'apporta trois bouteilles de vieux cognac: — Prenez, monsieur l'abbé, me dit-il, c'est un excellent préservatif contre le mal de mer. — Hélas! pas une goutte du précieux liquide ne devait me soulager. Mes bouteilles furent saisies à la douane de Londres. Après quelques démarches inutiles, étant sur le point de quitter cette ville, je priai le colonel C. G. B..., à qui j'avais été recommandé par la personne même à laquelle je devais les trois bouteilles, de les retirer et de les boire, une à la santé de notre ami de Bruxelles; la seconde à la santé de ceux qui avaient inventé et

exécuté le palais de Cristal; et la troisième à celle de tous les gens de bonne foi. Ces vœux, je l'ai su depuis, le brave colonel les avait scrupuleusement accomplis.

Comme je savais que la mer, d'Ostende à Douvres, n'est pas très-agréable pour les voyageurs novices, avant que le bateau commençât à faire ses révérences en tous sens, je me hâtai de me fortifier le cœur et l'estomac, et je me mis ensuite au lit. Le sommeil ne tarda pas à venir; mais bientôt je fus obligé de reconnaître que ce n'était ni l'heure ni le lieu pour dormir en paix.

Aussitôt que la mer me permit de rester debout, j'allai m'informer de la cause des plaintes déchirantes qui se faisaient entendre dans l'étroit compartiment servant, sur certains bateaux à vapeur, de salle à manger, de chambre à coucher et de salon de réception. N'ayant autre chose à offrir à la personne souffrante que de l'eau de Cologne qu'on m'avait donnée à Bruxelles, je lui en présentai un flacon. Un homme, que je supposai être son mari, me dit en me remerciant: — Ce n'est rien, monsieur, ce n'est que le mal de mer — comme si le mal de mer n'était pas quelque chose d'affreux !

Débarqué à Londres, j'eus bientôt l'occasion de connaître que le monde est partout le même. Ce fut un portefaix qui me donna lieu de faire cette remarque. Plus vous donnez à ces gens plus ils veulent avoir. Pour une course à une distance d'une vingtaine de mètres à peu près, je donnai un shilling à un porteur; ma générosité l'encouragea à demander davantage. Il me rendit la pièce, je la lui redonnai. De son côté, il me la renvoya. Ce manége aurait pu durer fort longtemps si, à grand'peine, je n'étais parvenu à monter en voiture. Alors je jetai la pièce de monnaie aux pieds de mon exigeant conducteur, et je suis convaincu qu'il ne fut pas fâché de la ramasser.

Mon bon évêque se trouvait à l'hôtel qu'il m'avait désigné. Ce jour-là, samedi 27 juillet 1856, je ne fis que m'égarer dans les rues de cet immense labyrinthe que l'on appelle Londres, sans que je pusse trouver un seul être qui sût répondre aux questions que je lui adressais en bon français.

Londres, cette grande métropole, peut se passer de mes éloges comme de mes critiques : d'ailleurs mes remarques ne la feraient ni meilleure ni pire. Il pourrait se faire toutefois qu'à mon retour

je la connusse un peu mieux : alors je pourrai en parler avec connaissance de cause.

Monseigneur me fit passer avec lui une bonne partie de la matinée suivante dans la chapelle française; et, dans l'après-midi, j'allai à l'Oriental Club, où le colonel m'avait invité à dîner.

— Vous venez de la Belgique, monsieur l'abbé, me dit-il, où vous êtes habitué à manger de toutes sortes de viandes. J'ai donc pensé à vous donner un dîner tout à fait composé de mets des Indes. — Je me rappellerai toute ma vie ce que c'étaient que ces mets des Indes. Heureusement pour mon palais, il y avait là de la bière frappée, à l'aide de laquelle, de temps à autre, j'adoucissais l'échauffement produit par les épices indiennes, qui menaçaient de me faire subir le supplice infligé naguère à saint Laurent. Malgré le rude apprentissage auquel je venais d'être soumis, le dîner et la soirée se passèrent très-agréablement; et je n'eus qu'à me louer des bontés et des générosités que ce bon colonel eut pour moi.

Le lendemain, après les dévotions du matin, monseigneur m'annonça que nous irions visiter le palais de Cristal. Nous y employâmes toute la journée, absorbés dans la contemplation des œuvres du génie humain qui s'y déployait sous toutes les formes. Malgré la fatigue du jour, monseigneur voulut partir le soir même.

Nous voyageâmes en chemin de fer, presque sans nous arrêter, et le matin nous arrivâmes à Liverpool. Le séjour de cette grande métropole du commerce anglais ne me plut guère; à peine arrivé, j'aurais donné tout au monde pour quitter cette ville toujours couverte de fumée et remplie d'exhalations miasmatiques. Le lendemain, 31 juillet, mes vœux étaient satisfaits.

Un petit bateau à vapeur, dont l'office était de remorquer les gros bâtiments, nous transporta à bord de l'*Anglo-Saxon*, qui était mouillé à quelque distance du quai. Pendant que les uns levaient l'ancre au son des chants si bien mesurés des marins, les autres, dirigés par le sifflet du chef-matelot, tendaient les voiles pour recevoir le vent qui était propice à notre navigation. La noire et épaisse fumée, qui sort de cette espèce d'enfer bâti dans les entrailles des steamers, montait en tourbillons vers le ciel et penchait un peu vers la proue; l'hélice secouait et poussait le navire

en agitant la mer et la faisant blanchir d'écume : sous cette puissante impulsion le vaisseau fendit les vagues laissant briller derrière lui un long et éclatant sillage.

Cinq ou six minutes s'étaient à peine écoulées, que la petite cloche donna le signal de s'arrêter, et en même temps on cria au petit bateau à vapeur, qui était déjà parti, d'aborder.

— Qu'y a-t-il de nouveau? — se demandaient les passagers. C'était une pauvre femme qu'on renvoyait, parce qu'elle n'avait pas de quoi payer son passage. Les choses ainsi arrangées, nous voilà maintenant tout de bon lancés sur la mer pour ne nous arrêter qu'au port de notre première destination.

Aussi nous mîmes-nous à l'œuvre pour disposer nos effets dans la cabine, prendre nos places à la table et nous informer des heures de repas qui étaient ainsi distribués : le déjeuner à sept heures et demie ; le goûter (*lunch*) à midi ; le dîner à quatre heures et le thé à sept heures et demie du soir. Le danger de mourir de faim, était, ce me semble, bien éloigné ; mais il y en avait d'autres contre lesquels personne ne pouvait me prémunir, et spécialement contre cette terrible maladie connue sous le nom de mal de mer. Pendant quatre jours je restai dans ma cabine, ne sachant que faire de moi. J'étais dans un état d'accablement tel, que je n'eusse pas fait un mouvement pour éviter la mort, et je crois que si le steamer avait brûlé, s'il avait échoué, ou s'il s'était brisé, je n'aurais pu bouger de ce trou qu'on appelle une cabine. C'est un état qui défie toute description.

Dès que je pus gouverner mes jambes et ma tête, je me hâtai de monter sur le pont, qui cependant semblait n'être pas assez large pour mes fréquentes caracoles : on eût dit que je le voulais pour moi tout seul. Mon bon évêque, qui ne souffre jamais du mal de mer, était à même de me prodiguer ses soins vraiment paternels. Grâce à sa forte constitution et à son zèle apostolique il put assister, en venant en Europe, les cholériques qui se mouraient à bord du steamer qui allait d'Aspinwall à New-York. Les passagers lui en témoignèrent leur reconnaissance et en perpétuèrent le souvenir en lui présentant une chaîne et une croix, tout en or, sur laquelle étaient gravées toutes les circonstances commémoratives de son dévouement.

Un délassement très-nécessaire à bord, me fut ménagé par la

bonté d'un avocat irlandais et d'un colonel anglais. Tous deux parlaient un peu le français, ce dont je leur sus d'autant plus de gré que j'étais complétement incapable de soutenir la moindre conversation en anglais; eux exceptés, je ne pouvais causer avec personne. J'avais à peine quitté Ostende que déjà je m'étais aperçu du tort, pour ne pas dire davantage, qu'on a de prétendre qu'avec la langue française on peut aller partout. Dans les Iles britanniques et dans le nouveau monde, j'ai rencontré des personnes qui parlaient français, mais en petit nombre et seulement parmi les gens de grand ton, et beaucoup moins encore dans la classe moyenne. L'on conçoit qu'un missionnaire ne doit pas toujours se trouver dans les hautes sphères de la société, qui ne forment que la minorité. La classe inférieure lui donne en général plus de besogne. On devrait être conséquemment moins absolu; et tout en rendant justice aux avantages de la langue française, on devrait reconnaître qu'il y en a d'autres, qui ne sont pas moins utiles, ni moins nécessaires, ni même moins universelles, et que la langue anglaise, surtout dans les voyages transatlantiques, l'est certainement davantage.

Ces deux messieurs ne professant pas la même croyance que moi tenaient beaucoup à discuter plusieurs points religieux sur lesquels nous paraissions bien loin de nous entendre. La présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie nous occupa longtemps. Un jour ils me présentèrent l'objection très-commune sur la manière de recevoir ce sacrement.

— Est-il possible, me dirent-ils, que nous mangions la chair du Christ, et que nous buvions son sang?

Je leur répondis que non-seulement c'était possible, mais que c'était un fait; qu'ils croyaient, comme moi, d'autres mystères tout aussi abstraits, tels que la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption; que cependant ils n'oseraient nier ces mystères sous prétexte de ne pas les comprendre; qu'une fois qu'on admet une vérité parce qu'elle est révélée on doit admettre aussi les autres par la même raison; que la manière d'entendre la présence réelle dans le sens catholique était que nous mangions le corps et buvions le sang de Jésus-Christ réellement, mais sacramentellement, c'est-à-dire d'une manière propre à ce sacrement; qu'enfin ce sens était le seul vrai, comme celui que les juifs avaient compris lorsque Notre-

Seigneur Jésus-Christ leur en parlait. En effet, leur disais-je, les juifs ont fait la même objection à Notre-Seigneur. Ils se disaient : — Comment est-il possible qu'il nous donne son corps à manger? — S'ils s'étaient trompés en prenant les paroles de Notre-Seigneur dans le sens réel, Notre Seigneur aurait dû les corriger de leur égarement, et leur dire que c'était dans le sens spirituel qu'il entendait parler, que l'interprétation qu'ils donnaient à ses paroles était fausse et erronée, et que, conséquemment, il n'avait l'intention de parler que dans un sens figuré et allégorique.

Mais au contraire, ajoutai-je, Notre-Seigneur ne fit que confirmer les juifs dans leur interprétation en leur répétant six fois que s'ils ne mangeaient pas son corps et que s'ils ne buvaient pas son sang, ils n'auraient pas la vie en eux-mêmes.

Ces paroles remplirent d'étonnement mes compagnons, qui me demandèrent où elles étaient enregistrées. Je leur répondis qu'elles se trouvaient dans le 6e chapitre de l'évangile de saint Jean.

— Pas possible, reprirent-ils; nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais lu ces paroles.

Je leur dis qu'ils n'avaient qu'à prendre leur Bible et à la lire. En effet, l'avocat alla chercher la sienne, il la lut en notre présence, et mes deux interlocuteurs s'écrièrent : — Voilà une chose fort étonnante; nous avons lu la Bible des centaines de fois, et nous n'avons jamais remarqué ce qui est dit dans ce chapitre.

Alors je repris que je n'en étais point étonné; qu'il fallait être dirigé dans la lecture des Saintes Écritures par ceux que Dieu avait destinés pour nous servir de guides; et que nous étions tous dans la même condition où se trouvait jadis l'eunuque de la reine Candace, qui fut forcé d'avouer la nécessité d'avoir un interprète pour l'intelligence de l'Écriture Sainte (1).

Ainsi, quand je n'étais pas malade, nous passions le temps agréablement et peut-être aussi avec profit.

Pendant la traversée, la vue des glaçons nous effraya quelque peu. On voyait de temps en temps flotter au loin sur l'immense Océan des masses de glace de telles dimensions et de telles formes que chacun de nous s'imaginait y voir tantôt un château, tantôt une église, tantôt une forteresse. D'après nos calculs, ces produits

(1) Act. VIII, 31.

du nord devaient être de la hauteur de 30 à 40 mètres ; et malheur à nous si l'un d'eux fût venu se heurter, ou même se frotter contre notre vaisseau ! Nous ne serions pas allés bien loin ; le triste sort que subirent les passagers à bord du *Pacifique*, dont on n'a point de nouvelles depuis huit ans, nous eût certainement été réservé.

Nous naviguions toutefois ; la mer semblait devenir plus calme à mesure que nous approchions du nouveau monde. Peu à peu le steamer n'eut plus d'autre mouvement que celui de *propulsion*. Nous étions dans le Saint-Laurent.

En un instant la machine est arrêtée, on laisse tomber l'ancre qui par sa pesanteur entraîne une lourde chaîne, dont les anneaux glissant rapidement par des trous en fer causent un bruit assourdissant.

— A la bonne heure, me dis-je en moi-même, nous serons tranquilles cette nuit, et nous pourrons dormir sans être bercés. — Et comme j'étais bien fatigué, je m'étendis sur ma couchette, qui, cette nuit-là, me semblait avoir un attrait qu'elle n'avait jamais eu pour moi. Tout en attendant que le sommeil vînt me procurer l'oubli du passé, j'employai le présent à penser à l'avenir.

— Que me va-t-il advenir avec les sauvages ? Me mangeront-ils ? Seront-ils contents de me manger cru, ou vraiment vont-ils me bouillir, me rôtir, me fricasser, ou me réduire en hachis ou en ragoût quelconque ? S'ils étaient assez généreux pour laisser le genre de mort à ma disposition, auquel donnerais-je la préférence ?

Après bien des réflexions je me répondais que j'avais connu de braves et honnêtes gens et de bons chrétiens qui étaient morts paisiblement sur leur lit d'une mort tout à fait naturelle, et que je me serais plu à les imiter ; ce disant, mes yeux se fermèrent, et me voilà plongé dans un entier assoupissement de mes sens.

II

LE CANADA.

Je me réveille le matin suivant, 11 du mois d'août, bien rafraîchi et plein de vie. Je me lève, je m'habille de tout ce que j'avais de mieux, bien que ma toilette n'admît pas grand choix, et je monte sur le pont. Oh! quelle agréable surprise! quel spectacle admirable!!! Québec est en vue! Cette ville, ancienne pour le nouveau monde, est assise sur une pente très-élevée, qui graduellement finit par ses môles et ses quais sur le côté nord du noble fleuve Saint-Laurent. Le soleil en frappant de ses rayons les toits des maisons, couvertes généralement en fer-blanc, produit un effet extrêmement beau, éblouissant. Tout autour du vaisseau paraît pittoresque et grandiose, la rivière, les bois touffus d'arbres gigantesques, les clochers des églises qui y sont en grand nombre, la forteresse qui semble imprenable, les rochers escarpés, les plaines couvertes de tous les biens de la terre : tout fait regretter que la France ait été réduite à perdre un si noble et si riche pays.

C'était un dimanche : il fallut attendre que les douaniers eussent satisfait à leur dévotion ou à je ne sais quoi. Vers 11 heures ils abordèrent ; et après avoir rempli ces actes d'indiscrétion, qu'on nomme vulgairement « visite de la douane » et qui consistent à examiner les affaires d'autrui, on nous fit passer sur un petit steamboat pour nous descendre au quai. Arrivés là, on se hâta de

poser une large planche qui appuyait en même temps sur le bateau et sur le quai, pour servir de pont aux passagers ; les étourdis n'eurent pas soin d'amarrer le bateau ; soit que celui-ci eût encore quelque reste d'impulsion, ou que la marée fût alors montante, le fait est que, quand je fus sur la planche, le bateau bougea emportant la planche et moi du même coup. Une terrible chute, qui cependant pouvait avoir des conséquences plus fâcheuses, en fut le résultat. Les uns accoururent pour me soulever, les autres s'empressèrent de pêcher mon portemanteau tombé dans le fleuve, tous étaient à me demander si je m'étais fait mal. Je me tâtai les bras, le front, le nez ; tout était en bon ordre ; j'abaissai les yeux et je vis, hélas! mon pantalon déchiré au-dessous du genou droit : grand malheur ! car c'était le seul que j'avais. Je sentais cependant quelque chose de bien pénible dans la jambe ; et le sang qui en ruisselait en abondance me faisait appréhender que l'accident ne fût plus sérieux : ce n'était que la peau qui avait été emportée sur une longueur de deux à trois pouces. Je pansai la blessure avec mon mouchoir, je cachai les lacunes de mon pantalon, et plus en me traînant qu'en marchant, nous montâmes les rues déclives qui mènent à l'archevêché. Monseigneur dit la messe; j'eus de la peine à y assister. Les sœurs à la robe grise, ces anges du Dieu de charité, soignèrent ma plaie ; et en quelques jours je fus en état de visiter les églises, les couvents, l'université, le séminaire et autres belles institutions de la capitale du Canada catholique.

Que les émigrants français d'autrefois étaient des gens à la foi ferme et à la charité ardente ! Ces vieilles églises, ces asiles de l'innocence et de la vertu, ces statues du Sauveur et de la Sainte Vierge que l'on y voit encore aux encoignures des rues, dans les villages et dans les villes, nous disent le zèle, la ferveur et la piété qui brûlaient dans leur cœur.

Le bas Canada est un pays éminemment catholique ; et nous espérons que l'irréligion qui semble menacer de décrépitude une partie de l'ancien monde n'atteindra jamais la vitalité religieuse de ces contrées pleines d'avenir.

Les canadiens paraissent satisfaits du régime britannique. D'ailleurs ils connaissent fort bien la manière d'intimider leur maîtresse et de lui faire respecter leurs droits. La proximité des États-Unis est leur sauvegarde, car chaque fois que l'Angleterre

montre quelque disposition à les gêner, ils n'ont qu'à la menacer de se réunir à la confédération américaine pour la faire désister de ses attentats. Il y a quelques années elle voulait, par un acte du parlement de saint-James, leur faire adopter la langue anglaise comme langue exclusive du pays. Ils eurent recours à leur menace, et réussirent ainsi à garder la langue française, qui est celle de leurs pères. Ils sont fiers de posséder cette arme pour se défendre contre toute attaque qui menacerait leurs priviléges, et ne cessent de répéter que leur maîtresse est toujours forte avec les faibles, et bien faible avec les forts.

Le trajet de Québec à Montréal n'offre rien de remarquable comme tout voyage qui se fait de nuit : on s'embarque à 6 h. du soir à Québec, et l'on est à l'île de Montréal à 6 h. le lendemain matin. Montréal est une belle ville, dont la population augmente tous les jours. Le Saint-Laurent, sur le bord duquel elle est bâtie, est pour elle une source de richesses immenses.

Outre les lieux consacrés au culte divin et à la pratique de la charité pour les malheureux de toutes sortes, elle possède de beaux édifices publics et privés, et de magnifiques établissements d'éducation pour toutes les classes de la société. Le pont Victoria, qui unit Montréal au continent, traversant le fleuve sur une étendue de deux milles à peu près, est un des prodiges du génie moderne, quand on considère le nouveau principe de sa construction, qui est de ne s'appuyer que sur lui-même. Il fut construit pour servir de ralliement à la voie ferrée du Grand Trunk qui va de Montréal aux Etats-Unis d'Amérique, et qui, dans un temps peu éloigné, il faut l'espérer, les traversera sur toute leur étendue jusqu'à la côte nord-ouest du Pacifique.

Le gouvernement ecclésiastique de Montréal présente une anomalie peu propre à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Montréal a un évêque ayant juridiction sur tout le diocèse et même sur la ville, si l'on veut; mais il ne peut pas y placer de curé. Ce droit est exercé par les pères sulpiciens, d'après certains priviléges qu'ils auraient reçus des rois de France, lorsqu'ils y furent envoyés comme missionnaires. Rigoureusement parlant, il n'y a là qu'une paroisse, dont leur supérieur *pro tempore* est le curé; et toutes les autres églises, sauf celles des pères jésuites et des pères oblats de Marie et celle de l'évêque, sont desservies par

ses sujets. Ceux-ci ne sont pas curés du tout : ils ne sont pas même vicaires proprement dits. Des prêtres séculiers me disaient que de ce système dérivaient bien des inconvénients, qu'il est plus facile de concevoir que de décrire, mais qui font toujours tort à la religion et à sa discipline. Il est étonnant, leur disais-je, que ces messieurs, qui sont d'ailleurs si respectables, ne s'aperçoivent pas que leur ténacité à maintenir des priviléges, devenus absurdes et blessants, ne leur fait pas un grand honneur. Il est beaucoup à craindre qu'un évêque moins doux que messeigneurs Bourget et Lartigue, les seuls évêques ordonnés pour cette île, ne leur donne une leçon dont le résultat ne peut manquer de leur être désagréable. Nous regrettons vivement de voir ces messieurs dans une telle position, et nous faisons des vœux pour qu'ils se débarrassent honorablement de ce reste de priviléges, dont l'usage ne peut que leur enlever l'estime dont ils jouissent partout ailleurs.

Mon bon évêque, étant resté à Québec pour dire un dernier adieu à ses vieux parents, me rejoignit ensuite à Montréal. Humble et timide il me chargeait de prêcher toutes les fois qu'il y était invité, ce qui arriva bien souvent à la cathédrale, où nous étions les hôtes de l'évêque, et à la campagne dans la tournée que nous fîmes pour solliciter des offrandes.

Il nourrissait le projet d'établir des sœurs de charité dans son diocèse; il avait déjà essayé d'en avoir ; mais malheureusement ses démarches et ses dépenses étaient restées sans succès. Depuis lors bien des objections et des difficultés, je dirai même, bien des préjugés s'élevèrent contre son plan et sa personne ; de sorte qu'il me dit un jour : — Je ne vois pas comment en venir à bout ; voyez un peu, monsieur l'abbé, si vous pouvez réussir à faire quelque chose à cet effet. — Les difficultés provenaient de deux côtés ; des sœurs et du clergé. Sans m'arrêter pour le moment à raconter tout ce que je fis pour la réussite de cette affaire, je dirai que le bon Dieu voulut bien bénir mes démarches : nous eûmes les sœurs. L'évêque en fut heureux ; il ne cessait d'en remercier la divine Providence. Il était tellement satisfait du résultat que j'avais obtenu, qu'à plusieurs reprises il me témoigna sa reconnaissance pour le petit service que je lui rendis à cette occasion.

Pendant que les sœurs se préparaient au départ, je fus tourmenté par de nouvelles attaques de coliques. On me transporta

à l'hôpital, malgré tous mes préjugés et toutes mes répugnances. Mais j'avais tort : des sœurs de saint-Joseph, que Dieu les bénisse, le dirigeaient. Elles surent, grâce à leurs soins vraiment dévoués, changer bientôt mon horreur en admiration. J'y passai onze jours, et dans la suite de mes voyages j'eus souvent occasion d'être habitant de cette école de la charité chrétienne. Ces fréquents séjours servirent à me donner une idée du grand bienfait qu'on éprouve à être soigné dans un hôpital tenu par des sœurs. Ce sentiment me fut témoigné maintes fois en Amérique, même par des protestants, qui avaient eu le bon esprit de reconnaître les immenses avantages qu'on rencontre dans les hôpitaux dirigés par des sœurs, sur ceux qui sont administrés par des mercenaires.

C'est un reproche pour certains esprits qui se piquent de libéralité et d'amour pour la justice. Certes, si saint Paul vivait parmi nous, il ne ferait aucune difficulté de leur infliger des épithètes que nous n'oserions employer, et il les appellerait égoïstes, avares, superbes, médisants, désobéissants à *leurs supérieurs*, dénaturés, ennemis de la paix, calomniateurs, intempérants, inhumains, sans affection pour les gens de bien, traîtres, insolents, enflés d'orgueil, et plus amateurs de la volupté que de Dieu (1). Il proclamerait hautement qu'il nous était réservé, en ces derniers jours, de voir ces gens, liés étroitement avec les suppôts du démon, faire une guerre acharnée aux épouses du Christ ; à elles qui, par amour pour les malheureux, renoncent aux plaisirs du monde, en foulent aux pieds les vanités, les maximes, les préjugés et les opinions ; à elles dont la charité et le dévouement les rendent mères pour les orphelins, lumière aux aveugles, langue aux muets, ouïe aux sourds ; à elles qui instruisent les ignorants avec tant de patience, assistent les malades et les mourants avec tant d'abnégation, et traitent les égarés avec tant de douceur et d'humanité ; à elles, pour dire beaucoup en peu de mots, qui, comme leur divin époux, se dévouent, se sacrifient, pour soulager la pauvre humanité affligée par d'innombrables misères : ce sont elles que ces ennemis de la croix du Christ raillent, persécutent, chassent de leur asile, pillent et proscrivent avec des lois inqua-

(1) 2. Tim. III, 1 et suiv.

lifiables. Et puis ils ont la témérité, l'effronterie, la folie, de s'appeler philanthropes!!!...

Aussitôt que je fus remis, j'allai visiter différentes tribus sauvages afin de me faire un peu à leurs usages et à leur manière de vivre. On me représenta la mission au lac des Deux Montagnes, comme une des plus belles. Un jeune séminariste s'offrit pour m'accompagner. Nous nous embarquâmes à Lachine sur un bateau à vapeur qui, laissant le Saint-Laurent à notre droite et suivant le fleuve Octowa au nord, au bout de quelques heures nous porta en vue de la mission, sans cependant pouvoir nous débarquer, faute de quai. L'embarcadère se trouvait plus loin du côté opposé. Il nous fallait traverser la rivière qui, en cet endroit, forme une espèce de baie de côté et d'autre, et qui, ce jour-là, était en proie à une effroyable tourmente.

— Voulons-nous risquer de passer? me dit mon compagnon.

— Mon ami, est-ce qu'il y a du danger? lui dis-je. En ce cas, je ne vois aucune raison pour justifier notre risque.

— Monsieur le curé, reprit un canotier canadien, si vous faites comme je vous dirai, le danger ne sera pas grand.

Le lecteur connaît déjà la nature d'un canot; on a tant écrit là-dessus, spécialement dans les annales de la Propagation de la foi, que je crois inutile d'en faire la description. Mais comme un poète dit que parler de mort est bien différent de mourir, de même, connaître ce qu'est un canot, ne donne qu'une idée bien affaiblie des soucis que cause un voyage dans ces frêles embarcations, surtout la première fois et par une bourrasque.

Le canotier donc nous fit entrer, nous étendit de manière à tenir les plantes de nos pieds les unes contre les autres et nous couvrit avec des nattes; nous ressemblions à deux morts. Quand il nous vit bien couchés :

— Maintenant, ne bougez pas, monsieur le curé, — dit-il. — La! nous allons, ajouta-t-il en s'adressant au sauvage qui était à la poupe.

Nous voilà lancés au milieu des vagues qui, se brisant contre notre frêle pirogue, la font sauter dans toutes les directions et nous mouillent jusqu'aux os. Le trajet que nous devions faire pour atteindre l'autre bord était d'une lieue à peu près; aussi nos angoisses durèrent-elles plus d'une heure. D'abord mon cœur bat-

tait violemment; puis il semblait n'avoir aucun mouvement : j'étais aux abois et je ne m'attendais à rien moins qu'à servir de pâture aux poissons. Que d'actes de repentir n'ai-je pas répétés pendant ce court mais dangereux voyage ! Je repassai dans mon esprit la contrition imparfaite, parfaite, dans toutes les formes connues, possibles, imaginables; je faisais le propos le plus ferme, le plus sincère, le plus universel; j'invoquais Marie, étoile de la mer, et je lui promettais je ne sais quoi : je disais et redisais... lorsque j'entendis le mot : — Holà! nous y sommes!... — crié par le canotier.

A peine ces bienheureuses paroles ont-elles frappé mon oreille, que je jette la natte de côté, que j'ouvre les yeux et que je sors de mon bain froid, les crampes aux jambes, et pouvant à grand'peine me tenir debout. Il n'est pas difficile de comprendre comment les marins sont si pieux à l'heure du danger, et oublient leurs vœux dès qu'ils y ont échappé. Une fois à terre, on oublie presque immédiatement les périls de la mer; et si l'on n'a pas l'habitude de s'élever à Dieu, on néglige aussi de l'en remercier.

Aussitôt débarqués nous nous rendîmes de suite chez les missionnaires qui appartiennent à la congrégation de saint-Sulpice et qui nous reçurent avec bonté. Après avoir séché nos habits et pris quelque nourriture, nous allâmes, accompagnés d'un père, voir les sauvages.

Deux tribus se trouvent dans cette mission : les iroquois et les algonquins; les premiers sont, comme on sait, d'une nature guerrière, audacieuse, farouche; les autres sont pacifiques, doux, sociables. Ils vivent dans le même village et sont séparés seulement par une rue. Leur langue et leurs usages sont également différents. Ils se réunissent dans la même église, les uns d'un côté, les autres de l'autre. Ce sont les sauvagesses qui généralement chantent aux offices divins; et leur chant, comme celui de tous les sauvages, est toujours mélancolique et triste. Leurs maisons sont en bois, bâties très-simplement; elles n'ont d'ordinaire qu'une pièce qui sert à tous les usages du ménage. Ils se nourrissent à peu près comme les blancs; j'en vis quelques-uns qui prenaient le thé le soir. Certes, les missionnaires et les sœurs de la congrégation établies parmi eux, doivent avoir déployé beaucoup de zèle et de persévérance pour aboutir aux heureux résultats que j'ai consta-

tés. Mais ce qui parle davantage en leur faveur, c'est que ces deux tribus, si opposées par la langue, les coutumes et le caractère, vivent toujours en paix et en bonne harmonie.

Ma seconde visite fut pour les sauvages au saut de saint-Louis, dont les missionnaires sont des pères oblats. L'un d'eux eut l'obligeance de m'accompagner chez les indiens, qui ne m'ont paru en rien inférieurs à ceux des Deux Montagnes. Une sauvagesse que je visitai me fit présent d'un porte-cigare en paille d'un travail exquis. Ces femmes fabriquent beaucoup d'objets de ce genre, tels que des pantoufles, des bourses, des ceintures, des casques, des jambières, etc. La matière première employée à l'exécution de tous ces produits est la peau de chevreuil, et ils sont ornés de broderies en perles. Deux fois par an ces indiens vont dans les grandes villes des États-Unis vendre leur marchandise, et avec l'argent qu'ils en retirent et la culture de leurs terres ils vivent confortablement. Ils payent la dîme à l'église, comme faisaient les anciens chrétiens, et pratiquent la religion comme s'ils sortaient d'une souche civilisée et élevée dans le christianisme. Leur langue est extrêmement difficile; toutefois les missionnaires sont venus à bout non-seulement de l'apprendre, mais d'en écrire une grammaire et un dictionnaire. Il est un de leurs mots qu'il me faudrait trois jours pour prononcer : il est composé de vingt-deux syllabes. Voilà, certes, une langue qui conviendrait parfaitement aux personnes qui aiment à parler beaucoup et à étudier peu.

III

POLITIQUES DE L'AMÉRIQUE.

Enfin les sœurs avaient fermé leurs malles; elles étaient prêtes à partir. Il y avait trois professes et deux postulantes. Le jour fixé pour le départ était le 3 novembre. Nous devions nous embarquer à 9 heures du matin sur un steamer qui nous passa de l'autre côté de la rivière. Ici nous prîmes la voie ferrée qui nous laissa à un point sur l'Hudson, l'une des plus belles rivières que l'on connaisse. On y jouit des points de vue les plus grandioses, les plus agréables, les plus sévères. Ce sont tantôt des forêts dont les arbres semblent toucher le ciel, tantôt des monticules tout couverts de gazon, tantôt des prés destinés au pâturage, tantôt des rochers escarpés dont les crevasses présentent des formes tout à fait bizarres, et bien souvent l'œil rencontre des habitations rustiques, entourées de jardins d'agrément, de légumiers et de vergers, qui tous indiquent chez les habitants beaucoup d'aisance et de goût.

A cet endroit nous nous embarquâmes de nouveau, et vers midi le steamer s'arrêta à Burlington. Ici il fallut prendre encore une fois le chemin de fer qui nous mena jusqu'à Troy, d'où un steamer, partant vers 6 heures du soir, nous conduisit vers notre destination. Nous y arrivâmes le lendemain à 11 heures du matin.

Nous voici donc à New-York. Pendant les 26 heures qu'avait

duré notre voyage nous n'avions presque rien vu, si ce n'est dans la courte durée de temps que nous naviguâmes sur le fleuve Hudson. Les voitures à vapeur, qui parcourent de 40 à 50 milles à l'heure, bravant tout ce qui pourrait effrayer les passagers, précipices, lagunes, marécages, ne permettent à l'œil de se fixer sur aucun objet. D'ailleurs le brouillard était tellement épais, qu'il nous empêcha de voir New-York du même fleuve, et nous nous trouvâmes, sans le savoir, dans cette immense cité. Nous y demeurerons seulement 53 heures, mais en cet espace si court j'apprendrai bien des choses dont je ferai part à mon lecteur.

D'abord monseigneur, qui sans doute avait été trompé, les sœurs et moi, nous fûmes fourrés dans une espèce de taverne, qu'on appelle hôtel, et qui certainement ne semblait pas de nature à recevoir des êtres civilisés. Comme cependant le bon Dieu n'abandonne jamais ses serviteurs, même quelquefois au point de vue de leur confortable, de bons catholiques, apprenant notre arrivée dans cette maison, où l'on respirait un air infect, vinrent, vers le soir, avec des voitures, et nous transportèrent à Del Monico, hôtel de première classe, dans Broadway, la plus grande et la plus fréquentée des rues de New-York. Dans chaque chambre de l'hôtel, comme c'est la coutume dans tous les grands hôtels des États-Unis, se trouve une grande affiche par laquelle on engage les voyageurs à déposer chez le maître de l'hôtel toute valeur, soit en monnaie ou en bijou, parce qu'autrement il ne serait pas responsable de ces objets s'il prenait fantaisie à quelque intrus de se les approprier. Sage disposition ! Cette même nuit j'eus lieu d'en apprécier la justesse. Pendant que je dormais du plus profond sommeil, je me réveillai en sursaut en entendant que la serrure de la porte était fouillée avec adresse et persistance. Je ne bougeai point; j'avais fermé la porte en dedans avec une longue targette, outre la clef que j'avais eu soin de tourner. — Pauvre homme ! me disais-je, tu t'es trompé; quand même tu réussirais à forcer la porte, crois-tu trouver ici du butin ?

Le lendemain, 5 novembre, était un grand jour pour New-York et pour toute l'Amérique. C'était le jour de l'élection du président de la république.

Quiconque n'a jamais vu une élection populaire ne saurait se

former une idée précise de ce vœu électoral, appelé autrement « le suffrage du peuple. »

Ce que je vis en Amérique pendant six ans, ce qui se pratique là aussi bien qu'en Angleterre, peut donner une idée assez exacte de ces sortes d'opérations et suffit pour émettre une opinion sur toutes les élections de cette nature.

Les hommes du vieux monde ne sont pas d'une trempe autre que ceux du nouveau. Tout en admettant que les habitudes et les mœurs sont différentes; l'ambition, l'orgueil, l'avarice, la cupidité, l'intrigue, toutes les passions en général ont la même portée, que l'on soit en Amérique, en Angleterre ou ailleurs. Partout où l'homme se trouve, se trouve aussi sa nature avec tous ses penchants bons et mauvais. Le grand ressort pour agiter la populace est employé par les meneurs avec beaucoup d'adresse; l'argent dans ces occasions est dépensé, jeté avec profusion.

Lorsque l'on parle de patriotisme, il faut employer immédiatement la pierre de touche et comparer le désintéressement de ces soi-disant patriotes, à celui du grand Washington, qui servit sa patrie comme général en chef dans la guerre de l'indépendance, et puis comme président de la république sans jamais accepter d'autre salaire que ce qui était nécessaire pour défrayer ses dépenses personnelles (1). Quand on rencontre de semblables dévouements joints à un tel désintéressement, on peut hardiment affirmer que le patriotisme de ceux qui en sont capables est sincère, et que leurs efforts pour la liberté et pour la gloire de leur patrie sont justes. Mais quand on aperçoit des Brutus qui ne cherchent que leur propre avancement, et qui ne sentent aucun remords de plonger les peuples dans l'anarchie pour apaiser leur cupidité et leur orgueil, on ne peut s'empêcher de leur dire : — Allez-vous-en, vous êtes des hommes sans cœur, sans foi, sans principes, vous êtes des hypocrites, des loups déguisés sous la peau de l'agneau, des gens dénaturés.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que les fondements du monde politique sont près d'être ébranlés. La guerre désole une grande partie des pays civilisés; le Mexique, l'Amérique, la Pologne : l'Italie et la Grèce sont en grand danger d'en être atteintes :

(1) G. Washington's life, by Washington Irving.

la Turquie et la Russie semblent à la veille d'horribles catastrophes; d'autres pays en sont plus ou moins menacés. La Chine elle-même est bouleversée. Le Japon est en proie à de grandes convulsions politiques. Il est probable que le despotisme de quelques princes ait irrité les peuples et les ait poussés à la révolte pour revendiquer leurs droits; il est probable encore que l'amour d'un progrès raisonnable en ait éveillé d'autres à solliciter des réformes en rapport avec une civilisation qui se développe tous les jours; mais il est probable aussi que dans leur généralité ces agitations sont amenées par une puissance qui dirige les événements à son profit. On sent de la difficulté à s'expliquer comment les meneurs de l'Italie, surtout, aient pu dépenser tant de millions pour agiter ce malheureux pays, et pour équiper les troupes révolutionnaires. On cherche en vain à s'expliquer pourquoi l'Angleterre réserve toutes ses sympathies pour des hommes qui travaillent ce pays depuis tant d'années; et l'on se donne bien de la peine pour combiner tout cela avec l'offre qu'elle faisait tout récemment au Saint-Père de lui donner une hospitalité généreuse.

Bien des gens se demandent très-sérieusement quel peut être le but de cette conduite de l'Angleterre; et ils se répondent que l'historien qui plus tard retracera les événements qui s'accomplissent de nos jours ne manquera pas de porter à la connaissance de la postérité des faits qui sont aujourd'hui un mystère pour le commun du peuple, mais qui ne sont point ignorés par ceux qui connaissent et suivent de près la politique britannique.

Pour moi, j'aurais bien de la peine à voir le profit qui résultera, pour les peuples, du changement de gouvernement. Il en est des peuples comme des individus. Plus ceux-ci changent de maîtres, moins ils sont satisfaits; il leur reste toujours quelque chose à désirer, quelquefois à tort, d'autres fois avec raison; mais ils ne trouveront jamais des maîtres parfaits, avec qui leur service soit entièrement heureux.

Il en est de même pour les peuples. Quelle que soit la personne qui les régisse, il est rare qu'ils en soient contents. Sont-ils toujours dans leur tort? Nous n'osons point l'affirmer. Nous sommes au contraire convaincu que souvent les autorités établies abusent de leur pouvoir et rendent leurs sujets malheureux. Quel moyen ont-ils alors à leur disposition pour réclamer que justice leur

soit faite? On n'ignore pas que sous tout régime on trouve des abus plus ou moins graves; la question n'est donc pas de trouver un gouvernement parfait, ce qui n'existe point; mais le moins imparfait possible, celui qui, par des garanties véritables et non dérisoires, assure aux peuples la libre jouissance de leurs droits.

Mais en tout cas nous regardons le changement de gouvernement comme tout au moins peu propre à remédier aux abus du pouvoir. Les gouvernants qui suivent ne seront pas meilleurs que les précédents. Que l'on montre en effet le résultat de tant de victimes sacrifiées à la révolution! Que l'on montre les fruits que l'Italie et d'autres contrées arrosées de tant de sang ont produits! Les peuples sont-ils plus heureux après toutes ces convulsions politiques? Hélas! j'en doute beaucoup. Les pauvres sont toujours pauvres, les malheureux sont toujours malheureux, les abus ne changent que de forme, et tous les avantages vont se partager seulement entre une poignée d'intrigants astucieux et déshonnêtes.

Que l'on admette tant que l'on veut que les peuples ont le droit de choisir le gouvernement qui leur convient le mieux, quand les autorités constituées ne les traitent pas justement et paternellement; que l'on reconnaisse même des cas où la révolte est juste, nécessaire, imposée par le bien public; que l'on justifie ces doctrines par l'histoire des colonies anglaises en Amérique et par celle de la Belgique; que l'on ajoute toutes les suppositions possibles pour corroborer ces théories; jamais on ne pourra s'empêcher de reconnaître que presque toutes les catastrophes politiques qui nous affligent ne sont dues qu'à l'égoïsme orgueilleux d'un parti qui veut dominer sur toutes les nations. Les révolutions ne sont que des anneaux formant la chaîne qu'il veut garder en ses mains pour lier les peuples derrière son char.

On ne cesse de redire à l'Angleterre qu'au lieu de crier aux abus chez les autres, elle devrait commencer la réforme chez elle-même, et qu'au lieu de diviniser la liberté dans les pays d'autrui, elle devrait l'adorer dans le sien. On cite entre autres l'Irlande, qu'elle tient enchaînée dans un honteux esclavage; et l'on conclut qu'avant de sanctionner le principe de la révolte, qui enlève au monde toute sécurité et toute stabilité, elle devrait permettre à ce pays infortuné de l'adopter le premier.

Je reviens à New-York, où je dois dîner avec un excellent com-

frère irlandais. Comme nous ne pouvions causer à l'aide d'aucune langue vivante, nous eûmes recours au langage de Cicéron. Après le repas, nous visitâmes quelques églises et quelques couvents, et je me réjouis en y contemplant le catholicisme faisant de si grands progrès. Voyant çà et là dans les rues des masses de personnes fort excitées, je m'informais du motif de ce tumulte, et mon compagnon me fit comprendre que tout ce mouvement se faisait autour de l'urne où l'on déposait les votes pour l'élection du président. Plus loin j'aperçus deux hommes qui se caressaient la figure à coups de poings bien fermés qui rendaient un son fort distinct quoique sourd.

— Qu'est-ce que cela? demandai-je, glacé d'horreur, à mon ami. — Ah! ce n'est rien; ils se battent pour l'élection, me répondit-il.

— Mais, mon Dieu! m'écriai-je, voyez, ils s'arrachent les yeux, se cassent les dents, se mordent le nez, voyez le sang.

— Ce n'est rien, mon ami, me dit-il, nous sommes habitués à voir cet échange de compliments; après cela vous les verrez boire ensemble, crier *hourra!* et célébrer le triomphe de celui des candidats qui aura été élu.

J'admirais le sang-froid de mon interlocuteur, quand tout à coup j'entends d'un autre côté le bruit d'une arme à feu. En s'apercevant que j'étais effrayé, mon ami me dit: — Ce n'est rien, ils sont à se tuer pour le président : on a déjà des dépêches télégraphiques qui annoncent qu'il y a eu trois hommes tués pour ce même motif à Baltimore.

— Mais, cher monsieur, échappons-nous, s'il vous plaît, allons à la maison; je crains qu'un de ces jouets ne vienne s'arrêter sur ma tête, ou me percer de part en part; enfin je n'aime pas ces jeux-là; jeux de main, jeux de vilain.

Mon compagnon me rassurait toujours en me disant : — Nihil est, nihil est, ipsi certant pro eligendo reipublicæ moderatore. (*Ce n'est rien, ce n'est rien, ils se battent à cause de l'élection du président de la république.*)

Je pus voir ensuite qu'il n'y a presque pas d'élection qui ne soit accompagnée des mêmes scènes, pas de vote populaire qui ne soit ensanglanté. Il faut cependant ajouter qu'avec un peu de prudence et quelques précautions on pourrait éviter ces rixes; les

gens paisibles vont tout tranquillement déposer leur vote dans la matinée, sans s'arrêter sur les lieux ; ce n'est que le whisky (eau-de-vie) que les meneurs distribuent en grande quantité, qui, généralement, cause ces querelles.

En Amérique, comme en tout autre pays, il se trouve bien des partis politiques. Quoiqu'ils soient tous pour la forme républicaine, ils diffèrent néanmoins sur des points particuliers. Laissant à part tous les anciens partis et leur différente nomenclature, je parlerai des cinq systèmes politiques qui déchirent en ce moment ce pays que la divine Providence avait réservé pour être l'asile de tant de malheureux.

Tous ces partis semblent ne pivoter que sur deux points, l'esclavage et les étrangers. Voici leurs noms : 1° les démocrates de Breckenridge ; 2° les démocrates de Douglas ; 3° les black-républicains ; 4° les abolitionistes ; 5° les américains. Ce dernier parti voudrait retrancher beaucoup de priviléges que la constitution garantit aux étrangers. Il ne semble pas bien nombreux ; mais mes observations me portent à croire qu'il l'est assez, et qu'il le serait davantage s'il avait les mains libres.

Avant l'élection de M. Lincoln, les démocrates ne formaient qu'un seul parti, et leur doctrine était que comme la constitution américaine (1) garantit à chaque citoyen sa propriété soit personnelle, soit réelle, et que, comme la suprême cour des États-Unis (tribunal sans appel), avait décidé (2), que les esclaves étaient propriété personnelle, ainsi chaque citoyen avait le droit d'emmener ses esclaves dans un territoire qui n'était pas exclu par le compromis du Missouri (3).

Les black-républicains tenaient que, l'esclavage étant odieux, on devait l'empêcher de s'étendre, le laissant seulement renfermé là où il se trouvait.

Les abolitionistes affirmaient que l'esclavage est immoral et

(1) Art. 4, parag. 2

(2) A report of the decision of the supreme court of the United States. Dred Scott case, december term 1856, p. 396 et *seqq.*. et 452.

(3) Ce compromis, dû à l'habileté de M. Clay, fixa la ligne 36° 30′ de latitude nord, au delà de laquelle (le Missouri excepté) l'esclavage ne serait désormais plus introduit. Congrès de 1819-1820.

fécond en abus, et que, par conséquent, les chambres des représentants ont le droit et l'obligation de l'abolir.

M. Douglas, désirant se frayer le chemin à la présidence, débita la doctrine qu'il appela *souveraineté du peuple;* pour l'intelligence de laquelle je me vois obligé de donner quelques explications.

Un territoire est, dans la législation américaine, une étendue de pays qui n'appartient en particulier à aucun des États établis. C'est la propriété de tous les États en général; chaque État y a droit, et nul État ne peut en être exclu constitutionnellement. Il appartient au gouvernement général des États d'en avoir soin, de lui donner un gouverneur, un secrétaire, d'y tenir des troupes pour le défendre contre les indiens, et de pourvoir aux moyens censés nécessaires à son bien-être. Le territoire est appelé en Amérique la créature du gouvernement; et de son côté, il ne jouit point des priviléges d'un État. Il n'a ni représentants ni sénateurs dans les chambres à Washington; mais seulement un délégat sans voix pour y faire connaître les besoins de ses mandants. Il tient chaque année des réunions législatives composées de représentants et de sénateurs de chaque comté ou province, qui cependant ne peuvent faire que des lois locales ou réglementaires qui doivent être approuvées par le gouverneur comme représentant le président de la république. Lorsque le nombre de ses habitants monte à un chiffre assez considérable pour lui donner le droit d'avoir au moins un représentant (1) dans les chambres à Washington, il réunit des représentants de toutes les comtés, il forme sa constitution dans laquelle il doit déclarer qu'il désire être admis dans l'Union comme État libre ou à esclaves : puis il présente aux chambres de Washington sa pétition pour recevoir l'admission au nombre des États déjà établis.

Douglas disait donc que ni les chambres à Washington, ni le peuple d'un tel territoire, n'avaient le droit d'empêcher l'émigration des esclaves d'un État à esclaves sur un territoire libre.

En cela il s'accordait avec tous les démocrates, et avait pour lui la constitution et les décisions du tribunal sans appel. Il ajoutait

(1) Il faut 95,000 habitants pour chaque membre de la chambre des représentants.

cependant que le peuple de ce territoire, considérant que c'est de lui-même que vient toute autorité, pouvait faire des lois indirectes pour entraver l'introduction de l'esclavage. C'est ici que son raisonnement péchait; car si le peuple d'un territoire libre n'est que la créature du gouvernement, il ne peut posséder, même indirectement, des priviléges dont le gouvernement lui-même est dépourvu, et qui appartiennent exclusivement aux États au moment de se constituer (1). M. Douglas appelait ce pouvoir du peuple — *People's sovereignty* — et ces lois — *unfriendly legislature.*

On peut affirmer, sans crainte d'être contredit, que cette invention, aussi ingénieuse que spécieuse, fut la cause *immédiate* de tous les malheurs qui accablent en ce moment l'Amérique.

La démocratie, jusqu'alors forte parce qu'elle était unie, devint faible en se divisant. Les uns nommèrent Breckenridge pour président, les autres Douglas. Les autres partis se rallièrent : les abolitionistes avec les américains s'unirent aux black-républicains, qui, ayant à lutter maintenant contre un parti déjà chancelant et divisé par cette défection ambitieuse de Douglas, remportèrent la victoire, Lincoln fut élu. La démocratie n'étant pas partagée, la majorité des votes qui le portèrent à la présidence n'était pas assez considérable, comparée à celle des autres candidats. Ce fut comme une étincelle jetée dans une poudrière. Le Sud, qui avait déjà à se plaindre de la conduite du Nord, et qui voyait maintenant qu'il avait tout à craindre d'un gouvernement représentant un parti ennemi juré de ses intérêts, leva l'étendard de l'indépendance et dit au Nord : — Je me sépare de vous; vous prenez à gauche, je prends à droite; soyons séparés sans être ennemis; chacun pour soi.

Ce n'était nullement l'intention du Sud d'attaquer le Nord. La prise du fort Sumter et d'autres places voisines était dans leurs calculs une mesure de sûreté. Ils n'ignoraient pas que le Nord se ressentirait de leur séparation. Dès lors ils se virent dans la nécessité de lui enlever des positions qui dans ses mains pouvaient leur être fatales. Mais jamais ils ne visèrent à s'emparer du Nord.

(1) W. Llyod-Garrison's statutes for the abolition-society, art. 2 et 3 established in the year 1833.

Leur but était une séparation paisible. Eussent-ils eu une pensée différente, ils auraient pu se rendre maîtres de Washington sans aucune difficulté; car avant que le gouvernement fédéral n'ait eu le temps de s'armer, le Sud avait déjà une armée assez considérable, bien instruite et bien commandée pour faire face aux événements qui ne tarderaient pas à la mettre en réquisition.

Mais les black-républicains, toujours exaltés, oubliant et même méconnaissant ce qu'on doit faire avant d'entreprendre une guerre, et surtout une guerre civile, se mirent à crier : — Guerre, guerre, sang, mort, destruction !

Crittenden proposa un compromis qui semblait propre à ramener la paix; mais ils refusèrent de l'accepter. L'anéantissement moral et politique, sinon physique, du Sud était de longue main arrêté chez eux. Ils semblaient soupirer après ce moment pour réaliser des projets auxquels ils visaient depuis quarante ans. Malheureusement le Sud leur en fournit l'occasion, et ils la saisirent avec une avidité sauvage.

On pourrait reprocher au Sud d'avoir agi un peu trop à la hâte en se séparant : mais ces peuples répondent — que, s'ils y avaient mis quelque délai, ils étaient perdus. Le parti black-républicain avait juré d'en finir avec nos institutions, et avait résolu de nous réduire dans un état de dépendance. Les entraves qu'il a mises à notre commerce; les diatribes qu'il a prononcées contre nous aux chambres et répandues dans tout le pays et à l'étranger; les lois particulières qu'il a promulguées dans ses États pour nous empêcher de reprendre nos esclaves; les trames perfides dont il s'est servi pour nous enlever nos nègres et pour les soulever contre nous; le complot tout récent qu'il voulait faire éclater à l'aide du traître John Brown; les sociétés secrètes qu'il avait établies pour venir à bout de nous écraser; les émissaires prêcheurs qu'il nous a envoyés pour démoraliser nos sujets; tout cela nous suggérait la nécessité de prendre les devants pour sauver nos foyers.

Certes, la plus grande responsabilité de la guerre doit tomber sur le Nord, c'est l'opinion du parti modéré en Amérique; car le Nord aurait dû employer la diplomatie et d'autres moyens de réconciliation avant que de se plonger corps et âme dans une lutte fratricide et conduite d'une manière si inhumaine.

Le gouvernement de M. Lincoln aurait dû suivre l'exemple de

modération de son prédécesseur, James Buchanan, qui, avant que d'expédier des troupes pour soumettre les mormons et les obliger à reconnaître l'autorité du gouvernement général, leur envoya des gouverneurs et des personnes influentes pour les décider à maintenir la paix.

Aujourd'hui il n'existe plus de doute que la guerre n'a point pour but de subjuguer le Sud. On s'accorde à reconnaître que l'abolition de l'esclavage était toujours au fond de la pensée des black-républicains, malgré toutes leurs protestations du contraire. Nous allons constater un fait, qui, pris séparément, ne saurait nous autoriser à tirer une induction générale, mais qui, cependant, est l'écho de cette opinion. Lors de l'élection de M. Lincoln, un votant demanda à un certain Fowler, qui distribuait les cartes pour le vote, s'il allait l'élire président. — Non, répondit Fowler, pas cette fois. Nous allons voter pour Abraham Lincoln, parce que *nous voulons nous débarrasser des nègres.* — Ce fait dont nous fûmes témoin à Bodega en Californie le 4 novembre 1860, détruisit dans notre esprit tout doute à l'égard des intentions qui animaient alors et animent maintenant les black-républicains.

Ce ne serait pas nous qui les blâmerions, si, poussés par un vrai sentiment de religion et de philanthropie, ils tâchaient de délivrer leurs protégés par des moyens convenables. Peut-être nous trompons-nous en pensant que, si au lieu de s'engager dans la guerre, ils avaient offert au Sud le rachat de ses esclaves ils y eussent probablement réussi. Mais alors beaucoup d'entre eux ne se seraient pas enrichis aux dépens du pays, et les autres n'auraient pas satisfait leur rancune contre le Sud.

Ces deux propositions à charge des gens du Nord ne sont nullement gratuites. On connaît jusqu'à quel point ils adorent le dieu dollar. Aussi longtemps que la traite des nègres leur rapportait des richesses immenses, ils se contentaient seulement d'invectiver contre l'esclavage ; à présent la guerre pour son abolition leur est plus profitable. — Il est avéré que le foyer de l'abolitionisme aux États-Unis alimente plus qu'aucun autre pays la perpétuation de l'esclavage, contre lequel on tonne en public, mais pour lequel on travaille en particulier (1).

(1) *Courrier des États-Unis,* 27 mars 1858.

Cette assertion, qui pourrait sembler une exagération sous la plume d'un étranger, est confirmée par des américains éminemment patriotes (1). D'après leurs calculs, ces dévoués black-républicains de New-York, de Boston, de Portland, de Bristol et des autres cités commerciales de la Nouvelle-Angleterre ont empoché pendant cinquante-trois ans de ce commerce inhumain plus de 4,000,000,000 de francs (2).

Leur hostilité envers le Sud a été toujours proverbiale ; et nous n'avons qu'à lire l'expression de leurs sentiments dans le *Congressional globe* pour nous en convaincre. On est presque tenté de croire, en y lisant certaines phrases, que leurs têtes étaient tout à fait dérangées. Qui pourrait réprimer le rire que causent en nous ces paroles prononcées à la chambre des représentants :

— Il nous faut avoir une constitution anti-esclavagiste, une bible anti-esclavagiste et un Dieu anti-esclavagiste (3).

Dans mon dernier passage par New-York on m'a assuré que des black-républicains en poussant à la guerre contre le Sud avaient perdu des sommes considérables. On me citait entre autres un gros marchand de cette ville, apparemment un ami enragé de M. Lincoln, qui avait fait tout son possible pour hâter la guerre bien qu'il perdît par là 1,500,000 dollars (7,500,000 fr.). C'était un sentiment spontané d'admiration qui me fit exclamer. — Quel dévouement digne certainement de tout éloge, quoique la cause ne soit pas tout à fait louable !

Mais j'eus bientôt à me rétracter de ces exclamations, lorsque mon interlocuteur me dit que ce dévoué spéculateur avait gagné par la guerre de 7,000,000 à 8,000,000 de dollars (de 35,000,000 à 40,000,000 de francs), ayant obtenu par son *dévouement désintéressé* le contrat d'équipement des troupes.

Les sommes énormes dépensées pour cette guerre dépassent toute croyance : on les fait monter à plus d'un million de dollars par jour (5,000,000 de fr., prenant le dollar seulement à 5 fr.) ;

(1) *New-York Herald*, mars 1857 et *D. Brown's Review*, avril 1857, 3e série, t. II, nº IV, p. 430.

(2) *Aug. Carlier, de l'Esclavage*, p. 237. Voir tout l'ouvrage.

(3) We must have an antislavery constitution, an antislavery bible, an antislavery God. M. Sumner's speech, represent. for Massachussetts.

mais on est convaincu que cette somme est fort au-dessous de la réalité. Avec cet argent on pouvait offrir une rançon plus que suffisante pour racheter les esclaves du Sud, et l'on a des raisons de croire que le Sud l'eût acceptée ; car d'après le témoignage de lord Buckingham (1), le Sud aurait fait beaucoup pour la liberté des nègres, si les abolitionistes ne l'avaient pas tourmenté et persécuté avec tant d'acharnement. Cette haine implacable se manifeste surtout aujourd'hui dans la lutte, que l'on peut qualifier de barbare et plus que sauvage.

Si l'on demande pourquoi ce changement si fréquent des commandants en chef, le Nord répond que Scott était trop vieux, M'Clellan trop circonspect, Burnside et Hooker avec les autres trop lents à subjuguer le Sud, on dirait mieux, à détruire le Sud.

Les américains dévoués à leur pays se plaignent hautement de la conduite du Nord, qui confie les intérêts très-graves de la guerre à des généraux secondaires, qui n'ont d'autre talent que celui d'intriguer adroitement et de nourrir une haine profonde contre le Sud. On connaît M. Butler, dont la conduite à la Nouvelle-Orléans sera toujours une tache honteuse sur son nom, malgré ses récentes excuses, que certaines gens ont acceptées immédiatement avec une simplicité sans pareille. On en connaît d'autres qui, suivant une opinion assez généralement accréditée, sont de la même trempe.

C'est ainsi que les black-républicains poussent leur pays vers la ruine, se servant de ce pauvre Lincoln, à qui l'on reconnaît de bons sentiments, mais que ses adhérents mènent par le nez selon leur bon plaisir.

Nous craignons beaucoup pour lui, car l'obstination avec laquelle il poursuit cette guerre insensée ne fait que lui attirer la réprobation des gens modérés, qui forment le plus grand nombre en Amérique. Il ne faut pas se faire illusion, ce n'est pas la nation qui veut la guerre, c'est seulement un parti qui y a entraîné la nation tout entière.

Si M. Lincoln n'avait pas agi en despote, en ce moment le pays jouirait de la paix ; car, à l'exception de ces fanatiques black-républicains, tout le monde la voulait et la veut. A cause de leur

(1) Vol. I, chap. 19.

fanatisme ils ont mis en danger la plus belle des institutions politiques, et ont changé ce gouvernement libéral en un despotisme militaire. Il est impossible que cela dure toujours.

De tout ce qui précède quelques-uns pourraient conclure que nous favorisons l'esclavage. Nous sommes heureux de pouvoir dire que nous sommes bien loin de là. Nous faisons les vœux les plus ardents pour son abolition ; mais en attendant il faut se mettre avec ceux qui regardent cette institution comme capable d'être réformée, afin de préparer les esclaves à jouir de la liberté qu'on leur donnerait plus tard sans danger pour eux-mêmes, et pour la société. Nous ne sommes point disposé à admettre toutes les utopies de certains philanthropes sur la question de l'esclavage, ni à contester toutes les sombres histoires de quelques romanciers sur ses abus : nous reconnaissons toutefois la nécessité de le réformer à présent, afin de préparer la voie à son abolition. Que si l'on insiste sur le projet de délivrer maintenant quatre millions de gens qui ont besoin de tout, outre les grands malheurs qu'on attirerait sur toute la population blanche, ce serait exposer à la dernière misère et à tous les crimes ceux dont on prétend améliorer le sort.

La situation déplorable des nègres libres dans les États du Nord et celle des esclaves émancipés aux Indes de l'ouest, doit convaincre tout homme de bon sens qu'il vaut mieux, pour eux, être dans l'esclavage, que gratifiés d'une liberté à l'usage de laquelle ils n'ont pas été préparés de longue main. La théorie de la liberté est belle et bonne ; mais lorsque l'on voit des êtres humains qui sont malheureux parce qu'ils sont libres, abandonnés du ciel et de la terre, qui traînent leur existence dans l'indigence et dont la conduite choque les moins difficiles, peut-on douter un instant de ce qu'il faut faire à l'égard des nègres esclaves, et méconnaître les ménagements qu'il convient de prendre avant de les rendre à la liberté? Sans ces précautions « ils seront malheureux parce qu'ils seront libres, » uniquement parce que, ne sachant pas apprécier le bienfait de la liberté, ils ne sauront pas jouir de ses avantages.

D'ailleurs, quelle folie de tuer tant de blancs et de plonger le pays dans des calamités innombrables pour donner aux nègres une liberté dont ils ne sont point capables de profiter? Ne serait-

ce pas le cas de dire des peuples du Nord, que pour conquérir la liberté en faveur des autres, ils perdent la leur? Hélas! quelle inconséquence de ces braves gens! Ne sont-ils pas assez connus pour avoir pratiqué une cruauté inouïe envers les pauvres sauvages? Ce ne sera qu'avec regret que nous serons forcé de constater ailleurs ce fait qui certainement ne leur attirera pas les sympathies des personnes bien pensantes, comme ils semblent l'avoir sur la question de l'esclavage.

Nous sommes toujours à nous demander : Que fera-t-on des esclaves que la proclamation de M. Lincoln a mis en liberté? Resteront-ils dans le Sud, ou bien le Nord les admettra-t-il parmi ses citoyens? On sait bien que les nègres libres ne sont traités dans le Nord qu'avec dédain; ils n'y sont point admis à jouir des libertés et des priviléges des blancs. Où est donc cette égalité, cette philanthropie, cette religion qu'on a si souvent invoquée en leur faveur? Que peut-on attendre d'un parti qui n'est pas basé sur la logique? Voilà un reproche amer que le Nord a bien mérité, et que les américains modérés ne cessent de lancer aussi à la figure de l'Angleterre.

On sait qu'en ce moment elle n'a pas leur sympathie ; et l'on pense que ce n'est pas sans raison. D'abord ils disent que l'Angleterre, en émancipant les esclaves des Indes de l'ouest, n'a fait que jeter sciemment la semence de la discorde autour des États-Unis, semence qui tôt ou tard, elle le savait bien, produirait son fruit. Cette opinion est fondée; tout le monde sait que l'Angleterre ne pose jamais un acte de charité pour l'amour du prochain; la philanthropie est le masque, l'intérêt personnel, le mobile de toutes ses actions ; elle a toujours une arrière-pensée : ses actes les plus méritoires en apparence, quand on les suit dans leurs développements, montrent toujours son but, et ce but c'est son intérêt propre et le développement de son influence en même temps que de sa fortune. Que l'on compare sa conduite dans les Indes de l'ouest avec celle qu'elle tint dans les Indes de l'est, et l'on verra qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce que nous avançons ici. Ils ajoutent que l'Angleterre s'est beaucoup évertuée, et de mille manières, pour exciter les passions, les préjugés, les jalousies du Nord contre le Sud. L'on va jusqu'à dire, et avec raison, que la visite du prince de Galles parmi eux avait un but politique. Et l'on affirme qu'en donnant au Sud l'espoir de reconnaître la confédé-

ration nouvelle, dont il poursuit avec tant de vigueur la réalisation, elle a moralement poussé les États à esclaves à rompre l'Union.

La part qu'on lui attribue dans les événements qui s'accomplissent en ce moment en Grèce ne fait que confirmer les assertions que nous venons de rapporter. L'Angleterre est prête à tout entreprendre pour réussir dans ses projets ambitieux. A l'aide de ses agents, elle a excité les Grecs à la révolte, afin de leur donner un roi à son gré, qui ne soit qu'un instrument entre ses mains. A ce prince de son choix elle ferait le présent des îles Ioniennes, mais elle ne les accordera certainement à aucun autre. Ainsi doit se terminer à son plaisir et dans son intérêt la révolution qu'elle a sciemment fomentée ou tout au moins encouragée.

Aussi les américains modérés donneraient-ils mille autres raisons pour nous faire croire que l'Angleterre aurait agi de très-mauvaise foi envers eux. Sa jalousie, lorsqu'elle a pressenti qu'ils allaient développer le commerce par mer sur une grande échelle, et que probablement ils allaient devenir une puissance maritime plus forte qu'elle; un certain sentiment de honte d'avoir été battue deux fois sur leur sol; l'espoir de donner au Sud un prince de sa dynastie; le désir de reprendre les États sur lesquels, jadis, elle dominait; voilà des suppositions par lesquelles les gens bien pensants en Amérique croient être justifiés en attribuant à l'Angleterre sinon des projets ambitieux, au moins de sinistres intentions à leur égard, et ils croient pouvoir en conclure que toutes les protestations réitérées qu'elle a faites d'une parfaite neutralité ne sont qu'une fiction.

Sa persistance à refuser son adhésion aux propositions que la France, loyale et sincère amie de l'Amérique, lui a soumises pour mettre fin à la guerre, au moins inutile, que se font en ce moment les américains, n'a fait que les fortifier dans leurs suppositions sur le rôle que joue l'Angleterre dans leurs affaires. Elle dit: — Le temps n'est pas encore arrivé pour offrir notre médiation : pas encore, pas encore! — Qu'est-ce que cela veut dire? Évidemment la loyauté lui fait défaut. Jefferson Davis se plaignait tout récemment de sa conduite, et semblait n'être pas dans le tort; notre secrétaire d'État, M. Seward, faisait dernièrement entendre de graves plaintes contre les navires anglais qui ont opéré des

infractions fréquentes du blocus établi par notre gouvernement dans les États du Sud. Après cela l'Angleterre persiste à dire qu'elle respecte le principe de non-intervention! Quelle conduite! elle sait que notre peuple est décimé par milliers à cause de cette guerre; elle voit que bien des ouvriers meurent de faim dans son propre pays; elle sait que ses voisins sont dans la détresse, les uns et les autres souffrant pour la même cause; et cependant elle s'obstine à répéter:—Le temps n'est pas encore arrivé pour offrir notre médiation : pas encore, pas encore! — Mais quel but peut-elle se proposer en agissant de la sorte? Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire:—Les Américains ne sont pas encore épuisés: laissez-les se tuer, laissez-les augmenter la dette publique : quand je verrai qu'ils sont aux abois, tout près de mourir, alors je leur donnerai le coup de grâce : je leur dirai : Voici le Canada, j'y annexe cette tranche qui renferme les États de la Nouvelle-Angleterre qu'autrefois je possédais : Voilà mes possessions sur la côte du Pacifique; elles sauront prendre soin de l'Orégon, du territoire de Washington, auxquels j'avais jadis quelque droit, et de la Californie. Quant aux pays à coton, je m'arrangerai de manière à les garder sous mon patronage : et les autres États intermédiaires ne tarderont pas à sentir l'effet bienveillant de mon influence et à solliciter ma protection (1).

Ces intentions qu'on prête à l'Angleterre pourraient être loin de dominer à présent sa manière d'agir. Cependant ses accusateurs affirment qu'elles sont en conformité avec sa constante politique de toujours pêcher en eau trouble; et se hâtent de nous instruire qu'outre cette maxime politique qu'on ne doit jamais oublier lorsque l'Angleterre paraît sur la scène des révolutions, il est bon de ne pas ignorer qu'elle a augmenté considérablement son armée en Canada, et sa marine sur la côte du Pacifique dans la petite baie cachée parmi les rochers de l'île de Vancouver — Esquimalt.

L'Amérique sent maintenant le besoin très-grand de paix et de tranquillité; et ce n'est pas par la guerre qu'elle les obtiendra: elle en a la malheureuse expérience. Forts chez eux, les belligérants sont faibles hors de leur terrain : ce qui fait craindre que la

(1) *San Francisco Monitor*, feb. 7, 1863.

guerre se prolongera pendant un temps indéfini, si la France échouait dans son projet humain et amical, ou si elle l'abandonnait tout à fait par les entraves qu'y mettrait l'Angleterre. L'Amérique, aussi bien les États du nord que ceux du sud, a les yeux tournés vers la France : elle, qui a aidé les mêmes États à se rendre indépendants et à se constituer en nation, doit aussi s'efforcer de leur conserver ces bienfaits précieux. Elle ne doit point se désister de ses démarches bienveillantes auprès du cabinet de Washington, car les refus de celui-ci ne sont point l'expression des sentiments du peuple.

La France est aimée en Amérique, et les américains sont prêts à recevoir ses avis et à suivre ses conseils. Ils sont fatigués et dégoûtés de cette guerre à outrance, qui ne leur a rapporté que du malheur : ce n'est qu'une poignée de misérables spéculateurs qui en a retiré tout le profit. Qu'elle insiste sur la paix, et la paix se fera. Le peuple la veut. Que la paix se fasse sur des bases honorables pour les deux sections du pays, et qu'elle garantisse à chacune son droit. Que le Nord cesse de tracasser le Sud et qu'il le laisse jouir de ses institutions ; mais que le Sud y introduise des réformes qui sont aujourd'hui devenues nécessaires et qui peuvent amoindrir les abus dont l'esclavage est la source féconde. C'est ainsi, et pas autrement, que l'on réussira à frayer le chemin vers son abolition complète. Mais que l'Union soit préservée ; car si jamais celle-ci est détruite, l'Amérique aussitôt cessera d'être un pays éminemment libéral et prospère ; et sa constitution, qui, malgré tous ses défauts, est l'œuvre la plus sage de l'intelligence politique, ne serait plus un boulevard de protection pour une infinité de malheureux.

IV.

VOYAGE A SAN FRANCISCO.

J'espère que mes lecteurs ne m'en voudront pas pour les avoir arrêtés sur ces matières qui m'ont fait anticiper sur les époques de mon voyage. Pour en revenir où nous étions, je crois devoir leur rappeler que nous sommes au 6 novembre et que les 53 heures qui me sont accordées pour rester à New-York se sont à peine écoulées. Il me faut donc partir pour la côte du Pacifique, et c'est l'*Illinois* qui me transportera jusqu'à un certain point qui m'est encore inconnu. Quelle horrible confusion! et quel triste aspect que ces êtres féminins couverts de haillons, à la figure sinistre, malpropres, effrayants, que l'on ne voudrait pas même voir en rêve, et qui vous poursuivent, vous harcèlent, vous retiennent par l'habit pour vous vendre des oranges, des poires, des pommes, des cigares, des bonbons que l'on aurait de la répugnance à manger lors même que l'on n'aurait plus d'autre nourriture; car ces malheureuses maniaient ces fruits, ces dragées avec des mains qui ont touché à tout, sauf à l'eau et au savon. Quel spectacle épouvantable que la vue de ces hommes sales, laids, à demi-nus, jurant et blasphémant comme des damnés, et jetant pêle-mêle les bagages des passagers. Quelle scène choquante que ces bandes d'ignobles gamins qui accourent les uns après les autres pour tâter vos poches, et qui vous assourdissent pour vous vendre un journal, criant tous à la fois et à tue-tête: *New-*

York Herald! New-York Times! New-York Sentinel! Harper's Magazine! Harper's Weekly Journal! Harper's Illustrated News! Freeman's Journal! The Metropolitan! The Journal for All! C'est à grand' peine qu'au milieu de ce tohu-bohu, de ces cris, de ces blasphèmes, de ces jeunes voleurs, je parviens à me sauver à bord en montant par une échelle presque droite, tant le steamer est haut.

La scène change, mais pour être d'un caractère différent, ce n'en est pas moins du désordre.

Passagers qui viennent, passagers qui partent, se heurtent, se bousculent, réclament, se plaignent, crient sur tous les tons et pour les causes les plus diverses et souvent les plus comiques. Ceux qui sont sur le quai crient *hurrah!* en agitant en l'air chapeaux et mouchoirs; ceux qui sont à bord font de même. Quelques-uns et quelques-unes se prennent à pleurer, d'autres arrivent, à demi ivres, et disent et font des choses tout à fait ridicules. C'est un tapage à vous causer la migraine. Les uns parlent anglais, espagnol ou français, d'autres italien, allemand ou russe; d'autres encore turc et chinois. Telle était notre situation à bord de l'*Illinois* au moment de notre départ. Pour un instant je crus me trouver tout à la fois en enfer, à la tour de Babel et dans l'arche de Noé. Ce fut seulement quand le steamer franchissait tranquillement les flots de l'Atlantique, que l'on commença à mettre un peu d'ordre sur cette machine tout à l'heure en convulsion.

Pendant que cette confusion régnait sur le quai et à bord, un monsieur voulut bien visiter notre cabine, et se plut à forcer la valise de monseigneur et la mienne; mais au moment où il était près de trouver l'objet de ses recherches, il fut surpris par un troisième compagnon de chambre, et fut assez adroit pour s'échapper. Nous eûmes la compagnie de ce voleur tout le long de notre voyage; comme il avait une femme et un enfant avec lui, nous crûmes bien faire en ne le traduisant pas devant le capitaine.

L'*Illinois* était un grand steamer, sans doute, mais le nombre des passagers, qui était de 975 sans compter l'équipage, excédait sa capacité. Il y avait tout au plus place pour quatre cents personnes. Que l'on s'imagine donc tous les inconvénients auxquels nous étions exposés par un excédant aussi énorme de population.

Étant trop nombreux pour prendre tous ensemble nos repas, c'était, du matin au soir, une succession de gens qui quittaient la table et de gens qui s'y établissaient. On comprend les conflits qu'amenaient continuellement ces prises de possession des tables, qui n'étaient pas toujours volontairement abandonnées par ceux qui s'y étaient établis. La nuit, tous les passages et tous les salons étaient pavés de monde. Chacun tâchait de prendre un repos, rendu à peu près impossible. La chaleur, qui était excessive, ajoutée à la saleté et à la mauvaise odeur inséparables d'un steamer surchargé de passagers, nous ôtait la respiration, et nous faisait beaucoup appréhender que quelque maladie n'éclatât, spécialement parmi les passagers de troisième classe.

Il se trouvait à bord un mormon avec une suite de femmes que je ne pus jamais compter. Le pauvre homme faisait réellement pitié. Le don d'ubiquité lui eût été absolument nécessaire. Presque toutes ses femmes étant malades, on le voyait porter de l'eau à celle-ci, de la glace à celle-là, du thé à l'une, du café à une autre, toujours en besogne sans jamais s'arrêter. Parmi ses compagnes, il y en avait une qui semblait l'occuper plus que toute autre. Un jour, on le vit monter sur le pont avec son cher fardeau sur l'épaule et le placer soigneusement sur un matelas préparé à cet effet; puis avec un dévouement dont je supposais un mormon presque incapable, s'agenouiller à côté d'elle et lui éventer la figure pour lui rendre la chaleur moins insupportable. De temps en temps, il se tournait vers quelques-unes de ses femmes comme pour leur demander de prendre sa place afin qu'il pût en soigner d'autres qui étaient malades dans leur cabine: mais elles faisaient semblant de ne pas s'apercevoir de l'embarras de leur homme, accablé en ce moment par la multiplicité de leurs compagnes et par la variété de leurs maux ou de leurs exigences. Était-ce malice? était-ce jalousie? Je ne sais; mais, certes, jamais scène plus comique ne s'est déroulée sous mes yeux. Enfin une de nos bonnes sœurs, poussée par la charité, prit sa place et continua pour longtemps à donner ses soins à la mormone favorite.

Mais on pourrait me demander: Où allaient tous ces passagers? Ils allaient les uns en Californie à la recherche de l'or, d'autres en Orégon en quête de terres. L'émigration, en ce temps-là, était

vraiment prodigieuse, et ne semble pas avoir cessé depuis lors; trois ou quatre steamers déchargent chaque mois au moins deux mille passagers sur la côte nord-ouest du Pacifique, sans compter ceux qui arrivent sur des navires à voile venant d'Europe ou des États de l'Atlantique autour du cap Horn, ou de l'Australie et des îles Sandwich; et ceux qui traversent les déserts, appelés généralement *plaines*. De cette manière on s'explique comment, en moins de douze ans, on a vu la Californie et l'Orégon se peupler et former des villes et beaucoup de villages.

Un voyage sur mer a peu d'agréments; je trouve que la monotonie y est pire encore que la fatigue. Sur les fleuves on a de belles vues à admirer et des plaisirs variés: même sur le chemin de fer et en voiture, le voyage est quelquefois interrompu et l'on peut se reposer quelques instants des fatigues passées ou des ennuis d'une longue route; mais en mer on ne voit que ciel et eau, eau et ciel; et si parfois on aperçoit quelque île à l'horizon, un navire qui passe, un oiseau qui s'aventure sur l'océan, un poisson qui apparaît à fleur d'eau, l'isolement qui suit vous rend plus triste. Mais dès qu'on s'approche de quelque port, fût-ce même pour y rester un jour seulement, on se sent soulagé et entièrement délassé.

C'est précisément mon état en ce moment : nous abordons à Kingston à la Jamaïque. Des gamins nègres plongent autour de nous pour pêcher un *bit* (cinquante centimes américains) que les passagers jettent à la mer pour jouir de ce spectacle réellement amusant : ils montent à la surface avec la petite pièce entre les dents, et nous prient d'en jeter d'autres ; si l'on acquiesce à leur désir, ils se jettent dans les flots, se battent pour se l'arracher, se prennent par les jambes, et font tout cela toujours en nageant avec une adresse, une agilité, une vitesse surprenantes : on dirait des poissons.

A peine le steamer fut-il amarré, que j'allai à terre avec monseigneur. Les premiers objets que je vis ne me furent nullement agréables. C'étaient les pauvres nègres émancipés par l'Angleterre et abandonnés à eux-mêmes. Ils étaient à demi-nus ou couverts de haillons. Ici des hommes et des femmes, assis sur la dure, jouaient aux cartes; d'autres fumaient ou mendiaient, mais tous étaient oisifs et présentaient l'image de la plus affreuse misère et de la plus dégradante dépravation. Les informations que je pus

recueillir à leur égard sont désolantes. On me dit que depuis l'émancipation ils ont, presque tous, abandonné le travail ; et cette île si riche et si productive, qui donnait autrefois deux récoltes par an, est à présent, en beaucoup d'endroits, à peu près inculte ou en donne à peine une seule.

Après avoir parcouru la ville, qui présente le spectacle assez sensible de la décadence et de la pauvreté, nous allâmes rendre une visite aux pères jésuites, qui nous reçurent avec bonté et nous virent avec un bien grand plaisir. Il était midi ; c'était l'heure du dîner, et l'on retarda un peu le service, uniquement, je m'en aperçus très-bien, pour nous préparer quelques mets de plus. Nous prîmes place à la table, qui était entièrement couverte de plats : il y avait là des côtelettes de mouton, des filets de veau, du jambon, des patates douces, de la salade, du riz, des tomates, et d'autres friandises bien appétissantes. Ces bons pères nous traitèrent magnifiquement; c'était à qui nous offrirait un mets, à qui nous en présenterait un autre. Je n'ai pas toujours dîné en Amérique d'une manière aussi confortable, et, grâce à ma timidité, bien souvent je n'ai pas dîné du tout. Il faut. pour le comprendre, vous dire deux mots des coutumes du nouveau monde en fait de dîner.

En Amérique on ne se gêne pas à table. Dès le commencement du repas vous y voyez tout ce qui se trouve pour satisfaire votre appétit : vous demandez ce qui vous plaît; c'est à vous de choisir; si vous ne le faites pas, tant pis pour vous. Dans les hôtels où il y a table d'hôte, la table est toute couverte de petits plats de fruits ou de légumes vinaigrés, de petites tranches de jambon, de viande séchée ou salée, de beurre, de fromage, de dragées, de salade assaisonnée avec du lait ou bien avec du vinaigre et du sucre, et de mille choses, toujours en très-petite quantité. Après la soupe, c'est-à-dire de l'eau chaude, à laquelle on a montré du riz ou du vermicelle, ou des légumes hachés, le garçon de table est à votre oreille récitant une longue litanie de noms de mets : *boiled mouton, roast beef, roast pork, mutton chops, pork chops, saussices, veal, liver, beef steak, broiled chicken, roast turkey, duck, pigeons, ham, salt beef, salt pork*. Mais ces garçons vous disent tout cela avec une rapidité telle qu'ils vous donnent le vertige et vous rendent le choix impossible. Pour breuvage on vous donne du café

ou du thé au déjeûner et au souper, et de l'eau à dîner. Dans les grands hôtels, cependant, les choses marchent différemment.

Après le dîner, j'allai avec un des pères faire des emplettes et spécialement acheter du rhum pour nous laver les mains et la figure, ce qu'on m'avait assuré être un excellent préservatif contre les fièvres de Panama, d'où nous n'étions pas bien loin.

Pour ne pas me charger de toute cette marchandise, j'en donnai une bouteille à chacune des sœurs, afin qu'elles les missent dans leurs sacs de nuit pour nous en servir au besoin. Mais, s'érigeant en juges, elles crurent pouvoir ou même devoir nous condamner à en être privés et à en faire présent aux filous qui, certainement, ne leur en eurent aucune reconnaissance.

Le lendemain notre vaisseau fendait la mer, laquelle, étant devenue un peu plus tranquille, nous permit de jouir des chants que des dames irlandaises, américaines et allemandes faisaient entendre sur le pont, et d'écouter les sermons que quelque révérend à la cravate blanche et à la longue figure nous adressait pour nous convertir, sans doute, mais qui ne produisaient point l'effet désiré. Ces ministres prêcheurs distribuaient aussi des feuilletons imprimés qu'ils appellent, *tracts*, et dans lesquels assurément les catholiques n'étaient pas flattés.

Pendant que les unes chantaient et que l'autre prêchait, nous arrivions à Aspinwall, ainsi nommé d'après un marchand de New-York qui, le premier, conçut le projet d'un chemin de fer de là jusqu'à Panama. Nous y devions rester une nuit pour donner le temps de débarquer les marchandises et le bagage du steamer, et de tout recharger sur le chemin de fer. Les passagers se hâtaient de débarquer pour trouver un logement dans les baraques qu'on appelait hôtels. C'était curieux de les voir, surtout ceux qui avaient des femmes, se disputant les trous auxquels on donnait le nom de chambre; quant à moi, quoique célibataire, je dus m'occuper du soin de loger les cinq sœurs. Je vous laisse à penser quel fut mon embarras ! Enfin, à l'aide d'un sous-diacre irlandais, je réussis à les placer convenablement seules. Monseigneur se procura une couche dans le même hôtel ; et moi et le domestique nous allâmes à une autre baraque. Pour ce misérable logement et une plus misérable table, on nous fit payer la bagatelle de 25 fr. par tête.

Le matin suivant nous allions, en roulant sur la voie ferrée, à Panama. Ce trajet de 49 milles anglais se fait en deux heures et demie : mais ce chemin si court a coûté plus d'or qu'on n'en dépenserait pour bâtir une ville, et sa construction a coûté la vie à plus d'hommes qu'il n'en faudrait pour peupler toute la contrée. Des chinois, des irlandais, et bien des ouvriers d'autres nations y sont tombés par milliers ; plus d'une fois on a été sur le point d'abandonner l'entreprise : on la croyait quasi impraticable, les bras manquant presque complétement pour l'achever. La chaleur qui, dans cet endroit, est accablante (1), et les miasmes résultant du voisinage des marais, des marécages, des eaux stagnantes suffoquaient les travailleurs pendant le jour ; et lorsque la nuit ils cherchaient un repos qui leur était si nécessaire pour réparer leurs forces épuisées par les rudes travaux de la journée, les moustiques et d'autres insectes les tourmentaient et les empêchaient de dormir. De là l'enflure du visage et des bras, de là la fièvre et enfin la mort. Il a fallu plus de cinq années pour compléter cette entreprise, petite si l'on considère la distance, mais vraiment colossale eu égard à l'endroit. Elle fut commencée en automne 1850; en décembre 1854 on pouvait aller jusqu'à la hauteur de l'isthme : le 27 janvier 1855 la première locomotive le traversait d'Aspinwall à Panama, et le 17 février suivant le chemin de fer joignait l'océan Atlantique avec l'océan Pacifique (2). Il nous reste à voir maintenant cet isthme percé par un canal, et nous n'avons aucun doute que la puissance, qui fait exécuter un semblable travail à Suez, ne se laissera pas devancer par d'autres. Une fois que les eaux des deux océans seront réunies par un canal, on verra le commerce de la côte nord-ouest du Pacifique, déjà si important aujourd'hui, augmenter dans des proportions que l'imagination la plus hardie peut à peine rêver, et l'émigration prendre des proportions non moins extraordinaires.

Notre traversée sur l'isthme, quoiqu'elle se soit opérée par une chaleur à ôter la respiration et au milieu d'une pluie torrentielle, fut bien agréable. Le spectacle que nous avions sous les yeux était vraiment ravissant. Cette végétation des tropiques est d'une

(1) 9° lat. sept., 82° long. occid. environ.

(2) Vid. Harper's Magaz. Nov. 1858.

richesse et d'une abondance admirables. Le charme causé par la variété des oiseaux au plumage si différemment coloré, dépasse toute description. Mais il faut être bien habitué à lutter contre la tentation pour résister à l'envie de manger des bananes, des cocos, des fruits à beurre et d'autres produits du pays. Il est fort dangereux de satisfaire l'appétit que cause leur vue : les fièvres propres à ce climat ne tarderaient pas à atteindre le gourmand qui eût succombé à leur séduisante attraction.

A Panama ainsi qu'à Aspinwall, tout le monde, hommes, femmes et enfants, devient marchand à l'arrivée des passagers ; c'est à qui vous offrira du pain, des tortillas, des biscuits, du vin, du whiskey, et de la mauvaise eau qu'on vous fait payer 25 centimes le verre, et 50 centimes avec un peu de jus de citron. Celui-ci vous présente un perroquet, celui-là un petit singe ou un oiseau ; un autre vous offre des coquillages ou des perles, et un autre des ouvrages en or qui semblent fort bien travaillés. Et comme tout ce monde parle espagnol, le bruit que font ces marchands improvisés, parlant avec une indicible volubilité, n'a rien de désagréable pour l'oreille.

Panama est une ancienne ville avec de vieilles églises, de vieux bâtiments, et beaucoup de couvents ruinés ou près de tomber en ruine. Les rues tracées en zigzag, et les places où l'herbe croît à volonté, prouvent suffisamment que la ville fut bâtie sans plan arrêté. Une vieille forteresse, un évêché cloîtré ayant la forme d'un couvent, mais l'aspect d'une prison, enfin beaucoup d'autres édifices du même échantillon, ne sont nullement propres à donner aux voyageurs une haute idée de la civilisation du pays. Il y a cependant quelques belles églises, des magasins assez bien fournis, tenus par des américains, et quelques hôtels d'assez médiocre apparence. Le culte catholique est suivi par la généralité des habitants ; mais le parti libéral a pris le dessus dans le pays, et l'évêque a été exilé par la secte intolérante qui promène par le monde son despotisme insolent au nom de la liberté.

Il nous faut attendre que la marée soit assez haute pour permettre à un tout petit steamer de s'approcher du quai. Il y vient avec la marée, et j'avoue que j'éprouve un vif sentiment de terreur en voyant approcher cet avorton de navire sur lequel près de mille personnes vont être entassées. Il est aisé de se faire une idée

de la presse qui suivit de près l'embarquement de tant de monde sur cet étroit espace, et du malaise que nous éprouvâmes. A l'exception de quelques femmes qui réussirent à s'asseoir sur quelques escabeaux et quelques bancs, nous restions debout sans pouvoir bouger, oppressés par la chaleur et la fatigue. Une femme d'un certain âge, qui se trouvait à mon côté, accablée sous le poids de tant d'inconvénients, tomba en défaillance à mes pieds. Personne ne bougea : je la saisis sous les bras, et avec une peine inouïe je la traînai en marchant à reculons et poussant de côté ceux qui se trouvaient sur mon chemin, je la plaçai sur un banc et lui donnai de l'eau de Cologne. Après quelques minutes, elle revint à elle à ma grande joie. Il y avait longtemps que je n'avais pas eu l'occasion de pratiquer un acte de charité.

Le soleil avait déjà pris congé de nous : la lune venait de le remplacer, et à sa lueur pâle et languissante nous aperçûmes le vaisseau qui devait nous conduire à San-Francisco. Notre embarcation s'arrête à son côté, nous y montons au son de la musique militaire américaine, et sa vue seule suffit pour nous dire que nous serons mieux là que sur l'*Illinois*. Le *Golden Age*, c'est son nom, est un grand palais à trois étages, sans compter les caves et les terrasses ou esplanades destinées à la promenade. Nous revenions en quelque sorte à la vie. Nous venions de quitter une baraque pour habiter un palais. Le *Golden Age* était spacieux, commode, propre, bien aéré, bien servi, bien commandé; il ne laissait rien à désirer pour rendre notre séjour confortable et notre voyage amusant. Aussi s'opéra-t-il chez les passagers une véritable transformation; de mornes et en quelque sorte stupéfiés qu'ils étaient il n'y a qu'un instant, ils sont devenus gais, et il est aisé de voir qu'ils ont hâte d'oublier leur gêne passée et de se remettre des incommodités qu'ils ont souffertes sur l'autre bord. Il y en avait parmi eux, qui croyaient avoir raison de se plaindre plus fort que les autres des mauvais traitements essuyés sur l'Illinois; ils se réunirent un soir et tinrent une assemblée pour manifester leurs griefs. Dans cette réunion, qu'ils nommèrent *indignation meeting*, ils prirent la résolution de signer une protestation qui serait imprimée dans les journaux de San-Francisco et de New-York. Mon évêque, qui assistait à ces débats, me raconta tout cela; car quoique présent je n'y avais rien compris,

ce qui se disait en langue anglaise étant lettre morte pour moi.

A ce propos, je me souviens de tous les efforts que le capitaine du *Golden Age*, commodore Watkins, homme vénérable par son âge et aimable par ses vertus sociales, ainsi que le gouverneur Burnett, fervent converti, firent pour entamer conversation avec moi; mais ce fut sans profit. Un jour ce dernier, après avoir essayé de différentes manières à me faire comprendre ce qu'il me disait, parlant doucement, épelant les mots, conclut en me disant ce court adverbe, *by and by*, qui signifie *dans quelque temps*. Il voulait dire sans doute que dans peu de temps je parlerais l'anglais; je dois ajouter que le bon Dieu l'exauça.

Après six jours de traversée, nous amarrâmes à Acapulco pour prendre du charbon. Comme c'était un dimanche, monseigneur, les sœurs, quelques catholiques et moi, nous allâmes à l'église; l'évêque et moi, nous dîmes la sainte Messe, les sœurs communièrent, et les autres passagers catholiques assistèrent à ces cérémonies. Le curé du village nous engagea à nous rendre chez lui, où du chocolat nous attendait pour déjeûner.

Nous continuâmes notre route, toujours en vue du Mexique, sans accidents, sauf un homme qui mourut de dyssenterie, et une peur à nous faire mourir, qui nous était réservée pour le dernier jour de ce voyage.

J'étais étendu sur un sofa dans la salle à manger, je dormais; quand tout à coup un bruit épouvantable, semblable à celui que produirait une explosion de chaudière, se fit entendre : tout le monde, effrayé, terrifié, court de çà, de là, monte à l'étage supérieur, descend à l'inférieur; ceux qui ont des femmes ou des enfants volent, hors d'eux-mêmes, à leur recherche : c'était une scène difficile à décrire. Je monte à mon tour pour voir les sœurs; après bien des recherches infructueuses j'en rencontre une qui ressemblait à l'image de la mort : la pauvre religieuse était au lit, et c'était précisément dans sa chambre que l'accident, qui troublait tout le monde, était arrivé : saisie d'épouvante, elle avait sauté de sa couche, et s'était enfuie sans savoir où elle allait.

A la fin, cependant, on se calma quelque peu en voyant que le steamer marchait toujours, quoique en boitant, et en entendant que le capitaine nous rassurait, disant que ce n'était rien de bien grave.

En effet, on apprit bientôt que l'essieu s'était cassé tout près de

la roue gauche : ce qui ralentissait la marche du steamer, et nous tint sur mer quelques heures de plus. La peur se passa vite, et nous entrâmes, grâces à Dieu, par le Golden gate, *la Barrière d'or*, dans la baie de San-Francisco, découverte par les européens vers 1575, époque de son exploration par le vaisseau *San Agustin*, commandé par Sébastien Rodriguez Cermeñon (1). La pointe sud de la barrière se projette dans la mer bien plus avant que celle du nord, et sur chaque pointe se trouve un phare pour servir de guide aux vaisseaux venant de différentes directions. Sur le côté sud on a bâti une forteresse appelée Fort point, et le gouvernement américain s'est déjà assuré le terrain nécessaire pour en faire autant sur l'autre côté : ces deux forteresses, bien gardées, rendraient cette barrière infranchissable pour les navires ennemis en cas d'invasion.

Aussitôt que cette barrière est franchie, on trouve une île bien fortifiée, nommée *Alcatras*, qui pourrait aussi, en cas de besoin, interdire l'entrée du port à tout vaisseau malintentionné.

On ne connaît pas de baie plus large que celle-ci ; elle a environ quarante milles de long sur une largeur qui varie de deux à dix milles. San-Francisco est bâti au sud sur des collines dont le pied était baigné par la mer seulement à haute marée, ce qui empêchait les vaisseaux d'aborder. Mais ses industrieux et entreprenants habitants ont construit un prolongement dans la mer, sur une étendue de 2,300 à 2,500 pieds, et ils en ont fait la partie la plus commerciale et la plus importante de la ville. En marchant dans les rues, qui sont presque toutes encore planchéiées, on voit, par les ouvertures qu'on y rencontre, la mer, pendant la haute marée, se briser contre les piliers de bois qui supportent toutefois des bâtisses immenses. Même les monticules ont cédé à la force et au génie de l'entreprise : on en a aplani beaucoup pour la commodité des rues et des maisons ; et le sable et les débris que l'on en retire servent à remplir le vide de la partie de la ville dont le territoire a été conquis sur la mer. San-Francisco est une ville prodigieuse. Il y a douze ans, elle ne comptait que quelques centaines d'habitants et ne possédait que des huttes en bois éparpillées çà et là, sans ordre et n'ayant pas

(1) Duflot de Mofras. *Exploration*, etc., vol. 1, page 100. Paris, 1844.

même l'apparence d'un village bien réglé. Maintenant le nombre de ses citoyens dépasse 100,000, chiffre qui va en augmentant tous les jours; elle présente l'aspect d'une cité pleine de vie, de commerce, d'industrie : la civilisation s'y développe admirablement bien. Il n'y a rien qu'on puisse désirer, soit pour la vie, soit pour la religion, soit pour le commerce, qui ne s'y trouve. Pour magasins, hôtels, lieux d'amusement, elle ne le cède en rien à aucune autre cité, même parmi les plus civilisées. San-Francisco ne tardera pas longtemps à devenir, sinon la plus importante, au moins une des plus grandes villes de l'Amérique; pour sa baie, elle est la plus intéressante de toutes.

Entrés dans son port, vers la brune, les marins se hâtèrent d'amarrer le steamer au quai. Nous apportions des nouvelles d'un grand intérêt pour tout le pays, l'élection de James Buchanan comme président des États-Unis. Le bruit, le tapage, les hurrahs, la détonation du canon, tout cela nous disait que la nouvelle était agréable aux citoyens; mais comme cette confusion se manifestait spécialement aux environs de notre quai, nous crûmes prudent de ne pas débarquer le soir même et d'attendre jusqu'au lendemain.

V

TRAJET A VANCOUVER.

L'histoire de San-Francisco ne saurait manquer de renfermer des pages bien sombres; les éléments sociaux qui servirent à la constituer en une grande ville, n'étaient pas tous imbus de ces principes d'honneur et de justice qui devraient s'accorder avec notre civilisation. Des essaims d'aventuriers, des bandes d'individus chassés et repoussés des pays civilisés et des troupes de spéculateurs déshonnêtes formaient la majorité de la population nouvelle. Cela n'est pas difficile à comprendre : la soif de l'or y avait attiré bien des gens qui croyaient qu'il suffisait d'en fouler le sol pour faire leur fortune.

C'est ainsi qu'on s'explique l'institution du comité de vigilance, *vigilance committee,* que cette ville vit surgir et mourir dans son sein en cette même année 1856. Soit que l'on considère son principe ou son but, ce sera toujours une tache ineffaçable sur les noms de ses créateurs. On sait que les *knownothings* s'étaient emparés de cette odieuse mesure pour réussir dans leurs projets d'exclusion. Heureusement l'opinion publique, qui a tant d'influence en Amérique, ne tarda pas à stigmatiser leur conduite; et l'on vit même des ministres éminents, tels que le Dr Scott, presbytérien, etc., dénoncer publiquement un système qui détruisait d'un seul coup et la stabilité du gouvernement et les libertés du peuple. Quel système plus contraire aux mœurs de nos jours que celui qui livre la vie

des citoyens entre les mains de fanatiques qui en disposent sans aucun procès et sans que le prétendu coupable ait la liberté de se défendre? Voilà en peu de mots le comité de vigilance. Le lendemain de notre arrivée, je fus témoin, tout près de notre vaisseau, de scènes qui ne sauraient être produites que par des tyrans et des despotes tels qu'étaient ces knownothings. Grâce à un jeune prêtre irlandais, qui vint, vers neuf heures du matin, nous chercher, je ne pus voir le dénoûment de ces actes de despotisme.

Les journaux ayant déjà fait connaître le mémorandum de notre voyage et les noms des passagers, l'archevêque de San-Francisco envoya ce prêtre pour offrir l'hospitalité à mon évêque et à moi, et pour loger les sœurs chez les religieuses de la Mercy. Elles, dans une voiture, allèrent à leur destination, et monseigneur et moi, dans une autre, nous allâmes à la nôtre.

Il nous fallut attendre quatre jours pour le retour du steamer *Columbia* de son voyage au nord. Mais ces quatre journées me semblèrent bien longues. L'absence de toute société, de toutes relations, est peut-être la plus grande privation qui puisse être infligée à l'homme civilisé. Enfin le *Columbia* arriva dans le troisième jour, et l'on nous fit connaître que le lendemain, à 10 heures du matin, il partirait pour l'Orégon.

C'était le mois de décembre, et nous voyagions vers le nord; ce qui veut dire que nous pouvions également nous passer d'éventail et d'eau glacée. Au temps voulu, nous nous rendîmes sur le steamer. Quoiqu'il fût très-grand, il n'était pas comparable au *Golden-Age,* ni à aucun autre vaisseau à vapeur de la ligne du Pacifique: mais il était fort, et bâti exprès pour la ligne du nord, où la mer et les embouchures des ports sont particulièrement mauvaises.

Au moment où j'arrivais près du navire, *apples, apples!* cria tout à coup derrière moi une voix féminine. Je me retourne et je vois une femme avec deux paniers de pommes, qui m'engageait à en acheter. Comme le grand-père Adam qui ne sut pas se priver du plaisir de goûter le fruit que notre bonne mère Ève lui offrit, une fois que j'eus la pomme dans mes mains, j'eus honte de la remettre dans le panier, et, malgré le prix de 35 sous qui me fut demandé, je la mangeai. Cependant le signal du départ est donné, on lâche les cables, et la vapeur faisant tourner les roues, lance le vaisseau et nous-mêmes encore une fois à la merci des vents et des flots.

Quelques heures après notre départ, monseigneur vint me demander des nouvelles de son domestique. — Où est Moïse? — me dit-il. Je vais à sa recherche, je fouille tous les coins du steamer, je trouve ses effets, mais pas de Moïse. Se serait-il jeté à la mer par désespoir? me disais-je. Je me rappelai que le pauvre homme était un peu toqué; il voulait se marier à tout prix, et personne ne voulait de lui. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que son choix tombait toujours sur des personnes qui étaient mal disposées en sa faveur, ou qui ne lui convenaient pas. Une fois je dus m'épuiser en remontrances; il s'était fourré dans la tête de prendre une jeune fille de 18 ans, lui qui avait à peine assez de dents pour manger du pain frais : il avait au moins cinquante ans.

Mais pour revenir à Moïse, ne l'ayant rencontré dans aucune partie du navire, je me rendis dans la cabine des sœurs, auxquelles je demandai si elles ne savaient pas où était le malencontreux domestique. Elles se regardèrent et me répondirent évasivement. J'ai su depuis que rien ne leur eût été plus facile que de mettre fin à mes recherches en me disant ce qu'elles en savaient. Le fait est que Moïse était resté à San-Francisco. Voici comment la chose était arrivée. Les sœurs ayant exprimé le désir d'acheter des pommes, Moïse, qui était toujours galant pour les dames, même pour celles qu'il savait consacrées au Seigneur, quitta le vaisseau et alla à la recherche des fruits qui lui étaient demandés; mais ses courses s'étant un peu trop prolongées, quand il revint, il vit le navire se dérober à ses regards; n'ayant pu l'atteindre, il resta en panne avec ses pommes qu'il porta aux sœurs un mois après : tant il est vrai que ce fruit nous a toujours été funeste!

La mer fut très-agitée pendant toute notre traversée; ce qui empêcha le vaisseau de s'arrêter dans les différents ports de la côte pour délivrer la malle, et ce fut à grand'peine qu'on put entrer dans le port *Diligencias*, ainsi nommé du cap *Diligencias*, découvert en 1602, par D. Sebastian Vizcaino, et que Van Couver, suivant la manie de ses compatriotes de changer tous les noms donnés par d'autres navigateurs, appela *Oxford*, nom qui lui reste aujourd'hui (1).

Le 7 décembre devait être un jour d'angoisses pour nous. Nous

(1) Duflot, etc., oper. cit., pag. 101.

naviguions aux environs du *Columbia*. Vers la brune, on remarqua que le ciel se couvrait de noirs et épais nuages, et les éclairs qui brillaient à l'horizon faisaient pressentir qu'un orage épouvantable allait bientôt éclater. Cependant il ne se déchaîna que vers minuit; c'était effrayant. Tout l'équipage se mit sur pied; les uns descendaient les vergues pour alléger le haut du steamer, les autres affermissaient, avec des cordes, tout ce qui se trouvait sur le pont, pour l'assurer ainsi contre le roulis du vaisseau. Le bruit que faisaient tous ces hommes en courant de côté et d'autre pour obéir aux ordres du capitaine, dirigeant des manœuvres si multipliées, était un pronostic décourageant.

Ce que les autres passagers souffraient ou faisaient dans leur cabine, je l'ignore; pour moi, je sais que ma condition était bien triste. Étendu sur ma couche, je me tenais, d'une main, à l'ouverture qui est entre le plafond et la cloison de la cabine, de l'autre, je m'accrochais au bois qui supporte la couchette. Le navire était tellement tourmenté par l'ouragan qu'à chaque instant j'étais près de rouler sur le plancher. Tout cela n'était pas fait pour me tranquilliser. Aussi je priais; oui, je priais, et j'invoquais la Rose mystérieuse, la belle Étoile de la mer qui, en ce moment de si grand danger, comme elle l'avait été dans beaucoup d'autres circonstances moins effrayantes, était mon suprême refuge et la médiatrice qui pouvait me sauver.—O sainte Vierge, lui disais-je, serait-il possible que vous me laissiez faire naufrage à l'aube de ce beau jour, quand tous les chrétiens de la foi ancienne vénèrent le moment où vous fûtes conçue immaculée? Voudriez-vous permettre que dans un jour si joyeux pour la chrétienté je devienne la victime de cet épouvantable ouragan? Me laisseriez-vous périr en vue de la mission et alors que, pour l'atteindre, j'ai entrepris un si long voyage?

Telle était la prière que je ne cessai de répéter, pendant six heures, après lesquelles je montai sur le pont, où il me fut impossible de rester une minute; tant la tempête, accompagnée d'une pluie glaciale, était furieuse. Tout le jour nous côtoyâmes la barre du fleuve sans pouvoir même tenter d'y entrer. La vue de cette plage, par un temps de bourrasque, est grandiose, solennelle, effrayante.

Imaginez-vous une immense ligne de brisants s'étendant, pen-

dant trois lieues, du cap *Désappointement* (1) à la pointe *Adams* (2), et formant devant la bouche du fleuve une espèce de croissant sablonneux d'une étendue de quinze cents mètres. Les eaux poussées par les vents vers l'embouchure, se rencontrant avec celles qui descendent du fleuve sur cet immense banc de sable, produisent un choc effrayant; le bruit en est si violent qu'il se fait entendre à plusieurs lieues, et les énormes montagnes de vagues produites par cette rencontre des deux courants contraires atteignent une élévation de plus de soixante pieds.

C'est au milieu de ces montagnes, que l'ouragan avait rendues plus terribles, que se trouvait notre vaisseau. Si le moindre accident s'était produit en ce moment à la machine, c'en était fait du navire et de nous tout à la fois. La vue que notre steamer présentait était tout à la fois pittoresque et terrible. Les vagues venant avec furie de directions opposées semblaient se disputer la triste satisfaction de nous ensevelir dans l'abîme. En un clin d'œil notre vaisseau était lancé, la proue tournée vers le ciel, sur cette cime liquide ; et tout à coup l'élément inconstant se dérobant sous lui le laissait tomber dans le fond du ravin et menaçait de l'engloutir. Un instant nous nous crûmes perdus ; la quille ayant touché la barre, le navire fit un saut qui renversa plusieurs passagers.

D'experts navigateurs anglais, américains et d'autres ont affirmé qu'il n'y a, dans le monde connu, aucun passage plus mauvais que celui-ci, auquel ni la Manche, ni le détroit de Gibraltar, ni le golfe du Mexique ne peuvent être comparés; ses courants, ses rapides, ses tourmentes, les brusques changements de vent qui s'y produisent, le rendent exceptionnellement dangereux, et l'immense barre qu'on y rencontre est peu faite pour amoindrir le danger, surtout par un gros temps.

Il était à peu près cinq heures de l'après-midi de ce mémorable

(1) Ainsi appelé par le capitaine anglais Meares, parce que le 7 juillet 1788 il s'en approcha pour découvrir le Columbia et déclara qu'il n'existait pas. Le capitaine espagnol don Bruno de Heceta reconnut ce cap le 17 août 1775 et l'appela du nom de l'*Assomption*.

(2) Nom que les anglais et les américains lui donnent, tandis que les espagnols l'appelaient cap *Frondoso* (cap boisé.)

huit décembre, lorsque nous pûmes entrer enfin dans le Columbia, et il nous fallut une heure environ avant que nous pussions jeter l'ancre en face du fort Georges ou Astoria City, où nous nous arrêtâmes pendant toute la nuit.

Avant que le capitaine américain Gray donnât, le 13 mai 1792, à ce fleuve le nom du navire qu'il commandait, *Columbia*, il était appelé communément Orégon (on ne connaît ni l'étymologie ni l'origine de ce mot) et le nom de Rio de San Roque lui fut donné, le 17 août 1775, par don Bruno de Heceta, qui l'a véritablement découvert par mer. Je dis par mer, car par terre on pense qu'il a été connu et découvert par des Français canadiens (1).

Ce fleuve prend naissance dans les Montagnes Rocheuses, est presque constamment navigable, et jusqu'au fort Van Couver, où sa largeur, de douze cents mètres environ, va en augmentant jusqu'à l'embouchure, il peut recevoir de gros navires jaugeant plus de quatre cents tonneaux. J'ai vu des trois-mâts anglais et américains et de grands steamers amarrés aux différents quais bâtis du côté du Fort. Dans tout son cours, cette rivière est remplie d'îles, de troncs d'arbres énormes et de bancs de sable; ce qui rend la navigation assez dangereuse, et exige qu'on emploie toujours un pilote pour la remonter ou la descendre. Ses beautés sont tout à fait sauvages, et souvent grandioses. Des forêts immenses où il serait bien difficile, même à un écureuil, de pénétrer; des rochers très-élevés, couverts de mousse ou nus, tantôt à pic, tantôt se projetant sur le fleuve en forme d'arc; des plaines sablonneuses parsemées d'ossements fossiles, de débris de navires, de troncs d'arbres, et des cabanes indiennes éparpillées çà et là, voilà ce qu'on rencontre tout le long du Columbia.

Les îles qu'on y rencontre n'offrent qu'un médiocre intérêt. Parmi celles-ci on remarque l'île de Puget, celles des Grues, de Walker, la Kallamet et la Multonamah en face de la rivière Willamet, un des tributaires du même fleuve. A dix lieues environ de l'embouchure au nord, on trouve un autre tributaire, le Cowlitz, et vis-à-vis de celui-ci est construit un village nommé Rainier, d'après le mont de ce nom que l'on peut très-bien voir du fleuve.

Un peu plus haut on rencontre au sud Sainte-Hélène, où la

(1) Vid. Duflot de Mofras, op. cit., vol. II, p. 106. Paris 1844.

compagnie de navigation à vapeur du Pacifique avait essayé de bâtir une ville pour faire concurrence à celle de Portland sur le Willamet; mais elle échoua dans son projet.

Arrivé en vue du fort Vancouver, je me tournai vers mon évêque et lui demandai où se trouvait la ville. — Là ! me dit-il en me montrant le côté nord du fleuve. — Je regardai du côté qui m'était indiqué et, ne voyant rien, je montai sur des malles, j'allongeai le cou, je forçai mes yeux à les faire sortir de leur orbite, espérant toujours découvrir quelque chose; mais rien ne s'offrait à mes regards. Je m'étais figuré que j'allais arriver dans un endroit, non pas tout à fait semblable aux grandes cités que j'avais vues ou parcourues, mais au moins quelque chose qui aurait l'apparence d'un bourg ou d'un gros village. Ne voyant rien de tout cela, je revins vers mon bon évêque et lui demandai de nouveau où était la ville? — Là, là, me dit-il encore; ne voyez-vous pas ce mât surmonté d'une bannière? C'est le fort militaire. Voyez-vous cette maison-là, cette autre ici? Regardez bien, c'est là la ville, me répondit-il.— J'avoue qu'à cette description et à cette vue je ne fus pas maître de mon premier sentiment, et qu'un mouvement spontané et tout à fait involontaire, indiquant mon désappointement, m'échappa; me frappant le front de mes mains étendues, je m'écriai :

— Mon Dieu ! où suis-je venu me fourrer?

Je m'aperçus immédiatement de l'inconvenance de cette marque de découragement; j'en revins; mais une lueur subite et passagère passa par mon esprit, et me fit voir que bien des souffrances m'étaient réservées dans ce pays lointain.

Nous débarquâmes à l'aide de petits bateaux, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous vînmes à bout de mettre pied à terre. Il nous fallait marcher l'espace d'un mille à peu près avant d'arriver à l'évêché. Le chemin pour y aboutir n'était pas propre à être foulé par des bottines délicates; on y enfonçait jusqu'au genou, et il n'était pas toujours aisé de sortir de ces ornières improvisées. Parvenu en face d'une toute petite bâtisse en bois, je demandai à M. Brouillet, le grand vicaire, qui m'avait accompagné jusque-là, ce que c'était que cette bicoque.

— C'est l'évêché, — me répondit-il.

L'évêché ! ! ! Trois chambres de dix pieds carrés, et un passage de vingt pieds de long sur cinq pieds de large en formaient le rez-

de-chaussée. Sur le côté gauche de ce passage se trouvait une espèce d'alcôve par où l'on allait à l'école, à l'église et à la cuisine, et qui conduisait également au grenier. Celui-ci avait vingt-cinq pieds de long sur douze de large, et la cuisine avait vingt pieds de long sur quinze de large. L'église, érigée par la compagnie de la baie d'Hudson pour la commodité des Canadiens français qui demeuraient à son service, était, elle aussi, en bois, et avait grand besoin de réparations.

Le rez-de-chaussée était distribué ainsi : une chambre pour monseigneur, une seconde pour le grand vicaire, et la troisième pour le maître d'école. Le passage servait de salon de réception, de salle à manger et de chapelle. Chaque soir on le préparait pour la célébration du service divin, et le lendemain on le démontait. Pour les sœurs et pour moi il ne restait que le grenier : par bonne chance il était divisé en deux pièces par une cloison. Les sœurs avaient celle sur le devant : celle donnant sur le derrière, près de l'escalier, me fut réservée. Je ne pouvais me coucher qu'après que les sœurs s'étaient retirées dans leur chambre, et il fallait me lever avant qu'elles en sortissent. Heureusement cet état de choses ne dura pas longtemps.

VI

MES OCCUPATIONS.

En Amérique, là où les lois n'ont pas encore réglé les constructions, les maisons et les magasins sont bientôt faits; dans les grandes villes on a dû limiter les constructions en bois; mais hors ce cas, cette matière première toute primitive est généralement employée. Ainsi s'explique la facilité que l'on a de bâtir des villes et des villages, et comment il se fait qu'on les voit surgir à l'improviste et comme par enchantement. Dans tel endroit où hier vous ne voyiez qu'une terre couverte de broussailles, ou de marécages, ou de roches, ou d'arbres, vous voyez s'élever instantanément un village, et même une cité. Le bois, que l'on y trouve en si grande abondance et que l'on travaille si facilement, contribue beaucoup à cette rapidité de construction. Cette instantanéité, cette vigueur d'exécution est d'ailleurs un des caractères particuliers au peuple américain. *Go ahead,* marche en avant, est leur terme favori, et l'exécution suit le mot. Du reste, il ne faut pas grand chose aux américains pour former une *town* ou ville : un ou deux magasins, dans lesquels on trouve réuni, en fait de marchandises, tout ce qu'on trouve à peine dans cent magasins de nos cités; un bureau de poste, qui souvent est établi dans le magasin; un cabaret, un cabinet de médecin avec une officine pharmaceutique; un hôtel, un bureau d'avocat, c'est là tout ce qu'il faut pour former une town. Viennent ensuite l'école communale, le *meeting-house*,

lieu de prière qui, généralement, sert en même temps d'école, et quelque autre établissement plus ou moins nécessaire. Mais si la town est le chef-lieu du comté, alors on y trouve le *court-house*, tribunal, qui, fréquemment, est converti en temple pour toutes les sectes religieuses n'importe de quelle couleur ou profession. Ce meeting-house et ce court-house sont souvent aussi employés pour des réunions politiques et pour des lectures.

Mais ces towns qui, parfois, ont une origine bien obscure, se développent ensuite sur une grande échelle avec une rapidité qui nous est absolument inconnue en Europe, et deviennent d'importantes cités en moins de temps qu'il ne nous en faut pour concevoir et construire un monument de quelque importance. Souvent les propriétaires qui se livrent à ces spéculations échouent dans leur dessein, mais souvent aussi ils y réussissent et font des fortunes immenses.

Voici la méthode suivie pour établir une town. Lorsqu'un propriétaire a un terrain qu'il juge convenir à un semblable usage, il le fait arpenter et en fait dresser le plan par un géomètre; il donne un nom à la future cité et le fait annoncer dans les journaux du voisinage. S'il a de la fortune ou du crédit, il commence lui-même par y faire bâtir quelques huttes qu'on nomme magasin, hôtel, cabaret, etc., et vend et même donne des emplacements afin que d'autres viennent y élever des constructions. Ces emplacements sont réguliers et généralement dans les mêmes dimensions en différentes towns; de sorte que quand on en a vu une, on les a vues toutes. Elles sont presque toujours érigées sur le même plan, c'est-à-dire avec des rues droites et larges de 40 pieds, souvent plus, jamais moins, qui se croisent rectangulairement; chaque division, de 240 pieds plus ou moins, formant un parfait parallélogramme, est partagée en huit et quelquefois dix lots égaux. Comme le gouvernement général ne fait rien pour le développement des villes et que tout dépend de l'industrie des particuliers et des autorités locales, une foule de choses qui concernent le bien public sont négligées. On ne doit donc pas s'étonner de voir les rues dans les villes et les villages et même les chemins publics rendus parfois impraticables, et les voyageurs très-fréquemment exposés aux dangers les plus grands sur les fleuves et sur les rivières, dans les voitures et sur les chemins

de fer. Ce qui paraît encore étrange, mais ce qui est vrai de tout point, c'est qu'une fois que l'on s'est habitué à vivre au milieu de tous ces désagréments, de tous ces périls, on se fait à cette existence et l'on a de la difficulté à l'abandonner. On dirait qu'il est dans notre nature d'être essentiellement aventureux. J'ai eu l'occasion de connaître des personnes habituées aux commodités de la vie policée, qui se faisaient tellement à cette manière de vivre qu'elles ne l'eussent changée contre aucune autre. A l'exception des russes et des turcs, qui semblent ne pas être des peuples émigrants, on trouve en Amérique des gens de tous les pays du monde, et tous généralement s'y établissent, sauf les français qui sont presque toujours atteints de nostalgie. On ne peut attribuer qu'à cela leur manque de succès, car j'en ai connu qui vivaient à leur aise dans toute profession une fois qu'ils y avaient fixé leur domicile.

Notre établissement demandait impérieusement des réparations et des améliorations. Aussi, après quelques jours d'observation, je décidai de me mettre au travail pour rendre notre évêché moins incommode. Le désir de pousser les travaux, en même temps que la nécessité d'être économe, me fit prendre cette détermination. La main-d'œuvre est fort chère en ce pays. La journée d'un ouvrier coûte de 20 à 25 francs, et notre bourse était devenue légère. Il m'arriva parfois d'avoir des ouvriers à 15 francs par jour, mais ils laissaient beaucoup à désirer. Je pris donc le marteau, la scie, la hache et les autres instruments de charpentier, et, avec quelques ouvriers de cette seconde catégorie, je commençai mon noviciat de missionnaire en travaillant avant que de prêcher et de baptiser.

En peu de temps nous réussîmes à placer les sœurs à part et à donner à tout l'édifice l'apparence d'un établissement religieux. C'était une agglomération de bâtisses, sur une étendue d'environ quatre arpents de terrain clôturé d'une palissade, ayant l'aspect d'un petit village. On comptait sur cette rive quatre de ces assemblages, tous portant le nom de fort Vancouver. Le docteur John Mc Loughlin, principal agent de la compagnie de la baie d'Hudson, fut le premier à donner ce nom à son établissement, qu'il fonda en 1824, en mémoire de l'officier anglais Vancouver, qui explora le pays en 1792. Cet établissement, appelé aussi Fort, n'est distant du rivage que de quelques centaines de

mètres. Puis vient le Fort militaire, situé à une demi-lieue du bord, sur une esplanade un peu élevée, appuyé contre une forêt magnifique et regardant l'immense espace qui s'étend bien loin au delà du fleuve. Notre mission, telle que je viens de la décrire, suit ces deux forts : elle est placée à une bonne demi-lieue du fleuve, entre les deux forts et la ville. Celle-ci est bâtie sur le bord de la rivière dans un bas-fond.

Avant 1859, le terrain occupé par ces établissements, s'étendant bien au delà de leurs limites actuelles, était réclamé par la compagnie de la baie d'Hudson qui, d'après certains traités conclus entre les États-Unis et le gouvernement anglais, jouissait du privilége de posséder des étendues de territoire inoccupées qu'elle pouvait choisir pour son commerce avec les sauvages. Mais en mai de cette année, sa charte étant expirée, les terres qu'elle possédait jadis étant dévolues aux États-Unis, devinrent un sujet de dispute entre différentes parties qui les réclamaient pour diverses raisons. Ainsi le fort Vancouver est encore en litige entre l'évêque, une famille Short et le gouvernement américain, et il semble qu'à la fin l'évêque l'emportera.

La possession de cette place, qui embrasse une étendue de 640 arpents, ainsi que celle d'autres missions ayant les mêmes dimensions, le rendrait immensément riche et le mettrait en position de faire beaucoup de bien au pays.

Afin de faire connaître sur quel droit l'évêque fonde sa réclamation, je me hâte de dire que le gouvernement américain, pour engager les peuples à émigrer en Orégon, et afin de décider les missionnaires à civiliser les sauvages, avait fait différentes donations de terre, comme suit :

Chaque mission établie parmi les sauvages, sous quelque dénomination que ce fût, avait droit à 640 arpents de terre autour de la mission, une fois prouvé que l'on était le premier occupant.

Chaque famille, composée d'un homme et de sa femme, pouvait acquérir le même droit en remplissant certaines conditions.

Chaque individu acquérait le droit à 320 arpents aux mêmes conditions.

Après quelques années, le gouvernement abolit tout acte de donation future, mais laissa à chacun la liberté et la jouissance de la loi d'achat, c'est-à-dire, que chaque individu peut s'emparer

de 160 arpents de terrain inoccupé, le cultiver, l'améliorer et s'en rendre maître, en devenant citoyen américain et en payant dans la suite, au gouvernement, 6 francs 25 centimes par arpent. On peut devenir citoyen au bout de cinq ans et l'on ne paye que quelques francs pour recevoir les papiers qui assurent ce titre. On acquiert la possession d'un terrain après quatre ans d'occupation.

C'est sur le premier acte de donation que l'évêque appuie sa réclamation, et déjà il a en sa faveur l'opinion du géomètre général du gouvernement qui, en ces matières, a une grande autorité.

Mes occupations multiples ne me laissaient guère de loisir. Outre la besogne de charpentier, je pris sur moi celle de décorateur. L'église était dans un état de nudité peu propre à inspirer la dévotion à des gens grossiers sur qui le luxe extérieur du culte catholique exerce une grande influence. En songeant aux belles ornementations de nos églises d'Italie, surtout pendant les fêtes de Pâques, je désirais en donner une idée à notre petite mission en décorant de mon mieux la pauvre église pour l'anniversaire de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A cet effet je la tapissai presque entièrement en coton de couleur et je dépensai à ces acquisitions près de 300 francs. Comme le jaune y dominait, une sœur irlandaise me dit un jour : — On voit bien que vous n'êtes pas irlandais ; — faisant allusion à la couleur orange, qui est celle de la bannière des orangistes, ennemis jurés des catholiques irlandais. Enfin, là où la toile de coton n'arrivait pas, je mis des branches d'arbres et de la verdure ; de sorte que, grâce à ces travaux, l'église présentait un aspect bien plus soigné qu'auparavant. Le jour de Pâques, elle était entièrement remplie de monde, et nous eûmes la satisfaction de voir beaucoup de personnes s'approcher de la sainte table.

Cette congrégation, comme bien d'autres en ce pays, se compose de canadiens français, de sauvagesses leurs femmes, d'irlandais citoyens et soldats, et de quelques autres catholiques de diverses nations. Quelques non-catholiques aussi vont à l'église. Aussi longtemps que les canadiens formèrent la majorité de la congrégation, il était nécessaire de prêcher en français ; mais cet état de choses est bien près de changer, et l'on pense que dorénavant il faudra parler anglais et presque exclusivement anglais. L'élément supérieur du peuple parle anglais, et le peu de cana-

diens qui existent encore comprennent généralement cette langue.

Au milieu de mes travaux manuels, je n'oubliais pas l'étude de cette langue, dont je sentais l'extrême nécessité. Je m'étais mis sous la direction de notre maître d'école qui n'était certainement pas une pâte de miel. Sans considération pour mon âge, sans déférence pour mon caractère, sans faire attention aux difficultés de la langue, il me traitait fort durement. Souvent il se fâchait quand, en lisant, je ne prononçais pas bien les mots. Il arriva un soir qu'ayant à prononcer le mot *world* je dis *wor*, *word*, *worl*; je faisais ostensiblement de très-grands efforts pour prononcer convenablement, mais sans pouvoir y parvenir. Sans avoir égard à la peine que je me donnais, mon maître se mettant en colère et frappant de sa main sur la table, articula *world-rld-rld-rld* avec tant de véhémence que j'en fus quasi effrayé. Si je lui donnais à lire mes petites compositions anglaises, ou bien mes traductions, et que mon anglais ne fût pas pur, ou que mes compositions ou mes traductions laissassent à désirer, ce qui ne pouvait manquer d'arriver le plus ordinairement, ses fureurs le reprenaient chaque fois. *Stop* (arrêtez-vous) s'écriait-il, *recommencez!*—ou bien c'étaient des aménités d'un autre genre : — *Lisez de nouveau! je n'y comprends rien! qu'est-ce que vous voulez dire? dites-le en latin, afin qu'au moins l'on vous comprenne!* — Après beaucoup d'explications latines sur mon mauvais anglais, il finissait par dire *Go on* (continuez). Il ne me ménageait pas; plusieurs fois il me fit aller à l'école afin d'entendre les petits enfants épeler le *spelling book*, et me fit même commencer l'étude de l'a b c, etc. Un jour qu'il m'avait appelé dans son école afin de me soumettre, sans doute, à la mortifiante nécessité de recevoir publiquement des leçons de ses marmots, il m'ordonna d'épeler le mot *Ba-ker*. Au fond, cependant, je dois avouer que les duretés, les brutalités, si l'on veut, de cet homme me firent beaucoup de bien; il me poussa à prononcer distinctement et avec précision, et à écrire assez correctement.

Cependant je ne progressais pas beaucoup. Convaincu du tort que me faisait le français parlé à l'évêché, je finis par prier très-sérieusement l'évêque de m'envoyer quelque part où l'on ne parlât que l'anglais, en lui faisant remarquer que s'il voulait que je fusse réellement utile à la mission, il fallait que je parlasse correctement cette langue, et que le moyen que je lui proposais était le

seul qui pût me l'apprendre. —Voici cinq mois que j'étudie, lui disais-je, et je ne viens à bout ni de le parler ni de le comprendre, parce que nous parlons toujours français ; je prêche en français, je confesse en français, tout ici se fait en français ; ce sont là autant de causes de retard dans mes études. —Ce bon prélat ayant bien compris la justesse de mes observations, m'envoya, le jour suivant, à Portland, ville de 4,000 à 5,000 âmes, sur le Willamet, sous la juridiction de l'archevêque d'Orégon, et m'ordonna d'y rester quelque temps avec le missionnaire irlandais qui avait charge de l'église.

Après une quinzaine de jours, voyant que je baragouinais l'anglais, et étant resté seul à desservir l'église, je composai un tout petit discours, je le lus au missionnaire avant son départ, et le dimanche suivant je le débitai à ma congrégation. Après la messe, plusieurs personnes vinrent me complimenter et me prier d'en faire autant aux vêpres ; mais je dus m'excuser pour la raison très-simple que j'avais brûlé toute ma poudre, et que je n'avais pas assez de temps pour en préparer une autre charge. On se borna alors à me demander de lire quelque chose dans un livre ; ce que je fis.

Encouragé par mon premier succès, je recommençai le dimanche suivant, seulement j'augmentai la dose : mon premier discours n'avait duré que cinq minutes, le second en dura dix, et cette fois encore je le lus.

Enfin le troisième dimanche je prêchai à la congrégation un sermon en règle et qui dura de vingt-cinq à trente minutes. Depuis lors je prêchai régulièrement tous les dimanches sans beaucoup de peine, excepté dans une ou deux occasions. A mon regret, quelques amis m'avertirent que, pour réussir à prêcher bien distinctement, je devais me priver de la prise, dont l'effet était de rendre ma voix nasillarde ; belle qualité, peut-être, pour un français, me dit-on, mais qui est insupportable aux oreilles anglaises.

Le conseil était bon, je le suivis, et je m'en trouvai bien.

Au milieu de mes premiers succès, une affaire de grande importance m'appela à faire avec monseigneur un voyage à la mission du Cowlitz. Il s'agissait d'examiner et puis de juger de la validité d'un mariage entre un jeune canadien et une métisse.

La légèreté avec laquelle on se marie dans le nouveau monde n'est égalée que par celle, bien plus grande, avec laquelle on se divorce. On se rencontre à un bal, à une soirée, à une promenade, on se plaît, on va devant un juge ou un ministre quelconque; on est marié. Se trouve-t-on sur un navire, on se présente au capitaine, et le mariage est fait. La loi reconnaît tout mariage ainsi contracté. L'église même a dû s'abstenir de publier le décret *Tametsi*, car les prêtres étant fort rares là, les fidèles eussent été exposés à de bien graves inconvénients, si l'on avait agi différemment.

Maintenant que l'on commence à posséder plus de prêtres, les choses promettent de changer. Mais on s'accorde à dire qu'il faut ménager, avec beaucoup de prudence, un sujet si délicat.

Pour le divorce, c'est une autre affaire : l'église est là sur ce point comme partout ailleurs. Elle n'admet pas le divorce. Mais la loi l'admet partout, excepté dans l'état de Virginie, et, je crois, dans quelques autres États dont je ne connais pas assez les constitutions pour le certifier. Dans tout le reste des États-Unis il suffit, pour faire prononcer le divorce, que les parties ne se plaisent pas; quel que soit le motif qui dirige leur résolution, elles obtiendront le divorce proprement dit.

Certains cas de divorce sont venus à ma connaissance dont les raisons sont réellement ridicules.

Une femme obtint un jour le divorce parce que son mari n'était pas un gentilhomme (gentleman); elle-même pourtant n'était que servante. Une autre fit la même demande parce que son mari ne lui donnait pas de thé le soir.

Je crois qu'on pourrait composer une histoire bien volumineuse si l'on voulait redire tous les cas de divorce qui sont invoqués et admis en Amérique. Il n'y a pas de congrès dans les différents états, ni de tribunal en session dans leurs innombrables comtés qui ne soient saisis chacun de vingt, trente, quarante cas de divorce et quelquefois davantage. Mais les nouveaux établissements américains sur le Pacifique sont surtout féconds en faits de ce genre, l'on ne s'y enquiert et l'on ne s'y inquiète nullement de ce qu'ils ont d'humiliant pour la société.

L'Amérique, sur ce point, n'a fait que suivre les traces d'autres pays même catholiques, et l'on ne serait pas juste si l'on voulait

jeter tout le blâme sur ses lois. Les lois, disent ses légistes, ne devant être faites que pour le bien des hommes et non pas pour leur ruine, il s'ensuit que quand elles ne peuvent prévenir ni empêcher tous les déréglements de la société, elles doivent tâcher au moins d'en diminuer les effets. Or, si la loi américaine avait absolument défendu le divorce, elle aurait été éludée avec autant de facilité qu'on élude toutes les plus belles dispositions législatives de ce pays, sans toutefois produire aucun bien dans la société. Alors la loi réglant les divorces s'est efforcée d'en amoindrir les mauvaises conséquences et d'en diminuer le nombre.

Cette théorie, quoiqu'elle soit avancée pour sanctionner une loi opposée à celle de l'église, montre néanmoins que le code américain n'a inséré la loi du divorce parmi ses dispositions législatives que par la force des circonstances. Si l'on ajoute à cela que ce gouvernement ne professe aucune religion, on ne trouvera pas étrange qu'il ait fait une sanction pareille. Au contraire, on doit s'étonner qu'il n'en ait pas fait qui fussent davantage en opposition avec celles de l'église, comme on en a fait en d'autres contrées où le catholicisme est presque uniquement professé; et l'on doit, pour cette raison, admirer tout le reste de la législation américaine qui, partout, est basée sur la justice et l'équité.

Peut-être n'y a-t-il aucun pays qui ait des lois aussi belles et aussi bonnes que l'Amérique. Le défaut n'est point dans les lois, mais dans les hommes qui devraient les observer, et dans ceux qui devraient les faire observer. Je suis tout à fait de l'avis de ceux qui disent qu'aussi longtemps que l'Amérique ne sera sous l'influence d'aucune communion religieuse, elle sera non-seulement libre, mais elle donnera la liberté aux autres. Que si, par malheur, elle était influencée par une secte religieuse, toute liberté civile et religieuse disparaîtrait immédiatement, et les persécutions et les proscriptions se succèderaient sans fin ni trêve. Que l'on se souvienne des lois faites par les états de la Nouvelle-Angleterre, qui, étant dominés par l'esprit puritain, ne firent qu'accabler les catholiques en les flétrissant d'inhabileté et en les privant de toute action dans les affaires publiques.

A ce sujet je dois avouer que notre sainte religion n'est nulle part aussi libre qu'en Amérique. Cette vérité historique suffit à elle seule pour réfuter ceux qui disent que la religion catholique doit

dépendre de l'État, afin qu'elle puisse exister; et en même temps elle prouve à toute évidence que cette même religion se dilate mieux là où il y a le plus de vraie liberté politique. Semblable à la lumière du soleil, la vérité catholique pénètre partout : elle demande seulement de l'espace pour se répandre : elle ignore complétement les bornes des royaumes et des empires; car il a été dit qu'elle dominerait d'une mer à l'autre, et qu'elle s'étendrait jusques aux extrémités de la terre.

N'est-ce pas le Christ lui-même qui a dit que son royaume, l'Église, est comme la graine de moutarde qui, jetée dans la terre, grandit jusqu'à devenir un grand arbre? Et que faut-il à cette graine pour se développer et pour grandir, sinon l'absence de toute limite?

Voilà l'image divine du catholicisme, image que les événements accomplis pendant dix-neuf siècles n'ont fait que réaliser tous les jours avec une constance sans égale. C'est donc à tort que l'on prétend qu'il a besoin d'autre politique pour se propager, que celle de la liberté; c'est donc à tort que ses ennemis attribuent son développement à tout autre moyen qu'à l'influence de sa divinité; c'est donc à tort que ses amis mêmes se découragent parfois, et paraissent hésiter lorsqu'ils se trouvent en face de leurs adversaires. Les uns et les autres ne perdraient pas leur temps en étudiant profondément l'histoire de son origine et de ses progrès.

Pour moi l'état du catholicisme, en Amérique, me convainc jusqu'à l'évidence qu'étant la vérité, il lui faut seulement la liberté, pour assurer son triomphe et généraliser son règne. Il est vrai que là ni les prêtres ni les moines n'ont de costume qui les distingue essentiellement des autres membres de la nation; le seul signe extérieur qu'on leur connaisse, c'est le collet romain, et encore quelques-uns seulement le portent. Il est vrai aussi que les processions en dehors de l'église ne s'y font jamais : mais cette absence de publicité dans les pratiques de notre culte n'est que l'effet de la prudence du clergé, qui, avec beaucoup de raison, se garde d'exposer, sans cause suffisante, aux insultes des dissidents fanatiques, et la dignité du ministère sacré et les emblèmes de nos croyances. Mais les lois ne s'en mêlent point. Si quelquefois une loi est faite qui semble porter atteinte à la religion, on fait des

remontrances, et la loi est modifiée, souvent même elle est révoquée. Que pourrait-on désirer de plus? Comme homme et comme chrétien nous souhaitons de toute notre âme que jamais la constitution américaine ne tombe sous l'influence des idées étroites d'un parti bigot quelconque.

VII

EXCURSIONS.

Lorsqu'on voyage dans un pays nouveau, il faut se résigner à voyager comme on peut. A l'époque dont je parle, les seuls moyens de se transporter d'un endroit à un autre consistaient en bateaux de différentes espèces ou en chevaux ; les voitures étaient en bien petit nombre, et l'on en faisait usage seulement pour des courses à une courte distance. Les rivières, les criques, les montagnes, les forêts se rencontrant fréquemment, il était impossible de voyager au loin de cette manière.

Je fis le voyage de Portland à Vancouver sur un embryon de steamer à hélice qu'on appelait *l'Aigle*. Quand nous étions trois passagers, nous devions nous placer un de chaque côté et le troisième au milieu, soutenu en équilibre par les deux autres ; et bien souvent, en voyant qu'il penchait trop, le capitaine entrait dans l'unique cabine des passagers et les avertissait de prendre garde, que, s'ils appuyaient trop d'un côté, le steamer allait chavirer. Pour le remettre en équilibre il fallait à tout moment ôter quelque objet de l'endroit où il se trouvait et le placer d'un autre côté ou au centre, ne fût-ce que le crachoir, qui est là le meuble le plus indispensable pour un américain. On se serait bien gardé de s'exposer au milieu du fleuve sur cette coquille de noix décorée du nom de steamer ; on côtoyait toujours le rivage. Si par hasard une brise se levait ou si la marée montait, on voyait à l'instant

le navire lilliputien sauter de côté et d'autre; et il fallait toute la bravoure du capitaine pour le mettre à la raison. Malgré ce que je viens de dire, je suis forcé d'avouer que j'ai vu cette bicoque de bateau remorquer des trois-mâts avec une hardiesse, un orgueil, qui n'étaient égalés que par sa petitesse. La traversée n'était que de quatre à cinq lieues; toutefois on faisait payer 15 francs pour ce court trajet. C'est ainsi, on me l'a du moins assuré, qu'il a fait la fortune des trois propriétaires qui l'ont successivement possédé.

A Vancouver, je trouvai monseigneur prêt à partir. Le *Moltonomah*, qui nous transporta, était bien plus grand et plus commode que l'*Aigle;* au bout de six heures environ nous débarquâmes à Rainier, d'où un canot devait nous conduire au Cowlitz. Nous étions au nombre de neuf, quatre passagers, quatre sauvages et le conducteur; le canot portait en outre plusieurs sacs de lettres et de journaux, et des ballots de marchandises; il faisait le service de la poste.

La rivière n'est pas large, et serait navigable pour des navires de petite jauge; mais la grande quantité d'arbres qu'elle charrie presque incessamment, et qui souvent s'amoncèlent ou qui s'enfoncent dans le sable et forment dans quelques endroits des îlots assez larges, sont parfois des obstacles pour la navigation même des canots. Ces obstacles pourraient être aisément enlevés, mais il en résulterait de fortes dépenses que l'importance des transports, du moins pour le moment, ne motive pas suffisamment.

Nos compagnons de voyage, comme de bons anglais, firent presque toute la route à pied plutôt que de subir les lenteurs de la marche de notre embarcation. En effet, nous avancions fort lentement, ayant à lutter contre le courant qui est très-rapide; et nos sauvages étaient forcés de se servir de la perche en guise de remorqueur et de balancier tout à la fois. Cette lenteur me procura le loisir de contempler la nature dans son état primitif, qui me parut belle tout le long de cette rivière. Dans quelques endroits on voyait des bois superbes; dans d'autres des rochers escarpés de 20 à 30 mètres d'élévation; ailleurs je remarquai de petits prés, quelques maisons habitées par des blancs, et des tombeaux renfermant les restes de quelque indien, ornés de

rubans de diverses couleurs, de dents de poissons, de chapelets et d'autres brimborions du goût des sauvages. Mon évêque me disait que dans ces environs les indiens étaient autrefois en grand nombre; mais nous en rencontrions fort peu. Ils disparaissent rapidement.

Après seize heures de navigation pour faire une dizaine de lieues, nous arrivâmes au Cowlitz; une église, un presbytère et quelques bâtiments de ferme, le tout en bois, constituent cette mission, consacrée à saint François-Xavier.

Aussi longtemps que je vivrai il me sera bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'effacer de mon esprit les impressions que je reçus dans cet endroit. Le printemps dans toute sa gloire et le climat tempéré de cette latitude en faisaient un séjour délicieux, bien propre à me faire oublier les petites privations auxquelles, comme missionnaire, j'étais condamné au milieu d'une population uniquement composée de sauvages et de gens à peine civilisés. En attendant l'heure de dire la Messe, je me promenais en face du presbytère, et je respirais à pleins poumons les parfums dont l'atmosphère était remplie. La vue de la forêt au pied de la colline où était construit le presbytère, les fleurs et la verdure des prairies voisines, la splendeur du soleil, la sérénité des cieux, tout avait un charme ineffable; et je me sentais mieux disposé à célébrer les saints mystères après cette contemplation, que si j'avais été à genoux à lire les prières d'habitude.

Un tel soulagement m'était nécessaire pour prémunir mon esprit contre l'ennui et la fatigue qui devaient résulter de l'audition d'une foule de témoins déposant sur le mariage en litige. Il me fallait les instruire, chacun en particulier, des graves obligations qu'impose le serment prêté à la face de Dieu et insister fortement sur la nécessité de dire la vérité, sans réticence et sans ambiguité. Je suis intimement convaincu que la fausseté et la duplicité ne sont pas toujours l'effet de la malice; elles résultent bien souvent de l'ignorance; là où celle-ci domine, il est fort difficile de savoir la vérité.

Le procès étant enfin terminé, monseigneur retourna chez lui, et je me dirigeai vers Olympia pour traiter de nos affaires avec les pères oblats.

La mission de ces pères était située à dix-neuf lieues de dis-

tance environ ; on fait ce trajet à cheval ; et bien que la saison fût déjà assez chaude, les chemins étaient encore affreux, surtout dans les bois : ma monture y enfonçait jusqu'au ventre. J'allais seul, ne connaissant nullement la route, et qui pis est, les sauvages étaient en mauvaises dispositions à l'égard des blancs. En cas d'attaque, je ne pouvais me défendre, n'ayant aucune arme, malgré les remontrances de mes amis qui insistaient sur la nécessité d'avoir au moins un revolver sur moi ; sans que j'en puisse dire précisément le motif, je voyageais toujours désarmé. Je ne saurais nier cependant que je n'étais pas sans appréhension pour ma sûreté et même pour ma vie, surtout lorsque je traversais ces forêts si profondes et si épaisses. Le craquement des arbres produit par leur vieillesse ou par le vent; le mouvement des broussailles causé par les bêtes fauves qui sont là en si grand nombre ; le murmure des eaux qui tombaient des rochers : tout cela m'impressionnait vivement et me fit peur plus d'une fois. Il me tardait de sortir de cette position assez aventurée, et je m'escrimais des pieds et des mains afin de faire hâter le pas à mon cheval, sans parvenir, pour cela, à lui faire changer d'allure.

J'éprouvais à peine quelque soulagement en arrivant dans une prairie, qu'une nouvelle forêt se dressait devant moi. C'était une succession non interrompue de sombres bois et d'étroites clairières, de sorte que mes alarmes n'étaient dissipées un instant que pour renaître plus vives et mieux motivées.

Le peu de maisons de blancs qu'on rencontre çà et là dans ces prairies, servaient à rompre la monotonie, mais leurs habitants n'auraient pu m'être d'aucun secours si j'avais été attaqué dans les bois. Néanmoins le bon Dieu, qui veillait certainement à ma conservation, ne permit jamais que je reçusse la moindre atteinte pendant les six années que je passai à parcourir seul près de trois cents lieues de territoire pour atteindre au but de ma mission.

Chez les pères oblats j'eus la consolation de baptiser dix-sept sauvages qu'ils avaient préparés et auxquels je donnai les noms de plusieurs de mes amis de Bruxelles. Mes commissions remplies, je revins sur mes pas ; monté sur le même cheval qui m'avait emmené et qui datait peut-être du temps de Noé, je descendis jusqu'à l'embouchure du Cowlitz. Un canadien français me procura un canot et deux sauvages pour me passer à Rainier, où je devais

prendre le steamer qui allait à Vancouver. En approchant de mon embarcation, je m'aperçus que l'un des sauvages était ivre. Je reculai; mais le canadien m'encouragea. — N'ayez pas peur, monsieur le curé, me dit-il, ça ira bien.—J'étais pressé de partir; et cependant je redoutais l'état de ce sauvage : je savais déjà par expérience que si les blancs ivres sont des brutes, les sauvages dans l'ivresse ressemblent à des démons. Toutefois le désir d'être le même soir à l'évêché l'emporta sur ma frayeur.

Nous n'étions pas encore à vingt mètres du rivage que mon sauvage commença à blasphémer comme un damné, et à faire de telles contorsions et de telles grimaces que l'idée me vint qu'il était un habitant des régions infernales. Mais quel saisissement s'empara de moi lorsque je vis ce malheureux disparaître dans le fleuve! Je me tournai vers l'autre qui était à la poupe comme pour lui demander de ne pas m'abandonner dans cette fâcheuse circonstance, quand tout à coup je vis celui que je croyais perdu s'accrocher au canot et s'efforcer d'y rentrer. Quel terrible moment! Notre pirogue était près de chavirer: un instant d'hésitation, et c'en était fait de moi. Je me penchai du côté opposé jusqu'à toucher l'eau afin de tenir le canot en équilibre, et par ce moyen le sauvage put y entrer.

Au lieu de se tenir tranquille, après la terrible épreuve qu'il venait de subir, cet infortuné ne fit, pendant tout le trajet qui dura une heure environ, que jurer, sauter et tapager: il semblait jouir du plaisir infernal de me faire de la peine. Arrivé au large du fleuve Columbia qui était fort agité, il cessa de manœuvrer l'aviron et se livra à toutes sortes d'impertinences. Sans doute il avait bien profité de la proximité des blancs.

Trois mois à peine s'étaient écoulés que je retournais au Cowlitz et à Olympia pour des affaires de monseigneur. J'avais résolu de ne plus remonter cette rivière en canot, et de m'y rendre à cheval, quoi qu'il en pût coûter. Il me fallut passer la nuit à Monticello, petit village sur le côté nord de la même rivière, un peu plus haut que son embouchure. Pour tout logement, il y avait une fort misérable maison. Une entrée qui servait aussi de parloir, une pièce sur le derrière pour salle à manger, et un grenier pour dormir: voilà ce qu'on appelait un hôtel. Dans cette chambre à coucher toute primitive se trouvaient une douzaine de couchettes,

formées de quelques planches, d'un sac garni de paille et d'un oreiller de la même matière devenue poussière à la suite d'un service beaucoup trop prolongé, le tout orné d'une couverture en laine bleue destinée, probablement, à cacher la malpropreté du reste.

Je m'étendis tout habillé sur une de ces couches, ayant eu soin de couvrir ma figure avec un mouchoir pour ne pas toucher à l'oreiller et à la couverture. Quant à dormir, il n'y fallait pas songer. A peine couchés, mes compagnons de chambre se mirent à faire entendre une musique qui certainement n'avait pas été composée par Rossini, ni par quelque musicien que ce soit, en vue de charmer des oreilles humaines. Les sons si divers de leurs ronflements avaient quelque chose d'effrayant. C'étaient tout à la fois des miaulements de chat en liesse, des cris de chien hurlant à la lune, des hurlements de loup affamé, des hennissements de cheval. A peine l'aube vint-elle à paraître que je me hâtai de me dérober à ce purgatoire anticipé; je me levai et descendis, cherchant partout de l'eau pour me laver. En dehors de l'entrée, sous une espèce de portique, je trouvai sur un banc un petit bassin en fer-blanc et un seau d'eau. Un morceau de toile rude, un coin de miroir et un demi-peigne pendaient séparément à des clous; c'était tout l'étalage de toilette offert aux voyageurs. Ce n'était pas un petit privilége que celui d'être le premier à s'en servir, on le conçoit; et je rendis presque grâce à l'affreux vacarme de la nuit qui m'avait rendu si matinal.

Le déjeûner fini, je louai un cheval et m'acheminai vers ma destination. Les mille et une traces qu'on rencontre dans les bois me faisaient souvent égarer; et après avoir chevauché longtemps, croyant battre le bon chemin, je me trouvais tout à coup dans l'impossibilité d'avancer, d'épaisses broussailles et des arbres amoncelés formant des barricades capables d'arrêter pendant un mois la marche d'un régiment de zouaves. Plus d'une fois mon chapeau européen resta suspendu aux branches, ou pris dans les buissons; d'autres fois mes habits étaient déchirés et rendus méconnaissables. Un moment je faillis périr comme Absalon.

Après des peines inouïes, inénarrables, je sortis enfin de cet inextricable labyrinthe et j'arrivai sur le coteau, au pied duquel on traverse la rivière pour la dernière fois. L'ayant passée à gué

quelques mois auparavant, je me hasardai à en faire autant cette fois, sans réfléchir que les pluies qui étaient tombées à torrents l'avaient grossie de beaucoup; je descendais le coteau et j'entrais dans la rivière, lorsqu'une voix venant du côté opposé me crie: — Stop, stop, — arrêtez-vous, arrêtez-vous. C'était un sir Clark qui me voyant en danger de me noyer si j'avais continué à traverser en cet endroit, me criait de m'arrêter, et ajoutant la complaisance à ses bons avis, il ordonna à un sauvage de me piloter. Celui-ci ne bougea point, mais il m'indiqua par des signes les détours que je devais faire et que je n'aurais jamais imaginés, et parvint ainsi à me faire passer sain et sauf sur l'autre bord.

Les différentes besognes dont mon évêque m'avait chargé m'ayant retenu sur les lieux une quinzaine de jours, je me hâtai de retourner à Vancouver, où je craignais qu'il ne fût fort inquiet en me voyant aussi longtemps absent. — Il croira, me disais-je, qu'une panthère m'a dévoré, ou que je me suis noyé. — J'eus l'inappréciable bonheur de trouver un cheval meilleur que celui qui m'avait amené, et j'en profitai pour descendre jusqu'à Monticello, environ 28 lieues de distance.

Chemin faisant, un canadien vint me raconter, les larmes aux yeux, que sa femme était partie, emportant avec elle ses deux enfants, ses bijoux et ses malles, me priant avec force de la lui ramener.

Cet incident demande que je fasse connaître au lecteur que parmi les lois établies dans ce territoire, il y en a une qui donne à la femme blanche, à la mort de son mari ou en cas de séparation, droit à la moitié des biens immeubles de celui-ci. Mais à une sauvagesse les tribunaux assignent toujours une pension que le mari doit lui payer, pourvu que le mariage ait été légal. Les statuts du pays défendent maintenant ces mariages mixtes, et privent les sauvages du droit de jouir des priviléges accordés aux blancs. Les tribunaux ne se mêlent des procès criminels que lorsque les blancs y sont intéressés: mais le sauvage a bien peu de chance de se voir rendre justice; qu'il soit innocent ou coupable, il est sûr d'être toujours puni et jamais acquitté.

Mon canadien avait été marié trois fois, ses deux premières femmes étaient indigènes et il en avait eu douze enfants; la troisième était blanche et canadienne, et il en avait eu deux enfants. Il était âgé

de soixante ans environ, sa femme en avait trente-cinq à peu près. Il possédait une belle ferme et beaucoup de bestiaux; elle n'avait rien. Ces petits détails nous serviront à étudier à fond la malice de cette femme. Pour l'honneur du sexe féminin il faut espérer qu'il se rencontre peu de ses pareilles. Sans avoir ces vices grossiers qui déshonorent surtout la femme aux yeux du monde, elle était possédée par les sept démons que l'on nomme: l'orgueil, l'avarice, l'envie, l'hypocrisie, la mauvaise humeur, la duplicité et la rancune. Elle n'avait pas de cœur; c'était, à la lettre, la méchanceté personnifiée. Sa passion dominante était l'avarice; elle n'aimait pas seulement l'argent, elle l'adorait. L'avarice, tout le monde en était convaincu, fut la seule cause qui l'avait poussée à se marier avec son vieux compatriote. A peine fut-elle mariée qu'elle obtint de faire arpenter la ferme de son mari, et de faire enregistrer frauduleusement en son nom toute la partie des biens de la communauté qui avait été l'objet d'une foule d'améliorations, telles que bâtisses, jardins, etc. Pendant longtemps elle s'était uniquement occupée à réaliser le plus d'argent qu'elle put, et elle envoyait secrètement à sa sœur, qui ne valait pas beaucoup mieux qu'elle, tout cet argent, ses bijoux et ses plus belles robes. Enfin elle avait, secrètement aussi, remis entre les mains d'un soi-disant avocat sa réclamation pour obtenir le divorce; et quand elle crut le moment favorable, elle se sauva, comme nous disions plus haut, sur un autre territoire afin d'être à l'abri des poursuites légales.

Chacun doit comprendre qu'il n'était pas aisé de faire rentrer cette femme au logis. Tout ce que son mari voulait surtout obtenir, c'était qu'on lui rendît ses enfants; quant à sa femme, il ne s'en souciait pas du tout.

Ayant donc rendu compte à monseigneur des résultats de mon voyage, je me remis en route à la recherche de cette femme. Je me doutais bien du lieu où je la trouverais, et je m'y rendis directement. Dès qu'elle me vit, elle se mit sur ses gardes, se doutant fort bien du motif de ma visite. Ce serait à n'en jamais finir si je voulais redire tous les entretiens que nous eûmes. Elle était appuyée en tout par sa sœur, divorcée, elle aussi. Ne pouvant me convaincre elles recoururent aux larmes; elles en versèrent si abondamment, qu'elles eussent suffi à produire une inondation du Willamet;

mais je savais trop bien que ce n'était là que le résultat d'une complicité calculée, et je fus inébranlable. Enfin j'obtins que la fugitive reviendrait chez son mari avec ses enfants, lui permettant toutefois de laisser chez sa sœur ses bijoux et la meilleure partie de son butin : ce n'était point une preuve bien évidente de sa sincérité, mais, à défaut de mieux, j'acceptai. Arrivés à Monticello, je la fis embarquer avec ses enfants dans le canot de la poste, et je courus de toute la vitesse de mon cheval préparer le mari à son retour. Le pauvre homme fut on ne peut plus heureux de la voir et d'embrasser ses enfants. La réconciliation faite, je les exhortai à se supporter mutuellement et à se considérer comme mari et femme doivent le faire. Puis je m'en allai à la mission à la distance d'une demi-lieue; j'étais bien avisé en supposant que la femme que je venais de réintégrer dans le domicile conjugal n'était pas sincère.

Je la connaissais trop pour avoir confiance en ses promesses.

Le lendemain de mon retour, après la sainte Messe, je retournai chez mes époux pour déjeuner comme il avait été convenu. Le mari m'attendait sur le seuil de la porte. A peine me vit-il arriver qu'il m'accueillit par ces mots : — Monsieur le curé, madame est fâchée. — J'entre et je trouve cette tigresse en furie, parce qu'un voisin était venu emprunter des outils que son mari lui avait prêtés avec plaisir.

Une femme dénuée des bonnes qualités qu'on aime à rencontrer chez les personnes de son sexe est un être révoltant. La seule idée d'une femme sans cœur suffit pour glacer une âme sensible. On peut fermer les yeux sur toute autre faute, mais le manque de bonté, chez une femme surtout, constitue une véritable monstruosité. Il semble que Dieu, en créant l'homme, visa surtout à lui donner l'esprit et l'intelligence; mais en formant la femme c'était le cœur qui fut l'objet de ses soins. Un homme stupide et une femme méchante sont également des êtres contre nature et ne répondant en rien au but de la création; avec cette différence, que la stupidité chez l'homme peut parfois n'être pas un vice reprochable; tandis que la méchanceté chez la femme est toujours le résultat de la malice. Que si une telle femme a le malheur de prendre le dessus et de s'arroger les droits de l'homme, alors le domicile conjugal devient un véritable enfer.

Et c'est dans un enfer de ce genre que je me trouvais réellement transporté le jour dont je viens de parler. Cette femme me faisait peur, tant sa mine était maussade. Voyant qu'il était inutile de lui parler plus longtemps, j'enfourchai ma monture, et je m'en retournai à jeûn et sous un torrent de pluie Quelques minutes après, j'étais mouillé jusqu'aux os, et en outre tourmenté par une faim dévorante; mais j'étais si heureux de m'éloigner de cette femme intraitable, que j'oubliai tout pour fuir au plus vite. En chevauchant dans ces agréables circonstances je me livrais à des réflexions assez curieuses. — Quelle grâce, me disais-je, Dieu m'a faite en me mettant dans un état où je suis à l'abri de tels désagréments! Si, par malheur, j'avais été condamné à vivre avec une femme de cette espèce, il me serait bien difficile de dire ce que j'aurais fait.

Mon cheval pouvait à peine marcher, à chaque instant il glissait, et j'avais beaucoup de peine à me tenir en selle. J'étais transi et, pour surcroît de malheur, j'éprouvais des tiraillements d'estomac si violents, que je me sentais défaillir. J'arrivai enfin à un endroit où le Cowlitz n'est pas guéable et où on le traverse sur un ponton assuré par des cordes à un câble qui, de son côté, est attaché à des arbres sur les deux rives de la rivière.

Il ne se trouvait là personne pour me passer. J'appelle le batelier, je crie autant que ma faiblesse me le permet; personne n'arrive. Fatigué d'attendre, j'entre dans le bateau avec mon cheval et je commence à faire rouler les doubles poulies par lesquelles passaient le câble et les cordes; et après des efforts incroyables je parvins à traîner ce ponton jusqu'au milieu du fleuve. Arrivé là, les forces me manquèrent. Les cordes et le câble étaient tellement roidis, et j'étais si engourdi qu'il m'était impossible de travailler davantage. Que faire? J'appréhendais que le courant, si violent dans cet endroit, ne cassât les cordes et n'emportât l'embarcation, et moi avec elle, à un désastre certain. Aussi j'invoquais ma belle et proprice Étoile. Mais si grand que fût le danger, il ne l'était pas assez pour me faire regretter d'avoir échappé à ce prix aux scènes de la terrible canadienne. J'étais heureux malgré mes angoisses et mes souffrances. Le Seigneur cependant ne m'avait pas abandonné dans ce péril. Un sauvage était arrivé sur le coteau que je venais de quitter; il se mit à faire jouer les cordes, et ainsi le ponton revint au point de départ. Alors il y

entra et me passa de l'autre côté. Ainsi finit la matinée que je devais passer, je l'avais cru du moins, auprès des deux époux que j'étais si malencontreusement parvenu à réunir. Avant d'en finir avec cet épisode de mon existence de missionnaire, je ne dois pas oublier de dire que cette femme, après être restée deux ans encore avec son époux, obtint le divorce.

VIII

CURÉ ET VICAIRE.

Rentré à l'évêché, je m'occupai de mon étude d'anglais et des affaires de monseigneur. Jusqu'à ce moment je n'étais ni missionnaire, ni curé, ni vicaire, ni secrétaire, ni économe, je n'avais aucun de ces titres, et en même temps je remplissais les fonctions de tous à la fois suivant les besoins de la mission. En voyant que je commençais à me tirer d'embarras pour ce qui regardait l'anglais, mon évêque pensa qu'il était temps de me donner la charge d'une mission. Le diocèse était divisé en quatre districts : les Montagnes sous les soins des révérends pères jésuites ; le Colombie que l'évêque gardait pour lui-même et pour son vicaire-général ; le Cowlitz desservi *pro tempore* par un père oblat, et le Puget-Sound, ou détroit de Puget. Des pères oblats y étaient établis depuis une dizaine d'années pour les missions des sauvages ; mais comme il y avait des blancs éparpillés çà et là, surtout dans les forts militaires, sur une étendue de 70 à 80 lieues, monseigneur y tenait un prêtre quand il en avait qui parlaient l'anglais.

C'est donc à cette mission qu'il m'envoya, me constituant curé pour les blancs et vicaire pour les sauvages, et faisant des révérends pères les curés pour les sauvages et mes vicaires pour les blancs. Je dois dire cependant qu'ils avaient parfois plus de besogne comme mes vicaires, que moi comme curé. On le conçoit

pour la raison toute simple qu'ils avaient une maison et restaient chez eux; et que moi je devais toujours voyager et changer par conséquent de demeure. Ceux qui avaient la volonté de pratiquer leur religion savaient où se rendre à cet effet; tandis qu'il était fort chanceux de me rencontrer quelque part, à moins que ce ne fût pendant le temps où je faisais mes visites régulières. Néanmoins il faut le reconnaître, nous avons toujours vécu en bonne intelligence; la plus complète harmonie, telle qu'elle devrait régner toujours entre les deux catégories des membres du clergé, n'a pas cessé de régner entre nous, et nous avons constamment travaillé avec la même ardeur et souvent avec un succès égal à conduire le char de la gloire de Dieu dans la même voie.

Le lundi après le premier dimanche de l'avent 1857, je m'embarquai à Portland sur le *Signorita* pour l'embouchure du Cowlitz. Il pleuvait, il faisait un temps abominable; et cette circonstance, jointe au regret de quitter l'évêché pour aller je ne savais pas bien où, me rendait, pourquoi ne pas l'avouer? de mauvaise humeur. Une bonne confession fait du bien à l'âme. Dans la disposition d'esprit où je me trouvais, je n'avais rien de mieux à faire que de me tenir à l'écart. Je me tapis dans un coin du steamer pour laisser à mes yeux la liberté d'alléger mon chagrin, lorsqu'un révérend méthodiste s'approche de moi et me dit : — Vous êtes un prêtre catholique? — Sur ma réponse affirmative il continue en ces termes : — Pourquoi défendez-vous à vos gens de lire la Bible? — Il avait choisi un bien mauvais moment pour engager avec moi une pareille discussion; toutefois le voyant fort disposé à chanter victoire si je m'étais tu, et remarquant aussi qu'un cercle de curieux s'était formé autour de nous, et qu'il paraissait s'enorgueillir déjà d'un succès qu'il regardait comme certain, je me préparai à lui tenir tête. Je lui dis alors : — Pardon, monsieur, l'église ne prohibe pas la lecture de la Bible; elle ordonne seulement qu'on ne la lise qu'avec le conseil du pasteur et avec des notes ou commentaires pris des œuvres des saints pères. La raison en est claire; souvent on y trouve des textes que saint Pierre lui-même, malgré tous les dons qu'il avait reçus du Saint-Esprit, avoue être difficile à entendre (1). Ensuite, si vous connaissez votre pays,

(1) 2. Petr. III, 16.

vous savez que dans presque toutes les maisons des catholiques on trouve la Bible éditée par Duncan avec les notes de monseigneur Challoner, etc.

— Mais vous dites qu'elle n'est pas nécessaire — reprit-il.

— Pardon encore une fois, lui dis-je, l'Écriture sainte est nécessaire, mais elle ne suffit pas : il faut y ajouter la tradition et l'autorité de l'église. Dites-moi, s'il vous plaît : il y eut un temps où la Bible n'existait point ; c'était avant que l'Ancien Testament fût écrit par Moïse, par les autres prophètes et les écrivains sacrés, et le Nouveau par les apôtres et les évangélistes. Cependant le peuple juif, avant la venue du Christ, et le peuple chrétien depuis lors, croyaient aux vérités qui furent ensuite enregistrées dans les livres saints. Puis, jusqu'au quinzième siècle, la Bible n'étant pas imprimée, il était quasi impossible de s'en procurer un exemplaire : ce n'était que dans les couvents, les paroisses, les évêchés, et quelques maisons princières que l'on en pouvait trouver. Il fallait la transcrire, ce qui prenait beaucoup de temps et coûtait beaucoup d'argent. Où donc les fidèles puisaient-ils alors leur foi et quelle est la morale qui les guidait? Ce ne pouvait être que dans la tradition que l'église leur proposait.

Le révérend ne s'attendait probablement pas à ces arguments, et esquivant la discussion sur le thème qu'il avait si maladroitement choisi lui-même, il se mit à me dire que j'étais un ennemi de la Bible et cent autres choses tout aussi ridicules. Je crus alors qu'il fallait le serrer de plus près et je lui dis : — Je vais vous proposer trois questions, et si vous m'y répondez avec justesse, je vous assure que j'avouerai avoir été jusqu'ici dans mon tort.

Bien qu'il fît le capable, ses traits néanmoins le trahissaient ; il pâlit ; et ceux qui nous entouraient manifestaient une vive curiosité.

— Écoutez, lui dis-je, vous savez que le bon Dieu ne parlait pas anglais quand il révélait aux écrivains sacrés les vérités et les commandements qui se trouvent dans les livres saints. Il serait inutile de discuter maintenant sur la question de savoir de quel langage il s'est servi à cet effet. Ce que je veux dire c'est que votre Bible anglaise, aussi bien que toutes les autres, qu'elles soient françaises, allemandes, italiennes ou espagnoles, n'est qu'une traduction du grec ou de l'hébreu. Or, 1° qui vous assure

que cette bible anglaise est la véritable parole de Dieu? 2° qui vous assure que cette traduction est exacte et fidèle? 3° qui vous assure que le sens que vous ou moi ou tout autre nous donnons à un texte, est le sens que Dieu a voulu nous révéler, et quand nous différons sur le sens d'un texte, qui décidera entre nous?

Il me répondit, non sans un embarras visible : — Le Saint-Esprit nous éclaire et nous fait connaître que cette Bible est la parole de Dieu, et les hommes savants nous disent que les mots anglais correspondent aux mots de la Bible comme on l'a dans l'original, et si quelquefois on découvre qu'un mot n'est pas tout à fait clair, ils le remplacent par un autre. Moi-même, j'ai envoyé à la société américaine de la Bible une liste de plus de quarante paroles à changer dans la prochaine édition.

Ici je ne pus m'empêcher de le piquer un peu.— Mais mon ami, lui dis-je, ceci est contre vous, qui ne connaissez que la langue de votre mère.— Il s'aperçut de sa bévue, et changeant encore une fois de thème, il me mit sur le chapitre de l'infaillibilité de l'église ; et pour prouver que les catholiques avaient tort de tenir à cette doctrine, il cita le fait de saint Paul reprochant à saint Pierre sa conduite envers les gentils nouvellement convertis au christianisme (1). Il essaya vainement de rapporter le texte, dont il ne se souvenait pas. Le voyant dans l'embarras, je tirai de ma poche une traduction protestante du Nouveau Testament, qu'un ami m'avait quelques minutes auparavant offert à Portland, et je la lui donnai pour qu'il cherchât son texte. Le pauvre homme fouilla et refouilla son livre; pendant qu'il s'évertuait ainsi, les curieux s'éloignèrent et nous laissèrent seuls ; aussitôt il me remit le livre et s'esquiva à son tour.

Parmi nos auditeurs se trouvaient quelques catholiques ; mais la majorité ne l'était pas. Cependant ceux-ci me témoignèrent dès lors beaucoup d'amitié, et m'engagèrent ensuite à les accompagner jusqu'à Olympia, où ils se rendaient pour représenter les différents comtés des Montagnes et de la Colombie aux réunions annuelles législatives du territoire.

Vers trois heures de l'après-midi le bateau arriva à l'embouchure du Cowlitz, et à l'aide de quelques planches les passagers,

(1) Gal., II, 14.

en grand nombre, débarquèrent. Le terrain sur lequel nous nous trouvions était détestable ; nous enfoncions jusqu'aux genoux dans les marécages. Les chevaux faisaient des efforts inouïs pour se tirer d'affaire. On les fit descendre par dessus les planches; quelques-uns tombèrent dans la boue, d'autres glissèrent sur le pont improvisé, d'autres firent la culbute, mais au milieu de toutes ces difficultés aucun ne se cassa ni les jambes ni le cou. Quand je vis que mon poney restait sur ses jambes et marchait la tête haute, je fus tout à la fois étonné et ravi de son adresse.

Il devait être mon compagnon dans bien des courses. Une dame américaine de Portland m'en avait fait présent à mon départ pour cette mission, et le mari de la terrible canadienne, dont j'ai parlé plus haut, m'avait donné la selle, qui était magnifique. De sorte que j'étais bien monté. Il fallait me voir avec de grosses bottes qui me montaient jusqu'aux genoux, un pardessus en caoutchouc couvrant mon habit noir, et un chapeau tout aplati, aux ailes très-larges : j'avais l'aspect d'un nécromancien. Une demi-peau de buffle et une couverture en laine bleue roulées derrière la selle pour me servir de lit en cas de besoin, et une double valise qui pendait de chaque côté de ma monture, et qui contenait d'une part tout ce qu'il me fallait pour dire la sainte Messe et administrer les sacrements, et de l'autre quelques articles à mon usage : voilà quel était mon bagage.

Mes compagnons et moi nous formions une longue procession de cavaliers. La voie que nous devions parcourir pour nous rendre à Monticello, était bien étroite, et nous chevauchions tantôt dans la boue jusqu'au ventre de nos montures et tantôt dans des marais. A une certaine distance, je me séparai de la compagnie pour aller deux lieues plus loin afin d'éviter de passer à Monticello une autre nuit blanche, et d'entendre la répétition du concert auquel j'avais assisté naguère dans l'hôtellerie de cette localité. Je m'acheminai directement vers ma destination, où j'arrivai vers la brune.

Les gens de la maison où je descendis n'étaient pas catholiques; c'étaient, je crois, des méthodistes : mais j'avais logé chez eux autrefois, en payant, bien entendu, car toutes les huttes de ce pays deviennent des hôtels pour les passagers; et je m'y étais bien trouvé parce qu'on y était tranquille.

Nous avions déjà soupé, et nous causions près du poêle, quand on entendit frapper à la porte. La femme de la maison s'occupait à soigner un petit enfant; son mari travaillait à l'écurie; les enfants ne bougeaient point; j'allai ouvrir. Quel ne fut pas mon étonnement en reconnaissant, dans le visiteur attardé, mon révérend du navire ! Il savait que je logeais là; soit qu'il eût peur que je ne lui ravisse une de ses ouailles, soit qu'il voulût se venger de sa défaite, ce qui est plus probable, comme on va le voir, le fait est qu'il vint là accompagné d'un de ses dévots et, m'interpellant immédiatement, il mit sur le tapis la conception immaculée de la sainte Vierge. Son effronterie n'était égalée que par son ignorance; et pour l'humilier dès le commencement je lui demandai de m'expliquer ce qu'il entendait dire par ces mots « immaculée conception. » — J'entends, dit-il, que Marie serait née de sainte Anne, comme le Christ est né de Marie. Et montrant d'un seul trait sa profonde ignorance de la théologie et de l'histoire, il ajouta : — Cette doctrine est une invention de nos jours.

— Mon ami, lui dis-je, si vous aviez lu seulement la bulle écrite par le pape pour la promulgation de ce dogme, vous eussiez appris à connaître ce que vous ignorez complètement. Si le latin vous gêne, vous pouvez la lire traduite en anglais, et reproduite dans le *Freeman* de New-York, dans le *Pilot* de Boston et dans d'autres journaux catholiques. Lisez-la, et vous y trouverez que ce n'est pas de la naissance de la Vierge qu'il est question : elle est née de sainte Anne comme tous les enfants d'Adam naissent de leurs mères, la naissance du Christ étant unique en son genre : mais il s'agit de sa conception, c'est-à-dire de l'état de son âme au moment où elle fut unie à son corps, et nous croyons que cette conception fut immaculée.

— Je n'y comprends rien, — fit-il.

— Attendez un moment, s'il vous plaît, repris-je aussitôt : admettez-vous la doctrine de saint Paul (1), qui nous dit que tous les hommes naissent pécheurs à cause du péché d'Adam? ou, en d'autres termes, admettez-vous le péché originel ?

— Oui, je l'admets.

— Admettez-vous que cette tache originelle nous est transmise

(1) Rom. V. 15, et seqq.

avec la nature humaine, qui depuis la désobéissance d'Adam fut privée de la justice et de la grâce dont Dieu l'avait ornée?

— Oui, j'admets cela aussi.

— Admettez-vous que cette privation dépend absolument de la volonté de Dieu, qui aurait pu en ordonner autrement s'il avait voulu?

— Je n'ai aucune objection à cela.

— Admettez-vous qu'il pouvait faire des exceptions à cette ordonnance générale?

— Je n'y vois pas de difficulté, Dieu étant le maître de suspendre toute loi positive faite par lui-même.

— Eh bien, monsieur, voilà toute la doctrine de l'*Immaculée Conception*. Nous croyons que Dieu, en vue des mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ, de qui nous vient toute grâce, a exempté la Vierge de contracter cette tache originelle, et a orné son âme, au moment de la créer, de la grâce qui avait été gratuitement accordée à Adam et, s'il l'avait conservée, à toute sa postérité. On rencontre dans les saintes écritures bien des figures faisant allusion à cette doctrine, comme vous pouvez le voir dans la bulle mentionnée, et les pères de l'église, qui nous ont gardé et transmis toutes les traditions des apôtres et des hommes apostoliques, ont constamment appliqué à la sainte Vierge ces mêmes figures. De sorte que, comme vous voyez, ce dogme n'est pas une invention de nos jours.

— Vous m'avouerez du moins, reprit mon révérend, qu'avant que votre pape ne vous ordonnât de croire à l'immaculée conception, vous n'y croyiez pas.

— Pardon, monsieur, nous y croyions; mais jusqu'alors ce n'était pas un article de foi, c'était seulement une pieuse croyance que nous nourrissions d'autant plus volontiers, qu'elle était plus honorable à la sainte Vierge.

— Donc votre pape vous fait croire tout ce que bon lui semble!

— Pas du tout, monsieur; il nous propose à croire simplement tout ce qui appartient à la foi et aux bonnes mœurs.

— Mais vous croyez qu'il est infaillible.

— Oui, nous tenons qu'il est infaillible lorsqu'il nous parle comme chef de l'église, et nous dit que telle ou telle doctrine est révélée dans l'écriture sainte ou dans la constante tradition de

l'église; que si à sa proposition l'église dispersée dans tout le monde fait écho, alors nous croyons qu'elle doit être rangée parmi les articles de la foi : si au contraire l'église dispersée n'y accède pas, ce qui est, au moins, improbable, alors sa proposition, d'après plusieurs théologiens, ne saurait nous astreindre à la garder comme appartenant à la foi. Cependant le plus grand nombre des théologiens disent que s'il parle comme chef de l'église nous sommes obligés à donner sans réticence notre consentement à ce qu'il nous propose.

— Donc alors vous ne croyez pas qu'il est toujours infaillible.

— Je viens de vous le dire : quand il parle comme chef de l'église sur les matières qui concernent la foi et les mœurs, oui, il est infaillible; quand il parle en dehors de cela, quoique ce qu'il ordonne mérite toujours notre respect et notre déférence, il ne nous demande jamais l'hommage de notre foi.

— Je vous avoue, Father Rossi, que mes opinions là-dessus étaient bien différentes et que les explications que vous venez de me donner détruisent beaucoup de mes préventions. Je croyais que vous étiez de parfaits esclaves soumis à toutes les volontés de votre pape, lors même qu'il vous ordonnerait des choses qui n'appartiennent ni à la foi ni aux bonnes mœurs.

— Hélas! monsieur, vous n'êtes pas le seul à entretenir des opinions erronées contre le catholicisme, qui, j'ose le dire, est généralement peu connu et que l'on se représente d'ordinaire tout autrement qu'il n'est en réalité.

Malgré cet aveu, mon ministre ne se déclara pas vaincu, et entama d'autres questions. Mais je crus qu'il était inutile de rester là toute la nuit à discuter sur des sujets religieux sans qu'il y eût la moindre apparence que mon interlocuteur voulût en profiter; d'ailleurs les gens de la maison voulaient se retirer, et j'avais grande envie de les imiter. Dans la suite j'eus l'occasion de connaître que mon révérend ne fut nullement content de notre entretien; le lendemain, de bonne heure, il s'en alla sans même me dire le bonjour, et jamais il ne répondit au salut que je lui adressai depuis. Cette conduite, qui est bien loin d'être chrétienne, fut imitée par d'autres de la même trempe après de semblables rencontres.

Les sectes religieuses en Amérique sont innombrables : j'ai

rencontré des épiscopaux, des presbytériens, des mormons, des universalistes, des unitaires, des baptistes, des méthodistes, et bien d'autres. Mais à l'exception de ces deux dernières sectes, j'ai toujours trouvé, parmi les membres des diverses communions qui peuplent l'Amérique du Nord, de la politesse, de la libéralité et du goût pour l'étude. Ils ont des colléges et des séminaires pour leurs adeptes ; personne n'oserait entreprendre d'annoncer leurs doctrines sans être préposé à cet effet, et cette charge n'est accordée en général qu'aux plus instruits.

Quant aux baptistes et aux méthodistes, c'est une autre affaire ; le premier venu est ministre. Leur hiérarchie n'est que nominale, et toutes leurs maisons d'éducation religieuse ne sauraient jamais produire le nombre infini de ministres qui fourmillent en ce pays. Ils sont détestés par toutes les autres sectes, à cause de leur exclusivisme et de leur hypocrisie vraiment pharisaïque. La religion, pour eux, n'est qu'un commerce ; et l'on voit bien fréquemment des méthodistes faire le prêche aujourd'hui, et demain devenir avocats, ou médecins, ou marchands, et même bouchers. Leur ignorance est prodigieuse ; elle n'est surpassée que par leur hypocrisie. Que l'on se figure un homme habillé généralement en noir, la cravate blanche, les yeux baissés, parlant fortement du nez, mais si lentement que vous auriez le temps de faire un somme entre l'une de ses phrases et l'autre. Ils s'introduisent partout ; le prosélytisme les pousse à l'absurdité.

Il serait d'ailleurs inutile de dire que ce n'est que la classe ignorante du peuple qui les suit. Un jour un américain protestant bien élevé et fort instruit, nommé M. Hibben, me dit à ce propos : — A mesure que la civilisation se répand, ces gens doivent disparaître. — Le fait est qu'on ne trouve parmi les personnes bien élevées que des épiscopaux, des presbytériens, des unitaires, etc., mais jamais de méthodistes : on en rencontre parmi les gros marchands et parmi ceux qui occupent de hautes positions, mais leur richesse ne dit rien en favenr de leur éducation.

L'inspiration personnelle étant leur principal moteur en matière de religion, il ne serait pas possible de s'imaginer les absurdités auxquelles ils aboutissent dans la pratique. Leurs réunions sont de véritables comédies. Pendant que l'un d'eux fait le prêche, d'autres sont à genoux autour de lui, faisant des grimaces, des

contorsions, poussant des plaintes, des hurlements, se frappant la poitrine, et criant au plus fort pour s'accuser de ce qui n'est pas même l'ombre d'une faute.

J'assistai une fois à une de ces réunions, et je remarquai quelques-uns de ces bons pénitents, qui n'étaient certainement pas en odeur de sainteté auprès de la communauté ; tout le monde s'en moquait, et il fallait se faire violence pour contenir le rire qu'ils excitaient. Moi-même je dus reprocher à un voisin, que je connaissais, son manque de respect. La majorité des auditeurs ne se rendent à ces assemblées que pour s'amuser. Ce sont parfois des lieux de rendez-vous. J'en vis quelques-uns qui causaient à haute voix, ou qui se livraient à d'autres actes qui seraient blâmables même dans un lieu d'amusement. Pendant que le ministre vociférait d'une voix de stentor, plusieurs de ses auditeurs étaient autour d'un poêle jasant, le dos tourné vers lui.

Mais où se voit mieux leur absurdité, c'est dans les *camp-meetings* ou réunions en plein air. Ils choisissent toujours, à cet effet, les bois, où des milliers de personnes se réunissent de différents comtés du voisinage, et souvent elles viennent de lieux fort éloignés. Le peuple y reste jour et nuit aussi longtemps que le camp-meeting dure, ce qui n'est jamais moins de huit jours, quelquefois quinze, et plus encore. Aux alentours sont des charrettes, des chevaux, des tentes, des huttes pour y faire la cuisine, y vendre des fruits, des magasins ambulants, espèces de dépôts de marchandises ou de vivres. Il s'y trouve même des ateliers de photographie. Le prêche et le chant des hymnes se font cinq, dix fois par jour; mais ces ministres prêchent avec tant de véhémence, que le peuple en est fort excité. Alors ils s'embrassent, ils dansent, ils crient, disent et font tant d'extravagances, que bien des gens en deviennent fous. Ce qui résulte de tout cela, au point de vue de la morale publique, le lecteur peut aisément se le figurer.

Au mois d'août 1861 je passai par Santa-Rosa en Californie; dans les environs se tenait un de ces camp-meetings, où se trouvaient assemblées près de dix mille personnes. Le prêcheur ayant fortement remué ses auditeurs, qui se sentaient déjà saisis par l'*esprit*, (c'est une de leurs expressions favorites) et lui-même étant débordé par ce même esprit, il s'élança dans son audi-

toire et commença la pieuse cérémonie en embrassant tout le monde, hommes, femmes mariées, jeunes personnes; on aurait dit qu'il voulait les dévorer. Sa femme qui assistait à cette scène ne put rester spectatrice indifférente. Elle se jeta au milieu de la foule, se mit à crier de tous ses poumons que c'était indécent et honteux; et tant elle dit et tant elle fit que la réunion, qui devait encore durer trois semaines, se dispersa le jour même.

Il n'est pas possible de narrer le mal moral et politique que ces religionnaires ont causé aux Etats-Unis. Par la rigueur de leurs doctrines, purement imaginaires, ils ont rendu toute religion tellement odieuse, que la majorité du peuple non-catholique est devenue indifférente ou purement déiste.

Il faut le dire, le peuple américain aurait une grande tendance vers les idées religieuses, et peut-être n'a-t-il pas son égal pour le zèle à bâtir des églises et pour entendre prêcher. On ne lui demande jamais en vain, surtout quand il s'agit d'ériger une maison de culte, ou une école. Pour six églises que je bâtis dans mes missions, presque la moitié de l'argent me fut donné par des américains protestants. En rappelant ce fait, c'est un devoir de reconnaissance que je remplis ici. Lorsqu'il est question d'assister à un sermon, à une lecture; ils bravent tout préjugé et vont l'entendre, n'importe qui le prêche. Pendant l'espace de six ans, j'eus un service public tous les dimanches et souvent deux fois le dimanche, matin et soir. Dans l'ensemble, je puis affirmer que la moitié de mes auditeurs étaient des américains non-catholiques. Une chose bien étrange, c'est que quelques-uns n'allaient à aucune autre église. Dans nos conversations je leur ai entendu dire souvent qu'ils n'avaient aucune religion; mais que s'ils avaient pu avoir quelque préférence, c'était pour la religion catholique.

Je reviens à mes fanatiques méthodistes. J'ai dit qu'ils avaient rendu toute religion odieuse autant que méprisable par leurs bacchanales. On doit comprendre qu'il est difficile, pour des gens qui n'ont reçu que peu ou point d'éducation religieuse et qui voient la religion représentée sous des formes aussi hideuses, de discerner entre celle-ci et une autre qui serait la véritable. Cette difficulté est accrue par un autre penchant qui est spécialement caractéristique chez ce peuple; je veux dire l'amour du commerce et de l'industrie. L'américain songe uniquement à utiliser son

temps : il l'achète, il le vend : il dit : *Time is money,* le temps est de l'argent. De sorte qu'une fois qu'il s'est formé une manière de penser et d'agir, il est bien difficile qu'il revienne à un autre sentiment; il n'en aurait pas le temps.

Cependant, Dieu, qui n'agit pas en vain, n'a certainement placé dans le cœur des américains ce désir d'entendre prêcher que dans un but de miséricorde. Espérons donc que l'église remportera sur ce peuple la victoire que ses ennemis cherchent à lui disputer ou qu'ils s'efforcent de lui ravir. L'erreur ne saurait se perpétuer chez ce peuple pratique et intelligent; la lumière se fera, et le règne de la vérité viendra compléter la civilisation dans ces régions lointaines.

Les maux politiques que les méthodistes, ces gens à la figure pâle et à la face pointue, ont causés en Amérique se manifestent dans la guerre sanglante qui désole en ce moment ce vaste continent. La question de l'esclavage produisit, il y a quelques années, une scission entre ces sectaires, et ils formèrent deux églises, l'église méthodiste du Sud et l'église méthodiste du Nord. Leurs principes sur l'esclavage étant différents, leurs folies étaient les mêmes dans les deux camps; ils se haïssaient les uns les autres de tout leur cœur, comme font tous ceux qui n'ont le christianisme que sur les lèvres. L'église méthodiste du Nord, cependant, se fit le coryphée du parti black-républicain et abolitioniste, et ne cessa d'en prêcher partout les doctrines, et de pousser, du haut même de la chaire, les peuples à la guerre contre le Sud. Depuis quelques années, et surtout en ces derniers temps, dans leurs prêches, ils n'exprimaient, comme d'autres fanatiques, tels que Beecher, Pegs, Starr King, etc., que la haine, et ils n'aspiraient qu'à verser le sang de leurs frères.

Ce dernier eut même la pensée satanique de prêcher contre la paix lorsque le gouvernement semblait pencher de ce côté et que la généralité du peuple la voulait. Ce fut en septembre 1861 à San-Francisco, qu'il débita son oraison inqualifiable dont le sujet était ceci : — La paix, et ce qu'elle nous coûterait? — Et partant de ce principe, il exhala tout le venin dont son âme était saturée contre l'idée d'une réconciliation entre les États qui se faisaient la guerre, et il conclut en faisant les vœux les plus ardents pour la destruction de ses compatriotes opposés à sa manière

de penser. Je ne crois pas que le diable ferait une mauvaise figure à côté de ces braves gens.

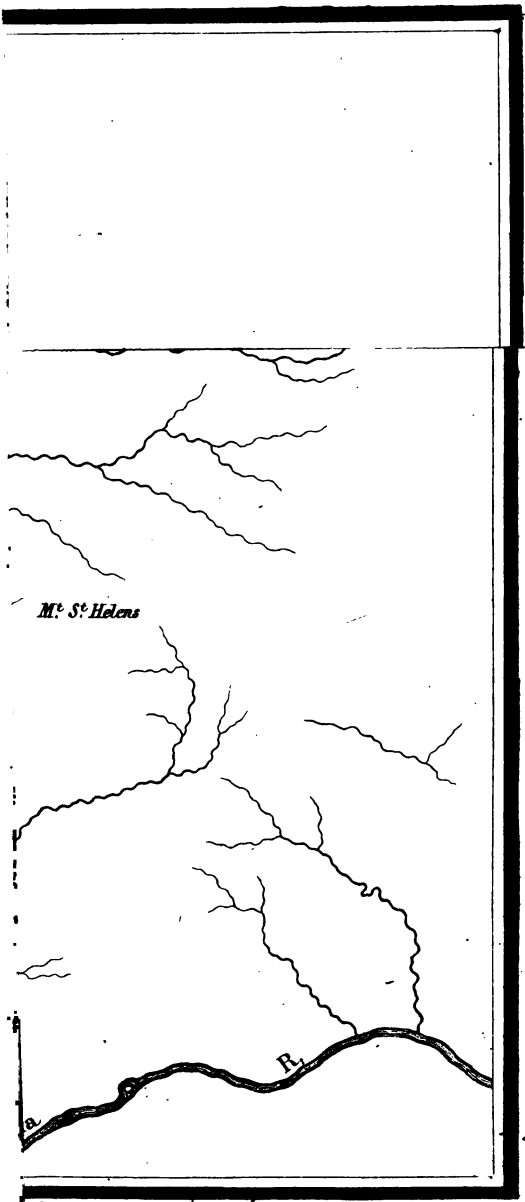
La postérité fera justice, il faut l'espérer, de toutes ces erreurs qui enfantent ou entretiennent la guerre civile en Amérique, et le peuple finira par discerner la vraie croyance et par flétrir les fausses doctrines qui le conduisent à sa ruine.

Les ministres du culte catholique se sont montrés, dans ces fâcheuses circonstances, aussi prudents que charitables. Animés du principe d'obéissance que l'on doit aux autorités légitimement établies (1), ils n'adoptèrent aucun parti, et là où ils étaient impuissants à empêcher le mal ou à résister aux entraînements du moment, ils tâchèrent de se conformer aux ordres de ceux qui avaient l'administration de la chose publique. Si les enfants qu'ils avaient soin de diriger dans la voie du salut allaient à la guerre, sans les y encourager, ils les accompagnaient de leurs prières et leur donnaient les secours de leur ministère. Jamais ils ne se servirent de la tribune sacrée pour exciter les passions de leurs auditeurs. Un tel spectacle ne s'est jamais produit, ne pouvait jamais se produire; si quelqu'un d'entre eux, oubliant sa mission, a fait quelque démarche contre la pratique et l'esprit prudent de l'église, il l'a faite à son insu; lui, et lui seul, en est responsable.

J'oubliais que j'étais en route vers Olympia en compagnie de mes vieilles et nouvelles connaissances. La pluie tombait à torrents, et ce qui est extraordinaire à cette saison et pour cette latitude, il y eut ce jour-là un violent orage. J'étais dans une obscure forêt quand la foudre éclata; et je sentis pour un instant quelque chose de glaçant qui circulait dans mes veines. Quoique la pluie ne pût m'atteindre à cause du caoutchouc dont j'étais couvert, mes vêtements étaient mouillés comme s'ils avaient été trempés dans l'eau; c'était l'effet de la respiration renfermée. Ce maudit caoutchouc me valut un rhumatisme qui me fit horriblement souffrir. Dès ce jour je le bannis à jamais.

Enfin nous voilà arrivés à Olympia; nous voici dans la capitale du territoire de Washington. Elle contient de 300 à 400 habitants, possède deux églises, l'une catholique et l'autre méthodiste, toutes les deux inachevées; un grand édifice destiné aux

(1) 1. Petr., II, 18.



de Bruxelles, fondé par Ph. Vander Maelen

graphique

réunions législatives et aux tribunaux, et peut-être une centaine de bâtiments, magasins et maisons, éparpillés çà et là au milieu de gros arbres abattus, de marécages et de bourbiers dans leur état primitif. Les rues sont encore obstruées ici par des arbres tombés, là par leurs souches, plus avant par des trous, un peu plus loin par des marais, et l'on a de la peine à y passer ; il faut en sortir en chevauchant en zigzag, et l'on est heureux si l'on parvient à l'écurie sans s'être cassé le cou ou tout au moins sans s'être brisé quelque membre.

Malgré ces commencements peu encourageants, Olympia, ainsi nommée d'après le mont Olympe, situé au sud, est dans une situation à devenir une grande et très-importante cité. Bâtie sur une langue de terre se projetant dans la baie de Puget, elle se trouverait à la tête du commerce pour tout l'intérieur. Le pays qui l'entoure, à l'est, au sud et à l'ouest, est d'une beauté remarquable; ce ne sont partout que bois superbes, que terres très-fertiles. Au nord se trouve la baie, dont les eaux, s'identifiant avec celles de l'Amirauté, vont se confondre au sud-ouest dans le détroit de Juan de Fuca, et au nord dans le canal de Rosario ou golfe de Géorgie, pour se trouver ensuite réunies dans le Pacifique. J'ai souvent entendu des navigateurs fort expérimentés affirmer que ce bras de mer était un des plus beaux que l'on connaisse dans la navigation du globe. Tous ses rivages et toutes ses îles, qui s'y trouvent en grand nombre, sont couverts de forêts magnifiques; le gibier y est en grande abondance et le poisson n'y manque jamais.

Bien des villages et des moulins à bois y ont été établis sur différents points. En commençant au sud-est, à huit lieues d'Olympia, se trouve Steilacoom sur une pente très-élevée. A une lieue de ce village, dans l'intérieur, on a érigé un fort militaire qui sera pendant quelque temps ma principale résidence. Reprenant la mer, au bout de quatorze lieues environ on arrive à Seattle, petit village, mais qui promet de devenir très-important à cause des riches terres et des bois épais dont il est environné. Ajoutez à cela que c'est à ce point que doit aboutir un chemin de fer en perspective, qui partirait des États-Unis pour la côte du Pacifique. Le congrès de 1861-1862 a voté la loi pour la construction de cette grande voie de communication.

A une distance de neuf lieues, du côté opposé, on touche à *Port Orchard,* moulin à bois; et, un peu plus loin, on arrive à un autre port appelé Port Maddison ; enfin, après une navigation de cinq à six lieues, on parvient à Teekalet ou Port Gamble, autre moulin à bois. Ce n'est pas un village, car les propriétaires gardent la place exclusivement pour leur commerce de bois, mais c'est un très-important établissement où sont employées de 500 à 600 personnes. J'y comptai une fois jusqu'à neuf navires de grande jauge; un d'eux était chargé de 1,000,000 de pieds de bois scié.

De cette place on voit le canal Hood, qui a dix lieues de longueur, allant vers le sud-ouest, et qui n'est séparé d'Olympia que par une barre sablonneuse d'une demi-lieue environ.

Port Townsend est situé à neuf lieues de Teekalet du même côté, et au fond de la baie de ce nom se trouve un fort militaire qui jouit d'une vue tout à fait romantique. Il fut un temps où un avenir colossal semblait promis à ce village à cause de son port d'entrée, pour toute la partie de la mer dans la baie de Puget. Mais dernièrement un M. Smith, chef collecteur des douanes pour ces parages, par esprit d'opposition contre les citoyens, obtint du gouvernement de M. Lincoln, dont il était partisan dévoué, de transférer le port d'entrée sur un autre point, ce qui causa une perte incalculable à tous ceux qui s'y étaient établis ou qui y avaient placé des fonds.

Vis-à-vis de Port Townsend, tout à fait à l'est, gît l'île de Whitbay ou Whidbey, qui va du nord au sud sur une longueur de douze lieues, et qui est fort belle et très-riche en forêts, en prairies et en terres de labour. Derrière cette île se trouve l'île de Caamano ou de Mac Donald, au sud-est la rivière de Snohomish, et celle de Skosit à l'est.

Continuant notre navigation dans le canal de Rosario vers le nord, à une dizaine de lieues, nous mouillons dans la belle baie de Bellingham, sur les bords de laquelle on voit un petit village appelé Whatcom, et une lieue plus loin, au nord-est, est un fort militaire. Simiahmoo, à dix lieues de distance environ de Whatcom, est le dernier fort militaire sur la côte américaine. C'est là que passe le 49e parallèle, point de démarcation entre l'Amérique et les possessions anglaises.

De là nous allâmes à Victoria, sur l'île de Vancouver, se dirigeant au nord-ouest par le canal de Haro et laissant à l'est un archipel splendide. Sa plus belle île nommée San Juan sera plus tard un sujet de trouble entre les deux gouvernements. Victoria possède un misérable port, très-dangereux, et où des vaisseaux n'ayant qu'un faible tirant d'eau peuvent seuls entrer, avec beaucoup de précaution et avec un bon pilote.

Un peu à l'ouest se trouve une très-bonne baie, appelée Esquimalt, dont Victoria n'est distante, par terre, que d'une lieue.

Plus tard, nous traversâmes le détroit de Juan de Fuca et nous entrâmes de nouveau dans l'Amirauté, puis dans la baie de Puget, et nous nous arrêtâmes à Olympia pour prendre un peu de repos après un si long voyage.

Je ne fais pas mention d'autres petites places et d'autres moulins à bois, car ce serait à n'en pas finir; j'ai cru devoir donner ces détails géographiques pour éviter de répéter la description de ces lieux dont les noms se reproduiront souvent dans la suite de ce récit.

IX

MISSIONNAIRE.

En une heure par terre et un peu moins par eau on va d'Olympia chez les révérends pères oblats. Leur propriété de 320 arpents, située au sud-est, consiste presque entièrement en coteaux boisés; il s'y trouve des ruisseaux d'eau fraîche, et on y jouit de l'avantage d'avoir la mer très-profonde à une vingtaine de mètres du rivage. Les pères y ont bâti ce qui leur sert de logement, une chapelle et autres dépendances. Près de là ils ont élevé des huttes et une chapelle pour les sauvages, ils ont défriché quelques parties de cette terre pour des jardins et des vergers. En somme, ils sont parvenus à établir une mission bien modeste, à la vérité, mais convenant parfaitement au but qu'ils se sont proposé d'atteindre. Cette propriété leur appartient *in globo*, mais le supérieur en est le seul propriétaire légal; il a acquis le titre en vertu de la loi qui accordait à chaque citoyen non marié 320 arpents de terre, comme nous l'avons dit plus haut.

Après avoir chargé à Olympia un catholique de recueillir les fonds nécessaires à la réparation de l'église, j'allai chez les pères, pendant quelques jours, pour nous entendre sur la manière de diriger nos opérations. J'éprouvai un plaisir bien vif à partager l'existence de ces bons pères. Malgré leur vie frugale, malgré les privations auxquelles ils sont condamnés et le rude labeur qui leur est imposé, ils étaient toujours gais et joyeux.

Malheureusement pour moi, mais heureusement sans doute pour beaucoup d'autres, je ne pus jouir longtemps de leur conversation joviale. Au temps dont je parle ils étaient au nombre de six pères et autant de frères ; quelques mois après, le supérieur partit pour l'Europe, un père alla ouvrir une mission à Esquimalt, deux autres allèrent en établir une nouvelle sur la rivière Snohomish, et les deux plus jeunes restèrent seuls à la mission d'Olympia avec deux frères.

Le lendemain de l'anniversaire de l'Immaculée-Conception, je me rendis par terre au fort de Steilacoom, avec mon compagnon. C'était un jeune métis de 15 à 16 ans, fils du mari de la tigresse canadienne dont il a été question ailleurs. Son père me l'avait confié pour me servir et afin qu'il pût apprendre l'anglais. Mais les choses, malheureusement, n'allèrent pas aussi bien que je me l'étais promis. Mon jeune aide me laissait tout à faire et c'était, en définitive, moi qui devais le servir. Dès que je le quittais il s'en allait à la chasse ou à la pêche; l'étude était pour lui comme la fumée aux yeux. Il prenait son plus grand plaisir en s'amusant avec les sauvages et les métis qu'il rencontrait en route : de sorte que je dus le renvoyer chez son père, et me passer ainsi pour toujours de toute assistance.

Ce Fort, ainsi que tous les autres établis dans ce pays pour la protection des blancs contre les sauvages, que l'on devrait bien songer à protéger un peu contre les blancs, consistait en plusieurs constructions en bois disposées de manière à former un carré de 200 mètres environ, entouré de palissades. Les soldats qui les gardent sont quasi tous catholiques, principalement irlandais. Aidés par des citoyens, ils avaient bâti une petite chapelle en bois pour la célébration des saints mystères, lorsqu'un prêtre venait les visiter. Celui-ci n'avait pas d'habitation dans le fort; mais il logeait chez un sergent d'ordonnance, qui, n'appartenant à aucune compagnie de la garnison, avait le privilége d'habiter dans une cabane à part avec sa vieille femme.

Cet homme, qui prétendait être catholique et qui n'était pas même chrétien, car il n'y a point de christianisme là où ne règne pas l'esprit de charité, avait pris des airs, et se croyait assez important pour pouvoir juger l'évêque et les prêtres et pour porter sentence *ex cathedrâ* sur toutes les matières relatives à la reli-

gion. Il prétendait exercer un despotisme absolu sur tout ce qui concernait l'usage de la chapelle. Ce n'est pas tout encore. Il y avait dans sa manière d'interpréter toutes choses et dans sa façon de parler quelque chose d'infernal. Il était parvenu à acquérir une telle influence sur les soldats de la garnison, que tout ce qu'il leur disait, ils le considéraient comme une vérité révélée.

Quand il n'était pas occupé à sa besogne, on le voyait chez lui, assis dans un fauteuil, les vies des saints à la main, les lunettes sur le nez, comme s'il était en contemplation profonde devant le trône du Seigneur. C'était un de ses moyens pour conserver l'ascendant qu'il avait pris sur les soldats, généralement ignorants. Quand ils allaient le voir, il ôtait gravement ses lunettes, leur faisait un sermon sur la vie du saint qu'il était occupé à lire ou sur des points en controverse avec les non-catholiques, et il finissait toujours par exciter leurs préjugés contre ceux-ci ou bien par leur insinuer une médisance ou une calomnie.

Tout cela n'avait d'autre but que d'exploiter la bourse des pauvres diables dont il était parvenu à capter la confiance. Si je ne l'avais pas vu, il me serait bien difficile de croire à toutes les turpitudes dont cet homme était capable. Comme ces soldats ne recevaient leur solde que tous les trois mois, il leur arrivait, dans cet intervalle, d'avoir besoin d'argent : c'était à mon homme qu'ils avaient recours pour se tirer d'affaire. Avant de délier les cordons de sa bourse, il avait soin de leur adresser une pieuse exhortation, après quoi il leur donnait ce qu'ils lui demandaient, moyennant un taux qui prouvait son désintéressement et qui n'allait pas à moins de 50 ou 60 pour cent. Ce que faisait cet homme était cruel et dérisoire sans aucun doute, mais si misérable que cela soit, on pourrait, hélas! remercier le bon Dieu si de tels êtres étaient les seuls qui se produisent, et si l'on n'abusait jamais plus horriblement de la religion et de la simplicité des gens.

Il m'eût été bien difficile, sinon impossible, de vivre en bonne intelligence avec un tel homme et d'habiter sous son toit. Aussi, immédiatement après la Noël, j'allai faire ma première visite aux différents ports et moulins, résolu de loger ailleurs à mon retour au fort. Le choix que j'avais fait de cet endroit pour y établir ma principale résidence m'avait été suggéré par différentes raisons. D'abord le nombre des catholiques y était plus considérable que

dans aucune autre localité de mon district. Il y avait à peu près une soixantaine de fidèles tant soldats que citoyens. Ensuite il s'y trouvait une chapelle, où je pouvais réunir souvent mes ouailles. La proximité des révérends pères oblats entra aussi pour beaucoup dans ma détermination.

Les fêtes de Noël finies, je me mis donc en route pour visiter ma mission. Une chose bien pénible dans mes courses, c'était de ne savoir où trouver les catholiques. Pour les irlandais, ce n'était pas difficile : ils reconnaissent un prêtre, fût-il habillé en soldat ; et sitôt qu'ils le voient ils le saluent en touchant le bord de leur chapeau ou de leur casquette. C'est, semble-t-il, une espèce d'instinct chez eux. Je n'ai jamais entendu un irlandais faire aucune remarque sur le costume du prêtre. Un prêtre est toujours et partout le même pour eux ; et la joie qu'ils éprouvent lorsqu'ils rencontrent un ministre de leur religion, quelle que soit d'ailleurs sa nationalité, ne saurait se décrire. J'ai rencontré des femmes irlandaises à Londres, à Liverpool, à New-York et ailleurs, qui, en me voyant, me saluaient respectueusement, quoique je fusse simplement habillé en noir sans qu'aucun signe extérieur leur révélât que je fusse un prêtre. J'aurai occasion plus tard de signaler des faits bien singuliers, sans doute, mais cependant très-vrais, sur ce point.

Mon embarras, bien qu'amoindri par cette circonstance, n'avait pas tout à fait cessé : il me fallait connaître où demeuraient mes paroissiens. Ce ne fut qu'à force de voyager que je vins à bout de trouver leurs demeures.

Ils vivaient éparpillés sur toute la surface de mon district, loin les uns des autres, sauf ceux qui travaillaient dans les moulins, et les canadiens français résidant sur le bord de la rivière Nisqually.

Dans cette visite je fis la connaissance d'un homme qui devait ensuite me causer une grande consolation. Arrivé à Whatcom on me dit qu'il y avait un français travaillant au moulin. Je m'y rends, je le trouve et lui dis que le lendemain je dirais la messe de bonne heure et que je donnerais les sacrements à ceux qui seraient disposés à les recevoir.

— Mais, monsieur, me dit cet homme, je ne suis pas catholique, je suis né dans la Suisse française, et j'appartiens à la réforme de Calvin. — Je me hâtai de lui demander pardon de mon

erreur; nous nous serrâmes la main et nous nous séparâmes comme de vieux amis. S'il était à la messe le jour suivant, je ne saurais le dire; mais quatre ans après, étant à l'hôpital des sœurs de la Merci, à San Francisco, on vint m'annoncer qu'un frère jésuite désirait me voir. C'était mon suisse, qui avait embrassé le catholicisme et qui s'était enrôlé sous la bannière de saint Ignace.

Pour la première fois de ma vie, et peut-être aussi pour la dernière, je célébrai, dans ce voyage, les saints mystères à bord du steamer *Constitution* mouillé au port de Teekalet. A l'exception d'Olympia et du fort de Steilacoom, aucune autre place de mon district ne possédait une chapelle. Il me fallait célébrer le service divin partout où je pouvais; et pendant six ans, bien peu de fois comparativement, il me fut donné de réunir le peuple dans une église; je célébrais dans des maisons particulières, dans des hôtels, quelquefois au bureau de la poste, d'autrefois à la douane, dans des salons de réunions publiques, dans des bâtiments destinés à la législature et aux tribunaux, dans des huttes de forgeron, dans des écoles publiques, sous des tentes, en plein air.

Qu'ils sont heureux les catholiques et le clergé de l'ancien continent!

Les consolations dues à mon ministère ne furent pas abondantes dans cette première visite. J'y administrai le baptême à quelques enfants et à quelques adultes, mais bien peu de mes ouailles vinrent se confesser, et moins encore d'entre eux communièrent. Le fait est que les catholiques ne sont pas nombreux en cet endroit. Je ne crois pas me tromper en disant qu'il n'y en avait pas trois cents sur toute l'étendue de ma mission. Les ouvriers changeaient fréquemment de place; les soldats aussi sont souvent obligés de se rendre d'une garnison à l'autre : ce qui fait que le nombre des fidèles est toujours incertain.

La dernière place que j'eusse à visiter fut Olympia. Un habitant catholique avait recueilli de six à sept cents francs pour les besoins les plus pressants de l'église, qui était dépourvue de bancs pour le peuple, d'autel, de poêle, etc. Le nombre de mes paroissiens ne dépassait pas quinze, y compris les enfants capables d'apprendre le catéchisme. Toutefois la chapelle, de quarante pieds de long sur vingt-cinq de large, était trop petite pour contenir tout le monde qui s'y était rendu. Quoique cela fût encou-

rageant, ce n'était pas suffisant pour m'assurer des bonnes dispositions de ceux qui m'écoutaient. Je savais bien que ce peuple ne venait m'entendre que pour satisfaire son inclination qui le porte à écouter tout prédicateur, à quelque culte qu'il appartienne. Cependant mes auditeurs furent les bienvenus ; et je tâchai, tout en exposant de mon mieux les doctrines du catholicisme, de ne jamais froisser leur susceptibilité. Agir autrement n'eût été ni adroit, ni raisonnable, ni chrétien. Je crus plus avantageux, pour la cause que j'avais pour mission de faire prévaloir, de conquérir d'abord leur bienveillance, pour parvenir plus tard à les convaincre.

On tenait alors les sessions de la législature et les séances des suprêmes tribunaux. Je m'y rendis à différentes reprises, et je dois avouer que du premier abord je fus choqué de ce qui s'y passait ; mais réflexion faite, je ne vis plus que l'indépendance mise en pratique, même en ce que nous appelons politesse et bienséance. Les américains ont en général un laisser-aller qui renferme quelque chose de naïf, et même de plaisant. J'en avais un spécimen sous mes yeux. Que l'on se figure une grande chambre où se trouvent une quarantaine de petites tables et autant de fauteuils. Chaque fauteuil était occupé par un monsieur qui avait les jambes en l'air et posées sur la petite table placée devant lui. Chacun de ces messieurs avait, dans une main, un rouleau de tabac ou un morceau de bois, et, dans l'autre, un canif. Ils se remplissaient la bouche de cette feuille piquante et salée, puis ils en faisaient jaillir un liquide couleur de chocolat fondu qu'ils envoyaient de côté et d'autre sans s'inquiéter où il tombait. Enfin le grand amusement de ces hommes était de couper des morceaux de bois, même en parlant.

Sur une table placée sur le côté, se trouvaient un pot rempli d'eau et un verre ; et là se dirigeaient tous ceux qui voulaient se rafraîchir le gosier ; mais ceux qui, au contraire, désiraient l'exciter, sortaient et allaient boire du whiskey. Sur la porte d'entrée on lisait ces mots : « Défense de fumer ici, » précaution bien nécessaire et sans laquelle il eût été impossible de demeurer dans ces salles, sous peine d'y mourir d'asphyxie.

On sait que les américains ont l'habitude de faire, dans leurs législatures générales et locales, des débats longs et acharnés, et que de terribles et sanglants duels en sont souvent la conséquence ;

mais il ne faut pas oublier que leurs lois sont aussi opposées à cet usage barbare, que celles d'aucune autre nation civilisée ; elles sont même peut être plus sévères encore. Les combats à outrance ne sont donc nullement dus au silence de la loi ; et il faut les attribuer uniquement aux hommes, qui généralement ne semblent pouvoir ou savoir soutenir une opinion sans écraser leurs adversaires. Le manque de modération se rencontre d'ordinaire dans tous les partis, et ce défaut leur fait plus de tort que tout le mauvais vouloir de leurs antagonistes. Il faut avouer pourtant, pour être sincère, que le peuple américain s'est montré bien sage et modéré puisqu'il a conservé, malgré les luttes politiques, son gouvernement pendant plus de quatre-vingts ans. Il est vrai qu'à présent il est en danger de le perdre par cette guerre cruelle qui désole le pays ; mais ce danger sera éliminé, il faut l'espérer, par le concours de cette bienfaisante nation qui autrefois lui a prêté une main si puissante, et par les efforts combinés des gens modérés de tous les partis.

Il est vrai aussi qu'on a souvent cité des abus et des inconvénients qu'on voudrait faire découler comme les conséquences de son gouvernement ; mais bien loin de les regarder sous ce point de vue, les gens sensés croient, au contraire, que ce ne sont qu'autant de raisons en faveur de ce peuple. On a dit encore que ses lois, quoique belles, ne sont pas observées : que ses tribunaux ne sont pas toujours exempts du soupçon de corruption ; on a dit que la pratique de la loi et de la médecine n'est qu'un métier bien dégradé : on a dit bien d'autres choses encore.

Loin de combattre ces accusations, je pourrais même les confirmer en y ajoutant le récit de tant d'autres faits dont je fus témoin ; mais tout cela prouve précisément mon assertion.

Admettons pour un instant que nous n'avons pas d'abus dans nos contrées civilisées, bien que nous en ayons peut-être plus que le peuple n'en aperçoit, et bien qu'ils ne paraissent pas aussi ouvertement que chez les américains ; mais enfin admettons que nous en sommes exempts. Cependant nous ne savons pas nous tenir tranquilles pendant quatre-vingts ans. Les révolutions se succèdent sans interruption, et nous ne conservons, pour un certain temps, une forme quelconque de gouvernement qu'à force de baïonnettes et en dépensant, chaque année, la moitié des reve-

nus publics. En Amérique, malgré tous les abus, on a maintenu le même régime pendant le terme assez considérable de quatre-vingts ans, sans armée, ni canons, ni baïonnettes, mais par la seule force de la raison, et non pas, comme chez nous, par la raison de la force.

Cela doit être bien encourageant pour les américains. Si nous jouissions de la même liberté qu'en Amérique, je ne sais point ce qui pourrait nous en advenir.

Soyons francs, notre franchise dût-elle nous condamner. Tout cela n'est que fanatisme, a-t-on dit bien des fois en parlant des américains et de leur enthousiasme pour leur constitution et pour la forme de leur gouvernement. Soit, mais qu'est-ce qu'on pourrait objecter à ceci? En Amérique, l'homme est homme, c'est-à-dire, il est libre, parfaitement libre de faire le bien comme il l'entend; il n'existe aucune entrave à son commerce, à ses spéculations, à son industrie, à la disposition de ses biens. S'il a de l'énergie et du talent, il peut aspirer à tous les degrés des dignités civiles et militaires, quelle que soit sa naissance ou la profession qu'il exerce. Il n'y a d'excepté que le rang de président de la république, pour lequel il faut être citoyen né en Amérique; c'est raisonnable.

Que répondra-t-on à ceci? En Amérique l'homme qui veut travailler trouve toujours de quoi vivre; et s'il est parcimonieux ou simplement économe, il peut accumuler ses épargnes et préparer un avenir aisé à sa famille ou à sa vieillesse.

Que répondra-t-on encore à ceci? En Amérique, le gouvernement ne se mêle point de la religion, et la religion ne trouble point le gouvernement.

Je demande quel est l'homme de bon sens qui n'admirera pas ce régime? Nous sommes toujours à faire des lois qui semblent tendre à énerver l'énergie, à entraver le commerce et la spéculation, à amoindrir l'industrie, à enchaîner l'exercice de la liberté. On multiplie les institutions et les œuvres de charité, mais le nombre des pauvres ne fait qu'augmenter. La bonne volonté et la bonne conduite ne suffisent plus pour nous mettre à l'abri de la misère et d'une vie misérablement stationnaire.

— La raison, disent des économistes, c'est qu'il y a trop de monde et que le commerce de nos contrées ne permet pas d'entre-

tenir tant de bras.—Cependant il ne peut pas être question de tuer tous ces gens; et si l'on ne peut ni les nourrir ni les occuper, pourquoi n'encouragerait-on pas l'émigration en Amérique, où une infinité de monde trouverait encore de quoi vivre aisément? Au lieu de dépenser tous les ans millions sur millions pour soulager temporairement les pauvres, pourquoi n'établirait-on pas une commission d'émigration, afin de faire émigrer ceux qui peuvent encore travailler et de les arracher ainsi pour toujours à la pauvreté? Cela rendrait un double bénéfice et aux pauvres mêmes, on le conçoit, et au pays qu'on allègerait des charges que l'on avoue ne pouvoir pas porter.

Je ne dis pas qu'on devrait fournir les moyens d'émigrer indistinctement à tous ceux qui le veulent; mais que l'on fasse un choix parmi les personnes et les familles qu'on trouvera les mieux disposées à profiter de ce bienfait : que les autorités ecclésiastiques et civiles de chaque village soient chargées de faire ce choix : que des agents soient choisis pour accompagner ces émigrants, les établir et les diriger jusqu'à ce qu'ils soient bien fixés dans le pays : que l'on fasse en somme, aujourd'hui, ce qu'autrefois on fit pour coloniser le Bas-Canada.

L'on n'ignore point que la colonie ainsi établie appartenait alors à la France, tandis que maintenant il ne serait question que de dépeupler notre pays pour en peupler un autre.

La question est de soulager et d'amoindrir d'une manière durable tant de misères qui se promènent dans nos villes et nos villages ; et l'on croit sincèrement que l'émigration atteindrait ce but. Pour ce qui regarde les détails du projet, ce serait l'œuvre d'une prudente administration.

Mais pour revenir à notre parallèle, ce qui forme un autre grand malheur de nos pays, c'est cette lutte entre les deux pouvoirs civil et religieux, lutte qui finit toujours par produire des maux souvent incalculables et presque jamais calculés. Pourquoi n'imiterions nous pas l'Amérique dans sa disposition mille fois sage, de ne pas s'immiscer dans les choses qui touchent au culte divin ?

Que les gouvernements cessent d'empiéter sur la religion; qu'ils la laissent libre dans ses fonctions. Elle n'a pas besoin de leur protection. On a tort de croire qu'elle doit être liée à César

pour atteindre son but. Le Sauveur a dit clairement et distinctement à ses apôtres : — Comme mon Père m'a envoyé, ainsi c'est moi qui vous envoie (1).

La religion du Christ n'a jamais marché l'épée à la main, mais seulement avec l'évangile. La religion a sa mission qui est bien distincte de celle des gouvernements. Ceux-ci ne doivent en rien attenter sur les affaires de l'église : et l'église s'abstiendra de se mêler de ce qui est de leur domaine. Alors il se vérifiera que la justice et la paix se sont embrassées (2). La justice que la religion procure moyennant la direction des consciences; la paix dont la société jouit par la bonne administration de la chose publique: la justice qui porte l'homme à être droit envers Dieu, envers son prochain, envers soi-même et envers la société, a son ressort dans la conscience; la paix qui doit maintenir l'ordre dans la communauté se sert du glaive des lois extérieures. L'une et l'autre, agissant chacune dans sa sphère, feront le bonheur des peuples. C'est ainsi que la justice et la paix se seront embrassées. Ce sont deux missions essentiellement diverses ; donc que la religion et les gouvernements s'appliquent à remplir leur mission respective sans être toujours aux prises. — Qu'on rende à César ce qui appartient à César ; mais aussi qu'on rende à Dieu ce qui appartient à Dieu (3).

Tous ceux qui connaissent bien l'Amérique l'aiment. En effet, comment pourrait-on ne pas aimer un pays si libéral?

— Que faites-vous, me demandait un confrère après mon retour, lorsque vous voulez bâtir une église?

— Quand un pasteur veut bâtir une église, il s'entend avec son peuple, et après la permission de son évêque, il se met à l'œuvre.

— Mais le gouvernement? — reprit-il.

— Le gouvernement prend soin de lui-même, mais jamais de l'église : il n'en sait pas un iota. On le laisse faire son devoir, et il nous laisse faire notre besogne. Nous sommes deux êtres distincts, chacun s'occupe des objets de sa sphère.

— Et comment faites-vous pour les cimetières? — ajouta-t-il.

(1) Joan. XX, 21.
(2) Psal., LXXXIV, 2.
(3) Marc., XII, 17.

— Quand dans un cimetière on veut enterrer quelqu'un qui, d'après les lois de l'église, n'y a pas de droit, on l'en empêche, et les tribunaux décideront en faveur du pasteur, quel que soit l'intrus, fût-ce même le président, parce que le cimetière appartient au pasteur; or toute propriété en Amérique est garantie par la loi contre toute invasion.

— Mais n'avez-vous pas des cimetières non bénits? — continua-t-il.

— On a généralement un cimetière non bénit. Peut-être serait-ce un acte de prudence d'en avoir partout, on éviterait ainsi de froisser les sentiments de personnes à qui on pourrait être en quelque manière lié; on pourrait même ajouter qu'ainsi on procurerait un bien solide à la religion, en la délivrant des tracasseries des gens peu enclins à la respecter; mais enfin l'église n'est point obligée à sacrifier sa discipline au gré des infracteurs de ses lois; et l'on devrait, comme on fait en Amérique, respecter ses droits et ses priviléges.

Hélas! nous avons encore bien des leçons à prendre avant que de nous proposer aux autres nations comme modèle de civilisation, de prudence et de sagesse!

X

DIVERS VOYAGES.

Il n'est pas agréable de parler de soi ; néanmoins le lien historique exige quelquefois que le voyageur signale des faits personnels qui, bien qu'ils n'aient aucune importance générale, servent toutefois à donner un certain intérêt à son récit. C'est le cas où je me trouve à ce point de ma narration. Je souffre de rhumatismes, et pourtant il me faut aller à Steilacoom, où, dans quelques jours, on pendra un chef sauvage. Mon poney enfonce dans des bourbiers que je ne vois pas, parce qu'ils sont couverts par une couche de neige d'un pied et demi d'épaisseur au moins. Chaque mouvement de mon cheval me cause des douleurs indicibles. Je m'arrête en sortant d'une pointe de forêt, je descends, mais c'est en vain que je tâche de marcher : la neige ne me le permet pas. Que faire?

Il y a des moments où l'on prie avec beaucoup de ferveur parce qu'on en sent le besoin : cette prière, même la plus courte, donne, en général, à l'âme le soulagement désiré. La tête appuyée contre la selle de mon poney, j'expose à mon céleste médecin mes souffrances et le désir de voyager vers ma destination. Quelques minutes après j'enfourche de nouveau ma monture et à force de chevaucher j'arrive à Steilacoom. Je me rends immédiatement chez le médecin du fort, qui, bien charitablement, m'offre ses soins et l'hospitalité. L'usage de frictions et de ventouses me

remet, au bout de quelques jours, en état de m'occuper de mon ministère.

Le chef sauvage condamné à mort, les pieds et les mains bien enchaînés, était gardé à vue dans une baraque formée de poutres placées horizontalement les unes sur les autres, et qui servait en même temps de prison et de corps de garde.

L'entretien que j'eus avec le condamné me fit comprendre la nécessité de faire venir un père oblat pour l'instruire et le préparer pour l'éternité. Le malheureux n'était pas baptisé et était polygame. Le révérend père Chirouse vint à bout de le convertir, après l'avoir décidé à renvoyer toutes ses femmes à l'exception d'une, à laquelle il fut marié par le même missionnaire.

Il fut pendu ; et il subit son supplice avec un courage héroïque. A son dernier moment il s'écria : — Je pardonne à tous ! — ce qui est vraiment chrétien. Mais malheureusement il y ajouta une exception qui me fit beaucoup de peine. Elle tombait sur le seul témoin qui avait déposé contre lui, et qui, au su de tout le monde, n'avait jamais dit la vérité de toute sa vie.

Avec l'aide généreuse de mon docteur et de quelques autres officiers du fort, on avait réuni une centaine de francs pour bâtir, derrière la chapelle, une baraque qui pût me servir de logement. En trois jours, ma nouvelle demeure, de vingt pieds de long sur dix de large, était prête. On la divisa en deux pièces ; une entrée servant de salon de réception, de cabinet d'étude, de salle à manger, etc., et l'autre, plus petite, pour mon lit. On plaça aux deux bouts une fenêtre, dont on aurait pu se passer ; car la lumière entrait dans mon domicile, de tous les côtés et dans toutes les directions, par les innombrables fissures produites par les planches mal jointes. Je n'y étais jamais seul : des chats, des chiens et des animaux immondes, tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt plusieurs à la fois envahissaient de toutes parts ce pauvre logis ; il y en avait toujours en dessous du plancher ; mais surtout les rats et les souris y entraient et me tenaient compagnie pendant la nuit. Quelquefois en m'approchant du bassin pour faire ma toilette, j'y voyais quelqu'une de ces dernières noyée. Le mystère, pour moi, c'était de savoir comment elle avait pu y entrer. Je me l'expliquai ensuite en levant les yeux vers le plafond ou plutôt vers le toit de ma demeure, qui, étant à jour comme tout le reste, admettait aisé-

ment les souris, et, le pied leur manquant, elles tombaient dans le bassin et y trouvaient la mort.

A une lieue environ de ma hutte se trouvait un camp de sauvages. Un jour on vint m'avertir que leur chef était fort malade et que son enfant n'était pas baptisé. Je m'y rendis accompagné d'un sergent du fort qui devait me servir d'interprète. Pour ce qui concerne l'enfant, le père ne voulut point consentir à ce que je le baptisasse de peur qu'il ne mourût. Beaucoup de ces pauvres gens nourrissent encore ce préjugé.

Quant à lui-même, il me demanda si j'avais apporté des médecines. Sur ma réponse négative, il me dit de lui en porter le lendemain, et qu'alors nous pourrions traiter de nos affaires : c'étaient les médecines qu'il voulait d'abord. Je ne m'attendais pas à tant d'astuce de la part d'un sauvage. La même nuit, quoiqu'il fût mourant, il leva le camp. Le jour après il rendait compte à Dieu d'avoir refusé le secours de mon ministère.

Les choses n'allaient pas selon mes désirs chez les canadiens français des environs. Ne les voyant pas venir à l'église, je me décidai à aller les chercher à leur établissement situé à l'est de la rivière Nisqually et distant de Steilacoom de cinq lieues environ. Après différentes visites il fut décidé que l'on bâtirait une chapelle où j'irais de temps à autre dire la sainte Messe, administrer les sacrements et faire apprendre le catéchisme aux enfants. Le jour fut fixé pour l'érection d'une croix colossale sur l'emplacement destiné à l'église et au cimetière. C'était un dimanche; la veille je m'étais rendu chez un des paroissiens qui paraissait être le factotum de tout l'établissement. Il n'était pas à la maison; cependant on me fit entrer, l'on me dit qu'il reviendrait vers le soir, et que nous dînerions alors. En attendant, on me servit des restes de biscuit, dont le plus gros morceau était de la dimension d'un sou.

Deux familles se trouvaient dans cette maison : les hommes étaient des canadiens mariés à des sauvagesses. Il y avait des enfants de tout âge, depuis un an jusqu'à douze. Sans crainte d'être injuste à leur égard, je dirai qu'ils me semblaient un troupeau de cette espèce d'animaux qui se plaisent à vivre dans la boue. Leur saleté était incroyable, et tout le reste était à l'avenant. La nuit venait à grands pas, mais mon homme ne paraissait point : en attendant, mon estomac était complètement vide; je

me sentais défaillir. Enfin il arriva, et me reconnut à peine, tant ses yeux étaient obscurcis par le whiskey.

— Le dîner est prêt, monsieur le curé, — me dit-on bientôt. En effet, sur une table nue il y avait trois plats avec autant de fourchettes pour les deux hommes de la maison et pour moi : les sauvagesses et les enfants mangeaient à la cuisine dans cette occasion solennelle. Au milieu se trouvait un grand plat rempli d'une matière noire, et une cuiller; pour nous asseoir, il y avait des escabeaux boiteux. Mon homme commença par se servir en me disant : — Ici on ne fait pas de compliments, monsieur le curé.

— Mais, qu'est-ce que c'est que cela? — lui demandai-je.

— C'est de la sauce sauvage, — me répondit-il.

Je ne pouvais point effacer de mon souvenir que, pendant le jour, j'avais vu les sauvagesses se servir de leurs mains en guise de pelles et de balai en nettoyant le plancher des dépôts que les enfants laissaient tomber çà et là sans se gêner le moins du monde.

Cette pensée m'empêcha, malgré la faim qui me dévorait, de goûter en aucune manière de la sauce sauvage que l'on m'offrait. Quelques croûtes de pain pétri par ces canadiens et une tasse de thé, ressemblant plutôt à de l'eau chaude sucrée, fut tout ce que je pus me décider à accepter.

Après ce souper, je me mis à faire le catéchisme aux enfants, et, vers neuf heures, j'allai me coucher. Un sac de paille, avec quelques couvertures en laine de toutes les couleurs, placé au grenier, était mon lit. Je m'y étendis, priant Dieu qu'il m'envoyât un peu de sommeil afin de soulager mes souffrances et de me faire oublier la faim qui me tourmentait; mais impossible. De petites créatures à quatre pattes et à longue queue passaient et repassaient constamment au-dessus de ma tête, sur mes pieds, sur tout mon corps. Je passai toute la nuit à chasser ces hôtes incommodes, de peur qu'ils ne voulussent attaquer mon nez et mes oreilles.

A l'aube du jour, je me levai : il me fallait attendre jusqu'à onze heures pour la Messe, après laquelle on devait se rendre en procession sur le lieu choisi pour y planter la croix. J'avais dit à mes hôtes de ne se donner aucune peine pour mon déjeuner, qu'une tasse de café après la Messe était la seule chose qui m'était nécessaire. Mais cette tasse de café fut préparée par une méthode tout

à fait nouvelle. C'était tout bonnement du pain rôti, pilé et bouilli.

La cérémonie terminée, sous un torrent de pluie, je me rendis au fort où j'arrivai ayant l'apparence plutôt d'un être aquatique que d'un habitant de la terre.

On sait que les irlandais sont très-dévoués à saint Patrice, dont ils célèbrent la fête le 17 mars avec tout l'éclat imaginable. J'avais l'intention d'empêcher, cette année, mes soldats de s'enivrer, si cela était possible. La veille au soir j'allai les visiter dans leurs baraques et leur dis : — Je sais bien que demain vous voulez vous amuser ; je ne vous en empêche pas ; mais avant tout je vous prie de venir à l'église entendre la Messe, et puis vous ferez ce que vous voudrez.

Le lendemain la petite chapelle était remplie de monde. Je dis la Messe, puis je leur fis un discours sur les vertus de leur saint patron, et je leur recommandai de se bien conduire pendant la journée. J'eus la consolation de voir que le nombre d'ivrognes fut beaucoup moins considérable cette fois qu'il n'avait jamais été en pareille occasion.

L'ivrognerie, malheureusement, était bien fréquente parmi eux, surtout le 17 mars, le 4 juillet et le 25 décembre. Ces jours là, la prison et le corps de garde recevaient beaucoup d'hôtes, et c'était au prêtre qu'ils avaient recours pour en être délivrés. Alors j'allais voir les officiers, et leur disais que, si ce n'était pas contre la discipline militaire, je voulais intercéder pour ces malheureux. Il ne me fallait pas leur dire davantage. Ils s'empressaient de satisfaire, sur-le-champ, à mes vœux. Quelquefois ils m'envoyaient eux-mêmes les soldats coupables, afin que je leur fisse une réprimande et que je tâchasse de leur faire promettre de se conduire bien à l'avenir. C'est avec bonheur que je saisis cette occasion pour témoigner à ces messieurs mes sentiments dévoués pour la déférence et l'obligeance vraiment remarquables qu'ils me montrèrent dans toutes circonstances. Pendant plusieurs mois je pris mes repas à leur table, et je n'eus jamais qu'à me louer de leur politesse, de leurs prévenances, et j'ajouterai même, de leur générosité.

Les américains, ceux qui appartiennent à la classe des gens bien élevés, ont un cachet séduisant ; ils sont polis, obligeants, généreux,

libéraux; ils ont un savoir-vivre qui manque souvent à des personnes qui prétendent à une civilisation plus avancée. Le respect qu'ils ont pour les prêtres ferait honte, à juste titre, à nos soi-disant philosophes, à nos libéraux outrés et à la plupart de nos philanthropes. Il m'est arrivé souvent d'être à table avec eux, et quoique nous différions essentiellement au point de vue des opinions religieuses, ils me demandaient toujours de bénir la table. *Say graces, father Rossi, if you please,* était leur phrase favorite. *Father*, c'est le titre qu'on donne en anglais à tout prêtre catholique. La bénédiction de la table se fait toujours à haute voix, et l'on dit de même les grâces à la fin du repas. Cette classe d'américains sait même sacrifier ses préjugés religieux à sa déférence respectueuse pour le sacerdoce. Plus d'une fois on me demanda de baptiser des enfants issus de parents non catholiques; en me rappelant ce que des hommes bien éclairés, tels que Mgr. de Cheverus, premier évêque de Boston, puis cardinal-archevêque de Bordeaux, etc., avaient pratiqué dans de pareilles circonstances, on conçoit bien que je n'hésitai jamais à accéder à de semblables désirs. On alla même jusqu'à me prier de marier des jeunes gens appartenant à des cultes dissidents; et cette demande m'était faite de si bonne foi que c'était à regret que je me voyais obligé de refuser, afin de me conformer à un décret de Rome émis en 1855.

Le colonel du fort Steilacoom était un homme fort religieux d'après sa manière de voir, et par conséquent peu favorable au catholicisme. Il était presbytérien ou calviniste. Toutefois il était non-seulement poli mais bon et respectueux à mon égard. S'il donnait un dîner ou une soirée, il m'envoyait toujours une invitation. Un soir que les officiers donnaient un bal au fort, il voulut que je m'y rendisse en compagnie de sa vieille dame, pour lui dire ensuite mon opinion sur la moralité des danses. Il tenait beaucoup à avoir mon avis sur ce point, parce qu'il avait deux jeunes personnes qu'il tâchait d'élever selon toutes les exigences du temps, autant que sa conscience le lui permettait.

A cette époque, je reçus de mon évêque une lettre par laquelle il me faisait savoir qu'il désirait que je me rendisse au Cowlitz pour aider les catholiques de cette mission à faire leurs Pâques, le père oblat qui la desservait ayant été appelé ailleurs. J'avais

en outre pour mission de préparer les enfants pour la première communion. Mais ceci présentait une difficulté : ils vivaient loin de la mission, en différents lieux.

Quand les parents se rendirent à l'église, je leur proposai d'envoyer tous les enfants à la mission, où étant réunis et recevant les instructions régulièrement, matin et soir, ils pouvaient en peu de jours être disposés à recevoir les sacrements mieux qu'ils n'auraient pu le faire en restant chez eux. Ma proposition fut acceptée. Quand les enfants me furent présentés, je leur tins ce discours : — Écoutez-bien, mes enfants, ici je n'ai personne pour nous servir ; nous partagerons le ménage ; je deviendrai volontiers votre cuisinier pendant le temps que vous resterez ici, et vous laverez la vaisselle et prendrez soin de vous-mêmes et de vos chambres. Êtes-vous contents de cet arrangement? — Ils y consentirent à l'unanimité.

Et, en effet, je leur faisais la cuisine ; et je vous assure que les chiens, les chats et les rats n'en étaient pas trop satisfaits ; car mes enfants mangeaient tout. Tantôt c'était un pourceau farci que je leur donnais, tantôt des poulets rôtis, tantôt du riz, et bien d'autres friandises ; j'avais de la besogne par-dessus la tête. Ils semblaient être contents de moi ; et, à mon tour, j'étais content d'eux, parce qu'ils apprenaient bien leur catéchisme ; de sorte qu'au bout d'une quinzaine de jours ils étaient préparés pour la première grande action de leur vie.

J'eus une autre consolation dans cette mission ; ce fut une dame anglaise qui me la procura en embrassant le catholicisme. Je n'avais fait que l'examiner sur les points qu'il était indispensable de croire et de pratiquer, car elle était déjà fort bien disposée par l'abondance de la grâce, et il me sembla que Dieu l'avait choisie depuis longtemps pour en faire un vase d'élection. Rarement je rencontrai une âme aussi pure et aussi fort attachée à son Dieu. Même dans les déserts et dans les pays les plus abandonnés, Dieu a des élus.

Que la jalousie puisse affecter des cœurs encore jeunes, il n'y a, à cela, rien d'étonnant : mais que des vieillards près du tombeau se laissent emporter par cette passion, comment le comprendre? Il y avait dans cette mission du Cowlitz une femme âgée de cinquante ans, dont la rigidité de caractère avait déjà fait grisonner les

cheveux, mais dont la susceptibilité était extraordinaire. Son état était réellement pitoyable. On l'aurait taxée de folie ; et je crois, sans lui faire tort, que sa cervelle était un peu félée. Elle n'avait aucune raison pour se tourmenter de la sorte. Son mari était un de ces hommes qui semblent pétris d'une pâte entièrement en dehors de la masse commune. Paisible, charitable, doux, bon, tout le monde l'aimait. Et plus il paraissait vertueux, plus il tâchait de plaire à sa vieille compagne, plus elle en était jalouse. Elle n'était pas méchante ; mais la jalousie la dévorait au point que la malheureuse finit par se séparer de son excellent époux. N'est-ce pas le cas de dire qu'en ce monde il ne faut s'étonner de rien ?

XI

VISITES ET RENCONTRES.

Le moment étant venu de visiter les places situées le long de la baie, je me dirigeai d'abord vers Seattle. La première fois que je touchai à cet établissement, je ne fis que m'informer s'il y avait des catholiques. Maintenant j'y allais pour y rester quelques jours afin de savoir à quoi m'en tenir.

Ce fut un dimanche dans l'après midi que le steamer s'arrêta devant ce village. Je débarquai et j'allai à un hôtel qu'on m'avait dit être le meilleur de l'endroit. Une masse de chair humaine sous la figure d'une femme était à la tête de cette maison ; elle pesait de trois à quatre cents livres; un homme, qu'on supposait être son mari, faisait toute la besogne, qui n'était d'ailleurs pas accablante. Pendant cinq jours que je demeurai dans cette maison, il n'y vint aucun, autre voyageur. A peine étais-je monté à ma chambre, qu'un monsieur de ma connaissance vint me voir.

— Prêcherez-vous ce soir? — me demanda-t-il.

— Je ne saurais le dire, lui répondis-je, car je ne connais personne ici et puis je n'ai aucune place arrêtée pour cela.

— Mais, fit-il, on peut aller à l'église méthodiste.

— Je n'aime pas d'empiéter sur l'église d'autrui, — fut ma réponse.

— L'église, reprit-il, appartient à la ville, et les syndics peuvent y faire prêcher qui bon leur semble.

— C'est bien, répliquai-je, mais je ne veux pas donner occasion aux méthodistes de dire qu'en l'absence de leur ministre j'ai fait usage de leur meeting-house. Si vous avez quelque autre place, fût-ce même dans cet hôtel, je prêcherai volontiers.

Il descendit aussitôt, s'entendit avec la grosse femme et remonta un instant après en me disant que la maîtresse de la maison était enchantée de me céder son salon pour tout le temps que je voudrais.

Il m'était impossible de reculer, si toutefois j'en avais eu l'intention. D'accord avec mon visiteur, je promis de prêcher à sept heures et demie, quoique j'eusse à peine deux heures pour me préparer. Comment il s'y prit pour faire connaître, en aussi peu de temps, notre décision aux habitants, je l'ignore ; mais le fait est qu'à l'heure dite je descendis, après avoir revêtu ma soutane, mon surplis, mon étole (que je garde encore comme un précieux souvenir de la pauvreté de mes vêtements d'église), l'écriture sainte et mon livre de prières en mains.

Le salon était comble : chaises, fauteuils, bancs, tout était occupé, et plusieurs personnes durent rester debout. On avait mis au bout de la pièce une table avec deux chandelles. C'est là que je me plaçai de manière à me trouver en face de mes auditeurs.

— Prions, — leur dis-je.

Personne ne bougea. Je me mis cependant à genoux toujours tourné vers les assistants. Le livre de prières ouvert devant moi, je lus à haute voix *le pater, le credo, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.* Puis me levant, je lus le XVIIe chapitre de saint Jean et leur fis un sermon sur la charité que nous devons tous avoir les uns pour les autres.

Après trois jours d'investigations, j'appris que parmi mes auditeurs il ne se trouvait aucun catholique, parce qu'il n'y en avait aucun dans le village.

Je fus charmé de ne m'être pas servi du meeting-house pour prêcher ; car le lendemain deux ministres méthodistes arrivèrent apparemment pour surveiller mes démarches. Deux jours plus tard, ils se disposaient à partir dans leur canot. Fatigué d'attendre

le retour du steamer (j'aurais eu beau l'attendre, il avait été jeté au milieu des rochers dans le port de Victoria); je leur demandai une place dans leur embarcation; ils me l'accordèrent volontiers. L'un d'eux était souvent mon compagnon de table; il demeurait au fort de Steilacoom où il exerçait les fonctions de chapelain du fort et de prêcheur du village. L'autre avait bonne mine, et après quelques instants de conversation que j'eus avec lui, je conclus qu'il n'était pas aussi ignorant que mon ami, qui savait à peine lire. Celui-ci cependant avait une manie bien prononcée pour la controverse.

— Vous dites que saint Pierre a les clefs du ciel? — commença-t-il à me dire aussitôt que nous fûmes en canot.

— Je me garderais bien d'avancer des choses semblables, lui dis-je; ce n'est pas moi qui le dis, mais bien Notre-Seigneur qui avait le pouvoir de les lui donner.

— Soit, reprit-il, mais les clefs du purgatoire, qui les tient donc?

— Comme le purgatoire, d'après l'enseignement de l'église, n'est qu'une place d'expiation en attendant que l'on soit admis au ciel, je pense que cela est du domaine de celui qui a les clefs du paradis — lui répondis-je.

— Qui aurait donc les clefs de l'enfer? — reprit il.

— Mon ami, lui répliquai-je, il me serait bien difficile de le dire; mais vous devez le savoir mieux que personne.

Le pauvre homme ne put contenir sa mauvaise humeur, et se mit à me débiter des impertinences.

Me rappelant à temps ce que l'*Ecclésiastique* dit qu'on doit répondre au sot d'après sa sottise, afin qu'il ne se croie pas sage, je l'avertis d'être poli, parce que les injures ne sont point des arguments et n'ont jamais servi à convaincre personne.

Un autre jour, étant à table, une discussion s'éleva entre lui et les officiers du fort sur la nécessité du baptême. Je gardais le silence, parce que je voyais que les officiers soutenaient fort avantageusement la doctrine chrétienne concernant ce sacrement.

— Qu'en dites-vous, father Rossi? — demanda le ministre.

Je lui répondis qu'il avait une mauvaise cause à défendre, que l'église, instruite par les paroles du Sauveur enregistrées dans le IIIe chapitre de saint Jean, v. 3, avait toujours considéré le baptême comme nécessaire au salut.

Alors mon homme s'échauffa beaucoup et il me mit au défi de soutenir publiquement une discussion, dans son meeting-house du village, sur l'intelligence de l'écriture sainte.

— Eh bien, monsieur, lui dis-je, j'accepte votre défi ; mais je vous prie de remarquer que je ne parle l'anglais qu'imparfaitement, et que souvent je ne vous comprends pas bien. Choisissons une langue qui doit nous être commune, le latin par exemple, et donnons ainsi satisfaction à ces messieurs qui attendent de nous quelque chose de plus que des paroles.

Il serait inutile de dire que c'était le seul moyen de lui fermer la bouche et de lui faire quitter la table, ce qu'il fit immédiatement.

Je continuai ma visite aux différents villages, forts et moulins de mon district. A Semihamoo, outre une garnison, il y avait une commission d'ingénieurs américains pour fixer la ligne de démarcation entre leur gouvernement et les possessions britanniques, et un camp de sauvages assez nombreux. Ceux-ci savaient que je devais venir en cet endroit. A l'arrivée du steamer ils étaient tous rangés, hommes, femmes et enfants, sur le rivage. Le chef de cette peuplade fut le premier à me serrer la main et à me dire quelques mots que je ne compris pas; ce fut comme le signal. Aussitôt tous les sauvages, l'un après l'autre, passèrent devant moi en imitant leur chef, ce qui prit beaucoup de temps. Ces compliments faits, ils se retirèrent dans leur camp, et moi je rejoignis les officiers qui m'attendaient en silence, n'ayant pas voulu interrompre les sauvages dans leur cérémonie. Quelques heures après, ces pauvres créatures m'envoyèrent une ambassade, le chef en tête, pour me dire qu'ils avaient une vingtaine d'enfants à faire baptiser, et qu'ils désiraient que je vinsse leur faire la prière.

Ces sauvages, aussi bien que d'autres tribus de cette partie du territoire, avaient été catéchisés par monseigneur Demers lorsqu'il était simple missionnaire. Ils en avaient gardé un souvenir assez vague, et excepté le baptême et la prière, dont ils n'appréciaient le mérite qu'autant qu'ils y étaient incités par les cérémonies extérieures, ils avaient oublié tout le reste.

Les membres de la commission et les officiers firent dresser une tente, et un monsieur de la commission fut assez bon pour me servir d'interprête. La Messe finie et vingt-deux baptêmes

administrés, je fis réciter aux sauvages *le pater, l'ave, le credo, les actes, les commandements de Dieu et de l'église, et les sacrements.* Il nous fallut, pour cela, presque trois heures; car je parlais en anglais, que mon interprète traduisait en tchinouck à un chef d'une autre tribu, qui, à son tour, répétait aux sauvages, dans leur propre langue, ce que je leur avais dit. Reste à savoir si l'interprétation donnée à mon anglais était bonne; je ne pouvais que l'espérer, me consolant par la pensée qu'il faut remettre au bon Dieu ce que l'on ne peut pas accomplir, et se contenter de faire ce que l'on peut.

Tout mon district, je peux dire toute la côte nord du Pacifique, se trouvait en ce moment dans une effervescence incroyable, causée par la découverte des mines d'or sur la rivière de Fraser.

Les bateaux à vapeur et les navires à voile se succédaient sans relâche, et déposaient des milliers de passagers çà et là sur tous les points de la côte. Les habitants des anciens villages élevaient leurs prétentions au niveau des circonstances, croyant que leurs towns étaient destinées à passer au nombre des cités de première classe; et là où il n'y avait que des forêts habitées par des bêtes fauves, on voyait abattre les arbres, brûler les souches, construire des huttes, bâtir des quais, chacune de ces places ayant l'espoir de devenir le point de départ pour les mines. Je vis quatre villes commencer ainsi, outre les améliorations qu'on faisait à Port-Townsend et à Whatcom qui existaient déjà. Ce dernier village se remplit tellement de monde, qui ne savait où se loger ni comment se nourrir, que l'on craignait beaucoup une émeute contre les propriétaires et les steamers.

Pendant que tout ce mouvement avait lieu sur le côté américain, la compagnie de la baie d'Hudson, depuis bien des années établie à Victoria sur l'île de Vancouver, commençait à y bâtir une ville, qui, en quelques mois, devait surpasser toutes ses rivales. La maladresse des américains, en cette occasion, fut inconcevable. Ils avaient tous les avantages naturels, et, s'ils s'étaient entendus, ils eussent eu tous les fonds nécessaires pour établir, de leur côté, une ville qui eût empêché John Bull d'enfoncer aussi profondément ses griffes sur ce sol lointain.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour s'en convaincre. La rivière Fraser, située au nord-est, se décharge dans le golfe de

Georgia, et son embouchure, en longeant la côte à l'est, n'est distante que d'une dizaine de lieues de la baie de Semihamoo; et la distance par terre, de cette baie à fort Langley, premier établissement du Fraser, est de six lieues seulement; tandis que Victoria gît à l'ouest à une quarantaine de lieues au moins du Fraser et n'a pas l'avantage de s'y unir par terre.

Si tout l'argent que les américains dépensèrent pour commencer tant de villes avait été employé à Semihamoo, ils eussent réussi à fonder une cité très-importante, dont l'absence a été un véritable désastre pour ce territoire.

Les gens de la compagnie connurent bien la faute des américains et ils surent en profiter. L'union fait la force, dit-on. Ils ne se partagèrent point; et ajoutant l'adresse à l'astuce, ils n'épargnèrent pas cette amorce si puissante, surtout pour des personnes adonnées uniquement au commerce et à la spéculation. Les steamers tous américains, ayant déchargé jusqu'ici leur marchandise humaine dans les ports de leur nation, furent engagés à se rendre dorénavant à Victoria ou à Esquimalt, où des bateaux à vapeur se trouvaient prêts pour transporter les voyageurs et les marchandises au fort Langley, situé à quelques lieues de l'embouchure du Fraser.

Sur ces entrefaites je fus appelé par mon évêque à me rendre à Vancouver pour donner la retraite aux sœurs. En arrivant à Steilacoom j'appris qu'un soldat, par une dévotion facile à deviner, était entré dans ma demeure pour se munir, avant de déserter, de quelques reliques. Mais les reliques chez-moi n'étaient pas bien précieuses : aussi dut-il se contenter de prendre ce qu'il y avait, quelques vieux rasoirs et un canif.

Mais une dévotion bien plus indiscrète fut celle qui poussa un autre à s'approprier mon cheval, le soir du quatre juillet. Je l'avais attaché à la palissade, qui entourait la chapelle, afin qu'il mangeât le peu d'herbe qui s'y trouvait. A neuf heures il était là; une demi-heure après il n'y était plus. Malgré toutes mes démarches je suis encore à savoir ce qu'il est devenu.

Le vol cependant le plus naïf, qu'il me soit permis de l'appeler ainsi, fut celui commis par un des sauvages qui m'avaient accompagné au fort en canot. Après avoir reçu son salaire en argent, et quelque linge par-dessus le marché, il partit avec les autres.

Trois heures s'étaient à peine écoulées que je le vois entrer chez moi sans frapper à la porte, comme c'est leur coutume, et sans dire un mot; il ferme la porte et s'assied à la manière des sauvages. J'étais à écrire et ne faisais aucune attention à mon visiteur, car il arrivait bien souvent que les sauvages venaient me voir et s'asseyaient ainsi, attendant que je leur donnasse une médaille ou un chapelet, ou, ce qu'ils aimaient tout autant, un peu de tabac. Cependant je m'aperçus que mon sauvage regardait fixement vers un coin de la chambre. Il se leva à la fin et se dirigea vers ce point de mon habitation. Je me retournai alors pour voir ce qu'il allait faire; et je m'aperçus qu'il prenait une paire de vieux gants que je mettais dans mes voyages. Cela fait, il les essaya, et content apparemment de lui-même, il s'en alla. Il suffit que les sauvages voient quelque chose pour qu'ils s'y attachent, quelle qu'en soit la valeur ou l'importance. Pauvres gens! il serait désirable qu'ils vissent quelque chose qui pût les attirer à une meilleure existence.

Olympia était presque toujours le terme de mes visites. Au lieu de consolation j'eus cette fois bien des désagréments. La mauvaise conduite de quelques catholiques, excessivement adonnés à la boisson, était le sujet de conversation de tout le monde; et la propagande absurde des méthodistes éloignait quelques autres de la pratique de leurs devoirs. Cela me causa une peine très-vive, et je ne savais comment y remédier. Après bien des réflexions, j'allai voir l'elder (chef du district) et lui dis que, comme je ne tourmentais personne de sa croyance, je devais m'attendre à ce que ses prêcheurs en fissent autant à mon égard; que je savais cependant qu'ils n'agissaient pas ainsi, et qu'il eût été plus convenable de s'abstenir, afin d'éviter les inconvénients qui pouvaient résulter de cette conduite qui avait, en outre, le désavantage de ne pouvoir produire aucun bien réel. Mais comme si j'avais touché la vipère avec le feu, voilà mon révérend qui devient pâle comme la cendre, écume de rage et se met dans une colère épouvantable.

— Mes prêcheurs iront où bon leur semblera ! s'écria-t-il. Nous sommes dans un pays libre, et nous ne voulons nullement être dominés par des étrangers.

Ce fut à grand'peine qu'il put proférer ces quelques paroles.

Je lui répondis aussitôt que, puisque nous étions dans un pays libre, j'étais libre aussi de dénoncer publiquement sa conduite, ainsi que celle de ses collaborateurs, et je le quittai.

Ma démarche pourra paraître étrange à ceux qui ont pour principe de ne jamais transiger avec leurs adversaires; mais il faut considérer qu'étant seul dans un district immense, je ne pouvais point me trouver partout pour défendre mon troupeau, lorsqu'il était attaqué; et que la bonne intelligence des peuplades dépendait, en grande partie, de la paix entre leurs divers ministres; cela compris, on ne saurait me blâmer d'avoir tâché de m'entendre avec eux, même au risque d'être jugé indigne de la grande mission qui m'était donnée. J'ajouterai cependant que cette espèce d'indifférence pour ce qui regarde la conversion des protestants n'était en moi que le résultat de l'expérience; c'était une conviction que j'avais basée sur le principe de la bonne foi que je devais supposer chez mes adversaires, et que je me serais bien gardé de troubler; à moins qu'ils n'en vinssent à m'interroger sur la religion : alors mon devoir était de leur répondre; et c'est ce que je faisais. Hors ce cas, je les laissais marcher à leur manière, me contentant de leur faire le bien qui pouvait dépendre de moi. C'est au bon Dieu de juger si j'ai réussi dans ma tâche.

Après avoir donné la retraite aux sœurs, je me rendis à Portland pour des affaires. C'était un samedi dans l'après-midi; au milieu de mes courses, je fus attaqué violemment de mes coliques habituelles. J'allais me jeter sur le pavé : heureusement un hôtel se trouvait près delà, j'y entrai, demandai une chambre et un médecin. Le propriétaire qui était un irlandais, avec le dévouement naturel aux gens de sa nation, surtout lorsqu'il s'agit d'un prêtre, tâcha de soulager mes souffrances, mais sans y parvenir.

— Donnez-moi du brandy (eau-de-vie) ! s'écria tout à coup un jeune homme. Il prit la liqueur, en versa sur la partie souffrante et commença à me frictionner, comme si j'avais été un morceau de cuivre qu'il eût voulu polir, ou un cheval qu'il désirait nettoyer. Oh! quelles mains! quelles étrilles ! Enfin, le médecin vint et m'administra une petite poudre, qui, en moins d'une demi-heure, me remit dans mon assiette.

Quelque temps après, j'allai le visiter pour m'acquitter envers

lui ; mais il refusa mon offre et me dit ces paroles pleines de bienveillance :

— Je suis bien payé par le plaisir de vous avoir soulagé.

A ma demande de connaître la bienfaisante médecine qui m'avait calmé si vite, il répondit que c'était de la morphine, dont je pouvais prendre un demi-grain, en cas de nouvelles attaques, et il m'autorisa à répéter la dose, après une demi-heure, si les souffrances continuaient. Je remerciai le bon Dieu de cette heureuse trouvaille; ces coliques étaient si fréquentes et m'attaquaient si inopinément, que je considérai un moyen aussi commode pour les calmer, comme une vraie faveur de la Providence. Dès lors je gardai toujours un peu de morphine sur moi et j'en prenais bien souvent, le cas se présentant en général, ou pendant mes courses, ou lorsqu'il m'était fort difficile de me procurer un médecin et des remèdes. Quatre ans environ après cette époque, je fus saisi de mon mal habituel chez un médecin français.

— Docteur, docteur, donnez-moi un grain de morphine! — m'écriai-je en me tordant comme un serpent.

— Mais, monsieur, me dit-il tout alarmé, voulez-vous vous empoisonner? De la morphine! exclama-t-il, ce n'est pas moi, en tout cas, qui vous en donnerai, vous pouvez en être sûr. Prenez ceci en attendant, c'est du vieux cognac, je vais vous préparer quelque chose que vous mettrez sur la partie souffrante, cela vous fera du bien, j'en suis sûr. Mais de la morphine! quelle idée!!

Ce bon monsieur me garda chez lui toute la nuit, en m'administrant son remède qui opéra bien lentement sur mes douleurs.

Le jour même où j'avais été si fortement étrillé par le jeune irlandais, je retournai à Vancouver, où je dus m'arrêter quelque temps et garder le lit. Pendant cette maladie, M. le grand-vicaire m'apporta un journal méthodiste à lire. Je le lus et je trouvai que l'elder d'Olympia m'attaquait d'une manière très-violente. Mais le pauvre homme dut s'en repentir bientôt et plus d'une fois. Mes réponses à ses grossièretés ouvrirent les yeux aux gens d'Olympia et des environs : ils le détestaient, le raillaient et le regardaient comme le premier descendant en ligne droite des anciens pharisiens. Au bout de six mois, il fut obligé de quitter le district, bien que toutes ses propriétés se trouvassent dans les environs.

Trois journaux protestants reproduisirent mes réponses; et

l'un d'eux, édité par M. Hibben, dont j'ai déjà parlé, publia spontanément un article, auquel mon antagoniste ne s'attendait certainement pas.

Le seul journal dont l'éditeur passait pour catholique ne publia mes articles que longtemps après, et les fit précéder d'une préface peu flatteuse pour moi, et tout à fait en faveur de mon grossier assaillant. Le respect humain le fit se ranger du côté qu'il croyait le plus fort, mais qui effectivement était le plus faible, parce qu'il n'était pas basé sur la justice ; aussi eut-il la mortification, bien pénible pour lui, de voir son protégé déchu, quoique, pour une considération inavouable, il lui eût sacrifié la vérité et la liberté. C'est toujours ainsi que la lâcheté reçoit sa récompense.

Cette discussion ne fut pas sans quelques avantages. D'abord les non-catholiques virent bien que je n'étais point là pour établir l'inquisition, comme le brave homme, pour exciter leurs préjugés, voulait le leur persuader. Ensuite j'eus une preuve de plus de la liberté de la presse américaine qui, lorsqu'elle n'est pas influencée par l'esprit de parti, est la plus libérale que l'on connaisse. Les exemples ne manquent pas ; mais ils exigeraient, à eux seuls, un livre à part. Je me contenterai d'en citer un seulement (1). Il me

(1) « Rev. Father Rossi. — We are sorry to learn that the Rev. Father Rossi has been advised by his physicians to seek a change of climate. With most of the outward signs of health, he has nevertheless long been a martyr to a very painful disease. Last spring he had a severe surgical operation performed upon him, but on account of the exposure and constant travel demanded by the great extent of country embraced in his mission—extending from Vancouver on the Columbia river to the lowest settlement on the Sound — the relief he experienced has proved only temporary. His destination, we understand, will probably be Europe. The departure of Father Rossi will be a source of regret throughout the Sound. His amiable manners, his kindness of heart, and his zealous endeavors to promote the moral and spiritual welfare of the people, have gained him the esteem and confidence of all. Coming, as he did, among a population composed of but few Catholics, he has succeeded to a wonderful extent in doing away with the prejudices which most Protestants entertain against the Roman Church; and by his sermons, his lectures, and the purity of his private life, he has exerted an influence on our community that will be felt long after he has left us. We join with his numerous friends in wishing him restored health and a pleasant journey. »

concerne, et à ce titre j'hésiterais à le reproduire, si je pouvais prouver autrement que les vertus du peuple américain bien élevé. l'emportent même sur leurs préjugés de secte.

Cet article fut écrit dans le Puget Sound Hérald plus d'un an après l'époque dont je parle, à l'occasion de mon départ et pour les motifs qu'il assigne. Il est en anglais : je le laisse tel qu'il est, parce qu'il ne pourrait que perdre infiniment par la traduction et que, d'ailleurs, la plupart de mes lecteurs connaîtront suffisamment cette langue pour le comprendre ; dans le cas contraire, qu'ils me pardonnent, je ne peux pas me résoudre à traduire mon éloge.

Une des grandes objections que l'esprit de secte oppose au catholicisme dans les États-Unis, c'est la conduite du clergé du Mexique et des pays espagnols dans l'Amérique du Sud. — Je suis convaincu que leurs déréglements ont été fort exagérés; je disais un jour à un protestant (1) qui insistait beaucoup sur ce point : Et quand même tout ce que vous affirmez avec tant de force serait vrai, je ne vois pas quelle conséquence vous pourriez avantageusement en tirer contre le catholicisme.

— La conséquence, me répondit-il, la voici : Je ne pourrais jamais me persuader qu'une religion est bonne et divine, lorsqu'elle a des ministres aussi mauvais.

— Notre manière de raisonner n'est pas la même, repartis-je ; je crois au contraire que cela n'est qu'un argument de plus en faveur de cette même religion.

— Comment cela? — demanda-t-il.

— Si la bonté et la divinité du catholicisme, repris-je, dépendaient de la bonté de ses ministres, il aurait cessé d'exister depuis longtemps, car l'histoire nous apprend que dès sa naissance et pendant tous les temps jusqu'à nos jours, il eut dans chaque siècle de mauvais ministres. Il n'y a pas une hérésie, ni un schisme, qui n'eût son origine ou son support parmi eux. Malgré cela, nous voyons que le catholicisme a toujours progressé, et ne cesse de se répandre sur toute la surface du globe. La mauvaise conduite de quelques membres d'un clergé, et même celle de tout le clergé d'un pays, ne saurait donc porter atteinte à sa divinité.

(1) Je viens d'apprendre que ce pauvre malheureux a été tué tout récemment sur le seuil de son bureau par un certain Howe. Il s'appelait J.-B. Kendall.

— Mais toute secte, toute religion pourrait dire la même chose, répartit-il.

— Pas le moins du monde, répliquai-je, car nulle secte, nulle religion ne fut combattue, persécutée et tyrannisée au dehors et déchirée au dedans comme le catholicisme ; et bien souvent il se trouva en lutte contre les grands et les puissants du monde qui usaient de leur pouvoir pour l'accabler, tandis que dans son propre sein il s'occupait à supprimer des erreurs qui menaçaient de l'ébranler dans ses fondements. La seule histoire de l'arianisme devrait suffire pour vous en convaincre, sans recourir à des faits récents, dont le récit pourrait blesser vos opinions, que je veux ménager. Je conclus donc qu'on ne saurait invoquer avantageusement votre argument contre le catholicisme, sans prouver en même temps qu'il sanctionne la mauvaise conduite de ses ministres, ce qu'il vous sera impossible d'établir.

XII

QUELQUES AVENTURES.

Mon absence fut plus longue que l'état de ma mission ne le permettait. Cette fois je m'y rendis par une autre route. Le steamer *Pacific* allait partir de Portland pour Victoria par la voie du Columbia, de la mer Pacifique et du détroit de Juan de Fuca ; et c'est sur ce navire que je m'embarquai. Nous eûmes la bonne fortune de trouver l'embouchure du Columbia assez paisible, et la mer au large assez tranquille.

A peine a-t-on doublé le cap *Désappointement*, en suivant la côte au nord, qu'on trouve le cap et la baie de Shoal Water au 46° 32′ ; au 46° 54′ à peu près on rencontre le Havre de Gray, où se déchargent la rivière de Chehalis et celle de Satrop. Plus loin, au 47° 20′ vient celle de Quinaiult, qui n'est qu'une branche du lac de ce nom, situé à quelques lieues dans l'intérieur. D'autres petites rivières suivent le long de la côte ; on y rencontre aussi des îlots jusqu'au cap *Flattery* au 48° 22′ que l'on double pour entrer dans le détroit de Juan de Fuca.

Pendant bien des années, depuis 1592, dit-on, les espagnols croyaient que ce détroit était un passage à l'océan Atlantique ; et pour ce motif il fut exploré par eux plus d'une fois, ce qui explique pourquoi ce détroit lui-même et toutes ses îles portent des noms espagnols. On a déjà dit que ses eaux se confondent avec celles de l'Amirauté et de la baie de Puget.

Au nord, à une quarantaine de lieues de son entrée, se trouve Esquimalt, où notre embarcation va mouiller.

Le steamer n'allant pas plus loin, je dus en prendre un autre. En attendant, je visitai les pères oblats dans leur mission tout récemment fondée sur le chemin qui mène d'Esquimalt à Victoria, où je me reposai pendant quelques heures.

Quelle métamorphose ! En avril 1858, je touchais par hasard à cette place, et l'on n'y voyait que le fort de la compagnie de la baie d'Hudson, quelques chaumières pour les canadiens français attachés à son service, et la maison de monseigneur Demers, le tout en bois. Maintenant, six mois après, on y voit une grande et importante ville établie contre toute attente, et dont la fondation ne fut que le résultat de l'industrie et de l'énergie combinées avec la persévérance et l'union.

L'*Elise Anderson* me transporta à Port Townsend. Quel misérable steamer ! Quoique neuf, solide, propre, il était détestable, étant mal construit. Il roulait, à ne jamais permettre à personne de rester debout. Heureusement je n'avais que six heures de traversée à faire. Je gardai le lit tout le temps et non sans peine.

Au moment où j'y arrivai, l'aspect de mon district était on ne peut plus triste. Les vieux villages et les nouvelles villes marchaient à grands pas vers leur décadence. Tout le monde s'en allait; les bâtiments, changés en nids à rats, tombaient faute de réparations. Cela faisait peine à voir. Tant de milliers, tant de millions de dollars jetés au vent, pour ainsi dire. Les neuf dixièmes de ceux qui avaient fondé leurs espérances sur la découverte des mines furent désappointés. Mais comme en Amérique un homme n'est jamais ruiné pour toujours, et que si aujourd'hui il perd son dernier sou, demain il peut commencer de nouveau à bâtir sa fortune, mes paroissiens temporaires se retirèrent courageusement, qui en Californie, qui à Victoria, et qui ailleurs, pour se remettre de leur déroute. Partout où j'allais, je ne voyais que les traces d'un peuple qui avait voulu jadis arriver au faîte de l'opulence, mais qui en avait manqué le chemin.

A Whatcom, surtout, les choses étaient dans un état vraiment pitoyable. Que l'on juge par ces faits comment les affaires s'y passaient en ce moment : 40,000 pieds de bois scié furent vendus pour 400 fr. tandis qu'on les avait payés au moulin 250 fr. les mille

pieds. Des bâtisses qui coûtaient chacune de 50,000 à 100,000 fr. se vendaient 1,000 fr. et moins encore, et parfois on n'en trouvait aucun prix. Ce serait à ne pas y croire si je n'en avais été témoin oculaire.

Je m'arrêtai ici quelque temps, et logeai chez un américain marié à une irlandaise. Ils avaient deux petites filles à qui le père, professant la secte méthodiste, ne voulait pas permettre d'être baptisées, malgré le désir de la mère. Il m'était pénible de voir ces pauvres enfants privées de la grâce de la régénération par la faute de leur père. Pour amollir son cœur, j'essayai tout ce que put me suggérer mon devoir et l'affection que je portais à ces pauvres enfants. Chaque matin je les habillais, je leur lavais les mains et la figure, je les peignais, je les servais comme une femme de chambre. La mère, fort occupée à préparer le déjeûner pour une quinzaine de personnes, ne pouvait donner un instant à ses filles, qui, ne sachant discerner encore le bien du mal, étaient fort étourdies et faisaient beaucoup de bruit. Quant à leur père, il entrait et sortait sans s'occuper d'elles, en apparence, mais pour les surveiller afin qu'elles ne fussent pas baptisées.

Il semble que, dans les États-Unis, le protestantisme en général ait rejeté la doctrine du baptême. On ne trouve, encore, chez les diverses sectes, aucune négation formulée sur ce sujet : mais les différentes interprétations qu'elles donnent aux paroles dont le Sauveur fit usage en instituant ce sacrement, nous portent à croire qu'elles en nient au moins la nécessité, ce qui est confirmé par leur pratique ; car aucune ne recommande le baptême pour les enfants. On pourrait citer quelques exceptions parmi les épiscopaliens ou anglicans, mais ce ne sont que des exceptions.

Une fois que les enfants ont été négligés, il est bien difficile de les ramener plus tard à se soumettre à recevoir ce sacrement. Quelques adultes le reçoivent à l'occasion des camp-meetings, mais rarement. D'ailleurs, s'ils ne croient pas le baptême nécessaire, il n'y aurait aucune raison pour les y assujettir. De sorte qu'on peut conclure de tout ceci, chose terrible à penser ! que les trois quarts de nos frères séparés ne sont pas baptisés.

Pendant que mon méthodiste refusait de me laisser christianiser ses filles, un autre méthodiste me demandait de le marier à une jeune irlandaise. C'était le premier mariage mixte que j'allais

célébrer dans ce district. Après être convenu de toutes les conditions imposées à cette sorte d'union, je me rendis au lieu destiné pour la cérémonie. Je l'avais à peine terminée, que les hommes présents, qui n'étaient pas peu nombreux, sautèrent au cou de l'épouse et l'embrassèrent à ne plus en finir. On me dit ensuite que c'était l'usage du pays, et que le ministre était toujours le premier à s'y soumettre.

La soirée se passa en réjouissances et en charivaris à choquer les oreilles les moins musicales; comme on le voit, les orchestres discordants qui nous choquent si fort, ne sont pas toujours, dans ce pays, un signe de désapprobation ou de blâme.

Deux jours après, je m'embarquai, avec une bonne partie des personnes qui avaient assisté au mariage, sur le steamer *Constitution,* qu'on avait tiré des rochers de Victoria. Tout le monde se rendait à Olympia pour la législature. En attendant, les réjouissances, auxquelles je venais d'assister, continuaient encore sur le steamer. Les hommes buvaient sans relâche, et ils burent tant et si bien qu'à la fin leurs têtes en ressentirent le mauvais effet.

Tout à coup j'entendis arrêter le steamer, et je vis tout le monde courir vers la proue : je courus à mon tour. La confusion était à son comble. On jetait des cordes hors du vaisseau, on laissait descendre des lignes suspendues à des poulies, quelques-uns se préparaient à se jeter dans la mer, d'autres s'écriaient : — Il est noyé. Etonné de tout ce bruit, je m'informai à la fin de la cause, et l'on me dit que judge..... était tombé dans la mer. Le nouveau marié et un autre homme, tous les deux amis intimes du judge, étaient sur le point de s'élancer dans la mer, lorsque je les saisis de toutes mes forces à travers le corps et les tins serrés pour les en empêcher, car j'étais sûr qu'ils se seraient noyés. Ils blasphémaient, juraient, me priaient de les lâcher, et étaient près de se soustraire à mes trop faibles efforts, lorsque tout le monde s'écria enfin *hourra*, *hourra*, rit aux éclats et entoura le judge, qui avait eu la bonne chance, en tombant, d'attraper une corde suspendue en dehors du navire. Ce bain froid lui fit beaucoup de bien pour le moment, car il fut dégrisé.

Pendant qu'il était près du feu et qu'il changeait ses habits, je me hâtai de lui donner une courte leçon, et, de son côté, il me promit de ne plus boire dans la journée. J'en fis autant auprès

des autres; je les connaissais tous : puis je me rendis chez le marchand de liqueurs et le priai de fermer sa taverne ambulante, afin de prévenir d'autres malheurs qui auraient eu lieu sans aucun doute, si tout ce monde avait continué à boire de la sorte. Mais l'amour du gain lui fit négliger mes avis, et les conséquences furent telles que, sans être prophète, je l'avais prévu et prédit.

Le steamer s'arrêta à Port-Townsend, d'où il ne devait partir que le lendemain. Nous étions à la nuit tombante. Une personne de la compagnie vint en ce moment me prier de faire tout mon possible pour empêcher le judge de débarquer, parce qu'il y avait, disait-on, dans le village, beaucoup de monde qui lui en voulait, et qu'il était plus que probable que s'il descendait à terre, dans l'état d'ivresse où il se trouvait, quelque catastrophe eût pu s'ensuivre. Je m'approchai de lui et lui dis : — Eh bien, judge, si nous descendions au salon, qu'en dites-vous? — C'est bien, — me dit-il; et prenant mon bras il descendit avec moi. Il me tire alors dans sa cabine, me jette les bras au cou et m'exprime les plus vifs sentiments d'amitié. Il était repoussant. Sa longue barbe toute couverte de bave, son haleine sentant le whiskey, c'était à révolter un estomac de fer. Cependant j'étais là : je ne pouvais bouger au risque de le froisser et de détruire ainsi le bien que je voulais lui faire. Je l'engageai sérieusement à se coucher et j'y réussis presque. Déjà il commençait à se déshabiller quand, s'arrêtant tout à coup : — Où est mon pistolet? — me demanda-t-il avec une violence difficile à dépeindre. Je répondis que je l'ignorais complètement. Il se mit alors dans une colère qui me fit trembler. Heureusement pour moi, l'ami qui me l'avait recommandé survint en ce moment et l'assura que c'était lui qui avait le pistolet. Dès ce moment il n'y a plus moyen de lui résister; il veut avoir son arme à l'instant. On la lui donne, et il la manie avec beaucoup de négligence; je recule effrayé, de peur qu'un accident ne vienne finir mes jours. — Ne craignez pas, father Rossi, me dit alors le judge, je vous aime trop pour vous tuer. — Enfin je réussis à le mettre au lit, et ainsi cessa tout danger.

Bien malheureusement, l'usage, je dirai mieux, l'abus des breuvages alcooliques cause tous les jours des désordres infinis en Amérique. Les uns, poussés par le besoin d'excitement; les autres, tentés par le désir d'oublier leurs malheurs; beaucoup,

entraînés par le mauvais exemple; le fait est que l'ivrognerie y est excessivement répandue. L'amour du gain y a contribué avec trop de succès; mais c'est à l'Europe que l'Amérique est redevable, en grande partie, de ce genre de désordres. Le commerce de vins et de liqueurs n'est exercé, en général, que par des européens, et a très-souvent produit des fortunes immenses à ses exploiteurs. Si du moins l'on vendait des vins et des liqueurs purs : mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'on débite là des boissons adultérées et factices, et bien souvent préparées avec du poison.

La philanthropie et l'idée puritaine se sont emparées en Amérique de la réforme de ce vice; malheureusement l'une s'en est servie pour atteindre un but égoïste, et l'autre a poussé trop loin ses préceptes : de cette manière elles ont échoué dans leurs efforts. Le catholicisme, toujours ferme contre ces abus, tâche de modérer l'usage des boissons fortes en prêchant les lois raisonnables d'une sage tempérance; et il faut espérer qu'il réussira ainsi plus facilement à détruire les mauvais effets de l'influence de Bacchus.

C'est toujours une erreur très-grande, en religion aussi bien qu'en politique, en morale aussi bien qu'en économie politique, de défendre une chose quelconque, parce que bien des gens en abusent. Cela montre généralement la faiblesse et l'impuissance : car il est plus facile de détruire que de réformer. D'après un tel principe il n'y aurait rien ici bas qui fût exempt de proscription. Qu'y a-t-il même de si sacré, dont l'homme n'abuse pas? La société a besoin de réformes, et non pas de destruction. L'homme ne se règle jamais si bien que lorsqu'il imite, de son mieux, son créateur. Après le déluge, Dieu dit à Noé qu'il ne voulait jamais refaire une chose semblable; et pour ne pas l'oublier (ce qui lui était impossible) il lui dit qu'il établirait l'arc-en-ciel qui lui rappellerait sa promesse (1). Ce n'est pas que Dieu puisse se repentir; mais c'est pour nous donner un exemple de modération. Les hommes étaient méchants avant le déluge; Dieu les détruisit. D'autres viennent après; est-ce qu'ils sont meilleurs? Non. Donc qu'on emploie la réforme, car la destruction ne produit aucun bien. Il me semble que cela était la pensée du bon Dieu.

Le lecteur sait déjà que Steilacoom est situé presque au com-

(1) Gen. IX.

mencement de la baie de Puget, et qu'aux environs de Port-Townsend se trouvent bien des localités que je dois desservir : ce village est plus central que l'autre. De plus, dans un cas de nécessité, les fidèles de Steilacoom et d'Olympia pouvaient facilement avoir recours aux pères oblats, tandis que ceux qui étaient vers Port-Townsend devaient faire un très-long voyage pour venir me chercher à Steilacoom. Toutes ces raisons ajoutées à l'opportunité qui se présentait de bâtir une église à Port-Townsend me décidèrent à y transférer ma résidence.

Il s'y trouvait un irlandais qui avait été engagé par le chef collecteur des douanes à prendre la direction de l'hôpital de la marine. Qu'on n'aille pas croire que ce fût un établissement tel que ceux que nous voyons dans nos villes. C'était tout simplement une construction en bois, destinée à recevoir les matelots américains qui arrivaient malades dans ces parages. Ce monsieur irlandais, fervent catholique et homme très-influent, s'empressa de m'offrir sa table et son logement et 100 fr. par mois pendant le temps que je demeurerais dans cette mission, ce qui dura presque un an. Ensuite il me proposa de bâtir une église et y contribua immédiatement pour 500 fr. Puisse Dieu bénir Doctor Patrick O'Brien, c'est son nom, aussi bien que sa famille jusqu'à la dernière génération ! C'est le vœu de mon cœur pour son bonheur, et le simple hommage de ma reconnaissance pour ses bienfaits.

Je reprends le fil de mes courses, qu'il faut terminer avant que la saison devienne plus rigoureuse. Il faisait déjà froid; c'était en décembre. Il me restait encore à visiter l'île de Whidbey et celle de Coomaño. Je me rendis, en canot, du Fort-Townsend à la première de ces îles; le trajet est de trois lieues environ. J'y arrivai vers la brune : mais la famille catholique chez laquelle je voulais aller, demeurait à deux lieues du rivage. Je laissai dans une maison méthodiste la boîte qui renferme mon autel et, avec mon lit portatif sur le dos, je m'acheminai vers ma destination. Il était déjà cinq heures du soir; je marchais péniblement; à peine pouvais-je voir le chemin. Il y avait une longue forêt à traverser. J'y entrai, et je me dépêchais à la passer; mais mes efforts étaient paralysés par la nuit qui devint si épaisse, que je ne savais plus où mettre les pieds. La pensée de rester dans la forêt pendant la nuit ne me souriait guère. J'étais trempé par la pluie, qui par

surcroît rendait le chemin très-bourbeux. Après avoir marché longtemps encore, je commençai par me demander où je pouvais être et si je ne m'étais pas égaré. Je n'étais nullement à mon aise. Pas de maison, pas d'abri où je pusse me retirer; personne à qui m'informer de la route que je devais suivre; je marchais presque à tâtons. La faim aussi me tourmentait, et la fatigue commençait à m'affaiblir. Toutefois je marchai encore, mais mon anxiété croissait de plus en plus. Avais-je peur? Craignais-je quelque chose? Il m'eût été bien difficile de le dire. Si les sauvages m'avaient connu, certes, ils ne m'eussent point offensé; mais ils pouvaient dans l'obscurité me croire un yankée, ou une bête fauve, et ainsi me tirer de près, sans se donner la peine de me reconnaître auparavant. Peut-être aussi quelque animal des forêts, se sentant affamé, pouvait m'assaillir pour apaiser sa faim; enfin un vague sentiment de crainte me saisissait; j'aurais aimé à me trouver abrité. Au fond de mon âme cependant j'étais content: je savais que la divine protection pouvait me défendre contre tous les dangers; et je me résignais déjà à rester là, lorsque j'aperçus une petite lueur au loin. Je me hâtai de la rejoindre. A mesure que je m'en approchais, la forêt devenait moins épaisse; enfin, j'atteignis une mauvaise palissade, et je reconnus la maison que je cherchais. Aussitôt j'appelle de toutes mes forces! — M. Cullen, M. Cullen! — Pas de réponse. Je m'approche de l'habitation et je répète mon appel. Une voix masculine qui part de l'intérieur de la chaumière me demande: — Qui êtes-vous? — Je lui répondis: — Father Rossi. — Mon homme ouvre immédiatement la porte; et il serait presque impossible de redire toutes les exclamations de joie, de bienvenue, de bonheur que lui et sa femme exprimèrent en voyant le prêtre venir chez eux dans une saison aussi avancée et par un temps aussi mauvais. Tout leur regret était, disaient-ils, de ne pas pouvoir m'offrir un logis plus convenable. Mais je me trouvai déjà si heureux de leur accueil, que je commençai presque à oublier la nécessité de me loger.

Leur habitation consistait en une seule pièce. La pauvreté, dans son expression la plus complète, y régnait. Le mobilier se composait d'une table, de quelques escabeaux, d'un lit et d'une couchette pour trois enfants; voilà tout.

Cette hutte était construite de blocs primitifs, placés les uns sur les autres. Les ouvertures qui résultaient de l'inégalité des blocs

étaient remplies de mousse, de haillons et de papier. Pendant que la femme apprêtait mon souper, le mari m'aidait à sécher mes habits. Nous étions tous occupés autour de la cheminée qui était bâtie sur le principe de la plus stricte économie; elle était formée de bois et de mortier. Les enfants paraissaient bien heureux; ils ne regrettèrent pas l'occasion qui se présentait de souper de nouveau, et ils me tinrent bonne compagnie pendant le repas. Cependant leur mère, aidée aussi par leur père, s'occupait à préparer le lit: c'était la grosse affaire et celle qui lui causait le plus de soucis. Devinant l'intention de ces bons époux, je leur dis de ne pas se déranger, que j'avais mon lit avec moi. Il ne fut pas possible de leur résister : il me fallut accepter le leur. —Mais où dormirez-vous?— leur demandai-je. —Oh! pour cela ne soyez pas inquiet, nous trouverons bien où dormir. Seulement soyez assez bon, father Rossi, de prendre cet enfant avec vous. — Et là-dessus ils sortirent pour me donner le temps de me coucher. Quelques instants après ils rentrèrent. J'étais passablement curieux de savoir où ils se coucheraient.

Au pied du lit se trouvait la couchette des enfants. Ce fut là qu'ils se couchèrent ou plutôt qu'ils s'accroupirent, tout habillés, ayant leur tête et leurs épaules sur mon lit, de sorte que je ne pouvais m'étendre sans interrompre leur sommeil. L'enfant, de son côté, ne fit pendant toute la nuit que me donner des coups de pied, et parfois des soufflets. On comprend que je passai une nuit blanche, rendue plus blanche encore par la lueur et le petillement du feu allumé dans la cheminée.

A l'aube du jour nous nous levâmes; et pendant que le mari allait chercher mon autel, la femme habilla les enfants et nettoya l'appartement, qui, au bout de quelques heures, fut converti en église. Au retour du mari, la femme sortit avec les enfants afin de lui donner le temps de se confesser; et lorsqu'il eut rempli cet acte de piété il alla prendre la place de sa femme afin qu'elle en fît autant. Pendant la messe, ils communièrent. Le déjeuner terminé, je me dirigeai vers une petite anse appelée Pennscove pour m'embarquer dans un canot qui devait me transporter à l'île de Coomaño.

Quatre sauvages furent engagés pour faire cette traversée de quatre lieues environ. Au moment d'entrer dans le canot, étant déjà fort mouillé par la pluie qui tombait encore, une sauva-

gesse, prévoyant qu'avant la fin du voyage je serais réduit à la condition des poissons sans en avoir les qualités, s'empressa de me présenter un parapluie. Je lui fus d'autant plus reconnaissant que c'était la première fois que nous nous voyions. Malgré tous ses défauts, la nature humaine a de bons instincts, même chez les sauvages!

Lorsque le temps est au beau, il est vraiment agréable de voyager en canot dans ce pays. On a alors le loisir de considérer la nature et son auteur dans une succession infinie de beautés qui vous enchantent, qui vous ravissent. A l'époque où j'étais encore novice dans cette manière de voyager, je n'étais jamais à mon aise dans ces frêles embarcations, mes nerfs étaient constamment tendus, tant était grand mon état d'appréhension; je craignais toujours de voir s'abîmer la misérable pirogue qui me portait. Cette sensation m'accompagnait surtout, quand le canot était manié par des blancs; car, il faut le dire, ils n'en connaissent pas la nature et ils sont complètement étrangers à la manière de le gouverner. J'ai eu l'occasion de faire cette remarque, spécialement au temps de l'excitation causée par la découverte de l'or du Fraser. Beaucoup de blancs, fatigués d'attendre les steamers ou ne pouvant payer les frais du passage, s'embarquaient en canot, et furent victimes de leur maladresse et de leur imprudence. Mais avec les sauvages je m'étais habitué à voyager en canot et je m'y trouvais tout à fait à l'aise et fort tranquille. Pendant le voyage, je chantais, je lisais, j'étudiais, je priais. Cette manière de voyager était devenue un amusement pour moi.

L'adresse des sauvages à manier un canot est admirable. Connaissant parfaitement les changements des vents et leurs effets, s'ils refusent de s'exposer sur la mer, il est certain que le temps est dangereux pour l'embarcation. Si, au contraire, ils partent, malgré vos appréhensions, vous n'avez rien à craindre du côté de la mer. En voyageant, ils chantent, mesurant leur temps avec l'aviron, tout en poussant la pirogue. Quand il pleut et qu'il fait mauvais, comme il m'arriva dans cette traversée, alors le voyage est fort désagréable, car on est non-seulement mouillé, trempé par la pluie, mais on est en outre assis dans l'eau qui coule de tous côtés au fond du canot.

Ce fut en cet état que j'arrivai à l'île de Coomaño, où je m'arrêtai deux jours. Le moulin dans cet endroit était tenu par trois catholiques d'origine irlandaise, mais nés dans les possessions anglaises du Bas Canada. Ils tâchèrent de me remettre des fatigues que j'avais essuyées les jours passés. Je pus admirer la beauté des mâts qu'on préparait, en cet endroit, pour les envoyer en Europe. Il y en avait de 150 pieds de long, ayant 36 pouces de diamètre à la pointe.

L'exercice de mon ministère terminé, j'allai, toujours en canot, à la rivière Snohomish, où les pères oblats venaient de commencer l'établissement d'une mission. Je ne crois pas avoir jamais vu un plus misérable site que celui-ci. Pour me rendre chez les bons pères, on était obligé de traverser des marécages, où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, bien heureux quand on rencontrait quelques arbres tombés de vieillesse et tout couverts de mousse, sur lesquels on pouvait marcher.

Ce nouvel établissement se composait d'une hutte, construite au moyen d'écorces d'arbres, de quelques planches et de touffes de paille. L'intérieur était en harmonie avec le dehors. Quelque escabeaux, une table et une cheminée d'une nouvelle invention, tel était l'ameublement et le confort que présentait cette habitation ; il y avait une petite pièce, où l'on mangeait, où l'on étudiait et où l'on recevait les visiteurs ; une autre, non moins exiguë, qui servait de chapelle, et enfin des trous de huit pieds de long sur six de large servaient de chambres à coucher. Chacune de ces chambres renfermait une espèce de boîte de sept pieds de long sur trois de large, et de la hauteur de six pouces, dans laquelle on avait placé un sac rempli de paille, un oreiller de même espèce et quelques couvertures en laine bleue. Il va sans dire que là, comme en beaucoup d'autres lieux semblables, j'eus, pendant toute la nuit, une nombreuse compagnie de souris qui passaient et repassaient sans cesse sur mon visage, sans se gêner le moins du monde.

Ces bons pères ont, certes, un grand mérite en s'exposant à tant de privations pour faire du bien à de pauvres créatures, dont ils partagent toutes les misères ; ils n'ont cependant à attendre d'autre récompense, ici-bas, que le bonheur d'avoir adouci l'infortune de leurs semblables, en les initiant aux vérités de la reli-

gion et en leur faisant ainsi, autant qu'il dépend d'eux, goûter les délicieuses consolations de la foi.

A la distance d'une vingtaine de mètres, tout autour de la chaumière des pères, s'élèvent les cabanes des sauvages, dont la malpropreté, jointe aux exhalations marécageuses de ce bas-fond, rend l'atmosphère insupportable à l'odorat.

Le lendemain, je quittai ce triste séjour, et prenant les Bouchés du Coomaño qui vont s'unir aux eaux de l'Amirauté et de Puget, je m'en allai passer la Noël à Steilacoom, à cause de la chapelle qui se trouve en cet endroit. Tout se passa, ce jour-là, avec ordre, sauf quelques libations un peu trop libérales que se permirent nos soldats, au delà de ce qui était raisonnable, et qu'ils expièrent depuis au cachot. Je dînai, comme de coutume, avec les officiers. Un d'eux avait levé le coude un peu trop souvent, et la tête aussi lui tournait quelque peu, pendant que ses jambes ne le soutenaient pas suffisamment. Vers 7 heures du soir, il voulut aller, à cheval, voir un ami par un chemin très-difficile. Je tâchai de le persuader à rester chez lui, car en s'aventurant ainsi il courait, outre le danger de s'égarer, celui plus grand de se faire du mal.—Father Rossi, me dit-il, je veux bien vous donner mon âme, mais mon corps je le garde pour moi. — Malheureusement pour lui il ne me donna ni l'un ni l'autre.

Sur ces entrefaites je fus appelé, par des lettres très-pressantes, à me rendre à Teekalet, pour administrer un malade. Il me fallut trois jours de voyage pour y aller. Au moment où j'entrais dans sa chambre, il était assis sur son lit.

— Eh bien, lui dis-je, comment êtes-vous, Patrick ?

— Je suis bien, me dit-il; je vous ai fait chercher, parce que je croyais que votre présence me ferait du bien.

J'étais sur le point de me fâcher; car c'était un peu trop de me faire voyager six jours, dans le cœur de l'hiver, pour la satisfaction de se sentir mieux. Mais sa naïveté apaisa ma mauvaise humeur.

Je fus obligé alors de retourner à Steilacoom et, de là, à Olympia, pour assister à l'assemblée législative, à laquelle nos sœurs de charité avaient présenté une pétition pour être incorporées au territoire ; et monsieur le grand-vicaire m'avait écrit de faire mon possible pour obtenir cette faveur. Le bill vint sur le tapis dans

l'assemblée des députés, et après bien des discussions, la majorité vota contre ses dispositions.

Je ne fus pas même témoin de tout cela. Une visite à tous les membres de deux chambres était nécessaire pour leur faire connaître la nature de la demande, la nécessité de l'admettre, l'inconséquence de la refuser et bien d'autres choses. Il me fallut huit jours pour accomplir ces démarches, qui, grâce à Dieu, réussirent à la satisfaction de l'évêque et des sœurs.

C'est une chose digne de remarque, car cela fait voir que le peuple américain est essentiellement libéral et se laisse facilement guider par la persuasion ; et s'il arrive qu'il commette une erreur, par un motif ou un autre, il est prêt à revenir sur sa décision, fût-ce même en faisant une nouvelle loi. Le bill en question, par exemple, avait été rejeté, parce qu'ils croyaient y voir une espèce de désir de la part des sœurs d'être reconnues comme religieuses : ce qui certes eût été contraire aux principes de la constitution qui n'admet aucune religion. Mais aussitôt qu'ils furent convaincus que ce n'était que pour régler leurs affaires temporelles que les sœurs faisaient cette demande, ils reprirent de nouveau le bill en considération et le votèrent à l'unanimité. Je ne crois pas que nos soi-disant libéraux en feraient autant. Afin de comprendre un peu le mandat qu'ils se sont donné, il leur faudrait bien faire un voyage en Amérique, pour y apprendre la véritable liberté.

XIII

SOCIÉTÉS SECRÈTES.

Il était temps que je commençasse à bâtir une église à Port-Townsend, pour laquelle j'avais déjà recueilli cinq mille francs : somme qui ne suffisait pas, mais qui était bien considérable si l'on pense que la population de ce village ne dépassait pas deux cents personnes, dont quinze à peine étaient catholiques. Cependant l'église fut bâtie; jolie petite église que je nommai : *Étoile de la mer,* parce qu'elle était située à une centaine de mètres du rivage, que c'était le premier édifice que l'on voyait en venant de l'océan Pacifique et de la baie de Puget, et qu'enfin j'avais promis à la très-sainte Vierge, que je me plaisais beaucoup à invoquer la belle *Étoile de la mer,* de donner ce nom à la première église que je pourrais faire bâtir dans ces parages.

Vers ce temps j'avais marié un américain à une irlandaise, qui étaient venus de Teekalet à Port-Townsend exprès pour cela. Après la cérémonie, les nouveaux mariés m'invitèrent à les accompagner chez eux. Presque tous les ouvriers de Teekalet nous attendaient sur le quai pour régaler les jeunes époux du charivari d'usage. Les *hurrahs* réitérés et les détonations d'un vieux canon qu'ils tirèrent, au point de faire trembler les bâtiments d'alentour et de réveiller tous les échos des profondes solitudes boisées des environs, n'en furent que le commencement. La soirée, toutefois, se passa sans la moindre apparence de réjouis-

sance, malgré tous les préparatifs des ouvriers et des nouveaux mariés eux-mêmes. J'en étais fort étonné; et pensant que c'était ma présence qui les gênait, je ne pus m'empêcher de manifester mon appréhension à ce sujet; on ne me dit pas le contraire.

Aussi le lendemain, pour mettre tout le monde à l'aise, je m'en allai à un établissement sur le canal de Hood pour baptiser un enfant. Sa mère, qui était irlandaise, m'avait fait chercher; mais son père, qui appartenait au nombre de ces bigots qui veulent exclure du ciel tous ceux qui ne pensent pas comme eux, s'y opposait. On dut se contenter d'ondoyer l'enfant dans un moment de liberté qui nous fut laissé, et de remettre les cérémonies du baptême aux soins du bon Dieu.

Une vieille femme irlandaise était venue avec moi pour être la marraine. A notre retour, les matelots s'arrêtèrent sur le rivage pour faire du feu, la nuit étant extrêmement froide; je fis comme eux et j'allai à terre pour me chauffer, laissant la vieille femme endormie dans le bateau. La voile était déployée : tout à coup le vent emporta notre embarcation. Nous nous mîmes à crier pour éveiller notre compagne de voyage; mais elle ne sut que faire Heureusement elle n'était pas nerveuse. Nous lui criâmes de s'emparer du gouvernail et de le tourner à sa droite pour diriger le bateau vers nous. Elle obéit, mais le vent et la marée l'entraînaient de plus en plus au large. Je dis alors au chef-matelot, qui était un anglais, de se jeter à la nage pour sauver la femme. — Ma foi, dit-il, il fait trop froid. Qu'on la laisse aller; l'embarcation heurtera quelque part, et alors elle pourra en sortir. — Que de fois n'ai-je pas regretté de n'être point nageur! A peine pouvait-on voir au clair de lune la voile battue par le vent. La seule chose qui me restait à faire c'était d'invoquer mon *Étoile* qui m'avait tant de fois secouru lorsque tout semblait perdu. Je restai dans l'incertitude et l'angoisse pendant une vingtaine de minutes, mais peu à peu l'embarcation changea de direction, et elle finit par faire voile de notre côté. La femme avait bien entendu nos cris, mais elle ne savait encore à quoi s'en tenir sur la direction à donner au gouvernail. Elle s'y prit mal d'abord, puis mieux, puis tout à fait bien. Une seule expérience l'avait faite pilote en lui enseignant de quel côté il fallait manœuvrer pour revenir vers nous. Elle y persista, et fut sauvée.

Pendant ce temps les fêtes nuptiales à Teekalet avaient eu lieu. Quant à moi, je continuai les visites au nord de ma mission, et les terminai à Whidbey. Accompagné d'un sauvage et de sa femme, je me mis à passer de cette île à Port-Townsend. Le canot était fort petit, et la mer très-mauvaise. Il semblait qu'à chaque instant notre pirogue dût être engloutie par les vagues. J'étais mouillé jusqu'aux os et transi de froid. Enfin, à force de détours, pour éviter le plus large du détroit, nous arrivâmes tout près du rivage de l'autre côté, à ma grande satisfaction, comme on peut se l'imaginer. J'étais si heureux d'avoir encore une fois échappé au danger qui me menaçait, que je ne pus m'empêcher de chanter. Mon chant excita un chien à aboyer. Une minute après un homme couvert de haillons sortit d'une cabane et dirigea un revolver vers nous. Quelle était son intention, je ne saurais le dire. Croyait-il que c'était un sauvage qui chantait? ou craignait-il qu'on ne voulût lui faire du mal? Ou s'était-il fâché parce que son chien aboyait à mon chant? Quoi qu'il en soit, nous passâmes sans faire aucune attention à cet homme, qui, de son côté, ne poussa pas plus loin ses démonstrations meurtrières, et nous arrivâmes à Port-Townsend une demi-heure après.

Ici m'attendaient des aventures d'un autre genre. Le docteur du fort m'avait engagé depuis longtemps à dîner avec lui. Le jour avait été convenu.

En entrant au fort, je rencontrai le major qui, après beaucoup de compliments, me dit qu'il allait donner un dîner ce jour-là à des étrangers et qu'il désirait m'avoir en leur compagnie. Je m'excusai en lui disant que j'avais été invité par le docteur; mais que pourtant, si celui-ci pouvait et voulait remettre son dîner au lendemain, je serais heureux de m'asseoir à sa table. Je me rendis immédiatement chez le docteur, je lui exposai le fait et j'obtins de lui de remettre la partie au jour suivant.

Après le dîner, je jouais aux dames avec le major, quand une ordonnance entra et me remit une lettre du docteur. Le major, qui le connaissait à fond, se mit à rire en me disant :—Vous y êtes, father Rossi, il va vous défier en combat singulier. — Comme l'ordonnance attendait la réponse, je lus la lettre qu'il m'avait remise; après quoi je le chargeai de dire au docteur que dans quelques minutes j'irais moi-même lui parler. Sans m'offenser il

avait conçu sa lettre de manière à me laisser voir son mécontentement à un degré qui demandait une réparation ; et il concluait en me pressant de lui rendre un manuel de franc-maçonnerie, qui portait sa signature, et dont il m'avait fait présent quelques jours auparavant. Jamais, je dois l'avouer, je n'avais rencontré un homme plus accompli que ce docteur. Il était d'une galanterie exquise, sans la moindre affectation, et d'une sensibilité extrême. Il était le type et la personnification du véritable gentleman. Il aimait beaucoup ; mais aussi sa haine était excessive. L'ombre d'une injure le rendait malheureux ; et il ne la pardonnait jamais qu'après une réparation qu'il voulait parfois éclatante. Malgré ses défauts, j'éprouvais pour lui une amitié sincère. Aussi j'allai le voir dès que je fus libre et lui dis : —Eh bien, docteur, êtes-vous fou? Comment! vous m'envoyez un défi, à moi prêtre? Et pour quelle raison? N'est-ce pas vous qui m'avez engagé à accepter le dîner du major, et de remettre le vôtre à demain? Allons donc, docteur, pas d'enfantillage avec moi ; je ne vous rendrai point le livre que vous m'avez donné, et demain nous dînerons ensemble. A votre santé, docteur! Un cigare s'il vous plaît. — Cela fut assez pour lui rendre sa bonne humeur, qu'il a gardée toujours depuis avec moi.

Mais une lettre anonyme vint à tomber entre mes mains, une lettre qui m'embarrassa bien plus que celle du docteur. On y disait qu'une jeune personne catholique de l'île de Whidbey allait être mariée à un juif, qui y était représenté sous les couleurs les plus sombres, et l'on me faisait un très-grave devoir d'empêcher cette union. On y ajoutait de vives sollicitations de me rendre sur les lieux immédiatement, parce qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

A la lecture de cette épître une foule de réflexions me passèrent par l'esprit. Était-ce un piége qu'on me tendait? Était-ce quelque jaloux qui voulait se servir de moi pour se venger d'un rival? Y avait-il quelque chose de vrai; et mon ministère était-il réellement requis pour empêcher ce qu'on me représentait comme un grand scandale? A tout hasard, je me décidai d'après cette dernière idée et j'agis en conséquence.

Les parties intéressées ne m'étaient point inconnues. Je me rendis donc à l'île mentionnée dans l'écrit anonyme et j'envoyai

un homme à la recherche d'un cheval. On trouva le cheval, mais par la plus singulière coïncidence celui qui me le prêta était précisément le juif dont je venais entraver l'union.

J'arrive à la maison indiquée, j'interroge la mère : elle sait tout, et elle désire ce mariage. Je fais appeler la fille. Elle proteste que ce n'est pas son choix (j'eusse été étonné si elle avait dit autrement, car le pauvre homme n'avait à mes yeux aucun attrait extérieur), mais elle ajoute que sa mère la tourmente pour qu'elle s'engage au juif.— Que je me marie à lui ou non, je serai toujours malheureuse, me dit-elle; enfin il vaut mieux que je sois malheureuse avec lui qu'avec ma mère.

Toutes mes remontrances auprès de cette mère dénaturée ne purent la décider à laisser pleine liberté à sa fille. Peu de jours après, la pauvre enfant fut mariée à l'israélite par le juge de paix.

A quelque temps de là, je me promenais sur le rivage de Port-Townsend, lorsque le juif s'approcha de moi et commença à m'entretenir de différentes choses. Puis il me demanda si j'avais reçu une lettre anonyme concernant son mariage. En me voyant hésiter, il ajouta : —Ne craignez point de l'avouer, father Rossi, c'est moi qui vous l'ai écrite.— Il serait bien difficile d'imaginer le trouble dans lequel me jeta cette étrange confidence. Comment s'imaginer en effet, qu'un homme sensé pût écrire une lettre destinée à apporter des obstacles à une union qu'il avait ensuite contractée? On comprend que c'était là un mystère bien inexplicable, surtout pour un homme comme moi, qui n'avais jamais eu aucun penchant pour la lecture des romans. Je demandai sérieusement au juif qu'il voulût bien m'expliquer cet imbroglio. Il me fit alors une longue histoire pleine de réticences, d'où je pus enfin conclure que l'étrange mariage, qui m'avait déjà tant occupé, avait été l'œuvre de la vieille femme qui avait su influencer les deux jeunes gens au point de les marier contre leur gré. Cette femme sans cœur avait sacrifié son âme, sa fille et son Dieu, à la vanité et à l'ambition; elle s'était persuadé que l'israélite nageait dans les richesses : moi, qui savais le contraire, j'avais fait mon possible pour la désabuser. Elle ne tint qu'à son exaltation, et eut en conséquence la mortification bien méritée de voir son gendre et sa fille arriver au dernier degré de la misère. Ils sont bien imprudents, et souvent bien coupables, les parents qui forcent l'inclination de

leurs enfants, au lieu de se contenter à leur donner de sages conseils. Presque toujours leur ambition est déçue et ils n'en récoltent que des malheurs.

J'ai parlé plus haut d'un major avec lequel j'étais en très-bons termes. Un jour il me dit : — Father Rossi, pourquoi ne vous faites-vous pas franc-maçon?

Je me mis à rire à cette idée, et je lui demandai pourquoi je me ferais franc-maçon.

— Parce que, dit-il, c'est une belle institution.

— Pourriez-vous me le prouver, major? car il n'est pas digne d'un homme qui raisonne de prendre un parti sans savoir exactement à quoi et pourquoi il s'engage.

— Cela n'est pas possible, — me répondit le major.

— Alors si vous ne m'apprenez rien et si vous ne pouvez rien me prouver, vous ne trouverez pas étonnant que je décline l'honneur d'entrer dans votre société.

— Mais vous n'avez qu'à essayer, reprit-il; entrez-y, et si vous n'en êtes pas content, vous pourrez vous en retirer.

— Pardon, major, repris-je à mon tour, j'ai toujours entendu dire qu'une fois qu'on y est entré, il est presque impossible d'en sortir, parce que, pour être admis, il faut être enchaîné par des serments terribles, même avant d'être instruit de vos mystères.

— Mais nous accordons bien souvent la permission d'en sortir à ceux qui la demandent, — me répondit-il.

— Cependant, major, j'ai connu des francs-maçons qui n'osaient point demander cette permission, parce que, disaient-ils en sanglotant, s'ils se retiraient de la société, ils seraient ruinés, et seraient toujours tenus à recevoir vos signes et à satisfaire aux exigences exprimées par ces mêmes signes.

— Mais, dit le major, ils ne seraient pas tenus à les réciproquer.

— J'admets qu'il en soit ainsi, répondis-je, mais toujours est-il qu'ils devraient exécuter ce que ces signes exigent; ce qui fait que votre permission est dérisoire. Ensuite, que diriez-vous, major, si je vous disais : — Embrassez ma religion.

« Je ne suis pas si bête, me diriez-vous, faites-moi connaître auparavant ce que c'est que votre religion, et puis, si je le juge à propos, je l'embrasserai. »

C'est bien, major, il n'y aurait là rien que de très-raisonnable. Et vous voudriez, que moi je m'affiliasse dans votre société sans la connaître? Je puis en sortir, me dites-vous, si je ne m'y plais pas. Mais est-ce que je ne me trouverais pas toujours en butte à des exigences dont je voudrais en vain éviter l'influence? Laissez-moi employer votre expression même. Je ne suis pas si fou. Faites-moi connaître tout ce qui concerne votre institution, et alors je prendrai le parti que je croirai être le meilleur.

Mais cette identité de réponse n'est pas la seule chose que je désire vous faire remarquer dans ce parallèle. Je veux vous faire toucher du doigt la différence infinie qu'il y a entre les deux causes. Vous voulez me vendre un chat dans un sac, et de mon côté, je vous offre un diamant à toute épreuve. Avant de vous permettre d'embrasser ma religion, je vous en mets sous les yeux toutes les preuves philosophiques, théologiques, historiques; et si vous ne me donnez pas un gage sûr que vous êtes convaincu de sa vérité et que vous adhérez sincèrement à ses dogmes, jamais vous ne serez admis à en faire partie. Mais vous, sans me donner aucune preuve de la vérité et de la moralité de votre institution, vous m'engagez à m'y inscrire en me disant que je puis en sortir si je n'en suis pas content. Je défie tout homme sincère de répliquer à ce parallèle.

— Mais voyez, father Rossi, si vous devenez franc-maçon, vous n'aurez plus besoin de vous fatiguer dans les missions, vous pourrez devenir chapelain du fort, de la loge et du village, et vous pourrez ainsi mener une vie aisée.

— Je vous en remercie, major, je me contente de vivre en pauvre missionnaire; et quand ma santé ne me permettra plus d'être missionnaire, je travaillerai d'après les moyens que la divine Providence m'accordera. Mais enfin, major, dites-moi, s'il vous plaît, quel est le but de votre société: au moins vous pourrez me dire cela?

— Certainement, dit-il, je peux vous dire cela : c'est la charité et la bonne conduite ; c'est une société de bienfaisance. La charité, c'est ce qu'il y a de mieux en ce monde.

— Excusez-moi, major, si je vous manifeste des doutes sur ce que vous venez de me dire. Que voulez-vous? Dans cette occasion, je ne puis pas m'en empêcher. Votre charité ne saurait pas résis-

ter à la pierre de touche. Je m'explique. La charité chrétienne est universelle; et quoiqu'elle ait des degrés selon lesquels elle doit être plus ou moins expansive, toutefois elle n'exclut personne lorsqu'elle a les moyens de secourir une douleur ou une misère. Quelle espèce de charité est la vôtre, elle qui se voue à faire du bien, mais à le faire seulement aux membres de votre société? Ce n'est pas là la charité, major, du moins ce n'est pas la charité chrétienne. Je sais bien qu'on trouve des francs-maçons qui pratiquent la charité envers des gens en dehors de l'association; mais cela n'est pas une obligation. Ensuite, combien de francs-maçons n'ai-je pas vus se haïr, se détester de tout leur cœur ! N'étaient-ils pas francs-maçons N. et N. qui s'accusèrent et se poursuivirent devant les tribunaux à Olympia ? N'était-il pas franc-maçon N. qui vous a traduit devant la cour martiale? Que me parlez-vous de charité en présence de ces exemples ? Enfin, quelle opinion dois-je me former d'une institution soi-disant charitable, quand je vois que ses membres font un monopole de tout, sans se gêner, au risque même de ruiner tous leurs concitoyens ? Voyez, là-bas dans le village, votre Port-Townsend; si un franc-maçon arrive, bien que dépourvu de fortune, il peut y vivre; s'il n'est pas franc-maçon, il faut qu'il meure de faim ou qu'il parte. Où trouvez-vous que le Christ ait enseigné à instituer des sociétés secrètes pour faire le bien à ses membres à l'exclusion de tout autre ? Par quelle aberration nommez-vous cela du saint nom de charité? Je ne l'ignore pas; vous dites que le Christ lui-même était un franc-maçon. Mais il semble qu'il vous est bien facile de tout dire en vous mettant à l'abri de toute contradiction, en vous plaçant dans une position d'irresponsabilité qui vous exonère du devoir de prouver vos assertions. Hélas ! la vraie philosophie a malheureusement abandonné bien des gens et ce sont ceux qui y prétendent le plus. Quelle inconséquence ! Ils veulent juger de la révélation avec les lumières limitées de leur raison ; ils ne veulent rien admettre qui ne puisse être prouvé; et puis ils se jettent aveuglément dans un abîme, dans les sociétés secrètes, sans en avoir la moindre connaissance. Charité et bonne conduite sont des mots bien propres à éblouir, mais tout à fait insuffisants à prouver que vous êtes dans la bonne voie. Donnez-moi des preuves, voilà ce que je vous demande.

— Soyez certain, father Rossi, répondit le major, qu'un bon franc-maçon sera toujours un bon chrétien.

— Pardon, major, mais vous admettez aussi les juifs dans votre société ; comment ceux-là peuvent-ils être bons chrétiens ? Pour être un bon chrétien, je n'ai pas besoin d'être franc-maçon. L'observation des lois de Dieu et de l'église, voilà ce qui est nécessaire pour faire un bon chrétien. D'ailleurs, je connais une infinité de francs-maçons qui ne sont certainement pas bons chrétiens, qui ne sont pas même humains. Je n'entends pas dire que parmi les francs-maçons il n'est pas de braves gens ; j'en ai connu qui étaient fort bons et qui m'ont fait beaucoup de bien : ils m'ont même aidé à bâtir mes églises : mais je n'en soutiens pas moins qu'ils ne sont pas bons parce qu'ils sont francs-maçons, mais parce que leur nature, leur éducation et leurs habitudes les rendent bons ; et ils seraient bons lors même qu'ils ne seraient pas francs-maçons. Mais, pour ce qui est d'être bons chrétiens, ils ne le sont pas. Nous l'avons vu, major ; car vos sociétés sont diamétralement opposées à la charité chrétienne ; et sans parler d'autre chose, cela suffirait à tout homme raisonnable et chrétien, pour les déclarer au moins douteuses. Et puis, major, que dites-vous de ce serment, dont j'ai entendu parler si souvent, qui vous force à tuer, fût-ce même votre père, votre mère, votre frère, quiconque enfin révèlerait vos secrets ? La disparition du capitaine Morgan, sacrifié par les francs-maçons, est un fait établi, et les actes juridiques des tribunaux de New-York prouvent que les quatre membres de la société qui l'enlevèrent furent condamnés. Que dites-vous à cela ?

— Cela était nécessaire, dit le major visiblement contrarié, pour nous garder contre les tentatives de nos ennemis.

— Eh bien, major ; c'est avec peine que je vous le dis, cela devrait couvrir de honte tous vos adeptes ; et devrait avertir les peuples qu'ils ont dans leur sein des hommes tout au moins dangereux : des hommes qui, pour atteindre le but qu'ils poursuivent, sont prêts à plonger un poignard dans le sein des auteurs de leurs jours !!! Raisonnons maintenant, major, comment pouvez-vous essayer de me persuader que c'est une société de charité, de bienfaisance et de bonne conduite, celle qui a pour base un serment aussi immoral ? Est-ce que vous admettriez que la fin jus-

tifie les moyens? Si cela n'est pas admissible, comment donc pouvez-vous approuver le meurtre, le parricide, et vous obliger, par un serment, à le commettre? Qu'est-ce qui pourrait justifier cette violation d'une loi que les brutes mêmes respectent? Major, je comprends maintenant pourquoi il vous est défendu de discuter sur les actes ou les faits qui concernent votre société : il vous serait impossible de parler en leur faveur, d'en contester l'absurdité.

— Cependant, father Rossi, dit le major, nous admettons la bible et laissons à chacun la liberté de pratiquer sa religion et sa politique comme il l'entend.

— Voilà, répondis-je, un autre piége dans lequel tant de gens sans expérience sont pris. Vous admettez la bible; mais est-ce que vous y croyez tous? N'avez-vous pas dans votre sein des infidèles?

— Pardon, father Rossi, ajouta le major, personne n'y est admis s'il ne croit en Dieu.

— Croire en Dieu, major, est-ce là pratiquer les devoirs qu'impose la bible? Ne vous apercevez-vous pas que vous êtes tout simplement des infidèles, ou du moins que vous êtes bien près de l'être? car vous êtes des déistes. Cependant la bible vous enseigne quelque chose de plus que le déisme, et si à présent vous n'y voyez que le déisme, il pourra se faire, et cela bien facilement, que dans quelque temps vous n'y verrez plus rien, et alors vous serez athées, ce qui ne vous empêchera point d'être de bons francs-maçons. Quant à la liberté de pratiquer chacun sa religion et sa politique, vous me permettrez, au moins, d'en douter. J'ai connu beaucoup de personnes nées et élevées catholiquement qui après être devenues francs-maçons, n'ont plus pratiqué leur religion, et même, au terrible moment de la mort, ont été empêchées par la société de revenir à Dieu. Je viens de la Belgique, major, où cela a lieu bien souvent. Et puisque je parle de cette contrée, je vous dirai que la franc-maçonnerie y est établie depuis bien des années, et ne fait que donner un perpétuel démenti à vos assertions, d'après les renseignements que j'ai obtenus de ceux qui connaissent le pays. Ils disent que les francs-maçons y sont toujours à tourmenter la religion et ses ministres, à enseigner dans leurs universités ce qui approche de l'athéisme, le déisme rationnel, le rationalisme, le panthéisme, et à créer des difficultés

interminables entre la religion et l'état. Ils répètent que les francs-maçons travaillent le pays de manière à rendre son existence précaire, sa prospérité chancelante et son avenir orageux. Enfin ils concluent en disant que les maîtres francs-maçons défendent quelquefois à leurs domestiques, à leurs ouvriers et à leurs dépendants de pratiquer leur religion sous peine de les renvoyer, et les empêchent même, au dernier instant, de professer ouvertement leur foi.

— Mais, father Rossi, je suis fort étonné de ce que vous dites, répliqua le major, vous voyez qu'il n'en est pas ainsi pour nous. Il faut croire qu'ils ne sont pas francs-maçons, qu'ils forment simplement une société secrète, politique ou antireligieuse, car vous êtes témoin que nous pratiquons la religion, et que nous voulons que nos sujets la pratiquent aussi, chacun d'après sa conscience. Pour ce qui concerne le gouvernement, nous lui sommes aussi dévoués que les plus dévoués, et nous sommes prêts à combattre pour lui et pour toutes ses institutions et à verser jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour le salut de notre patrie.

— Tout ce que vous dites, major, est vrai; mais tout ce que je vous ai raconté, d'après ce que j'ai lu et entendu dire en Belgique, est vrai aussi. D'où il me faut conclure qu'il doit exister une différence entre votre franc-maçonnerie et la leur.

Ces conversations avec le major se répétèrent bien souvent, et, quoique je ne parvinsse pas à le convaincre, nous restâmes toujours bons amis. Il n'était pas rare que j'eusse de semblables discussions avec d'autres, car les sociétés secrètes sont bien nombreuses en Amérique, et comptent beaucoup d'adeptes. Plusieurs d'entre eux appartiennent à la fois à diverses sociétés. Il semblerait que c'est une manie pour eux de convertir toute association en société secrète, soit par vanité, soit par ambition, par faiblesse ou par ignorance. On s'affilie à une société secrète afin d'assurer le succès de son industrie, on s'y affilie dans un but politique; ce qui est certain, c'est que le fait d'appartenir à une société secrète a un grand charme pour les américains. Ils n'ignorent pas que l'union fait la force, mais ils la cherchent malheureusement là où elle ne se trouve point.

Je pense qu'il n'est pas hors de propos de donner sur ce point

quelques détails qui trouveront ici tout naturellement leur place.

Outre les francs-maçons, il y a les *Odd-fellows*, étranges compagnons, qui ne sont qu'une imitation des premiers. Ces deux sociétés semblent riches et font étalage de leurs richesses. Elles ont des loges magnifiques dont, généralement, les rez-de-chaussée et les entresols sont loués très-chèrement, pour des magasins.

Les *Sons of temperance*, enfants de la tempérance, les *Watermen*, hommes de l'eau, et les *Dashway*, qui signifie *jeter*, forment à peu près la même société, quoiqu'ils soient régis par des statuts différents. Leur objet est l'abstinence totale de tout breuvage enivrant. Ce sont de véritables sociétés secrètes.

Les américains ou *Knownothings* ou *Nonothings*, ne sachant rien, sont une société qui a pour but d'amoindrir les priviléges des étrangers et d'exclure tout catholique des fonctions publiques. Les adeptes sont généralement des fanatiques en matière de religion; ils se sont efforcés de répandre l'odieuse calomnie que le pape exerce dans leur pays une influence temporelle bien prononcée.

Il est un fait incontestable, c'est que les premiers à prêcher et à propager cette prétendue influence étaient des émissaires venus de l'Angleterre. Elle voyait que les catholiques y jouissaient de trop de bonheur, et elle se hâta de les troubler. Il faut espérer que cette société ne dominera jamais en Amérique; sans cela les catholiques seraient constamment en butte aux persécutions, aux proscriptions et aux exclusions les plus cruelles et les plus imméritées.

Les membres de cette société sont si outrés, si exclusifs, qu'ils tendent même à éloigner des fonctions publiques ceux qui sont en quelque manière liés au catholicisme. La nécessité seule les forcera à admettre ces gens aux charges du gouvernement. Pour réussir dans leur projet illibéral et anticonstitutionnel, ils ne cessent d'invoquer les préjugés religieux de leurs compatriotes, et généralement ils y parviennent.

Voici des faits qui constatent ce que je viens de dire, et prouvent en même temps ce que j'ai fait remarquer ailleurs, que ce parti est plus nombreux qu'on ne le croit.

Depuis la proclamation de l'indépendance américaine, on n'a eu que deux gouverneurs catholiques : Juge Burnett et... Downey.

Monitor, San-Francisco, nov. 1861. Cependant il y eut parmi les catholiques des hommes éminents.

On m'a assuré que le général Scott ne manqua l'élection comme président en 1852, que parce qu'il a deux filles catholiques : on le criait dans les rues au moment de voter.

En 1856 le général Frémont se présenta comme candidat pour le parti républicain. Il lui fut demandé s'il était catholique : il répondit négativement ; et, malgré cela, il ne fut pas nommé parce que l'on soupçonnait qu'il descendait d'une famille catholique, ce qui est vrai.

En 1860, M. Seward, bien qu'il fût l'âme du parti républicain, que, seul, il avait réorganisé et soutenu, ne fut pas nommé président *à cause de ses tendances vers le catholicisme.* Je cite les paroles que le docteur Raby, républicain et maréchal des États-Unis pour le district septentrional de la Californie, me dit dans une conversation que nous eûmes à bord du steamer *Petaluma.* M. Lincoln le fit cependant secrétaire d'État à l'extérieur.

Dans la même année, M. J. Douglas fut nommé président par le parti démocrate appelé, d'après lui-même, *Douglas-democrat;* mais quand on en vint à l'élection, les knownothings crièrent qu'on ne devait pas l'élire parce que *sa femme était catholique.* J'ai été témoin du fait. Il est vrai que sa femme était catholique, il ne le regrettera pas ; car si, à cause d'elle, il manqua la dignité de président, elle lui procura en revanche la grâce de mourir chrétiennement.

Je mentionnerai encore deux sociétés diamétralement opposées entre elles : l'une qui se propose d'abolir l'esclavage ; elle n'a pas de nom spécial ; l'autre appelée : *The knights of the golden circle;* les chevaliers du cercle d'or, qui a pour objet d'étendre l'esclavage au Mexique et d'y éteindre l'influence catholique ; parmi ses statuts se trouve ceci : *aucune fonction de confiance ne sera donnée qu'à un protestant.*

On sait déjà que l'église a condamné toute société secrète exigeant un serment de garder le secret ; et tout récemment une réponse de Rome aux évêques des États-Unis étendit cette condamnation à toutes ces nouvelles sociétés, parce qu'elles ont le même serment. Un autre jour, mon major me demanda pourquoi l'église condamne la franc-maçonnerie.

— Parce que, lui répondis-je, l'église a reçu de son époux, le Christ, l'ordre de nourrir ses enfants, de paître ses ouailles; c'est-à-dire de conduire les fidèles dans la voie du salut, par l'enseignement de la vérité et de la morale. Or l'église ne connaissant pas quelles sont les doctrines qu'on enseigne dans les sociétés secrètes, et ayant au contraire toute raison de supposer qu'elles ordonnent d'ordinaire ce qu'elle défend et condamnent ce qu'elle commande, elle doit les condamner et les condamne en effet. Si vous trouvez cela irraisonnable, alors vous devez trouver également irraisonnable la conduite d'un père qui punit son enfant parce que celui-ci se livre à des pratiques qu'il ne veut pas dévoiler à son père.

— Mais l'église protestante ne les condamne pas, reprit-il; nous avons beaucoup de ministres de toutes sectes parmi nous.

— Permettez-moi, major, de vous faire remarquer qu'il n'y a pas une église protestante proprement dite, mais des églises protestantes; parce que là où il n'y a pas unité de foi, il ne peut exister unité d'église. C'est seulement une remarque. Je viens à vous maintenant et je dis qu'en général les églises protestantes ne vous condamnent pas parce qu'elles se reconnaissent impuissantes. Si elles s'assemblaient dans un synode elles pourraient formuler une condamnation générale contre vous. Mais comment pourrait-on les unir à cet effet? Cela n'est pas probable, cela est même impossible. Une condamnation particulière de chaque église ne suffirait pas. De sorte que les sectes protestantes, sauf quelques exceptions, ne vous condamnent pas, parce qu'elles ne peuvent point le faire. C'est ce qui vous explique pourquoi vous avez beaucoup de ministres protestants parmi vous.

XIV

SAN JUAN ISLAND.

Un des ports de mon district, qui n'a pas été souvent mentionné, est Port-Madison. Ce n'est qu'un moulin à bois avec les huttes nécessaires à ses ouvriers. Ce fut le mercredi des cendres 1859 que je me rendis là de Port-Townsend pour baptiser un enfant. Je fis le voyage dans un canot manié par un sauvage et quatre sauvagesses. Pendant que le paresseux sauvage s'amusait tantôt à tirer des oiseaux, tantôt à fumer, tantôt à manger, en somme à tout faire, excepté son ouvrage ; les pauvres sauvagesses chantonnaient et avironnaient à la fois en mesurant le temps très-exactement. Comme le vent allait nous être favorable, elles s'arrêtèrent près d'une forêt, coupèrent un gros bâton, le fixèrent debout dans le canot, et y accommodèrent une couverture pour servir de voile. Grâce à ce moyen, notre légère embarcation marcha très-vite, et les sauvagesses purent se reposer. Ces brises sont souvent de courte durée, et il arrive bien fréquemment qu'à un coup de vent très-fort succède un calme qui tient le navire comme cloué à la même place. Parvenus à un coteau tout couvert d'une petite plante, dont les feuilles sont semblables à celles du buis, mes sauvages amarrèrent le canot et s'en allèrent ramasser de ces feuilles dont ils se servent en guise de tabac. Il est possible que, si cette plante était cultivée, elle donnerait en effet du tabac aussi bon que celui de la Havane, de la Virginie et du Brésil.

Mes sauvagesses ne négligeaient rien pour me rendre la traversée moins pénible. Elles m'offrirent une part de leurs provisions, qui consistaient en poisson séché au soleil ou boucané ; je ne pus jamais parvenir à mâcher, et moins encore à avaler ce poisson qui est tout rempli de sable. Pour la même raison, dans mes fréquentes excursions en canot, et pendant mes stations parmi les sauvages, je souffris beaucoup de la faim. Pour l'apaiser, je fumais quelquefois ; et me rappelant avoir lu dans Robinson Crusoé que mâcher du tabac lui tenait souvent lieu de nourriture, j'essayai un jour ce moyen, mais je ne m'en avisai qu'une seule fois ; il me fut impossible de m'y faire.

Après deux jours de traversée, notre embarcation portative toucha au port. En route nous eûmes un *portage*. C'est ainsi que les sauvages appellent l'action de faire rouler le canot sur des morceaux de bois ou de le porter sur les épaules, afin d'éviter de longs détours en doublant des pointes ou des caps ou des langues de terre qui joignent des îlots. Je baptisai l'enfant, objet de mon excursion, et j'attendis un steamer pour me transporter ailleurs, car il m'eût été impossible de voyager en canot. Une nouvelle attaque très-violente de cette maladie, qui me rendait toute position extrêmement pénible, vint m'affliger. Grâce à Dieu, un steamer se dirigeant vers Steilacoom ne tarda pas à arriver, et j'en profitai. J'allai immédiatement voir le docteur du fort, qui, avec un dévouement bien rare, me mit dans son propre lit afin de pouvoir me soigner plus attentivement.

Je me croirais coupable d'une bien grande ingratitude si je négligeais de lui témoigner publiquement ici ma reconnaissance. Le docteur Horatius R. Wirtz, quoique protestant, professait le plus grand respect pour le catholicisme, et je puis dire, sans exagération, qu'il en parlait parfois mieux que bien des catholiques. En parlant de l'autorité de l'église, et de la manière dont tout homme doit se conduire pour arriver à la foi, il se servait d'une similitude bien appropriée. Quand on est malade, disait-il, on se met entre les mains d'un médecin de confiance, et on avale les médecines qu'il prescrit, bien qu'elles ne soient pas de notre goût, et bien qu'elles puissent parfois nous paraître peu propres à nous guérir. Lorsqu'un homme veut croire, il lui faut avaler toutes les doctrines que l'église lui dit être divines et nécessaires

pour son salut. S'il fait cela, il croira, il marchera dans la foi ; autrement, il ne croira jamais, et deviendra au moins indifférent.

Le bon docteur avait pour moi une amitié dévouée. Il me logea chez lui plus d'une fois pendant des semaines entières, et à l'occasion de ma longue maladie il me traita, nous allons le voir bientôt, comme son propre frère. Il était presque fier de l'amitié d'un prêtre catholique.

Il m'amusa bien un jour à ce propos. C'était pendant ma convalescence. Un ministre méthodiste vint lui demander sa signature pour une souscription.

— Pourquoi ? — dit-il. L'autre lui répondit que c'était pour acheter une cloche pour le *meeting-house* du village. — Je ne suis pas si fou, lui dit-il en riant aux éclats, ce serait aider le diable de ma gauche tandis que j'honore Dieu de ma droite. Je n'ai jamais rien à donner; mais quand j'ai quelque chose, je le donne au prêtre catholique. Son église est la bonne, la vôtre c'est de la boutique (*humbug*).

Le ministre lui répondit froidement : — Je ne me soucie point de vos idées religieuses; je désire seulement que vous me donniez vingt-cinq francs pour ma cloche.

— C'est précisément pour cela que je ne veux pas vous les donner. Allons, D....., restez à dîner avec nous, et ainsi vous n'aurez pas fait la course inutilement.

Pendant trois jours le docteur tâcha de combattre les maux dont je souffrais sans relâche. Je subis une foule d'opérations chirurgicales, des scarifications, des ligatures, que sais-je ? Heureusement on me soumit à l'action du chloroforme, ce qui m'épargna la sensation douloureuse de quelques tortures; mais les assistants me dirent les efforts inouïs que je fis pour arrêter l'opérateur, ce qui prouve que la douleur ne consiste pas dans la perception du mal. Je souffris bien cruellement après que l'action du chloroforme eut cessé. On me farcit de morphine et d'autres drogues de la même nature pour me procurer un soulagement qui était devenu bien nécessaire à mes douleurs. Dix jours après je me levai et allai à ma cabane, où je ne tardai pas à retomber malade. On réitéra l'opération, et l'on employa à plusieurs reprises la pierre infernale. Dans une de ces occasions la douleur fut tellement cuisante que, malgré moi, je poussai des cris aigus que l'écho répéta et

qui allèrent frapper l'oreille d'une pauvre femme qui vivait à une cinquantaine de mètres de ma demeure ; elle vint me voir. C'était la seule femme que j'avais vue depuis vingt-cinq jours que durait ma maladie. Il semble qu'il soit dans les desseins de la Providence divine que les femmes seules aient les qualités requises pour soulager les malades : celui qui en est privé dans des besoins si pressants souffre doublement. Mes infirmiers étaient des soldats : ils se contentaient d'aller chercher ma nourriture chez le docteur, la plaçaient sur une chaise et s'en allaient.

Comme je sentais mes forces défaillir, j'envoyai un exprès chercher un père oblat, qui vint m'administrer. Deux belges, qui s'étaient établis provisoirement à Steilacoom par suite des pertes qu'ils avaient essuyées à l'excitement causé par la découverte de l'or du Fraser, vinrent me visiter et m'apportèrent, fort à propos, une dame-jeanne remplie de vin de Madère.

Je ne me remis de cette rude secousse que par degrés et bien lentement. Je passai tout le carême et même les fêtes de Pâques à Steilacoom, et j'en partis ensuite pour faire mes excursions printanières dans tout mon district : cette tâche m'était surtout pénible à cause de l'extrême faiblesse à laquelle j'étais réduit.

Il fallut aussi me rendre à Vancouver pour m'entendre avec monseigneur à l'égard de mon avenir : mes attaques devenaient trop fréquentes : plusieurs docteurs, entre autres mon ami Wirtz, avaient déclaré que les opérations auxquelles j'avais été obligé de me soumettre, ne pouvaient pas se réitérer impunément, et que ma vie de missionnaire m'exposait trop aux atteintes causées par mon infirmité. Une vie tranquille et méthodiquement réglée était la seule chose qu'ils me recommandaient. L'évêque comprit la justesse de ces observations, et il fut décidé que je retournerais en Europe : seulement il désirait que je restasse quelques mois encore pour qu'il eût le temps d'écrire et de recevoir un remplaçant.

Dans ce voyage à Vancouver, la vue du Columbia me parut solennelle et désolante tout à la fois. La fonte des neiges sur les montagnes, et les pluies printanières avaient tellement grossi les eaux du fleuve, que l'inondation de cette année dépassait de trois mètres environ celles des années précédentes. Toutes les plaines environnantes étaient couvertes d'eau, et formaient des lacs de trois, quatre et cinq lieues dans l'intérieur. Les bateaux à

vapeur allaient partout, il n'y avait plus de fleuve : et partout on remarquait les traces des dégâts occasionnés par le terrible fléau. Ici l'on voyait des maisons flotter, là d'autres emportées par les courants : plus loin on rencontrait des animaux noyés, plus tard d'autres qui luttaient contre la mort. Les vergers, les moissons presque mûres, le foin, la paille, tout, tout était perdu.

A mon retour, je trouvai encore une fois mon district dans un grand émoi causé, non par la découverte de l'or du Fraser, mais par une rupture entre John Bull et son frère Jonathan. Le sujet de la dispute était l'île de San-Juan, que John Bull (c'est le sobriquet que les américains appliquent aux anglais, comme les anglais donnent aux américains celui de Brother Jonathan) prétendait s'approprier, tandis que le gouvernement américain insistait sur son droit de possession.

On sait que l'Angleterre réclamait tout le territoire situé entre les possessions russes, au 54° 40′, et l'Orégon, au 42° : mais le traité conclu, en 1846, entre le gouvernement de Washington et celui de Saint-James, fixa le 49e parallèle comme ligne de démarcation des possessions anglaises dans l'Amérique septentrionale. Mais comme cette ligne partageait l'île de Vancouver en deux, le gouvernement américain, pour éviter l'inconvénient d'une division gouvernementale de l'île, céda à l'Angleterre sa portion, qui était peut-être la meilleure des deux, et l'on stipula que la ligne divergerait et passerait par le canal principal de ces eaux (*main channel*).

Or, deux canaux se trouvent dans ces parages ; l'un, appelé le canal de Haro, qui, du détroit de Juan de Fuca, court au nord, laissant l'île de Vancouver au nord-ouest, et l'Archipel avec l'île de San-Juan, au sud-est ; et l'autre, nommé le canal de Rosario, qui, de l'Amirauté, va également au nord, ayant l'Archipel à l'ouest et le continent à l'est. De sorte que l'Archipel, qui embrasse aussi l'île de San-Juan, est baigné par les eaux de ces deux canaux. Or, si par le principal canal on doit entendre celui de Rosario, comme le prétendent les anglais, toutes ces îles leur appartiendraient ; si, au contraire, c'est celui de Haro que l'on veut considérer, elles seraient sous la domination du gouvernement américain.

Mais la lettre du traité, son esprit et la position de ces canaux

sont opposés à la prétention britannique. Le traité dit que la ligne passerait par le canal principal, afin d'éviter que le gouvernement américain eût sur l'île de Vancouver une magistrature, qui pourrait faire naître des difficultés avec celle d'Angleterre. Évidemment, l'Amérique, en cédant à cette puissance la partie de l'île qui lui était propre, n'avait, et ne pouvait avoir l'intention de lui céder des îles par lesquelles la ligne ne passait point. Ces îles sont entièrement endehors et en deçà du 49e parallèle. Puis, le canal de Haro est le plus large, le plus profond et le plus direct, en se dirigeant du détroit de Juan de Fuca au golfe de Georgia; tandis que celui de Rosario est étroit, peu profond, et que ce n'est que par bien des détours qu'il va de l'Amirauté au même golfe : de sorte que ce ne serait qu'en faisant violence à la manière la plus commune d'entendre les choses, qu'on pourrait prétendre que ce canal est le principal.

Ce qui prouve que l'Angleterre savait parfaitement que ces îles ne lui appartenaient point, et qu'elle ne les réclamait qu'en vue d'un intérêt propre et pour des raisons qu'elle ne voulait ou ne pouvait avouer, c'est qu'elle fit déclarer au gouvernement américain qu'elle cèderait volontiers ses droits sur les autres îles, se les réservant seulement sur celle de San-Juan. On conçoit bien que cette île, entre les mains de l'Angleterre, rendrait la possession des autres inutile et même dangereuse pour l'Amérique.

Mais quelles raisons pouvait avoir l'Angleterre pour convoiter cette île? Laissant de côté sa propension générale à s'approprier toujours ce qui est à son gré, il faut reconnaître que la position géographique de l'île de San-Juan doit beaucoup sourire à la puissance insulaire. Située vis-à-vis de l'île de Vancouver, et commandant au sud-est le canal de Rosario, et au sud-ouest l'entrée de l'Amirauté, dans le détroit de Juan de Fuca, l'île de San-Juan pourrait contester à tout vaisseau l'entrée dans ces parages. Cette idée n'est pas de notre invention; elle fut proposée et développée dans le parlement anglais, en 1859, où l'on alla jusqu'à dire qu'on pouvait faire de cette île un autre Cronstadt.

L'Angleterre connaît parfaitement bien l'importance de cette côte du Pacifique, et elle veut se préparer à en tirer les plus grands avantages possibles. Peut-être l'Angleterre n'a-t-elle pas renoncé à ses anciens projets d'étendre ses possessions jusqu'à

l'Orégon : peut-être aussi convoite-t-elle la terre de l'or de la Californie : peut-être même les îles Sandwich excitent-elles son appétit, bien qu'elle ait proposé jadis de ne pas les molester. Elle n'ignore pas que les naturels de ces îles disparaissent très-vite à cause du régime très-sévère de la morale méthodiste, et elle prévoit que d'autres nations viendront les remplacer. Il ne serait pas étonnant qu'elle se proposât d'y parvenir la première. Quoi qu'il en soit, elle a certainement des plans d'agrandissement de ce côté, et elle a bien besoin d'y être surveillée.

C'est pourquoi nous voyons avec satisfaction la France se fixer au Mexique. L'on n'ignore pas que bien des gens, opposés à la politique de son chef, ne cessent de critiquer cette expédition, et semblent même faire des vœux pour qu'elle échoue. D'autres s'imaginent, et l'Angleterre avec eux, que la France a été attirée dans un piége. Mais pour nous qui connaissons les lieux, nous considérons cette entreprise comme un chef-d'œuvre de prévoyance, et nous nous réjouissons d'avance des heureux résultats qu'elle peut avoir. Quelques fanatiques ont voulu récemment représenter au sénat de Washington l'attitude de la France au Mexique comme hostile à leur gouvernement; mais rien n'est plus absurde que cette interprétation de la politique française. Personne ne peut douter que; si l'armée française voulait sérieusement s'emparer du Mexique, elle l'aurait déjà fait. Que font donc les français dans ce pays? Voilà certes une question à laquelle personne ne saurait répondre que celui qui ne dit pas ce qu'il pense à tout le monde. Autant qu'il nous est donné d'apprécier les faits qui se passent en ce moment en Amérique, nous croyons que cette expédition a eu des motifs très-louables. Nous n'entreprendrons point de les développer ; ce serait hors de notre sujet : mais nous pouvons dire cependant qu'elle était nécessaire pour amener dans le Mexique cette paix qu'en vain les mexicains ont cherchée depuis longtemps au milieu d'une lutte interminable. Nous pouvons aussi faire remarquer que la France étant au Mexique se trouverait à la portée de concourir, en cas opportun, à la pacification des deux sections de l'Amérique, qui sont en ce moment plongées dans une guerre fratricide, si nuisible à l'Europe. Nous ajoutons que la présence de la France dans ce pays empêcherait l'introduction de l'esclavage, qui assurément y serait introduit

d'après les projets des chevaliers du cercle d'or, si le Sud réussissait à se séparer du Nord. Nous sommes d'opinion aussi que l'influence de la France dans le Mexique assurerait et hâterait le percement de l'isthme de Panama ou de Nicaragua. Mais la raison la plus forte et la plus probable de la politique française, en se fixant au Mexique est, selon nous, la nécessité de tenir, ici comme ailleurs, tête aux envahissements britanniques. Le Sud une fois séparé et constitué en nation, l'Angleterre aurait, sans doute, tout le commerce avec lui, ce qui la rendrait trop puissante et trop riche. N'est-il pas raisonnable que la France, la seule nation que l'Angleterre redoute, se trouve alors au Mexique comme dans une colonie, afin de sauvegarder les intérêts de la mère patrie et de ses sujets?

Outre les raisons de commerce, il y a celle d'agrandissement, qui doit aussi régler les démarches de la France à l'égard de l'Angleterre. L'Angleterre n'ignore pas que la Californie, ainsi que l'Orégon et les autres territoires américains limitrophes sur la côte du Pacifique, réclamerait très-probablement l'indépendance du gouvernement de Washington dans le cas où le Sud serait reconnu comme nation separée du Nord : car les intérêts de ces pays se trouvent entièrement en dehors et indépendants de ceux des parties billigérantes, et leurs ressources sont assez abondantes pour leur permettre de former un gouvernement à part. L'Angleterre connaît tout cela ; et c'est pour cette raison qu'elle tient toujours dans la petite, mais belle, baie d'Esquimalt une flotte prête à profiter de la faiblesse de ses voisins. Nous sommes à nous demander pourquoi la France n'en tiendrait pas une dans les eaux d'Acapulco, de San Blas, de Guaymas ou de Mazatlan pour empêcher son alliée d'étendre sa domination là où elle n'a pas le droit d'aller? Il serait bien facile à la France de stationner dans ces ports qui sont du domaine mexicain ; c'est de là seulement qu'elle pourrait surveiller l'Angleterre ; car plus loin au nord elle ne pourrait rencontrer aucune baie pour y tenir une flotte. La baie de San Francisco et le détroit de Juan de Fuca appartiennent, comme on sait, aux États-Unis ; et les autres rades plus haut sont entre les mains de l'Angleterre et de la Russie.

Le Mexique est donc le seul point qui resterait à la France pour avoir un pied à terre sur le nouveau continent, pour déve-

lopper ses plans à l'égard de l'Amérique et, surtout, pour tenir en vue les projets ambitieux et égoïstes de l'Angleterre. Les prétentions que cette puissance insulaire a avancées pour s'emparer de l'île de San Juan font voir à toute évidence qu'il lui suffit de vouloir un agrandissement de territoire pour trouver des raisons excellentes de se l'approprier.

Comme cette île était dans mon district, je dus m'y rendre, pour assister de mon ministère les soldats américains en cas de lutte avec ceux de l'Angleterre; et le pays professera toujours sa gratitude au capitaine Pickett qui, par sa fermeté et sa bravoure, éloigna le danger au moment où il paraissait le plus imminent. Par les ordres du général Harney, commandant les troupes américaines de l'Orégon et du territoire de Washington, ce capitaine s'était porté sur l'île à la tête d'une compagnie composée de soixante-cinq soldats.

De son côté le gouverneur de l'île de Vancouver avait envoyé dans la même direction un vaisseau de guerre ayant à bord près de trois cents hommes. L'officier qui le commandait se préparait à descendre pour prendre possession de l'île, lorsque l'intrépide américain lui dit d'une voix ferme et décidée qu'il était prêt à lui en contester la prise jusqu'à la dernière goutte de sang de ses soldats. Cette résistance inattendue découragea la présomption de l'officier anglais; et le fit reculer.

Cependant la garnison américaine fut augmentée et portée à cinq cents hommes sous le commandement d'un colonel. Tout semblait menacer un combat, lorsque les affaires furent entièrement remises entre les mains de la diplomatie qui n'a abouti jusqu'ici à aucun résultat. Après quatre mois on retira une partie de ces troupes, laissant sur l'île seulement une compagnie entière, c'est-à-dire quatre-vingts hommes et trois officiers, et deux magistrats, chacun représentant sa nation; mais on eut soin de ne pas y placer de troupes britanniques, pour des raisons faciles à comprendre. Elles sont toujours à bord d'un vaisseau de guerre dans une espèce de rade formée par l'île de San Juan et par celles de Lopez et d'Orcas.

Pendant les quatre semaines que je séjournai dans l'île, je vivais sous une tente qu'un des officiers m'avait gracieusement cédée, et je prenais, comme d'habitude, mes repas avec ces

messieurs. Nous avions des champignons à chaque repas : l'île en était couverte; et souvent le poisson nous fournissait une table splendidement servie. La vie de camp, malgré beaucoup de désagréments, a des charmes dont on est privé dans les palais et les maisons les mieux pourvues.

Tous les dimanches je célébrais l'office divin à l'entrée d'une tente; en dedans se tenaient les dames et les officiers; au dehors étaient les soldats et les citoyens sous un toit postiche qu'on avait élevé pour les mettre à l'abri des rayons du soleil et de la pluie. Lorsque je désirais prêcher aux soldats en prison, l'officier du jour envoyait ses ordres au sergent de garde, qui les faisait venir sous la même tente, accompagnés de gardiens.

Souvent je faisais des visites au magistrat anglais, major de Courcey, véritable gentilhomme et fort instruit. Nous passions des soirées très-agréablement causant sur l'Italie, qu'il avait parcourue, et sur les questions du jour. Il avait fait la campagne de Crimée, et avait été ensuite envoyé dans ces possessions lointaines pour faire son chemin vers les fonctions civiles. J'espère qu'en ce moment il occupe une position meilleure que celle qu'il avait lorsque je le connus dans cette île.

Le capitaine du vaisseau en rade n'était pas aussi agréable que lui : il était, comme on va le voir, fort excentrique. Les officiers américains avaient été invités à se rendre à bord de la frégate pour assister au tir. Ayant eux-mêmes ce jour-là une revue, ils me prièrent d'aller à bord pour les représenter, et me donnèrent, comme présentation au capitaine, un message que je devais lui délivrer.

Arrivé à bord, je suis reçu très-poliment par les officiers; je demande à voir le capitaine, qui reçoit mon message en me remerciant. Je croyais que cela suffisait pour me considérer comme présenté. Mais pas du tout. Le tir fini, le magistrat américain m'engage à descendre avec lui dans l'appartement du capitaine. Celui-ci invite mon compagnon à s'asseoir et, comme si je n'y étais pas, il ne me dit pas un mot et me laisse debout sur le seuil de sa cabine. Après quelques minutes je me disposais à partir, lorsque mon compagnon se lève et me fait mille excuses de ne pas m'avoir présenté, croyant que je connaissais le capitaine, puisqu'il m'avait vu converser avec lui. Alors l'original anglais,

ayant reçu la présentation formelle, m'invita à m'asseoir et commença à causer avec moi.

Son excentricité me rappela toujours l'histoire d'un de ses semblables. Un voyageur étant à bord d'un navire anglais était, dit-on, tombé dans la mer. On s'empressa d'en avertir le capitaine, qui répondit très-froidement : — Ce monsieur ne m'a pas été présenté. — Et il ne voulut rien faire pour le sauver. C'est là, peut-être, une exagération; mais d'après ma propre expérience je ne serais pas étonné que le fait fût vrai. Maudite étiquette, qui a changé la famille humaine en un assemblage d'êtres hétérogènes !

XV

DERNIÈRE VISITE.

Le temps fixé pour mon départ approchait rapidement; je me hâtai donc de visiter tout mon district pour une dernière fois. Cette visite fut plus fatigante et plus longue qu'aucune des précédentes. Je voyageai tantôt en canot, tantôt sur un steamer, tantôt sur un navire à voiles; je fouillai tous les coins de ces parages. Les deux derniers voyages furent les plus pénibles. Je n'avais jamais visité la côte sud-ouest du détroit de Juan de Fuca. Ayant engagé un *plongeur* (bateau couvert à une voile), et deux matelots à 37 francs 50 centimes par jour, je me mis en route. Ce bateau était le seul logement à ma disposition. Pendant trois jours j'allais de côté et d'autre, toujours à pied, à la recherche de mes ouailles; la nuit je me retirais dans mon habitation flottante, où les rats ne me laissèrent jamais fermer les yeux tout le temps que j'y demeurai. Si j'avais continué ainsi un quatrième jour, peut-être ma tête en eût souffert sérieusement: je la sentais fort affaiblie, et ma marche était devenue chancelante.

L'autre voyage moins pénible, mais plus dangereux, fut celui de Victoria à l'île de San Juan. Le colonel américain m'avait accordé la permission de voyager de cette dernière île au fort Vancouver sur le steamer de guerre *Massachussetts* qui devait y transporter

des troupes. Dans l'après-midi du premier décembre 1859 je quittai Victoria sur un canot manié par cinq sauvages. La mer était affreuse; et malgré les détours qu'ils firent, pour éviter l'orage qui sévissait dans le canal de Haro que nous devions traverser, nous ne pûmes éviter d'être mouillés de la tête aux pieds. Il était déjà près de neuf heures du soir. Je voulais arriver à l'île de San Juan le soir même, parce que le steamer devait partir le lendemain de bonne heure; et si je l'avais manqué il m'aurait fallu aller par terre à Vancouver; ce qui eût été trop long et trop laborieux. J'avais donc dit aux sauvages de ne s'arrêter qu'après avoir atteint ma destination. Nous étions transis et affamés; et par surcroît de malheur, il faisait si obscur que nous ne pouvions plus y voir pour diriger notre embarcation. Tout à coup les sauvages s'arrêtent et me disent qu'il leur est impossible d'aller plus loin; qu'il valait mieux tourner vers le rivage au nord, et y passer la nuit; et que le lendemain à l'aube du jour ils se hâteraient de me transporter à bord. Il eût été inutile et même imprudent de ma part de résister à leurs remontrances: aussi accédai-je à leur désir. Ils dirigèrent leur pirogue du côté opposé, et une demi-heure après nous touchions de nouveau aux plages de l'île de Vancouver. Ils tirèrent alors leur canot à terre, cherchèrent du bois, firent du feu, après quoi chacun d'eux prit un tison ardent, et ils se glissèrent dans la forêt voisine dans différentes directions. De temps en temps je les entendais parler entre eux; peu à peu le son de leurs voix devint moins distinct et je n'entendis bientôt plus qu'un faible écho à peine intelligible. Pendant quelques instants je demeurai là stupéfait. Puis une multitude de pensées alarmantes vinrent m'obséder. La perspective de ma fin parmi les sauvages, laquelle m'avait déjà apparu lors de mon arrivée au port de Québec, me revint à l'esprit, et je pensais qu'elle allait se vérifier. — Est-ce qu'ils vont me tuer? Mais alors pourquoi vont-ils ainsi dans la forêt? Cherchent-ils de gros poteaux pour me pendre? Folie! il y en a ici à revendre. S'ils voulaient me sacrifier à quelque vengeance qu'ils pourraient entretenir contre les blancs, quel besoin auraient-ils d'aller dans les bois? Ils pourraient m'expédier bien vite avec leur *bowie knife* (couteau de boucher), sans que personne le sût, sans qu'il en transpirât jamais quoi que ce fût!

Je cherchais ainsi à me persuader que mes jours n'étaient pas sérieusement en danger.

Cependant j'étais là près du feu dans une ignorance complète de cette mystérieuse disparition. Ma faim avait disparu, et l'anxiété avait pris sa place. Une autre pensée me suggérait que mes pauvres sauvages s'étaient retirés pour invoquer les mauvais esprits. — Serait-il possible, me disais-je, qu'ils eussent oublié les enseignements de monseigneur Demers et des pères oblats, que, certainement, ils ont entendus quelquefois? Mon Dieu! que vais-je faire si le diable à la tête cornue, à la longue queue, aux pattes griffées, venait ici à leur invocation? — J'étais bien en peine, lorsque le son de leurs voix redevint perceptible et que je pus m'assurer qu'ils se rapprochaient de moi. Enfin ils arrivèrent l'un après l'autre, et ils étaient tout déconcertés.

Les ayant interrogés sur leur retraite, ils me dirent qu'ils étaient allés dans la forêt, afin d'y chercher de l'eau et qu'ils n'en avaient pas trouvé. S'ils me l'avaient dit d'abord, ils m'eussent épargné de bien grands tourments. Les sauvages sont tellement indépendants par caractère, qu'il leur eût paru indigne d'eux de me fournir la moindre explication.

Je ressentis de nouveau les atteintes de la faim, et afin de satisfaire ce besoin, je sortis mes provisions; mais à peine eus-je mangé deux ou trois bouchées qu'il me fallut y renoncer, tant la soif était, à son tour, devenue ardente ; l'on concevra sans peine à quel point les mets que j'avais à ma disposition étaient peu propres à me désaltérer, quand on saura qu'ils se composaient uniquement de biscuit de matelot et de morue salée. Les pauvres sauvages souffraient autant que moi de la soif qui me dévorait. Je pris ma pipe pour aider mon estomac à digérer cette nourriture sèche et en même temps pour apaiser ma faim.

Après avoir dit mes prières, je m'enveloppai dans ma couverture, et je suivis l'exemple de mes compagnons qui s'étaient déjà étendus sur la dure, les pieds tournés vers le feu, qu'on avait eu soin d'alimenter pour toute la nuit. N'ayant pas de montre, je ne pouvais compter les heures; je ne pouvais pas dire non plus que je dormais à la belle étoile : le ciel était extrêmement couvert. Je ne rêvais pas, par la raison toute simple que je n'avais point fermé les yeux. J'étais là bien attentif à épier la venue du jour ; et sitôt

que je vis sa pâle lueur percer les nuages, j'éveillai mes indiens; et, sans autre toilette que celle de nous frotter les yeux avec nos poignets, nous quittâmes le rivage pour nous rendre à notre destination.

La faim, la soif, le manque de sommeil, la fatigue, le froid, rien ne me tourmentait autant que l'appréhension de manquer le steamer. Il était déjà onze heures, et malgré tous nos efforts combinés nous n'en étions pas même en vue. Enfin nous vîmes de loin la fumée de sa cheminée, et quittant aussitôt l'embarcation, dans une petite anse, nous allâmes à pied par un court défilé au petit village, devant lequel le steamer était encore amarré.

Alors seulement je respirai à l'aise, j'étais délivré de toute inquiétude. Je me rendis à bord du *Massachussetts*. Ce n'était qu'un navire à hélice, destiné aux transports, et par conséquent je ne devais pas m'attendre à y trouver beaucoup de confort. Les officiers eux-mêmes n'avaient pas tous une cabine, et l'on comprend qu'il y en avait moins encore pour moi. Chaque soir, on préparait des hamacs dans la salle à manger. De la sorte nous passions la nuit toujours en oscillant, comme le balancier d'une pendule. Ce mouvement de berceau, qui eût peut-être fait dormir je ne sais qui, ne put réussir à me procurer un peu de sommeil, pendant les cinq nuits que nous passâmes sur mer.

Si l'embouchure du Colombie, que nous devions franchir, avait été tranquille, nous y serions entrés le second jour; mais elle était si mauvaise que, pendant trois jours entiers, nous ne fîmes que la côtoyer du matin au soir, et la nuit nous allions au large. Le cinquième jour, la mer étant un peu plus calme, on tira le canon, dont la détonation avertit le pilote à Astoria et il vint bientôt conduire notre embarcation à bon port.

Heureusement que nous entrâmes en peu d'heures dans la baie de Baker. A peine le steamer y fut-il amarré, qu'un orage épouvantable éclata, et qu'il se mit à neiger très-fort.

Le lendemain, dès que les machines du steamer furent réparées, nous remontâmes le Colombie, non sans peine, jusqu'à une dizaine de milles en deçà de Vancouver. Le fleuve étant pris par la glace, on dut renoncer au projet de naviguer plus loin, et l'on amarra le vaisseau à des arbres sur la rive gauche. On fit descendre les troupes au moyen de ponts factices, et on les expédia

au fort. Comme elles devaient passer par l'évêché, je donnai à un soldat des messages pour le grand-vicaire, afin qu'il m'envoyât chercher.

Vers six heures du soir, le domestique vint me prendre. Il avait laissé la voiture à une demi-lieue du rivage, et pour la rejoindre nous devions traverser un lac glacé. Tout aux alentours, les arbres, les collines, les champs, le lac lui-même, étaient couverts de neige, et cette blancheur, jointe à un clair de lune admirable, m'éblouissait et me causait un affreux mal de tête. Mon homme me précédait de quelques mètres et marchait vite, quel que fût le sol qu'il foulait. Sentant un craquement sous mes pieds, je m'aperçus que nous nous trouvions sur le lac. La frayeur s'empara de moi : je m'arrêtai et appelai mon guide pour lui demander s'il n'était pas possible de prendre un autre chemin.

— Pas possible, me répondit-il, il faut passer par là.

— Mais si la glace cède sous la pression de mes pas, me disais-je, ce sera le cas de dire que je fais un trou dans l'eau.

La nécessité n'ayant pas de loi, je me décidai à marcher sur la pointe des pieds et en retenant mon haleine de crainte d'ajouter à ma propre pesanteur. La glace craquait toujours, et mes frayeurs augmentaient en proportion. Chacun peut s'imaginer quelles étaient les pensées dont mon âme était occupée. En voyant que mon compagnon avait déjà franchi le lac, tandis que j'étais à peine au milieu, je n'étais point à mon aise ; car si un accident arrivait, j'eusse disparu sous l'eau, avant qu'il eût pu venir à mon secours. Je continuai à marcher comme si c'était sur des œufs, et, Dieu en soit béni, je parvins à fouler de nouveau la terre ferme.

Le froid dans ces parages n'est jamais aussi intense, que sur l'Atlantique, au même degré de latitude, et conséquemment les fleuves et les lacs sont bien rarement assez solidement glacés pour supporter de gros poids. Les grands froids sont de courte durée, ainsi que les grandes chaleurs : mais les pluies sont interminables. On assigne bien des raisons pour expliquer cette différence entre les froids qu'on éprouve sur la côte nord-ouest du Pacifique, et ceux de la côte nord-est de l'Atlantique ; mais je crois que je dépasserais le but de ce récit si je m'arrêtais à les relever (1).

(1) Vid. Duflot de Mofras, vol. 2, p. 140 et seqq.

Quelques jours de repos et les soins qui me furent donnés à la mission de Vancouver me remirent un peu de mes fatigues et me préparèrent à un autre et plus long voyage. Sur ces entrefaites je fus envoyé par le grand-vicaire pour présider au bal que les canadiens français avaient la coutume de donner, de temps à autre, à leurs amis et à leurs voisins. Peut-être nous blâmera-t-on, mais une malheureuse expérience nous avait avertis que nous devions le faire pour le bien de ces gens. Il eût été presque impossible de les en empêcher; et de plus nous savions que toutes les fois qu'ils se réunissaient, ils s'enivraient et qu'ensuite ils se battaient ; ce qui amenait des suites toujours fâcheuses et souvent irremédiables. Il ne nous restait alors d'autre alternative que de prévenir ces excès, autant que possible ; et il est un fait incontestable que nous n'y réussissions que par notre présence. Ces pauvres gens venaient eux-mêmes nous en avertir, et les plus influents parmi eux, connaissant les bons résultats produits par notre présence, ajoutaient leurs instances particulières à l'invitation commune.

Dans ces festins, on soupait d'abord, on dînait, on collationnait, on déjeunait, je ne sais trop comment appeler ce repas, qui représentait tous les repas possibles et imaginables, et où l'on servait tout à la fois du café, du thé, de l'eau, de la soupe, des pourceaux farcis, de l'agneau rôti, des poulets fricassés, du jambon bouilli, du bœuf à l'anglaise, des saucisses, des pâtés, des tartes, des gâteaux, des pommes, des dragées, et que sais-je? Il ne manquait qu'une chose, c'était l'assurance que tout cela fût propre. Il ne faut pas oublier que ces canadiens étaient mariés à des sauvagesses, qui ne péchaient point par le bon goût de leur toilette, malgré toutes leurs belles robes et leurs riches bagues.

Après le repas je m'emparai des liquides forts, et je les distribuai ensuite avec parcimonie à ceux qui en demandaient. Ils dansaient ; et tout ce que je puis dire de leurs danses, c'est qu'elles étaient infiniment peu récréatives. Tout cela était si lourd et s'exécutait avec tant de fracas que c'était à donner la migraine, même à une tête de plâtre. La seule chose qui m'amusa ce furent les danses exécutées par les enfants. Je ne pus m'empêcher de rire en voyant ces marmots sauter comme de véritables marionnettes.

Vers minuit j'envoyai chacun chez soi : ainsi ils s'étaient amusés

sans offenser Dieu, au moins extérieurement, et sans scandaliser la société. Je me retirai à mon tour sur une charrette à deux roues traînée pas un mauvais cheval, et je me rendis à l'évêché.

Le bon évêque ainsi que son grand-vicaire désiraient vivement que je restasse avec eux plus longtemps; mais ils voyaient bien que ma santé était trop compromise par les travaux de la mission, pour qu'elle pût y résister longtemps, et ils se résignèrent à mon départ. Si l'évêque en avait eu les moyens, je ne doute pas qu'il eût généreusement partagé avec moi; il me donna ce qu'il avait, sa bénédiction et des lettres de recommandation. Je quittai son diocèse, et j'allai à Portland, où je devais m'embarquer pour San-Francisco, le seul port sur la côte du Pacifique en communication avec l'Europe, par la voie de New-York.

Mes coliques ne me laissèrent pas tranquille pendant tout le temps que je passai à Portland pour attendre le steamer *Northerner*. Quinze jours, au delà du temps annoncé pour son arrivée, s'étaient déjà écoulés, lorsque le 7 janvier 1860, le *Columbia* nous apporta la mauvaise nouvelle que le *Northerner* s'était perdu avec une cinquantaine de passagers, parmi lesquels je comptais quelques amis. Sans m'effrayer d'un tel malheur, je m'embarquai le même jour sur le *Columbia* qui, après un long détour pour toucher à Port-Townsend, à Olympia, et de nouveau à Port-Townsend et à Esquimalt, se dirigea vers San-Francisco.

Nous entrâmes dans la rivière Umpqua, dont l'embouchure présente des difficultés semblables à celles du Colombie. Nous touchâmes aussi à la baie de Humboldt, située au 40° 48′. Cette baie offrirait une rade magnifique, si son entrée n'était pas aussi mauvaise. On a toujours besoin d'un pilote pour la franchir, bien que j'aie connu des capitaines qui ont risqué de se passer des services de ses agents à cause du prix très-élevé qu'ils exigent. Mais c'est une entreprise très-dangereuse, et il faut être bien adroit et fort expert pour rencontrer le canal, qui change bien souvent de direction.

Nous passâmes deux dimanches à bord; le premier, j'étais malade; mais le second, me sentant mieux, je célébrai le service, c'est-à-dire, je récitai les prières d'habitude et prêchai. Tous les passagers et beaucoup d'hommes de l'équipage y assistèrent. Après le sermon, un médecin français et un américain vinrent me

visiter et me demander bien poliment quels étaient mes moyens d'existence. Je leur dis que je vivais de ce que le peuple m'offrait spontanément. Ils s'en allèrent, et, une demi-heure après, revinrent me présenter 140 fr. qu'ils avaient quêtés parmi nos compagnons de voyage. Il m'arriva plus d'une fois de rencontrer de ces quêteurs volontaires; ce qui prouve que partout on trouve des gens généreux et dévoués.

Sur les vaisseaux anglais, le prêtre, quand il s'en trouve, n'est jamais requis pour dire la prière et faire le sermon. C'est toujours le capitaine qui lit les prières dans le livre de la liturgie anglicane, et qui débite le sermon adapté à chaque dimanche, d'après la distribution faite dans le recueil des homélies de la même liturgie. Ce n'est pas le prêtre seulement que l'on exclut, mais aussi tout ministre d'un culte quelconque, appartînt-il même à une branche de l'anglicanisme, fût-il quaker, par exemple.

Ce même dimanche nous arrivâmes à San-Francisco. Cette fois je pus contempler à mon aise, avant le coucher du soleil, la vue superbe que présente cette ville lorsqu'on entre dans sa rade. Bâtie sur des collines dont la pente va graduellement se terminer vers la nouvelle partie qu'on a fondée dans la mer, on peut distinguer tous ses bâtiments et ses nombreux édifices, spécialement les églises avec leurs clochers multiformes se projetant vers le ciel. Ses rues droites et régulières, qui sont toutes en pente, paraissent plus belles; et lorsque le gaz les éclaire, elles présentent un spectacle magique.

Le steamer fait presque le tour de la ville pour se rendre à son quai établi au bout de la rue Folsom; à peine y est-on arrivé, qu'on est assourdi par les offres des cochers, et des commissionnaires des différents hôtels. Chacun d'eux veut s'emparer de votre personne et de votre bagage; et il faut se tenir sur ses gardes et ne se fier à personne qu'à bon escient.

Comme l'irlandais reconnaît toujours le prêtre, un cocher de cette nation s'approcha de moi et me dit : — Father, vous allez à la cathédrale, n'est-ce pas? — Sur ma réponse affirmative, il prit mon bagage, me dit de le suivre, me plaça dans une énorme voiture, et, la faisant rouler désagréablement sur les planches qui garnissent les rues de San-Francisco, il me descendit à l'archevêché.

XVI

SÉJOUR A SAN FRANCISCO.

L'archevêque de cette ville m'attendait depuis longtemps. Mon évêque lui avait écrit, avant ma maladie, qu'il songeait à m'y envoyer pour me faire soigner dans l'hôpital des sœurs de la Merci. On a vu déjà que cela n'avait pas eu lieu alors, à cause de la maladie qui m'attaqua au milieu de mes courses. L'archevêque me reçut avec bonté et m'accorda l'hospitalité que, dans ces pays, on a l'habitude d'offrir aux prêtres étrangers.

Cette nuit même, vers deux heures, je fus réveillé par le tocsin. Je me levai, j'ouvris la porte de ma chambre qui donnait sur une terrasse, et je vis un spectacle plein d'horreur; des tourbillons de flammes et de fumée montaient vers le ciel. L'église m'empêchait de voir l'endroit où le feu sévissait. Je crus qu'il était tout près de nous et qu'il convenait d'en avertir les prêtres de la maison. Je courus à la chambre de celui qui a le titre de pasteur, je le réveillai et je l'effrayai de ma propre frayeur. Pour lui, il se tourna de l'autre côté et me dit que le feu était loin de nous atteindre. Je sortis de la maison et me dirigeai vers le lieu d'où je voyais sortir les flammes. Quel spectacle terrible et sublime en même temps! Toutes les bâtisses contenues entre quatre rues, dans un espace de 240 pieds carrés, étaient devenues la proie de l'élément destructeur. Toute la ville en était illuminée et l'atmosphère imprégnée de fumée. Le corps des hommes préposés à

l'extinction des incendies était sur pied, et des citoyens, par milliers, se trouvaient sur les lieux. Les uns travaillaient aux pompes pour éteindre le feu, les autres s'empressaient d'abattre les maisons voisines pour l'empêcher de s'étendre. Quelques-uns demandaient à grands cris des échelles pour sauver ceux qui se trouvaient encore entourés des flammes; d'autres sollicitaient des haches pour ouvrir un passage. Au milieu de cette confusion, cependant, tout marchait avec ordre. En peu d'instants l'on parvint à se rendre maître du feu, que l'on avait enfermé, pour ainsi dire, entre quatre rivières aériennes.

On n'a pas d'idée parmi nous de l'activité et de la bravoure qu'on déploie en Amérique contre les incendies. La nécessité peut-être a rendu les américains très-adroits dans ces circonstances. Leurs villes, on ne saurait se l'expliquer aisément, sont sujettes à des conflagrations sans cesse renouvelées. Il n'est pas rare d'entendre le tocsin signaler le feu deux, trois, quatre fois par jour et plus encore; souvent aussi le feu fait ses ravages en même temps sur différents points d'une ville. Les secours contre l'incendie sont admirablement réglés. Chaque ville est divisée en districts, et chaque district a une ou plusieurs stations, où se trouvent toujours des citoyens en garde et des pompes avec tous leurs appareils prêts à agir. Ils ont inventé une machine à vapeur qui jette l'eau à une distance de 400 à 500 mètres, et l'eau en sort non par jets, mais par torrents; c'est ainsi qu'ils sont à même de se rendre maîtres des incendies les plus terribles.

A peine le feu se déclare-t-il quelque part, que la station voisine donne le signal; celles du voisinage font de même, et en un instant les citoyens courent, chacun, à leur station respective et, de là, au lieu de l'incendie. En même temps la grande cloche de la ville sonne le tocsin et donne autant de coups qu'il est nécessaire pour faire connaître le district que le feu ravage. Mais après ce premier signal, si elle sonne à coups précipités, alors les détachements de tous les districts sortent pour aider à combattre le danger commun. Si San Francisco avait eu cette organisation avec ses machines dès le commencement de sa fondation, nous n'aurions pas à regretter les pertes immenses que lui ont causées trois conflagrations successives.

Dès que je vis que les flammes s'abaissaient, je retournai à l'archevêché, et j'appris dès lors qu'il était au moins inutile que je sortisse la nuit dans des circonstances pareilles, où l'on pouvait parfaitement se passer de moi.

Quelques jours après on voulut me faire prêcher à la cathédrale. Je mentionne cette circonstance parce que je pense que c'est celle de ma vie où j'ai le plus souffert pour parler en public. Prêcher à quelques centaines d'auditeurs qu'on connaît, dans sa langue maternelle, où même dans une langue étrangère, cela ne présente pas beaucoup de difficultés; je l'avais fait bien souvent. Mais me présenter à un public composé de quatre à cinq mille personnes, et leur parler en anglais sur un sujet scabreux, c'était une chose nouvelle pour moi. Je montai en chaire avec beaucoup de peine : mes jambes flageolaient; mes yeux étaient éblouis en voyant tout ce monde me regarder fixement; j'avais une soif ardente, et mon visage, m'a-t-on dit depuis, était pâle comme celui d'un mort. Mon cœur surtout me tourmentait. Il était tellement serré que c'était à grande peine que je pouvais respirer. Je commençai cependant mon sermon, que j'avais eu bien soin d'apprendre par cœur mot à mot; mon exorde achevé, je me sentis mieux : j'avais l'espoir de pouvoir aller jusqu'au bout, à moins d'un accident imprévu, ou d'un défaut de mémoire; mais je m'étais prémuni contre ce cas possible; j'avais mon cahier en poche, et, au besoin, je l'aurais sorti, je l'aurais lu. Le succès de mon exorde, ajouté à ces réflexions, me mit à mon aise, et je débitai mon sermon sans omettre une syllabe. Mon discours roulait sur la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ; j'avais choisi ce sujet dans l'intention de fortifier la foi de mes auditeurs en cette pierre fondamentale du christianisme, et en même temps je voulais les prémunir contre les artifices de l'unitarianisme qui dévaste si horriblement le champ du Seigneur, spécialement en Amérique.

Cette hérésie, qui n'est que l'arianisme ressuscité, s'y répand d'une manière effrayante, surtout parmi les gens de la classe bien élevée. Ceux qui la prêchent sont toujours des hommes d'une éloquence brillante, attrayante, séductrice. On a remarqué que c'est spécialement de la Nouvelle-Angleterre qu'ils sortent. J'ai déjà dit aux lecteurs que le peuple américain aime à entendre de bons prédicateurs. De là on peut déduire sans peine pourquoi

les unitairiens ont un si grand soin de ne faire prêcher que des hommes éminents par leur intelligence et par leur parole; et ensuite on comprend pourquoi leurs doctrines se répandent avec une si grande rapidité parmi ce peuple.

Aussi explique-t-on le soin qu'ont les diverses sectes dissidentes d'avoir toujours des orateurs très-habiles à la tête de leurs congrégations respectives, et de les y faire résider comme pasteurs. On leur donne des salaires qui nous paraîtraient fabuleux. Le docteur Scott, appartenant au calvinisme, avait à San-Francisco 5,000 fr. par mois (avec une maison dont le mobilier était renouvelé presque chaque année), sans compter le casuel des mariages, baptêmes, lectures, etc.

Le prêcheur T. Starr King, arien, recevait 40,000 fr. par an en dehors du casuel. Ce dernier, appartenant au parti abolitioniste, était extrêmement jaloux de la réputation dont jouissait le docteur Scott, qui professait les doctrines du Sud. Pour s'en défaire, il prit occasion de quelques phrases que celui-ci avait dites en faveur de Jefferson Davis, pour soulever contre lui les préjugés du peuple. Le docteur Scott, aussi prudent qu'intrépide, se rendit à son temple le dimanche suivant, prêcha, et allait en sortir, lorsqu'il se vit entouré par la police, qui voulait l'accompagner à son habitation pour le préserver de la fureur de la populace malintentionnée. On craignait une révolution. Quelques jours après il partit pour Paris avec sa famille. Ainsi T. Starr King resta maître du champ, et fut suivi par bien des gens qui aimaient le docteur Scott, parce qu'à une éloquence attrayante il joignait une vaste érudition et une libéralité d'idées vraiment chrétienne. Mais l'échange ne fut pas heureux.

Une chose est certaine, c'est que le peuple américain ira toujours là où l'on prêche le mieux. Il y avait, en 1860, dans la même ville, un prêtre irlandais qui, sauf son mauvais organe, avait toutes les qualités d'un bon prédicateur. Eh bien, un grand nombre de protestants allaient l'entendre ; ce qui démontre qu'ils allaient à l'église seulement pour l'écouter, c'est qu'ils s'informaient auparavant qui prêcherait. Si c'était K..., ils y allaient : si c'était un autre, ils partaient. Je trouve qu'on devrait tâcher d'alimenter en eux cette disposition, qui, dans les desseins de la divine Providence, peut tourner en moyen de salut pour eux.

A l'exception des épiscopaliens qui gardent encore quelques parties des habillements anglicans, les autres sectes n'ont aucune espèce d'habit particulier, lorsqu'ils s'occupent de leur ministère. Leur liturgie consiste en quelques prières qu'ils lisent dans un livre ou qu'ils composent d'après l'inspiration personnelle et passagère de chaque ministre, dans le chant d'hymnes, dans la lecture de la bible et dans le prêche. En général ils ont leur cahier sur le pupitre, et ils y lisent leur sermon : il y en a fort peu qui risquent de prêcher par cœur : beaucoup d'entre eux, comme les méthodistes par exemple, prêchent d'après les lumières dont leur esprit est frappé au moment où ils parlent, ce qui n'est pas toujours bien agréable à entendre.

En dehors des épiscopaliens, des méthodistes au moins nominalement, et des presbytériens de l'ancienne école qui semblent dépendre du synode, les autres sectes sont complètement indépendantes. Chaque église, chaque congrégation, pense et agit comme elle l'entend.

New-York, Boston, Philadelphie et quelques autres des villes les plus importantes de l'Union possèdent des établissements pour les missions, des sociétés pour la propagation de la bible et des *tracts*, qui ne sont que de petites feuilles contenant ou des points de morale chrétienne, ou des vérités de l'évangile, et quelquefois des attaques directes ou indirectes contre le catholicisme. Ils ont beaucoup de journaux entièrement religieux : presque chaque secte a le sien; mais la secte des méthodistes surpasse toutes les autres. Des colporteurs de bibles, de tracts et de journaux parcourent tous les coins du pays; souvent le ministre lui-même est chargé de cette besogne. J'en ai connu qui tenaient magasins de jouets, de papeterie, de livres, etc.

L'Amérique est le pays où l'on peut le mieux étudier la nature humaine dans toute sa bassesse, son élévation, ses vertus, ses vices, ses inclinations bonnes ou mauvaises. Là l'homme étant parfaitement libre de penser comme il veut et de dire ce qu'il lui plaît, il est dégagé de ce masque qui déguise tant de personnes parmi nous, l'hypocrisie. Un hypocrite, en Amérique, mérite doublement l'enfer; car il n'a rien là pour le contraindre ou le pousser à cacher sa pensée et à déguiser sa parole : il n'y aurait que sa volonté corrompue qui pût le rendre coupable d'une lâcheté con-

traire tout à la fois à la raison, à la religion et à la société. Que l'on en dise autant du respect humain, qui n'est qu'une autre lâcheté en ligne opposée à l'hypocrisie.

En établissant cette théorie, j'ai voulu dire que j'ai toujours eu pour le peuple américain en général un respect que je me sens enclin à refuser à bien d'autres. On trouve parmi eux bien des personnes indifférentes en matière de religion, mais bien peu d'infidèles. Mais est-ce qu'il leur est défendu de parler publiquement ou d'écrire contre toute religion? Pas du tout : mais c'est seulement le sens commun qui les guide et qui leur fait connaître que l'infidélité est indigne de l'homme. Si un voltairien osait donner des lectures, ou si un professeur dans leurs universités se permettait de donner des cours ayant des tendances à bouleverser toute forme du christianisme, il est certain que la presse ne les laisserait pas tranquilles dans leur œuvre de destruction; il est certain que tout le monde les critiquerait, les blâmerait hautement; il est certain enfin qu'ils ne pourraient pas répéter impunément leurs insultes contraires au sens commun et au repos de la société.

L'on n'ignore pas que Voltaire, Rousseau, Mirabeau, Thomas Paine, et leurs semblables ont des admirateurs en Amérique; mais le nombre en est fort limité. L'on n'ignore pas non plus qu'un certain Hittell a érigé en système toutes les assertions éparses dans les ouvrages de ces coryphées de l'infidélité, et les a éditées en deux volumes sous le titre d'*Évidences contre le christianisme;* mais il n'a pas réussi à les propager parmi ses compatriotes; il a complètement échoué dans son dessein. Pourquoi? Parce que ce peuple, doué d'un jugement sain, d'une raison éclairée, a reconnu que si le gouvernement, pour des motifs politiques, peut éliminer toute religion de sa constitution, les peuples ne peuvent en être dépourvus sans se plonger dans des abîmes, d'où aucune puissance créée ne saurait les tirer; parce qu'ils savent bien que la liberté civile et religieuse d'une nation ne consiste pas à ôter à ses enfants, à ses domestiques, à ses ouvriers ce qui peut les contenir dans la voie de la vertu et du devoir; parce qu'ils connaissent à l'évidence qu'ils ont lutté pour la liberté civile et religieuse, non pas pour devenir semblables aux brutes, mais bien plutôt pour honorer Dieu d'après leur conscience. Ainsi

ils regarderaient comme un profane, indigne de jouir de la liberté, quiconque oserait tourner leur liberté en licence, et débiterait des doctrines propres à arracher du cœur des citoyens tout ce que l'homme garde avec le plus de jalousie, sa religion. Ce serait une tâche trop lourde que de citer tous les documents qu'on trouve dans chaque État pour manifester la volonté du peuple sur ce point. Le passage suivant de la constitution de l'état de l'Ohio nous suffira : — Puisque la religion, la morale et les connaissances sont essentielles à un bon gouvernement et au bonheur des hommes, les écoles et autres moyens d'instruction devront être encouragés, de manière cependant à s'accorder avec la liberté de conscience (1).

Certes, un peuple, qui spontanément fait de telles lois, n'est pas disposé à payer des maîtres pour avoir ses enfants instruits dans l'absence de toute religion, ou dans ce qui est à peu près la même chose, le déisme, le rationalisme, le voltairianisme.

(1) Since religion, morality and knowledge are essential to good government, and to human happiness, schools and means of instruction should be encouraged in such way as is consistent with freedom of conscience.

XVII

MISSIONNAIRE ENCORE.

L'homme propose, et Dieu dispose. J'arrivais à San-Francisco dans le but de m'embarquer pour l'Europe, et j'étais bien loin de m'imaginer que j'allais être envoyé dans une toute autre direction. Plusieurs de mes confrères me faisaient de vives remontrances et me faisaient remarquer surtout que le nombre d'ouvriers évangéliques, dans le pays, était fort petit pour cultiver un champ si vaste. Le plus assidu et le plus zélé parmi eux était l'excellent M. Dominique Blaive, prêtre de Tours, et pasteur de Notre-Dame à San-Francisco. Cet homme dévoué, après avoir souffert une longue et pénible maladie dont on eût pu le sauver, si l'on avait agi envers lui avec plus de prudence et d'humanité, est allé, tout récemment, recevoir la couronne méritée par ses sacrifices et ses vertus héroïques.

A propos de notre confrère, nous ne pouvons nous passer de faire une remarque qui doit certes nous consoler dans nos épreuves; c'est que la résignation chrétienne seule est capable de nous faire plier notre front, et de nous faire soumettre à ces coups qui semblent destinés à nous écraser : surtout alors que nous croyons y voir une main, un esprit, un mouvement de l'homme, qui, animé

par des motifs connus seulement du scrutateur des cœurs et des pensées, veut exercer sur nous un pouvoir usurpé. Chacun de nous, dans sa vie, a plus ou moins l'occasion d'expérimenter que la résignation à la suprême volonté du créateur lui est absolument nécessaire lors même qu'il se croirait en butte à la malice humaine; nulle chose, hors de là, ne pourrait le satisfaire : car la rancune et la haine ne sont que les marques de la faiblesse et de l'impuissance; l'emportement et la mauvaise humeur ne sont guère que l'effet de la folie et de l'irréflexion; et la vengeance est le manque absolu de toute générosité. Que le mal intenté par l'homme nous atteigne ou non, il retombera toujours sur son auteur; et Dieu, entre les mains de qui nous remettons toutes choses, saura nous en préserver. Que si, par un jugement impénétrable et toujours juste, il permet que nous y succombions, comme il arriva au confrère dont je déplore la perte, il n'oubliera jamais que c'est pour l'amour de lui que nous souffrons.

Je dus enfin céder, malgré mes objections, aux remontrances de ce confrère vénéré, qui, outre les fonctions de curé, avait aussi la charge de grand vicaire; d'autant plus que j'étais persuadé qu'il agissait uniquement d'après les instructions ou du moins les désirs de l'archevêque. Ce prélat, voulant me garder quelques semaines chez lui, me chargea de remplacer son secrétaire et son chancelier, et comme nous étions dans le temps de carême, il me fit prêcher et me destina à entendre les confessions à la cathédrale. Au commencement de mars il m'envoya au district de Santa Rosa. J'avais entendu parler de cette mission et je savais en conséquence qu'il me serait impossible d'y séjourner. Je ne manquai pas d'en faire l'observation à l'archevêque, qui m'encouragea en me disant que je ne trouverais pas cette besogne aussi fatigante que je me l'imaginais. Je courbai la tête et j'y allai. Quelques jours me suffirent pour me convaincre que mes craintes n'étaient que trop fondées.

Ce district, qui commençait à l'estero San Antonio au 38° 50′ et allait jusqu'à Crescent City au 41° 45′ en suivant toujours le long de la côte, n'avait aucune église, aucune chapelle, aucune trace de catholicisme. Une chapelle avait été fondée, en 1827, par le révérend père Amoros, pour les mexicains; mais il n'en restait plus le moindre vestige. Quelques catholiques étaient éparpillés

çà et là; mais nulle part il n'y en avait assez pour établir une congrégation. Ce ne fut qu'après des voyages réitérés que j'eus la consolation d'en pouvoir réunir une vingtaine.

La manière de voyager dans ce district était différente de celle pratiquée dans le territoire de Washington. Le pays étant plus peuplé et un peu plus civilisé ou policé, l'usage des voitures publiques ou particulières et des diligences était devenu commun sur bien des points; on se servait aussi de chevaux. Dès mon arrivée dans le district, je me mis immédiatement en route pour visiter Bodega, Tomales, Santa Rosa et Healdsburgh, où je fus obligé de m'arrêter, parce que les chemins étaient impraticables. Dans tous les lieux que je viens d'indiquer, je célébrai le service divin là où il m'était possible de réunir mes ouailles et les personnes étrangères au catholicisme qui voulaient entendre la parole de Dieu.

Partout les fidèles me pressaient pour avoir une église; chaque localité en voulait une à elle. Il m'eût été fort difficile d'en bâtir une pour tout le monde, parce que chaque peuplade l'eût voulue près d'elle; et dès lors les autres n'eussent pas été satisfaites : la distance entre les différentes places ne faisait qu'augmenter, de beaucoup, la difficulté. Toutes ces considérations sérieusement pesées, je jugeai qu'il était préférable d'ériger une église dans chaque village et de mesurer l'importance de ces édifices aux moyens qui seraient mis à ma disposition. Dans ce but je convoquai des réunions et j'ouvris des souscriptions dans chacun de ces différents lieux. L'empressement avec lequel les fidèles et quelques autres citoyens non catholiques répondirent à mon appel me fournit une grande consolation.

Il avait été convenu avec les gens de Bodega que j'irais chez eux pour le jour de Pâques. Pendant la seconde partie de la semaine sainte j'avais été retenu à Pétaluma par le mauvais temps. Je tenais cependant à célébrer les saints mystères à l'endroit désigné, d'abord pour donner à mes ouailles l'opportunité de remplir leur devoir pascal, et ensuite pour leur donner l'exemple de l'exactitude au rendez-vous religieux. Je montai donc à cheval le jour même de Pâques, à six heures du matin, accompagné d'un écossais que j'avais pris aux gages pour me montrer la route, et vers onze heures j'arrivai à la place convenue. Nous avions fait près de huit

lieues de chemin dans des bourbiers, des marécages, des lacs formés par la pluie ; nous étions, ainsi que nos montures, tout couverts de boue, excessivement fatigués et mouillés. J'eusse bientôt oublié tout le mal que je m'étais donné si, à mon arrivée, j'avais trouvé tout le monde aussi exact que moi. Mais il m'était réservé de ne trouver personne. Aucun des habitants des environs ne s'était donné la peine de venir célébrer le saint jour, et je n'eus pour assistants à la Messe que les membres de la maison où je m'étais rendu. M. Gaspar O'Farrell, irlandais catholique, en était le maître. Il s'y était établi bien avant la découverte de l'or dans ce pays, et y possédait une ferme de quatre lieues d'étendue. Il a vu de beaux jours, et j'espère que la bonté divine lui en réserve d'autres plus beaux encore. Il le mérite non moins que sa famille : tous étant des gens dévoués et possédant ces vertus civiles et religieuses, qui rendent les individus aimables et chers à tout le monde.

Quand j'arrivai, il était absent : le comté l'avait élu sénateur, et il s'était rendu à son poste. De retour chez lui, il m'offrit de demeurer dans sa maison pendant tout le temps que je resterais dans le district. Je tiens à déclarer ici, avec une satisfaction ineffable et comme un monument éternel de ma gratitude, que pendant vingt-huit mois que je jouis de son hospitalité, je fus toujours traité par lui et par sa famille comme si j'en avais été respectivement le père, le frère ou le plus intime ami. Je me plais à croire qu'ils sont sûrs de mon amitié, de mon dévouement et de mon inaltérable reconnaissance. Ce monsieur avait sur sa terre un petit village, que l'on nommait *Bodega*, situé à une forte lieue de son habitation. Il m'engagea à y bâtir une église. A cet effet il me donna le terrain nécessaire et fournit tout le bois qu'il fallait pour la construire. Me voyant un jour embarrassé pour payer une somme de 1,225 fr. pour la main-d'œuvre, il se chargea d'y satisfaire à lui seul. Outre l'hospitalité qu'il me donnait, il voulut encore contribuer pour vingt-cinq francs par mois aux autres dépenses que j'avais à faire ; il avait mis ses chevaux et ses voitures à ma disposition ; il nourrissait mes montures à ses frais et n'omettait rien de ce qui pouvait contribuer à mon bonheur. Que Dieu lui permette de voir ses enfants et les enfants de ses enfants toujours dans l'abondance et dans la prospérité ! Ils auront

appris de leur père à être généreux et libéraux ; et ils sauront, je l'espère, imiter son dévouement et son respect pour la religion. S'il y a quelque chose de bien et de désirable ici-bas, c'est de voir ceux que nous aimons, vivre heureux et dans l'aisance ; et parmi les personnes que nous devons chérir, nos bienfaiteurs ne tiennent certainement pas la dernière place. Eux, dont tous les actes tendent vers le bien, savent combien est belle la récompense que donne la conscience satisfaite. Le bien que l'on fait ne serait pas assez récompensé, si Dieu n'avait pas mis au cœur de ceux qui le font les consolations qu'il leur procure.

Après les fêtes de Pâques, j'allai visiter les catholiques à fort Ross, où, me dit-on, jamais un prêtre n'avait été vu auparavant. Ce fort, situé sur la côte, au 38° 30′, est le seul établissement qui reste de tous ceux que les Russes possédaient jadis dans ces parages. Il appartient actuellement, avec la terre du voisinage sur une étendue de six lieues, à M. Guillaume Bennitz, catholique de Baden, qui l'a acheté de M. Torres, et qui a dû, pour éviter des tracasseries, donner 30,000 francs à M. Sutter. Ce dernier personnage, qui possède déjà un terrain de onze lieues carrées, situé sur la rive gauche de la rivière Sacramento, et que le gouverneur Alvarado lui concéda gratuitement, en 1840, conformément à la loi espagnole, prétendait avoir aussi des droits sur toutes les terres occupées autrefois par les Russes, sur leur port de la Bodega, et sur toutes leurs dépendances. Mais ses prétentions ont échoué jusqu'ici, et nous sommes convaincu qu'elles n'aboutiront jamais à aucun résultat, si ce n'est de lui faire dépenser de l'argent, qu'il ne pourra se procurer qu'en vendant la seule propriété qu'il possède sans contestation.

Les raisons sur lesquelles il fonde ses droits sont un achat qu'il fit en 1841, époque de l'abandon de ces établissements par les Russes, leur gouverneur, M. de Rotscheff ayant quitté le pays le 1er janvier 1842, après avoir renvoyé à Sitka presque tous ses colons. Or, le ministre américain à Saint-Pétersbourg réussit à obtenir des archives du gouvernement russe une copie authentique du contrat stipulé entre M. Sutter et les agents de la compagnie russo-américaine. Dans ce document, que nous avons vu et traduit en anglais à Santa Rosa, il est expressément dit que l'on avait vendu à M. Sutter le bétail et le mobilier, *et non pas la*

terre. Il serait donc difficile d'imaginer sur quel fondement il base ses prétentions. C'est pourquoi les gens de bon sens sont peinés de le voir lancé dans un procès évidemment injuste, et ne cessent de vouloir lui faire comprendre qu'il vaudrait bien mieux pour lui de se tenir tranquille, de finir paisiblement ses jours et de laisser les autres garder leur bien sans les troubler.

Mais quiconque n'a pas été en Californie ne connaît guère les fraudes colossales que des individus sans scrupules ont commises contre le gouvernement américain, ainsi que contre beaucoup de particuliers. Avant que ce pays fût abandonné à la domination américaine, le gouvernement mexicain concédait, à des conditions bien légères, des terrains, parfois d'une grande étendue, à tous ceux qui les demandaient. Cependant soit que les gouverneurs aient agi de bonne foi, soit qu'ils crussent que le pays n'était jamais destiné à se développer, et qu'ils pouvaient se passer d'être trop exacts, ou bien par d'autres motifs qu'on ne saurait préciser, le fait est que les documents contenant ces concessions de terre étaient souvent défectueux, soit qu'ils fixassent incomplètement les limites des terres cédées, soit qu'ils omissent des clauses ou des formalités requises pour garantir les propriétaires contre des réclamations futures ou contre l'éviction.

Or, des hommes, qui ne connaissent peut-être de la loi que les arguties, ont profité de ce défaut de légalité et ont soulevé, d'abord, des questions de droit sur les concessions déjà faites pour les transférer à leur gré en d'autres mains; et, ensuite, ont invoqué d'autres concessions, qui, on a des raisons très-fortes pour le croire, n'avaient jamais été accordées. D'après le témoignage d'un homme tout à fait distingué par sa droiture et par son honnêteté, le capitaine Cooper, anglais et résidant en Californie depuis 1826, le gouvernement mexicain y avait donné, avant l'occupation américaine, 900 concessions de terre (*grants*), et maintenant on en réclame 2,500. Ce bouleversement de titres pour ceux qui jadis étaient possesseurs de bonne foi des concessions mexicaines, et ces nouvelles réclamations subreptices tiennent le pays dans un état stationnaire en ce qui concerne l'amélioration des fermes et même de quelques villages; et causent des procès interminables, dont les conséquences sont faciles à concevoir.

Comme le gouvernement américain avait reconnu toutes les concessions faites par celui du Mexique, il se met à présent sur ses gardes, pour que le nombre de concessionnaires n'en soit pas augmenté; et quoi qu'il fasse, il ne réussit pas toujours. Il est vrai qu'il a annulé beaucoup de ces réclamations frauduleuses; mais il est vrai aussi que des spéculateurs astucieux en ont obtenu plusieurs d'une étendue considérable et d'une immense valeur.

Encore les missions ont-elles été la proie de ces envahisseurs sans principes. On sait que le gouvernement espagnol et depuis le gouvernement mexicain leur avaient concédé des terres, dont les missionnaires se servaient pour le maintien des indiens, l'entretien des voyageurs et de tous ceux qui demandaient leur aide et leur hospitalité. A l'exception de quelques bien pauvres et de quelques bien petites missions qui restent encore en possession de l'autorité ecclésiastique du pays, toutes les autres furent saisies par les uns et par les autres, et même de soi-disant catholiques en prirent une bonne portion. Le gouvernement américain, guidé par un sentiment de justice, reconnut, en 1858, le droit qu'avait l'église catholique en Californie de réclamer toutes les terres qu'elle y possédait sous la domination mexicaine. Mais comme ces terres avaient successivement passé entre les mains de différents propriétaires, et que conséquemment il fallait leur intenter des procès sans fin, pour en remettre le titre aux possesseurs originaires: le gouvernement fit, en 1861, une concession de 33,000 arpents de terre, que l'église prendrait dans les parties inoccupées de la basse Californie, comme une compensation de ce dont elle avait été dépouillée.

Fort Ross, qui nous a amené à cette digression, est bâti sur une hauteur. Pour s'y rendre la traite se fait à cheval, quoique des hommes bien hardis l'aient parcourue en charrette et en calèche. Il faut passer la rivière Russie, ou *Russian river*, sur des bateaux dans quelques endroits, à gué dans d'autres. A son embouchure nous la passâmes souvent à pied sec, depuis le mois de juin jusqu'en octobre.

Tout le long du chemin, on rencontre les sites les plus variés et les plus beaux qui puissent s'imaginer. Des chaînes de collines, des prairies où paissent des troupeaux de cerfs et les bestiaux des fermes, de petits ruisseaux qui arrosent les unes et fournissent à

boire aux autres ; voilà ce que l'on voit depuis Bodega jusqu'à la rivière Russie. Au delà, le pays change d'aspect. Ce sont des coteaux couverts de chênes, de frênes, de sycomores, d'énormes lauriers royaux, de petits lauriers-camphre, et de plus de vingt espèces différentes de pins et d'autres arbres de la famille des conifères. Quelques-uns de ces arbres atteignent une hauteur de trois cents pieds. On rencontre aussi des collines et de petits prés couverts d'orge sauvage, qui est une excellente nourriture pour le bétail.

Mais lorsqu'on arrive au fort, on a tout lieu d'en être enchanté. Sa position est superbe, ses jardins sont fort beaux ; au levant il est entouré de magnifiques forêts, peuplées de pins gigantesques ; au couchant, il est baigné par le vaste océan qu'il domine : tout cela fait que son aspect est si pittoresque et si grandiose qu'aucun autre endroit au monde ne saurait lui être comparé. On y trouve une chapelle grecque, que l'on a convertie en magasin. Il s'y trouve encore d'anciens bastions et des édifices, jadis destinés aux officiers et aux employés russes. M. Bennitz y a fait beaucoup d'améliorations adaptées à ses besoins.

Dans les environs existent deux moulins à bois ; ce qui donne à ces solitudes un peu d'animation. C'était toujours dans ce fort que je célébrais le service divin, lorsque je me trouvais dans le voisinage. J'y réunissais toutes les personnes qui voulaient profiter de mon ministère. Il me fallait généralement trois jours pour les visiter en particulier, soit dans les moulins, soit dans les carrières, situées à la pointe du sel (Salt point), et pour leur donner rendez-vous pour la célébration des offices.

Après ma première visite, je désirais continuer à battre le chemin de la côte, jusqu'à la dernière station de mon district ; mais j'en fus empêché à cause de l'impraticabilité des chemins, qui, en effet, n'existaient pas. Je revins donc sur mes pas pour prendre la route de l'intérieur. Je me dirigeai d'abord aux sources de Geysers, ainsi nommées ou du Gaïac, espèce d'arbre qui croît abondamment dans ce pays, ou d'un mot russe, ou bien d'autres causes que j'ignore. Ce qui est certain c'est qu'il n'existe, à ma connaissance, aucun site semblable à celui-ci. Les poètes et les romanciers y trouveraient des sujets admirables et bien propres à alimenter leur verve. Sa situation est au 38°48′ de lat., 123°21′ de

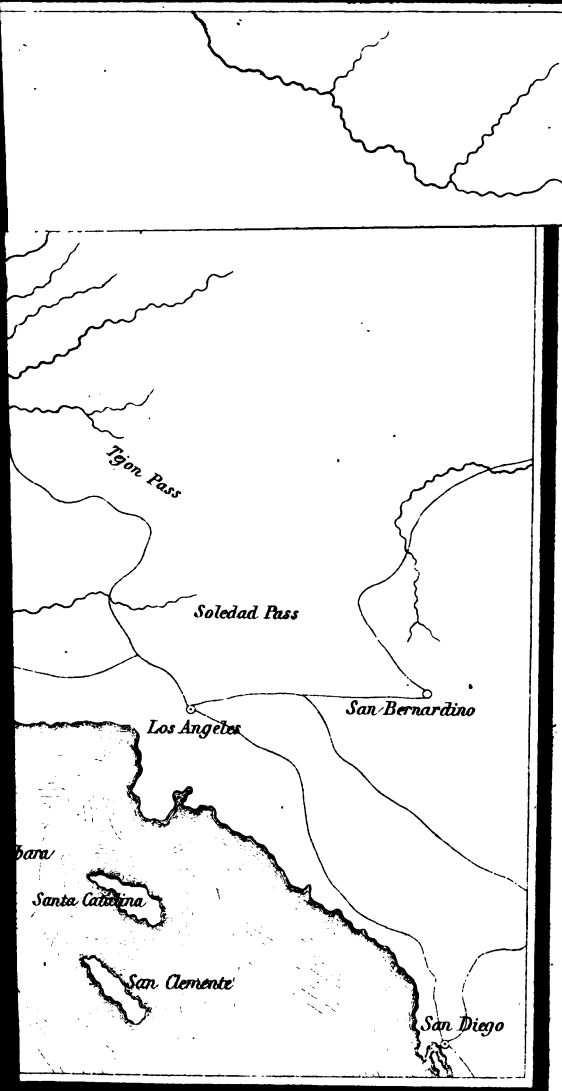
long.; son élévation au-dessus de la mer est de deux mille mètres environ, et l'on comprend aisément, d'après cela, à quel point son climat doit être pur, en même temps qu'il peut convenir seulement à des constitutions saines et exemptes de toute affection poitrinaire.

On peut aller en voiture jusqu'au pied de la montagne; bien que j'aie connu des américains qui l'ont montée en wagons et en buggies. Mais où ne vont pas ces hommes? Il n'y a point de dangers pour eux. En la franchissant à cheval, je voyais encore les traces des roues; puis elles disparaissaient, et après quelques détours, qu'il me fallait faire pour éviter des précipices et des abîmes, je les voyais reparaître.— Par où sont passés ces hommes hardis? — me demandais-je. Cependant là se trouvaient encore les vestiges d'un courage, qui me remplissait d'étonnement et d'admiration.

Arrivé sur la cime de la montagne, ma vue se perdait dans un horizon sans limites : je ne voyais tout autour de moi et dans les bas-fonds interminables que des forêts, des broussailles, des rochers, des monticules, et tout me paraissait être si rétréci que j'aurais cru très-possible d'en faire une esquisse distincte sur une tabatière. Illusion! Plus loin, quand l'ascension est terminée, et qu'on approche du lieu enchanteur qui domine le paysage, une épaisse fumée s'élève de différents points vers les cieux, et l'atmosphère est imprégnée d'une odeur très-forte de soufre. Le voyageur y trouve avec bonheur un hôtel spacieux, propre, et dont la table présente une idée d'aisance tout européenne.

Après le déjeuner, c'est-à-dire vers dix heures du matin, je m'informai s'il s'y trouvait quelque brebis qui appartînt à mon bercail. Il y en avait une, un jeune irlandais, qui me dit que dans quelques jours il quitterait la place, et descendrait à Healdsburgh pour me parler.

Accompagné d'un guide, j'allai visiter les différentes sources. Leur vapeur m'affectait les yeux; leur odeur me tourmentait les narines et leur chaleur me brûlait les pieds. Les eaux en sont extrêmement chaudes; on peut y cuire un œuf en quelques secondes. Toute la terre aux alentours est brûlante et mouvante; on ne saurait rester une minute à la même place, il faut en changer continuellement, et continuellement on sent la terre céder sous ses pieds.



ment geographique de Bruxelles fondé par Ph. Vander Maelen

Etablis

Après celà nous allâmes voir les bouches d'enfer. On aurait de la peine à trouver un nom mieux adapté à ce lieu C'est un défilé, entre deux montagnes, tout rempli de rochers, parmi lesquels on voit surgir des sources innombrables de la même nature que les autres. J'y descendis en m'accrochant aux rocs qui brûlaient mes mains: et trop tard je m'aperçus qu'il eût mieux valu me passer de cette fantaisie. Mais j'y étais, et je ne pouvais y rester; je croyais être réellement aux enfers, sans cependant voir les damnés, et sans être tourmenté par leurs remords. Remonter n'était pas possible, marcher non plus: il me fallut sauter de rocher en rocher; et malheur à moi si j'avais fait un faux pas! certainement je me serais cassé une jambe, peut-être toutes les deux, et ce qui pis est, la tête par dessus le marché.

Au bout d'un quart d'heure, toujours en sautant, je sortis de ce purgatoire où je m'étais volontairement plongé. J'étais trempé de sueur; mes habits même étaient mouillés comme si j'avais traversé une rivière. En sortant du bain que je venais de prendre dans ces eaux salutaires, je me trouvai exposé aux rayons d'un soleil tellement ardent qu'en moins d'une demi-heure j'étais complètement sec.

L'après-midi, je retournai à Healdsburgh dans une situation bien différente de celle où j'étais la veille. J'étais fort fatigué et je ne pouvais ni rester assis ni marcher.

Quelques jours de repos me mirent en état de continuer mon excursion apostolique. Je me rendis, en voiture, à Cloverdale, et de là, dans un wagon traîné par quatre chevaux, à la vallée de Félix, distante de treize à quatorze lieues d'Healdsburgh. Ma congrégation, dans cet endroit, se composait d'une trentaine de catholiques à peine, la plupart de race espagnole. Les aventures ne me firent pas défaut dans cette vallée de Félix. Une, entre autres, qui pouvait avoir des conséquences bien funestes, si la divine Providence n'était intervenue.

Parmi les diverses œuvres de mon ministère j'avais dû m'occuper d'une réconciliation entre un mari et sa femme. Ils étaient près de se séparer; mais à force de remontrances et de persuasion je réussis à les réunir. Or, la femme, immédiatement après s'être réconciliée avec son mari, lui demanda d'aller assister à un festin qu'un irlandais, à l'occasion du baptême de son enfant, allait

donner ce même jour à tous les habitants de la vallée. — Je n'ai pas d'objection à ce que vous assistiez à cette fête, dit le mari, mais moi je ne puis y aller et je n'ai personne à qui je puisse vous confier, si ce n'est à father Rossi. Qu'en dites-vous, father Rossi? seriez-vous assez bon pour y conduire ma femme dans ma buggy, puisque vous aussi vous devez vous y rendre? — Y ayant consenti, nous montâmes en voiture et nous voilà en route. Nous passâmes la rivière Russie à gué; de l'autre côté le terrain est sablonneux et coupé, en divers endroits, par cette même rivière, dans la saison des pluies et de la fonte des neiges. Au moment où nous descendions dans un de ces passages d'eau, les deux roues gauches du véhicule s'enfoncent dans le sable, et la voiture est renversée. Je m'empresse de sortir de voiture et je parviens bientôt à en retirer la femme, pendant que son enfant que nous avions pris avec nous poussait des cris déchirants. Chose presque incroyable; personne n'est blessé ni contusionné, et le cheval reste debout sans bouger. Avec l'aide d'un mexicain qui, par hasard, passait par là, je relève la voiture, nous y remontons et nous parvenons sains et saufs à notre destination.

Là je fus témoin d'une nouvelle manière de faire la cuisine. On avait creusé dans la terre trois trous de deux mètres de long sur un mètre de large et de la profondeur de soixante centimètres à peu près. Dans chacun de ces trous on avait allumé du feu; lorsque le combustible fut réduit en braises, on suspendit, au moyen de bâtons, un quartier de bœuf sur un de ces trous, un mouton sur un autre, et un pourceau sur le troisième. Le festin eut lieu en plein air, la hutte du pauvre irlandais n'étant composée que d'une très-petite pièce.

Je fus obligé, encore une fois, de renoncer au projet d'aller plus loin; d'abord je me trouvai indisposé, ensuite je devais me trouver à Healdsburgh quelques jours après pour l'ouverture de la chapelle que j'y avais établie. Comme la chaleur était accablante, je m'en retournai pendant la nuit, à cheval, accompagné d'un jeune californien. Nous arrivâmes à Healdsburgh vers trois heures du matin, et nous entrâmes dans la maison d'un irlandais pour nous reposer. En moins d'une minute mon compagnon fut plongé dans un profond sommeil et il ronflait comme un bienheureux. Étendu sur un sopha, tout habillé, je ne pus, grâce à cette musique discordante,

fermer les yeux de tout le reste de la nuit. En outre j'étais continuellement menacé d'être enlevé dans les airs par des myriades d'insectes enragés qui semblaient disposés à boire tout mon sang; j'en étais couvert de la tête aux pieds.

Voulant me délivrer de ce tourment, et en même temps désirant prendre un repos que je ne pouvais trouver en ces lieux, je pris la détermination d'aller à ma résidence, chez O'Farrell, à Bodega. Après avoir donné des ordres relatifs à la chapelle qu'on devait ouvrir le dimanche suivant, je montai dans une buggy, que mes ouailles m'avaient donnée, et me dirigeai vers ma destination. J'avais huit lieues à parcourir par des plaines et des bois. Le sommeil me tourmentait beaucoup : ce n'était pas une merveille pour moi, car j'y étais tellement sujet, qu'à cheval aussi bien qu'en voiture il m'arrivait souvent de me réveiller sans savoir combien de temps j'avais dormi : mais dans le moment actuel c'eût été bien dangereux, comme on le conçoit. Pour vaincre le sommeil qui m'accablait, je me mis à fumer, puis à marcher, et de la sorte je parvins à combattre les effets de la fatigue et de l'insomnie de la nuit précédente.

Pendant que je cheminais ainsi et que je cherchais à allumer ma pipe au moyen d'une allumette phosphorique à l'épreuve du vent, un accident, qui eut des suites bien extraordinaires, survint. Ma pipe étant allumée, je jetai le reste de l'allumette encore enflammée. Malheureusement au lieu de tomber dans la poussière, elle fut emportée par le vent jusque sur les herbes sèches qui bordaient le chemin. Je saute aussitôt de ma voiture, et je me mets à piétiner sur le feu ; mais inutilement. En moins de temps qu'il ne m'en faut pour écrire ces lignes, le feu se répand avec une rapidité effrayante. Je remonte encore en voiture et m'enfuis, me demandant ce qu'il y aurait à faire pour l'arrêter; mais rien de praticable ne se présente à mon esprit. On s'imaginera sans peine les tourments et les angoisses auxquels j'étais en proie. Le sommeil me quitta et ne revint plus me visiter pendant toute cette journée.

Arrivé chez moi, je confiai à O'Farrell l'accident qui m'était survenu et je lui demandai son avis. — Mon avis est, me dit-il, de vous tenir tranquille et de ne rien dire à personne. Ce sont des malheurs qui arrivent souvent. — Je me retirai pour prendre quelque

repos. Mais comment dormir? J'avais la tête en feu. Je me figurais tout le pays en proie aux flammes : tous les pauvres gens des environs perdant leur bétail, leur récolte, leurs maisons. Je ne voyais partout qu'incendie, ruines et ravages, et cet état d'excitation dura pendant trois jours, c'est-à-dire, jusqu'au vendredi suivant, lorsque je passai par le lieu du désastre pour me rendre à Healdsburgh. Quel bonheur n'éprouvai-je pas, quel baume de consolation ne vint pas me relever de mon abattement, lorsqu'en m'approchant de l'endroit où j'avais si malheureusement allumé l'incendie, je remarquai que le feu n'avait atteint qu'une partie de la colline au pied de laquelle il avait commencé son œuvre de destruction! J'en remerciai Dieu et continuai mon chemin.

Le jour suivant l'archevêque vint à Healdsburgh, et le dimanche il bénit la chapelle en la dédiant à saint Jean-Baptiste. C'était tout simplement une petite maison avec une dépendance, que j'avais achetée pour la somme de 3,500 fr. La maison tout entière servait de chapelle, et dans la petite bâtisse contiguë, les femmes catholiques de l'endroit avaient mis un lit, des chaises et d'autres meubles nécessaires pour me loger lorsque je viendrais pour exercer le saint ministère.

Pendant que ceci se passait à Healdsburgh, je n'oubliais pas les autres lieux dont la direction spirituelle m'était confiée; je les visitais régulièrement, et souvent même deux fois par semaine afin de pousser à bonne fin les affaires qu'on y avait entamées pour l'érection des églises qui y étaient nécessaires. J'eus à vaincre bien des difficultés : je dus avaler bien des pilules, parfois très-amères, de la part spécialement d'un soi-disant catholique, semblable au sergent d'ordonnance de Steilacoom, que, je l'espère, le lecteur n'aura pas oublié. Le peuple était toujours averti d'avance de l'heure et du jour où le service divin devait être célébré, soit par un avis dans les journaux, comme je faisais à Santa-Rosa et à Healdsburgh, soit par affiche sur les portes des hôtels et des magasins comme je le pratiquais à Bodega, à Tomales, et ailleurs.

XVIII

VISITE A HUMBOLDT-BAY.

Ayant échoué deux fois dans le dessein de visiter par terre la partie nord de mon district, je me décidai à y aller par mer. Ce fut dans le mois de septembre de cette année 1860 que je m'embarquai sur le steamer *Cortez,* pour la baie de Humboldt. J'ai parlé ailleurs des dangers que présente l'entrée de cette baie. Plusieurs villages y furent établis; mais deux seulement réussirent à survivre à la chute des autres. Union, tout à fait à l'extrémité nord de la baie, et Eureka, vers le milieu, font encore de bonnes affaires. La première de ces places doit le commerce qu'elle fait aux mines des environs, et la seconde aux moulins à bois qui en sont absoment le corps et l'âme. On trouve à peu de distance quelques fermes, dont les produits tels que foin, blé, pommes de terre, etc., ne suffiraient nullement à son commerce, et conséquemment sans l'exploitation du bois elle ne saurait exister.

Par un bonheur tout à fait providentiel je ne pris pas la route de terre; car outre les dangers naturels que le pays présente, tels que défilés sans sentiers, rivières sans pontons, montagnes sans chemins, etc., les habitants étaient toujours en guerre avec les sauvages, et des représailles cruelles étaient constamment exercées de part et d'autre.

Le nombre des catholiques y est assez considérable; mais malheureusement ils étaient abandonnés à cause de la distance

où ils se trouvaient du lieu central, ainsi que de la situation singulière du pays. Arrivé sur les lieux, j'officiai dans l'école, où, après la célébration du service divin, le ministre presbytérien prenait ma place et prêchait. Je crus qu'il était indispensable de seconder les dispositions des catholiques qui désiraient avoir une église à leur usage, et quoique je travaillasse autant que je le pouvais pour parvenir à l'ériger, Dieu me priva de la consolation de la voir achevée, par la raison toute simple que je ne pouvais me trouver assez souvent sur les lieux. Je poussai mes courses dans les environs jusqu'à huit lieues vers le sud de la baie; il n'était pas possible de me diriger au nord. Je fus vivement touché de l'extrême misère où je trouvai quelques familles irlandaises. Il y en avait une spécialement qui avait quitté le Texas à cause de la mauvaise santé de son chef. Elle était composée du père, de la mère, du frère de celle-ci, et de six enfants. Le changement de résidence n'avait point été profitable à cette famille désolée; le pauvre homme avait trouvé ici la misère, qui, jointe à l'état très-faible de sa santé, le rendait certainement bien malheureux. Je passai une nuit avec ces braves gens, et le matin suivant je tâchai de leur donner le seul bonheur qu'il était en mon pouvoir de leur procurer, celui de mon ministère.

Aux alentours d'Eureka se trouvait une station militaire avec des soldats irlandais, que je visitai deux fois pour leur fournir l'occasion d'entendre la sainte Messe et d'approcher des sacrements. Pendant que j'étais à l'autel, un lieutenant, que je m'abstiens de qualifier, se tenait sur la porte, causant avec deux autres personnes de la même trempe. A l'évangile je me tournai vers le peuple pour prêcher; il continuait à jaser. Je le regardai fixement en silence, pendant deux ou trois minutes : il n'en fit aucun cas. Alors, bien tranquillement, je dis à ces causeurs malencontreux : — Messieurs, si vous voulez entendre la parole de Dieu, entrez et prenez un banc; mais je ne permets à personne de rester sur la porte à jaser. — C'était comme si j'avais parlé aux murailles; ils n'eurent aucun égard pour ce que je leur disais, et ils continuèrent leur conversation sans changer de place; ils semblaient me dire : — Nous nous moquons de vous. — L'officier était décidé à me braver jusqu'au bout. Je lui donnai encore quelques minutes pour réfléchir, puis je commençai mon sermon. Le pro-

verbe dit : Celui qui cherche, trouve. Peut-être ne s'imaginait-il pas que j'allais le mettre à la porte; et c'est précisément ce que je fis. Je m'arrêtai un instant et je dis aux soldats de fermer la porte. Un irlandais se lève et ferme la porte au nez de l'officier et de sa compagnie. Le capitaine qui, bien que protestant, assistait au service, me dit après : — Vous avez bien agi, father Rossi, ce brave dandy va toujours aux églises pour se moquer des ministres; vous l'avez mis à sa place.

Le *Cortez* ne revint qu'après dix-sept jours. Comme il retournait à San Francisco, j'en profitai pour m'en aller chez moi en remettant à une autre occasion la visite plus au nord de ma mission.

Il se trouvait à bord une compagnie de soldats avec leurs officiers; ils venaient de Steilacoom. Le plaisir de nous rencontrer encore une fois fut bien vif et réciproque. Ces messieurs me présentèrent, entre autres, à un ministre épiscopalien qui revenait des missions de l'Orégon et avec qui je contractai une amitié cordiale et durable. Il pourrait paraître inutile et parfois ridicule de mentionner ces petits détails; cependant j'y attache une certaine importance parce qu'ils sont généralement liés avec des sujets d'un plus grand intérêt. Les fréquentes conversations que j'eus ensuite avec ce ministre me firent connaître d'abord le mépris sans bornes que professent les épiscopaliens pour les méthodistes, parce que ceux-ci, pour se donner un air d'aristocratie, ont la prétention de se nommer épiscopaliens-méthodistes. Puis je fus convaincu que parmi les ministres bien instruits il y en a qui embrasseraient le catholicisme si l'église leur faisait des concessions qui dérogeraient à sa discipline. Mon ami avait une si haute idée de la sainte Vierge que pendant trois dimanches il la prit pour sujet de ses sermons à sa congrégation; chose difficile à croire, mais qui cependant n'en est pas moins vraie. Par ses idées libérales, il s'attira le mauvais vouloir de divers membres de sa congrégation; ils le laissèrent parfois dans le besoin; de son côté ne voulant pas étouffer la voix de sa conscience, il quitta sa place de pasteur et se retira à San Francisco, où il attend que la Providence lui envoie des moyens pour retourner chez ses parents à Boston.

La construction de mes églises approchait de son terme. Tomales, qui n'avait en ce temps-là que le nom de village, était

la place la plus importante de la mission, à cause du nombre de catholiques qui allait en augmentant tous les jours. Le 4 novembre, l'archevêque y ouvrit l'église sous l'invocation de sainte Marie. C'était une belle bâtisse de style gothique. Le terrain m'avait été donné par un protestant irlandais, qui, de plus, vint avec moi à San Francisco pour solliciter des souscriptions de ses amis; nous reçûmes par ce moyen à peu près 800 francs, outre 500 francs qu'il me donna lui-même. Que Dieu l'en récompense !

Celle de Bodega fut livrée au culte divin le 2 décembre sous le nom de sainte Thérèse, et celle de santa Rosa, dédiée à sainte Rose de Lima, fut ouverte le 30 du même mois. J'avais donc fini de bâtir ces églises, mais pour toutes j'avais contracté des dettes. Avec l'aide de quelques-uns de mes paroissiens les plus dévoués, je fis des loteries, avec le résultat desquelles je pus en payer une partie. Plus tard j'adoptai d'autres moyens dans le même but et j'y réussis jusqu'à un certain point.

Sur ces entrefaites, l'archevêque m'envoya un prêtre afin de me remplacer pendant le temps que je serais absent à l'extrémité nord de ma mission. Je le conduisis aux différents villages pour le faire connaître aux fidèles. Après l'ouverture de l'église de santa Rosa, nous partîmes pour Healdsburgh. Nous y eûmes les saints offices le premier jour de l'an. Dans l'après-midi nous nous acheminâmes vers Bodega; nous devions être ce même soir chez O'Farrell. Arrivés à une rivière, appelée la crique de Marc West, j'aperçus que l'autre côté était couvert d'eau. Je descendis de voiture et allai à pied sonder le terrain. Je trouvai le passage assez dangereux, néanmoins je me sentais assez de courage pour l'affronter. D'ailleurs il nous eût été difficile de revenir sur nos pas, nous étions trop avancés.

Je remontai en voiture et dis à mon confrère de ne rien craindre. Nous passâmes doucement le pont, mais à l'extrémité notre voiture se trouva dans l'eau, qui, à cet endroit, était tellement profonde, qu'à peine les oreilles des chevaux se montraient à la surface. Mon confrère, tout effrayé, s'accrocha à mes genoux en s'écriant, rempli de désespoir : — Ah! retournons, nous sommes perdus! — Je ne pouvais pas accéder à ses désirs, car si je m'étais arrêté il eût été impossible de remettre les chevaux en marche ; nous étions dans un profond bourbier tout couvert d'eau. Je tâchai

de l'encourager et je continuai à exciter les chevaux de la voix et à leur faire entendre le claquement du fouet, et ainsi, avec beaucoup de peine et non sans quelque inquiétude, au bout d'une dizaine de minutes nous nous trouvâmes sains et saufs sur la terre ferme. Nous étions mouillés jusqu'à la ceinture, la voiture était pleine d'eau et notre bagage, ainsi que nos ornements d'autel, n'étaient pas en meilleur état.

Ce bon confrère était encore novice dans la vie aventureuse de missionnaire et n'avait encore éprouvé ni la nécessité de s'exposer au danger, ni celle de savoir le surmonter une fois que l'on s'y trouve.

C'était donc en janvier 1861 que, laissant à ce confrère la charge de prendre soin de la partie sud de ma mission, je me dirigeai sur le *Columbia* vers Crescent-City, situé à l'autre extrémité du district. Le steamer arrivait en vue de cet endroit vers 7 heures du soir, après trois jours de navigation. On ne voyait autre chose que les lumières dans les magasins rangés tout le long du rivage. Le ciel était noir, il pleuvait et le vent nord-ouest soulevait les flots en même temps qu'il nous glaçait. Un bateau, manié par trois rameurs, s'approcha de notre embarcation; i était destiné à nous débarquer. On y transporta d'abord la malle et les marchandises, puis on y fit descendre les passagers pêle-mêle au milieu des jurons énergiques de nos conducteurs. J'arrivai le dernier; il fallut sauter dans la barque, et je le fis si maladroitement ou si malheureusement que sans le secours d'un israélite, qui me retint par mon manteau, je serais infailliblement tombé à l'eau et me serais probablement noyé, car la mer furieuse nous couvrait de ses vagues; chacun se tenait accroché à quelque objet bien lourd de peur d'être emporté par le vent. On avait une bonne lieue à ramer. Cependant les femmes se plaignaient, les enfants pleuraient, et il se trouvait parmi nous des profanes qui juraient et blasphémaient comme des démons.

Le bateau toucha enfin le sable, là il fallut s'arrêter; une charrette à deux roues avec un cheval vint nous chercher; il y monta autant de monde qu'elle en pouvait contenir, et ce fut par ce moyen que nous sortîmes de l'eau et que nous passâmes sur le rivage sablonneux et mouillé. La charrette retourna ensuite au bateau pour prendre les femmes, les enfants et le reste des pas-

sagers ; les malheureux jetaient des cris épouvantables. Nous entendions ces cris, mais nous ne pouvions rien voir. On accourut avec des lanternes, et l'on trouva que le cheval était tombé et que tous les gens dans la charrette étaient renversés pêle mêle les uns sur les autres se débattant pour sortir de l'eau fangeuse qui, heureusement, ne leur fit d'autre mal que de les salir beaucoup.

Pendant un certain temps Crescent-City menaça de rivaliser avec San-Francisco ; mais cette prospérité fut éphémère, la position de ce village ne lui permettant pas, au moins raisonnablement, d'aspirer à cet honneur. Son port n'est nullement protégé contre la mer, aux fureurs de laquelle il est toujours exposé ; et quand même l'on dépenserait un demi-million de dollars pour faire l'enceinte projetée pour abriter les navires, on n'aboutirait pas à un bon résultat. Il y a à Crescent-City un nombre considérable de bâtiments, dont une demi-douzaine en briques, mais ils sont presque déserts. Aux alentours il existe des forêts superbes, des mines de cuivre et même quelques mines d'or. Pour trouver de la terre à labourer il faut s'en éloigner d'une douzaine de milles dans l'intérieur, au nord.

Ici je pus me convaincre que quand on veut servir Dieu il n'y a rien qui puisse nous en empêcher. J'y trouvai des irlandais qui vivaient dans une pureté de cœur telle, qu'on la cherche très-souvent en vain dans des personnes qui s'approchent des sacrements plus fréquemment qu'ils ne le faisaient. Ils ne voyaient de prêtre qu'une fois par an, et souvent ils en étaient privés plus longtemps encore.

Comme il n'y pas d'or sans alliage, il m'arrivait très-rarement de rencontrer une congrégation de fidèles sincères sans quelque brebis qui ne l'était pas. Parmi ces habitants se trouvait une femme ayant beaucoup de prétention à la dévotion et à la théologie : c'était vraiment beau de l'entendre décider sur des cas de conscience, sur des questions fort embrouillées de mariage, et sur d'autres points non moins scabreux. N'ayant pas tardé à la connaître, je résolus de lui donner quelques leçons profitables. Il me fallut commencer par lui faire comprendre que les catholiques de l'endroit, ainsi que leur pasteur, n'avaient nullement besoin de sa direction spirituelle. Aussi me passai-je de tous ses services, ce qui ne la flatta point, elle qui se croyait nécessaire et même

capable d'occuper un siége épiscopal, et peut-être encore quelque chose de plus. Ce ne fut pas tout. Un dimanche elle vint au lieu où je célébrais le service divin, armée de deux livres, qu'elle portait de manière à dire à tout ce monde : — Voyez, moi j'en sais plus que vous tous. — Je me trouvais à l'entrée. — Bonjour, madame, lui dis-je, que de livres vous avez là ! Est-ce que vous allez nous prêcher aujourd'hui ? Faites-les-moi voir. — L'un était un livre de prières, l'autre une bible protestante. — Ma bonne dame, lui dis-je tranquillement, vous allez me faire cadeau de ce livre, n'est-ce pas ? et de mon côté je vais vous donner *poor man's catechism* (le catéchisme pour les pauvres gens). — Que l'on juge si elle m'aimait après cela !

Il y avait dans ce village de trente à quarante catholiques, et pendant mon séjour, le bon Dieu y en ajouta deux de plus ; c'était une femme anglaise et un matelot danois, tous les deux protestants, que je reçus dans le sein de l'église. Parmi eux il y avait un français que tout le monde appelait docteur. Arrivé à San-Francisco, à bord d'un vaisseau dont il était cuisinier, il tâcha d'y faire son chemin : ne réussissant pas, il alla à Crescent-City. Il avait eu le bon esprit de se procurer les ouvrages de M. Raspail : c'étaient les premiers livres traitant de science médicale qu'il eût jamais vus. Alors il se mit à pratiquer la médecine d'après ce système. Quel en fut le résultat, c'est ce que je ne pourrais dire. Un fait cependant est certain, c'est qu'il ne tua personne ; ce qui est déjà beaucoup : mais maintes fois il m'assura de plus qu'il avait opéré des guérisons prodigieuses. Malgré ses succès, il était d'une prudence à toute épreuve. Quand on le cherchait pour faire des opérations, il se refusait constamment à les entreprendre, sous prétexte que les instruments qui lui étaient nécessaires n'étaient pas encore arrivés de Paris. Cependant, si l'évidence de mes sens ne m'a pas trompé, je crois qu'il était bien loin d'avoir fait sa fortune.

A une quinzaine de milles de Crescent-City, coule la rivière de Smith, que je visitai, et où je vis une goëlette amarrée : chose extraordinaire, parce que c'était la première fois qu'on y voyait un navire, l'embouchure de la rivière étant presque entièrement barrée par des rochers. Il avait certainement fallu un habile pilote pour venir là. J'appris que c'était mon danois converti qui, dans cette occasion, en avait rempli les fonctions.

Sur ces bords les catholiques ne sont pas nombreux; ce sont presque tous des allemands et des gens de la Nouvelle-Écosse. On rencontre çà et là des huttes de sauvages : leur nombre n'est pas grand. Très-près de Crescent-City vers le sud, ils sont en grand nombre; et il y en a qui vivent dans une espèce de *réserve* ou *réduction*.

Le *Columbia* se fit attendre près de trois semaines, et arriva pendant la nuit. Je m'y embarquai non sans éprouver quelques petites aventures du genre de celles qui avaient accompagné mon débarquement, et nous naviguâmes jusqu'à Eureka dans la baie de Humboldt où nous arrivâmes vers le soir de ce même jour.

J'en remerciai le bon Dieu, car la nuit même il s'éleva une tempête épouvantable. Le tonnerre gronda pendant longtemps, et la foudre endommagea les mâts de deux navires amarrés tout près de notre steamer. Je profitai des trois jours que dura la tempête pour visiter les catholiques de ce village et leur donner encore une fois les consolations de la religion.

Sitôt que l'orage cessa, nous continuâmes notre route vers San-Francisco. Notre embarcation avait été changée en étable. Toute la proue était couverte de bétail et de pourceaux dont la mauvaise odeur rendait les passagers plus malades que la mer elle-même. Nous avions pour compagnon de route un pauvre homme qui faisait pitié à voir. Il souffrait horriblement du mal de mer; toutefois il tenait un étalon qui, à cause du roulis, ne pouvait rester sur ses jambes, et duquel il espérait tirer de 5,000 à 6,000 fr. Les gens de l'équipage étaient les seuls qui eussent pu l'aider : mais accoutumés à voir presque tous les passagers souffrir de la sorte, ils n'en faisaient aucun cas. On trouve des cœurs qui s'habituent à regarder avec indifférence les maux d'autrui.

XIX

ÉCOLES

A peine rentré chez moi, l'archevêque se plut à me charger d'un fardeau bien lourd que je fus obligé de porter jusqu'au bout, malgré toutes mes objections et mes répugnances. Il s'agissait d'appuyer dans les journaux une pétition qu'il avait présentée à la législature de Californie pour obtenir une réforme dans les écoles publiques. La tâche était fort difficile; car dès qu'on soulève chez eux cette question, les américains se mettent sur leurs gardes : ils considèrent les écoles, telles qu'elles sont érigées, comme le boulevard du pays, comme la sauvegarde de leurs institutions et comme la pépinière d'où doivent sortir leurs présidents, leurs sénateurs, leurs juges, tous leurs hommes d'État. La bonne opinion qu'ils en ont est si grande, que dans quelques États ils les ont rendues obligatoires, c'est-à-dire que les parents *doivent,* de par la loi, y envoyer leurs enfants. L'instruction commune est plus généralement répandue en Amérique que partout ailleurs : il est rare de trouver un homme ou une femme qui ne sachent pas lire et écrire. Ils lisent beaucoup : les journaux se trouvent partout. Le nombre des productions de ce genre dépasse toute croyance : chaque village de 200 à 300 personnes a son journal. On doit comprendre qu'un peuple qui aime ainsi l'instruction doit aussi être très-jaloux de surveiller les moyens de la répandre. Cependant, comme toute autre institution humaine, ces

écoles ont des défauts qu'il importerait de corriger, et l'on parle de certaines améliorations qu'il faudrait y introduire.

La chose principale qu'on doit chercher dans toute institution américaine, est la liberté de la pensée et de la conscience. Dès le moment où cela y manque, elle n'est plus constitutionnelle, et conséquemment elle n'est plus populaire. Or, l'esprit de secte s'étant emparé des écoles, il s'y est glissé des pratiques qui ne s'accordent pas toujours avec les opinions religieuses et avec la conscience d'une certaine classe de citoyens : la lecture de la bible, le chant d'hymnes protestants et l'étude de livres écrits d'après les mêmes principes ne cessent d'être des sujets de plaintes de leur part.

On se tromperait fort si l'on croyait que ce sont seulement les catholiques qui élèvent la voix contre ces infractions de la liberté de conscience. Des protestants en grand nombre sont d'accord avec eux sur ce point vital. Ils le firent voir à plusieurs reprises, et particulièrement en signant les différentes pétitions que nos évêques crurent devoir présenter aux législatures respectives. Des ministres même ont fait écho aux plaintes qui s'étaient élevées à ce sujet dans la communauté, et ont consacré leur talent et leur plume à la cause commune. Le docteur Scott, entre autres, dont nous avons parlé ailleurs, publia une brochure, où il prouvait d'une manière irréfutable que c'était une bien grande injustice que de forcer tous les citoyens, sans aucune distinction, à soutenir des écoles où leurs enfants étaient instruits dans des doctrines que leur conscience n'approuvait pas.

Ces mêmes citoyens avaient d'autres motifs de plaintes à l'égard de cette même institution. On conçoit aisément que des maîtres d'école payés par les fonds publics ne sauraient toujours donner leurs soins aux élèves avec le même dévouement qu'y mettraient des personnes adonnées exclusivement à l'éducation de la jeunesse. De plus le mélange des filles et des garçons dans la même école, et la différence du sexe des maîtres ne sont pas propres à faire progresser les enfants dans les lettres et dans la vertu. Cependant les parents devaient s'attendre à des progrès bien différents après les sacrifices pécuniaires auxquels ils étaient soumis pour le maintien de cette institution. Alors il fut nécessaire d'établir des écoles particulières, où les enfants pussent

recevoir l'éducation selon les désirs des parents. De la sorte ceux-ci se virent surchargés d'une double dépense pour atteindre un but qui n'en demanderait qu'une, si les écoles étaient réglées de manière à satisfaire la conscience de chaque contribuable.

Ce furent précisément ces raisons que mon archevêque, suivant l'exemple d'autres prélats des États, proposa et développa cette année à la législature pour obtenir une loi par laquelle on accorderait une part proportionnelle des fonds publics, destinés au maintien des écoles, à toute école libre fréquentée par cinquante enfants ou plus, y apposant les restrictions qu'on croirait nécessaires, telles que l'inspection par les magistrats de l'État ou du comté, le cours général d'instruction et d'administration (1). Cette pétition portait 15,000 signatures de citoyens catholiques et non-catholiques, et parmi ces derniers se trouvaient des ministres fort respectables.

Malgré tous nos efforts, le bill fut rejeté après des débats très-vifs de la part de plusieurs membres des deux partis. Pendant quelques jours on craignit même que quelques-uns d'entre eux ne finissent par se compromettre. L'esprit de secte y contribua beaucoup; et l'on a rarement vu un projet de loi si juste être rejeté par des raisons aussi frivoles et par des arguments aussi faibles que ceux que l'on fit valoir dans cette circonstance. La politique fut pour beaucoup dans l'opposition qui se manifesta au sujet de notre demande : mais celui qui s'en servit pour combattre le bill le paya bien cher, comme on va le voir de suite. L'individu qui s'opposa le plus vivement à notre pétition était un catholique, c'est-à-dire, qu'il était né de parents catholiques, avait été élevé dans la foi catholique, et gardait peut-être encore dans son âme des sentiments catholiques. Dieu seul est un juge infaillible, l'homme ne voit que les dehors de son prochain. Quoi qu'il en

(1)..... Therefore your memorialists earnestly urge upon your Honorable Bodies the early passage of a law providing in substance that any free school attended by fifty or more children, so long as it shall be so attended, shall be entitled to its *pro rata* share of the public school moneys; with such restrictions as to inspection by the proper state or county officers, the general course of instruction and of management and otherwise, — as to your Honorable Bodies shall seem fit.

soit, ce monsieur ambitionnait d'être élu gouverneur, et pour se rendre populaire auprès de la partie non catholique de l'État, il crut nécessaire de s'opposer à tout bill catholique qui serait présenté à la législature dont il était membre. Outre le projet de loi déjà mentionné, on avait présenté un bill où l'on demandait de dédommager les sœurs de la Merci, qui, pendant qu'elles avaient desservi l'hôpital de San-Francisco, avaient eu à payer tous les frais d'ensevelissement des morts. Les membres qui étaient favorables à ce bill soutinrent qu'en conscience l'État était obligé de faire droit à cette réclamation; en effet, la loi fut votée. Mais notre soi-disant catholique avait tout fait pour la faire rejeter; entre autres choses, il avait dit que la conscience n'existait plus (*conscience is plaid out*). Le pauvre homme ne se doutait pas que ces paroles lui seraient jetées ensuite à la face lorsqu'il s'y attendrait le moins.

Le temps des élections pour les charges de l'État étant arrivé, il se mit en course pour solliciter les votes du peuple, comme c'est la coutume de tous les aspirants aux fonctions publiques. Il savait fort bien qu'une des objections contre son élection était qu'il avait combattu la loi pour la réforme des écoles. C'est pourquoi tous les discours qu'il adressait aux masses roulaient sur les raisons qu'il avait eues de s'opposer à ce bill; parmi ces raisons il faisait surtout valoir *son devoir de conscience*. C'est ainsi qu'il paidait sa cause dans un village du comté de Calaveras, lorsqu'un ouvrier irlandais se leva au milieu de la foule et lui dit: — Pardon, monsieur, je croyais que vous aviez dit aux chambres que la conscience n'existait plus. — Il n'en fallut pas davantage pour couvrir ce monsieur de honte et de confusion. Il ne put continuer sa harangue: et peu après il eut la mortification bien sensible de voir que ses concurrents avaient obtenu une majorité de suffrages tellement prononcée, que désormais il ne lui restait plus aucune chance de réussite.

Pour revenir à cette affaire des écoles, il faut espérer que les législatures locales, débarrassées de toute influence de secte et de parti, et laissées entièrement à leur bon sens et à leur droiture naturelle, accorderont à une partie considérable du peuple la justice qui lui est due; puisqu'ils contribuent volontiers pour le maintien des écoles publiques, ils réclament le droit d'avoir leurs

enfants élevés et instruits d'après les règles de leur conscience. Ce n'est qu'en passant que nous appelons l'attention du lecteur sur ce qu'on a si souvent répété dans ces pages, c'est-à-dire que les États-Unis seront heureux aussi longtemps qu'ils ne seront dominés par aucune secte religieuse. On a tenté souvent de pousser les diverses législatures à faire des lois tout à fait anti-constitutionnelles pour satisfare le bigotisme de dissidents, et malheureusement on y a parfois réussi. Les États de la Nouvelle-Angleterre, appelés *Yankee States*, c'est-à-dire Massachussetts, Maine, Connecticut, Vermont, New Hampshire et Rhode Island, en ont donné le mauvais exemple ; et l'on a tâché de le répandre aussi sur la côte du Pacifique ; car plus d'une fois les non-catholiques outrés ont proposé aux chambres de la Californie de voter une loi qui rendrait obligatoire la lecture de la Bible dans les écoles publiques. Cependant si, d'un côté, les lacunes que nous avons remarquées dans cette institution, sont cause de beaucoup d'inconvénients et de désagréments, elles ont produit, d'un autre côté, beaucoup de bien pour le catholicisme. Le peuple en général, surtout la classe bien élevée, appréhendant les dangers auxquels leurs enfants étaient exposés dans les écoles publiques, les ont envoyés à des écoles catholiques particulières, et comparant ensuite les progrès que leurs enfants faisaient dans celles-ci avec ceux qu'ils avaient faits dans les autres, ils en sont venus à des conclusions qui font toujours honneur aux principes dont nos écoles et nos maîtres sont animés.

On ne peut nullement douter que le catholicisme n'ait fait des progrès immenses en Amérique. Le nombre d'églises, de couvents, d'évêques, de prêtres, de moines, de religieuses, d'écoles, de colléges, d'hôpitaux, d'asiles, etc., qu'on y rencontre, est une preuve éclatante que le catholicisme s'y est répandu et ne cesse de s'y répandre tous les jours de plus en plus. On a souvent lu, dans les annales de la propagation de la foi, des comptes-rendus comparatifs qui nous font voir les progrès annuels des États : je me contenterai par conséquent de donner ici quelques détails relatifs à cette partie de l'Amérique que j'ai le plus habitée, et que peut-être on ne connaît pas beaucoup en Europe.

Dans l'espace de quinze années à peu près, on y a créé six évêchés, on y a bâti près de soixante églises, dont une vingtaine

en briques et en pierres, et un plus grand nombre de chapelles. On y a établi quatorze couvents de religieuses enseignantes et infirmières, trois de moines enseignants et prêcheurs, quatre colléges, quatre asiles d'orphelins, une quarantaine d'écoles, dont quelques-unes ont de cinq à six cents enfants tous les jours, sept pensionnats de jeunes demoiselles, un séminaire et d'autres maisons d'étude et d'œuvres de charité moins considérables. Le nombre de prêtres monte à peu près à une centaine.

Il serait difficile de donner un chiffre exact représentant les catholiques de ces parages; on ne pense pourtant pas qu'ils arrivent à cent mille.

Cependant le nombre des catholiques augmente toujours, d'abord par l'immigration, puis par l'éducation qu'on donne aux enfants issus de parents catholiques et de mariages mixtes. Ce progrès n'est pas le seul que l'on doive considérer; il y en a un autre que nous devons regarder comme le véritable. Nous entendons parler de la connaissance du catholicisme pour ceux qui n'en savent rien ou qui en ont seulement une notion défigurée : c'est le progrès de la vérité sur l'erreur. Cette mission ne peut être remplie qu'avec beaucoup de patience, de charité, de libéralité et de dévouement, et il semble que ceux à qui Dieu l'a confiée l'ont comprise et qu'ils tâchent de s'y conformer.

Les ordres enseignants, soit d'hommes, soit de femmes, sont dans une position très-avantageuse pour cet objet. Les enfants non catholiques qu'on y élève sortent généralement des couvents avec des dispositions bien différentes de celles qu'ils y apportaient en entrant. Ces bonnes dispositions se propagent dans la famille, se communiquent aux parents, aux amis, et parfois elles se répandent aussi au dehors.

Puis viennent ces âmes du Dieu de charité, ces femmes dévouées qui se sacrifient pour soulager les souffrances des images vivantes du Christ. Par leurs soins, on a vu des infidèles, des pécheurs obstinés, des âmes perdues, croire en Dieu, se repentir, venir à la pénitence, à l'amour de la vertu, et faire une sainte mort. Ceux qui à cause de leurs infirmités corporelles ou de leurs misères deviennent l'objet de leur attention, ne cessent, en sortant de leurs mains, de glorifier et de bénir une religion qui a des membres si charitables et si dévoués.

Enfin viennent les prêtres séculiers et réguliers qui, ayant appris de saint Paul à se faire tout à tous pour gagner tous à Jésus-Christ, toujours en conservant le sentiment de leur dignité, se mêlent avec le peuple pour connaître ses besoins, ses dispositions, ses penchants. Persuadés qu'un sermon, si long qu'il soit, ne suffit pas pour instruire, convaincus qu'il y a bien des choses dont on ne saurait point parler dans une instruction publique, sachant que dans les communications que le prêtre adresse à ses ouailles ce n'est pas le peuple qui manifeste ses doutes, ses difficultés, ses objections, les ministres catholiques s'associent souvent aux fidèles, ils les entendent parler, ils répondent à leurs questions, ils redressent leurs égarements, ils aplanissent leurs incertitudes, et ils leur rendent ainsi la religion aimable et sa pratique populaire.

Bien que les conversions des non-catholiques ne soient pas très-fréquentes, ils s'y disposent néanmoins. Les préjugés que nourrissent les américains contre le catholicisme disparaissent par degrés, et une fois que cette barrière sera entièrement abattue, alors on verra ce peuple venir à l'église et demander à genoux d'être admis dans son sein. Mais cela n'est que l'œuvre de la grâce et du temps. En attendant, le sacerdoce catholique s'occupe de vaincre ces préjugés par la charité, par la libéralité et par la science, réglée selon la prudence et soutenue par la vérité.

Il est vraiment consolant, il est même édifiant de voir la bonne entente qui règne dans ce pays entre le clergé et le peuple, et le respect que celui-ci lui témoigne en toute occasion. Ce serait une chose entièrement nouvelle d'apprendre qu'un prêtre eût été insulté, à moins que ce ne fût parmi des peuplades dominées et animées uniquement par l'esprit de secte. Certes, c'est là un grand reproche et une honte pour des pays catholiques, où le prêtre ne saurait paraître en public avec le costume ecclésiastique, sans entendre des mots insultants et sans voir des grimaces sur bien des visages.

Pendant que les débats pour la réforme des écoles m'occupaient très-sérieusement (ce qui dura six semaines) il me fallait encore desservir toutes mes églises comme d'habitude, mon remplaçant ayant quitté le district aussitôt après mon arrivée. Dans l'ordre de mes visites, je devais passer à Tomales les trois

derniers jours de la semaine sainte et celui de Pâques. Le mercredi saint, dans l'après-midi, monté sur mon poney, je m'acheminai vers ce village. Au pied d'une colline, se trouvait une crique que je devais traverser à gué. Je l'avais vue en été presque à sec; mais en hiver, surtout quand il pleut, les eaux étaient considérablement grossies et elles débordaient dans la vallée voisine. Arrivé à ce passage, je m'arrêtai un instant, me demandant s'il ne valait pas mieux faire un détour et prendre un autre chemin; cela pouvait certainement se faire, mais j'aurais dû m'enfoncer dans des bourbiers qui, peut-être, étaient pires que la crique elle-même.

J'entrai donc dans l'eau; elle arrivait au ventre de ma monture, et nous n'étions que sur les bords. Je retournai sur mes pas, et me voilà chevauchant et cherchant si je ne pourrais pas passer en quelque autre endroit, mais c'est en vain; il faut la traverser là où je l'ai déjà essayé. J'y entre de nouveau, j'arrive vers le milieu, mon cheval rencontre des rochers, glisse et tombe, me renversant sous lui. Je me débats pour me relever, l'eau est assez haute pour se trouver bien au-dessus de ma tête, j'ouvre les bras et les remue, je réussis à me tenir à flot, je puis voir un peu, mais le torrent m'a transporté là où la rive est si escarpée qu'il m'est impossible de la franchir. Je m'accroche aux rameaux d'un buisson qui se projette sur la crique et je me trouve en un instant sur le rivage.

Je ne suis nullement disposé à multiplier les miracles sans nécessité: toutefois il me serait fort difficile de ne pas reconnaître que ma délivrance, dans ce cas, ne fût pas l'œuvre de la Providence. Je sais que je luttai contre la mort: l'endroit lui-même, plusieurs personnes me l'ont ensuite avoué, est fort dangereux; je ne savais pas nager: mes vêtements furent déchirés et je perdis l'un de mes éperons bien qu'il fût fortement assujetti par des courroies: tout cela prouvait suffisamment la lutte terrible que je venais de soutenir, et combien ma perte avait été imminente. Cependant je me trouvais à terre sans savoir comment, tout en me rappelant les autres circonstances. Voilà ce qui me fait croire que je ne serais jamais parvenu à me sauver, si Dieu n'avait été là pour m'arracher à une mort certaine. Quoi qu'il en soit, cette petite expérience m'a convaincu que mourir noyé n'est pas aussi terrible qu'on se l'imagine. Je ne ressentais aucune souffrance; et j'étais

aussi calme que je le suis en écrivant cette aventure, abstraction faite des efforts que j'avais naturellement tentés pour nager et me tirer de l'eau.

Ce qui est certain, c'est que, depuis lors, j'eus plus peur de l'eau que jamais, et que j'affrontais ensuite les dangers qu'elle présente avec plus de défiance et d'hésitation que précédemment.

Mais mon cheval avait été entraîné bien loin par le torrent. J'eus beaucoup de peine à me traîner vers lui : je pesais quelques centaines de livres de plus que d'ordinaire: mes grosses bottes, surtout, remplies d'eau m'empêchaient de marcher. J'appelle cependant mon fidèle compagnon; il se tourne un peu vers le rivage, je réussis à attraper la bride, et de cette manière je l'aide à sauter sur le bord.

A une distance de quelques centaines de mètres se trouvait une hutte habitée par un irlandais: je m'y rendis et j'y trouvai mon pauvre paroissien qui me donna les haillons qu'il possédait afin que je pusse changer d'habits. Ce bain glacé n'était certainement pas un bon remède contre mes rhumatismes, mes coliques et mes autres infirmités: aussi ces compagnons inséparables de mes courses n'en furent pas flattés et se mirent en colère.

Le lendemain je me rendis à ma destination sur une charrette par la voie des bourbiers, et me hâtai de m'habiller à neuf de la tête aux pieds. Le marchand de l'endroit, qui faisait le pendant du sergent d'ordonnance de Steilacoom, ne manqua pas de profiter de la circonstance, et me fit payer le double de la valeur de ces objets. Il se disposait ainsi à célébrer les Pâques.

Cependant je me sentais malade, et l'envie me vint de consulter un médecin chinois qui résidait à San-Francisco et dont j'avais entendu parler comme d'un prodige de science dans l'art médical. Par l'entremise d'un prêtre chinois, qui me servait aussi d'interprète, je fus présenté à ce disciple d'Esculape, à cet adorateur de Confucius. Après quelques salutations muettes, il me fit asseoir, me fit placer les bras sur une petite table devant moi, et sans me dire un mot, me tâta le pouls pendant vingt minutes au moins. Ensuite il dit à mon confrère tout ce que je souffrais, celui-ci me le répéta en anglais, et je trouvai que son opinion correspondait à la lettre avec mon état habituel de souffrance. Il y a d'autres faits certains dont je fus témoin moi-même et qui prouvent le

talent médical de cet homme, en même temps que la solidité de son système, qui n'est assurément pas neuf, mais qui n'est pas, cependant, beaucoup pratiqué.

A l'égard des remèdes qu'il voulait me donner, je n'eus ni le courage ni le temps de les prendre. Ils consistaient en tisanes de son invention, que je devais prendre à certaines époques et en suivant une certaine méthode; conditions que ma vie de missionnaire, toujours active, ne me permettait pas d'observer. Je me mis donc l'âme en paix et je résolus de continuer à faire ma besogne aussi longtemps que je pourrais. Je visitai de nouveau tout mon district, à l'exception de l'intérieur de Mendocino; et je retournai de Crescent-City, en touchant à la baie de Humboldt et à la petite anse de Trinidad. J'étais accompagné d'un jeune homme que je fis entrer au séminaire. J'espère en la divine bonté que James Murphy parviendra à être un bon champion du catholicisme dans ces parages : tout en lui promet ce résultat.

XX

MALADIE.

Si la résignation et la patience sont nécessaires pour rendre nos souffrances méritoires et pour nous soutenir au milieu des épreuves et du découragement, elles n'ont pourtant pas la vertu de nous guérir de nos maux corporels. Mon infirmité allait en empirant, surtout après ce dernier voyage si long et si fatigant. Je passais des journées entières étendu sur un sofa, incapable de marcher ou de m'asseoir. Et toutefois il m'arrivait fréquemment de devoir monter à cheval dans cet état pénible pour remplir les différents devoirs de mon ministère.

Mon archevêque, à qui mes souffrances n'étaient pas inconnues et à qui j'avais manifesté le désir de retourner en Europe, m'exhortait à patienter, et me citait l'exemple de prêtres et d'évêques qu'il avait connus et qui, atteints des mêmes infirmités que moi, n'avaient pas cessé de travailler dans la vigne du Seigneur. C'était vraiment encourageant et flatteur pour moi, mais sans résultat pour mon malheureux corps.

Les remèdes que j'avais employés ne m'ayant fait aucun bien, je dus enfin aller à l'hôpital des sœurs de la Merci. Le docteur de service avait déjà, quelque temps auparavant, décidé qu'une nouvelle opération était nécessaire. Le voilà qui entre dans ma chambre, accompagné de son fils, avec les instruments de chirurgie et une bouteille de chloroforme. Au bout de quelques minutes ils réus-

sirent à me rendre insensible à toute souffrance, et ils eurent ainsi le loisir d'opérer sur moi comme bon leur semblait : ils crurent nécessaire ensuite de me montrer la preuve matérielle de leur œuvre, afin que je fusse convaincu qu'ils m'avaient bien réellement opéré. J'étais bien loin d'avoir besoin de cette preuve; car j'en avais une en moi-même qui était très-sensible et très-pénible : je la sentais alors, je la sentis ensuite, je la sens encore, et peut-être la sentirai-je toute ma vie. Je passai vingt-neuf jours dans cet hôpital; au bout de ce temps on fut obligé de me chloroformiser de nouveau pour me soumettre à de nouvelles opérations. L'usage de la morphine me rendit supportables les douleurs qui suivirent : sans cela, je crois que leur intensité m'aurait fait tourner la tête : elles m'avaient d'ailleurs privé de tout sommeil.

Pendant cette maladie je reçus fort souvent la visite d'un cher confrère, qui était, lui aussi, malade dans le même hôpital. Un jour, il me parlait du triste avenir qui attend le missionnaire. — Le missionnaire, me dit-il, est peut-être, parmi tous les oints du Seigneur, celui qui travaille le plus le champ de l'église : et quand ses travaux l'ont rendu incapable de continuer ses courses pénibles, s'il n'a pas de quoi subsister chez lui, il est obligé de traîner tristement son existence sans ressources et sans aucun secours humain.

Étant le plus âgé, je tâchais de le consoler et de l'encourager par cette confiance que tout homme, tout chrétien, et particulièrement tout prêtre doit avoir en Dieu, qui est notre véritable père, notre juste et charitable supérieur, notre ami dévoué. Nous en étions là de notre conversation, lorsque la concierge me remit une lettre venant de Bruxelles. Je l'ouvris et la lus. C'était une noble dame, des plus respectables de cette ville, qui me l'avait adressée. Elle avait appris l'état de ma santé et ma décision de retourner en Europe, et elle m'invitait gracieusement à descendre chez elle pour prendre un peu de repos. Deux de ses aimables filles se joignaient à elle pour m'engager à accepter cette offre si généreuse et à profiter de cette preuve de dévouement.

Ce serait ici, certes, le moment d'exprimer à cette âme véritablement noble, et noblement généreuse, mes sentiments dévoués et reconnaissants; mais je craindrais d'offenser cette modestie qui est la compagne inséparable de la véritable noblesse et qui forme

la vertu caractéristique de ma bienfaitrice, madame la comtesse douairière de Marnix. Je m'en abstiens donc; et je prie le bon Dieu de répandre sur elle et sur toute sa postérité les bénédictions temporelles et éternelles qu'il tient préparées pour les âmes droites et charitables.

Cette heureuse nouvelle m'arrivait trop à propos pour que je ne me hâtasse pas d'en profiter pour l'opposer au découragement de mon digne ami; je me tournai vers lui : — Voyez, lui dis-je, voici la meilleure preuve de la vérité de ce que je vous disais il n'y a qu'un moment, confions-nous en Dieu et ne craignons rien.

Après quelques jours de convalescence, je me rendis avec beaucoup de peine à ma résidence de Bodega. Les chemins, affreux d'ordinaire, avaient été rendus à peu près impraticables, grâce à des pluies continuelles. La fin de 1861 et le commencement de 1862 fut une époque de désastres et de calamités pour toute cette partie de la côte, surtout pour les vallées et les bas-fonds, devenus la proie d'une inondation générale. Beaucoup de fermiers et de marchands de bétail furent ruinés de fond en comble; presque tout le monde s'en ressentit.

Malgré ce mauvais temps, il me fallait voyager d'abord pour desservir les églises de mon district, et puis pour recueillir les fonds qui étaient nécessaires à l'extinction des dettes que j'avais contractées pour les construire. Mais ces voyages, entrepris dans une telle saison, ne pouvaient s'effectuer, on le comprendra sans peine, sans aventures. Tantôt je tombais, avec mon cheval, dans un bourbier, tantôt je m'égarais dans des forêts que je devais parcourir afin d'éviter les mauvais chemins; un jour je rentrais chez moi après avoir essayé vainement de traverser un mauvais passage, un autre jour je me fatiguais à défaire, puis à remettre des palissades, afin de me frayer un passage à travers les champs et les collines. Ce fut ainsi que je passai ce dernier hiver de ma mission.

Dès que le printemps eut rendu les communications plus faciles, en séchant les bourbiers et les chemins, je me hâtai, avec l'aide de mes paroissiens et même de quelques amis non catholiques, de donner des fêtes pour nous procurer les moyens de satisfaire aux obligations pécuniaires qui pesaient sur leurs églises, Ces fêtes consistaient en soupers, en bals, en concerts.

Ce qu'elles produisirent avec ce que j'avais collecté dans mes derniers voyages fut à peu près suffisant pour acquitter ces dettes. Lorsque je quittai la mission elle ne devait plus que 3,500 francs à l'archevêque, tandis que la construction de quatre églises que j'avais bâties dans le district, m'avait coûté plus de 30,000 francs, sans compter la valeur du matériel et des terrains qui m'avaient été donnés au profit des mêmes églises.

Dans un de ces festins il y eut un moment où l'on crut que quelque catastrophe allait avoir lieu ; et je ne cesserai jamais de remercier le bon Dieu de m'y être trouvé présent. C'était une des plus belles fêtes qu'on eût vues dans ce pays, et elle paraissait devoir produire beaucoup pour nos églises ; ce fut précisément pour ce motif qu'on chercha à la troubler.

Pendant que nous étions tous au souper, quelqu'un jeta du poivre en poudre sur le plancher de la salle de danse. Le souper fini, les danseurs et les danseuses revinrent dans la salle et reprirent leur exercice. Chacun peut s'imaginer le terrible effet que produisit cette épice poudrée soulevée dans l'air par le mouvement et l'agitation des danseurs. Je ne savais rien de tout cela, je me trouvais au parloir, quand je vis tous les couples sortir de la salle, et se hâter de me raconter les effets fâcheux de cette odieuse méchanceté Je me rendis immédiatement à l'endroit où le trouble était le plus grand, et j'y trouvai trois messieurs, un irlandais catholique et deux américains non-catholiques dans un état de colère difficile à décrire. Ils ne demandaient pas moins que le sang de celui qui avait commis cette lâcheté.

— Messieurs, leur dis-je, si vous m'aimez, cessez, je vous en conjure, de vous emporter ainsi, cela ne peut nous faire que du tort. Celui qui a agi de la sorte est sans doute honteux déjà de s'être abandonné à une action aussi indigne. Pour vous, messieurs, vous faites voir par votre indignation votre dévouement à la bonne cause ; je vous en remercie ; mais je vous conjure cependant de vous calmer. — Ensuite je les tirai à part, et tâchai de les tranquilliser ; ce qui n'était pas facile ; les deux américains, surtout, étaient exaspérés.

La salle fut arrosée et balayée, la danse continua, et tout le reste de la fête se passa tranquillement.

Quelques jours après, l'hôtel où l'événement avait eu lieu était

la proie des flammes. Des habitants du village attribuèrent ces deux méfaits au bigotisme de quelque sectaire fanatique. Pour moi je ne saurais adopter leur opinion sans avoir pour cela des raisons plus convaincantes; et si la conversation suivante peut en être une, alors je dirai que cette opinion est au moins douteuse. Ce fut un ministre méthodiste qui entama cette conversation, sur un steamer, en allant à San Francisco.

— Eh bien, father Rossi, me dit-il, vous eûtes du beau temps (a good time) à Santa-Rosa, pour votre festin. — Oui, lui répondis-je, sauf un accident qui faillit causer beaucoup de trouble.

— Mais savez-vous qui en fut la cause?

— Non, et nous ne cherchons nullement à le connaître. Il nous suffit que l'auteur de ce méfait ait été stigmatisé dans les journaux de toutes les couleurs. Il se permit là ce que l'homme le moins civilisé n'aurait jamais imaginé.

— Ce fut peut-être quelqu'un qui n'approuve pas la danse, et qui croit ainsi rendre un service à la société, — reprit-il.

— Mais, monsieur, lui demandai-je, est-ce que vous approuvez la conduite d'un homme qui produit un mal certain pour empêcher une chose qui n'est pas mauvaise en elle-même?

— Le mal, dit-il, doit toujours être empêché.

— Doucement, monsieur, repris-je aussitôt. Votre assertion renferme tout simplement deux erreurs graves : vous prétendez que l'on doit empêcher un mal, même en commettant un autre mal, ce qui est absolument contraire au droit divin et au droit naturel : — *Non sunt facienda mala ut eveniant bona* (1). — La seconde erreur dans laquelle vous versez est plus absurde encore : doit-on commettre un mal pour empêcher ce qui n'est point mauvais en soi-même, mais qui peut vous paraître tel?

— Mais, father Rossi, vous devez admettre comme moi que les bals sont mauvais en eux-mêmes?

— Je me garderais bien, monsieur, de vous accorder cela. Mais supposons un instant que ce soit vrai, vous ne serez jamais justifié en les empêchant par un méfait. N'oubliez pas que *non sunt facienda mala, ut eveniant bona*, ce qui veut dire que l'on ne doit pas faire le mal pour qu'il en résulte du bien.

(1) Rom III, 8.

— Mais il résulte beaucoup de mal des danses.

— Ne confondez pas les choses, monsieur, s'il vous plaît. Autre chose est de dire que les danses sont mauvaises en elles-mêmes, autre chose qu'on peut en abuser par la malice ou la faiblesse humaine. J'admets sans difficulté cette seconde proposition, mais je nie absolument la première. Tout ce qui est mauvais en soi est défendu par la loi divine, comme le meurtre, le blasphème, le vol, etc. Ces choses sont défendues parce qu'elles sont mauvaises en elles-mêmes; nous ne trouverons jamais un cas où il nous soit permis de les commettre. Mais où trouvez-vous dans la loi divine que la danse ait été défendue? Ne trouvez-vous pas, au contraire, qu'elle fut jadis pratiquée, et que dans quelques circonstances elle mérita d'être mentionnée comme une bonne action (1)?

— Ne trouvez-vous pas que l'*Ecclésiaste* la met au nombre des occupations de la vie humaine (2)? Il faut donc conclure que les bals ne sont point mauvais en eux-mêmes, et que seulement, comme toute chose indifférente en soi, l'homme peut en abuser.

— Mais alors vous m'accorderez, father Rossi, qu'il faut les défendre.

— Pas du tout, monsieur, pas du tout; je ne vous accorderai jamais une chose semblable. Les choses indifférentes, dont les méchants abusent, peuvent être pratiquées vertueusement par les bons. Il ne serait donc point équitable de priver les uns de la liberté de jouir de certains innocents plaisirs parce que d'autres tournent ces mêmes plaisirs en poison pour leur âme. Permettez-moi de vous dire que le principe sur lequel vous basez votre défense de danser n'est point raisonnable. Voyez, monsieur, je veux vous le faire toucher du doigt. Est-il en ce monde aucune chose meilleure, plus sainte, plus divine que la Bible? Non, certes : pourtant on trouve des hommes en grand nombre qui en abusent, s'érigeant contre Dieu par ce même moyen qu'il leur a donné pour aller à lui. Que diriez-vous maintenant si je vous disais : il faut détruire la Bible *parce que plusieurs personnes en abusent?* Vous ririez certainement en écoutant un pareil raisonnement et vous me traiteriez comme un imbécile. C'est bien, monsieur : mais sachez

(1) II. Reg. VI. 14. 16. 1. Par. XV. 29.
(2) Eccle. III. 4.

que ma manière de raisonner a pour fondement votre théorie de défendre une chose indifférente, parce qu'on trouve des hommes et des femmes qui en abusent. Hélas! monsieur, s'il fallait adopter votre maxime, il faudrait commencer par abolir toute religion, tout gouvernement, tout commerce, toute profession, parce que beaucoup, mais beaucoup d'hommes et de femmes en abusent : il faudrait détruire la vie humaine, il faudrait anéantir le monde, parce qu'aussi longtemps que l'homme sera dans cet état de corruption et de misère il abusera de tout.

— Peut-être rirez-vous de ce que je vais vous dire ; n'importe, je le dois à l'aimable société qui nous écoute ainsi qu'à vous. Pour nous catholiques, il n'est pas difficile de connaître ce qui est mauvais : nous avons l'église ; si elle nous défend une chose, nous nous abstenons de la faire. Si elle nous la permet, comme la danse par exemple, nous jouissons d'une parfaite liberté de la pratiquer ou de la laisser. Mais si en la pratiquant nous en abusons, alors nous avons le confesseur qui nous fait connaître nos erreurs et qui nous dirige dans la pratique de cette chose indifférente. Si nous persistons à en abuser, c'est-à-dire, si elle devient pour nous une occasion prochaine de péché et que nous ne fassions aucun effort pour nous en corriger, alors il nous la défend, non pas parce qu'elle est mauvaise au fond, mais parce qu'elle est mauvaise pour nous. Un sage et prudent confesseur ne nous défendra jamais une chose indifférente, qu'autant qu'elle serait pour nous une occasion prochaine de péché. Si cela vous satisfait, monsieur, j'en suis charmé : en tout cas notre compagnie trouvera comme moi que quiconque s'est permis de troubler mon festin à cause d'une opinion tout à fait erronée, s'est rendu coupable d'un acte qui est trop criminel pour être qualifié.

La pratique des festins et des danses pour des œuvres de charité est universelle en Amérique; c'est une des sources les plus fécondes pour les institutions charitables. Nos évêques ne se sont jamais prononcés là-dessus; et le peuple, aux sacrifices duquel tout établissement doit son existence et son maintien, y est absolument favorable. Sa modération, sa réserve et toutes ses autres qualités nous portent à croire que cette pratique ne dégénèrera point, et que les abus en conséquence en seront pour toujours éliminés.

XXI

DERNIERS ADIEUX.

Sur ces entrefaites, je reçus de mon archevêque une lettre dans laquelle il me disait qu'ayant de nouveau pris en considération ma demande, et voyant que mes souffrances ne diminuaient pas comme il l'avait espéré en m'envoyant dans cette mission, il m'accordait la liberté de réaliser mon ancien plan de retourner en Europe; mais que cependant, si je le voulais, il m'aurait procuré une autre mission moins fatigante. L'expérience de six ans m'avait convaincu, plus qu'il n'était nécessaire, qu'avec une santé chétive il est impossible de se livrer aux fatigues que réclame la vie de missionnaire. Les hommes même les plus robustes sont sujets à s'affaiblir sous un régime aussi sévère que celui du prêtre qui doit changer de nourriture tous les jours, et voyager de toute façon dans des pays à peine demi-civilisés. Aussi je reçus cette lettre de l'archevêque avec beaucoup de reconnaissanee, et je ne tardai pas à le remercier de l'offre qu'il me faisait de me rendre dans un autre district, aussi bien que de sa condescendance à me permettre de partir, et je me décidai à en profiter.

Bientôt après, je me mis en route pour visiter une dernière fois mon district, et surtout cette partie de l'intérieur du comté de Mendocino, où je n'avais jamais été; mais où l'archevêque avait envoyé à ma place un autre prêtre, deux ans auparavant, lorsque je me trouvais fort occupé à bâtir les églises de la mission. En passant par

les divers endroits qui se trouvaient sur mon chemin, par Sébastopool, Santa Rosa, Healdsburgh, Cloverdale, etc., je prévins les fidèles de mon prochain départ, et je leur donnai rendez-vous pour leur dire la sainte Messe et administrer les sacrements une fois de plus à mon retour de Mendocino.

Ce fut un vendredi que j'arrivai à la vallée de Félix. Il fallut toute cette après-midi et le jour suivant pour annoncer aux espagnols ainsi qu'au peu d'irlandais des environs, que je célèbrerais le service divin le dimanche suivant. Mon cheval avait besoin de ce repos. Le pauvre animal avait une large plaie sur le dos; je voulais le ménager de mon mieux, d'autant plus qu'il ne m'appartenait pas. C'était la propriété de mon généreux hôte G. O'Farrell.

Plusieurs habitants de la vallée lui en voulaient sérieusement de cette libéralité. Ils ne pouvaient lui pardonner de m'avoir prêté un animal qu'ils déclaraient vicieux et dangereux au dernier point. — Comment, s'écriaient-ils, a-t-il pu vous prêter un cheval qui a déjà tué tant de monde? — Ce fut alors à qui raconterait une histoire lamentable à propos de ce pauvre animal, à qui en raconterait une autre, le tout au détriment de la réputation de ma monture. De mon côté, je m'efforçais d'excuser mon charitable bienfaiteur, les assurant que c'était moi qui avais choisi ce cheval comme le plus capable de faire un si long voyage, et que, quant à ses inclinations à tuer le monde, je le connaissais bien et savais à quoi m'en tenir.

En effet, mon cheval n'était pas très-sûr : il avait un défaut assez singulier. Il ne pouvait supporter la sangle trop serrée; et lorsque, en chevauchant, la selle glissait vers ses épaules, il faisait des ruades terribles, et ne cessait qu'après avoir terrassé et parfois tué son cavalier. Ses épaules et ses hanches étaient couvertes des marques de différents maîtres à qui il avait successivement appartenu et qui n'avaient jamais réussi à le corriger de ce vice. Il était déjà vieux; il avait mangé l'herbe des prairies pendant vingt ans au moins; il était pourtant vigoureux, et un des meilleurs chevaux de selle que j'aie jamais employés. Avant que de le quitter, il me jouera peut-être encore un de ses tours habituels.

Le lundi je partis de la vallée de Félix accompagné d'un mexicain, qui était venu me chercher pour ensevelir un enfant qu'on

avait eu soin d'ondoyer, et pour en baptiser trois autres. Il habitait sur la route par où je devais me rendre à Ukaïa, chef-lieu du comté de Mendocino. Ces diverses cérémonies finies, je m'acheminai vers cette dernière place sur une petite jument que ces mexicains m'avaient moitié vendue, moitié donnée; car la plaie sur le dos de mon cheval vicieux était très-mauvaise, et je jugeai à propos de le laisser chez eux afin qu'il fût bien soigné.

J'arrivai à Ukaïa vers le soir. Si d'un côté j'y fus choqué de l'état arriéré de sa civilisation, de l'autre je fus ravi de la beauté que la nature y déploie en mille manières. Le peu d'habitations que possède ce village sont rangées dans une forêt, dont les arbres ont été abattus en partie pour la commodité des maisons et des rues. Des chaînes de montagnes très-élevées couvertes de superbes bois et de buissons épais l'entourent au couchant, et la rivière Russie ou *Russian river* la baigne à l'est et au nord. Il est situé dans une plaine magnifique; aux environs, sur une étendue de quatre à cinq lieues de circonférence, se trouvent de bonnes et belles terres à labour et des futaies de dimensions colossales. Je ne me souviens pas d'avoir remarqué dans aucune de mes courses un endroit plus admirable et plus propre à la contemplation que celui-ci. Il était triste de voir un séjour aussi délicieux encore si peu habité, et je pensais que, s'il y avait là assez de fidèles pour former une médiocre congrégation, j'y aurais bien volontiers fixé ma résidence perpétuelle. Hélas! ce n'était qu'un rêve qui se dissipa bien vite.

Il y avait un seul hôtel; et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il était fort riche en misères. Sa table n'était guère propre à exciter l'appétit: jamais je n'en ai rencontré une qui fût pire Nous avions trois repas par jour, le déjeuner, le dîner et le souper; ils ne différaient entre eux que par les heures: du reste, c'était toujours la même chose: du porc salé et des haricots le matin; des haricots et du porc salé à midi, et du porc salé et des haricots le soir: à chaque repas on nous servait de mauvais café, de mauvais thé avec du sucre noir tout rempli de vers; et du pain mal cuit et chaud.

Deux jours après je me remis en route pour visiter la vallée de Potter, où l'on m'avait dit que je trouverais des catholiques. La route n'était pas très-agréable; il me fallut traverser douze fois

la rivière Russie. Après avoir cheminé pendant sept lieues, je passai une petite crique, qui est le commencement de la vallée que je cherchais. Elle s'étend de huit à dix lieues, passant au milieu de montagnes, de sorte qu'il est impossible de voir d'un même coup d'œil toutes les huttes des habitants.

Je m'approchai d'une misérable maison, je descendis de cheval et j'y entrai. Il n'y avait que des enfants. Par la lecture d'un livre à demi brûlé, placé sur une planche suspendue, je m'aperçus que ces créatures professaient une autre foi que la mienne. Alors je demandai à ces enfants de m'indiquer quelques familles des environs. Un garçon de huit à dix ans me répondit de suite que — Patrick Rush venait de déménager, mais qu'il ne savait où je pourrais le trouver.— C'était quelque chose ; je savais maintenant qu'il y avait au moins un catholique dans ce désert, le nom de Patrick n'étant porté que par les irlandais catholiques.

Je me mis donc en quête et j'arrivai près d'une autre habitation où un homme, qui était prêt à partir sur une charrette, me donna une direction pour trouver Patrick Rush.

Pour arriver à la chaumière de celui que je cherchais, il me restait un peu de chemin à faire; mais mon rhumatisme me faisait souffrir horriblement, et je fus obligé de m'asseoir sur le bord d'un rocher. Peu à peu je me trouvai assez soulagé pour me traîner vers ma destination, résolu toutefois à passer la nuit sur la dure et à la belle étoile, malgré la faim qui me dévorait, si, dans une heure, je ne rencontrais pas la demeure après laquelle je soupirais. J'avais beau regarder, cependant, aussi loin que ma vue pouvait porter, je ne voyais aucune baraque.

Une heure s'était écoulée à peine que j'arrivai à une petite vallée entre deux montagnes, et j'y trouvai d'un côté des hommes occupés à construire une cabane qu'on avait transportée par morceaux d'un autre endroit, et de l'autre une hutte autour de laquelle des enfants jouaient et sautaient. Je demandai à ces hommes si c'était l'habitation de Patrick Rush. Ils me répondirent affirmativement.

Je franchis la palissade et m'approchai de la maison : les enfants se sauvèrent en me voyant arriver. En passant devant la porte je m'aperçus que le logement était rempli de femmes occupées à coudre une grande couverture à carreaux ; l'une d'elles, que je

supposais être la maîtresse du logis, était toute affairée à débarrasser une table placée en plein air.

— Bonjour, madame — lui dis-je.

— Bonjour, monsieur, me répondit-elle, prenez quelque chose; vous êtes, me paraît-il, fatigué.

— Merci, madame, je ne prendrai rien avant que vous n'ayez deviné qui je suis.

La pauvre femme me pressait cependant de manger, en me disant qu'il lui importait peu, pour le moment, de savoir qui j'étais. De mon côté, je répétais la même chanson.

Sur ces entrefaites, une autre femme sortit de la maison et alla auprès d'elle. Après qu'elle lui eut raconté notre dialogue, cette dernière s'écria :

— Ne voyez-vous pas que c'est un prêtre catholique?

Il y a des moments dans le saint ministère où le bon Dieu donne au pauvre missionnaire des éclairs de joie et de consolation, qui font oublier en un instant toutes ses souffrances et toutes ses privations. Celui qui n'a point parcouru seul, à la recherche de ses semblables, ces immenses solitudes, n'a jamais éprouvé le bonheur ineffable dont déborde le cœur du missionnaire lorsqu'il rencontre quelqu'un qu'il n'a jamais vu, mais qu'il connaît immédiatement, et de qui il est connu de suite. La foi catholique a des qualités qu'on sent vivement dans le fond de l'âme, et qu'on ne saurait expliquer avec toutes les subtilités de la théologie ou les raffinements de la rhétorique. Un rayon de félicité parut à l'instant sur la figure de ces deux sœurs : elles étaient en quelque sorte en extase; la joie débordait de leurs cœurs; elles ne cessaient de remercier Dieu de leur avoir envoyé un prêtre, qu'elles n'avaient jamais vu depuis qu'elles habitaient ce désert. Elles se mirent incontinent à préparer mon dîner; et comme la seule pièce qui constituait leur domicile, était occupée par leurs voisines, elles étendirent des couvertures à l'ombre d'un arbre pour me faire prendre un repos qui m'était plus nécessaire encore que la nourriture qu'elles m'offraient. Ces deux sœurs étaient mariées à deux frères, dont l'un se trouvait absent pour affaires, et l'autre s'occupait dans les environs à couper du bois. Ils étaient les seuls catholiques qui vivaient dans la vallée de Potter et dans tous ses alentours.

Vers le soir, je me disposais à passer la nuit au pied de l'arbre qui m'avait abrité pendant le jour. Mais mes hôtes ne voulurent en aucune manière consentir à cet arrangement; il me fallut adopter le leur. Dans la pièce qui servait à tous les usages du ménage, se trouvaient deux lits et un sofa : celui-ci fut occupé par Patrick l'un des lits par les deux sœurs et leurs enfants et l'autre par moi. Le lendemain de bonne heure, Patrick alla chercher, chez un voisin, du liniment, *mustang-liniment* (dont on se sert pour les chevaux), afin de me frictionner le dos, siége de mon rhumatisme, et de me mettre ainsi en état de me lever, et de m'acquitter des fonctions de mon ministère.

Ainsi dans l'après midi je pus remonter à cheval et bien lentement retourner à Ukaïa. On y avait annoncé que je prêcherais le dimanche suivant. C'était jeudi : je passai la nuit chez un italien, qui y possédait une propriété superbe, mais avec une bien misérable chaumière. Je ne pus y fermer les yeux de toute la nuit; les souris et les rats ne me laissant pas un moment de repos.

A l'aurore du jour suivant, j'allai chez les mexicains pour reprendre mon vieux cheval; car la course que je devais faire demandait une monture plus forte que ne l'était la petite jument qu'ils m'avaient vendue. Un d'eux m'accompagna l'espace d'une demi-lieue pour me mettre sur le chemin qui mène à la vallée d'Anderson, où je savais que se trouvait une famille catholique. Jamais je ne fis par terre un voyage aussi fatigant, aussi périlleux, et aussi ennuyeux que celui-là. Aussitôt que le mexicain fut parti, je me trouvai embarrassé pour continuer ma route. Le chemin, jusqu'alors visible, allait se confondre dans une infinité de traces et de sentiers divergeant en mille directions. Je me dirigeais le plus que je pouvais vers le couchant où gît la vallée. Cependant les détours sans fin qu'il me fallait faire pour éviter les abîmes que je voyais à mes pieds, ainsi que les montagnes à pic qui se dressaient devant moi, m'exposaient au danger de m'égarer au milieu de ces forêts montagneuses, sans espoir de rencontrer une âme vivante qui pût me guider et me conduire à bon port. Je craignais aussi de rencontrer des ours, des panthères et des loups, qui sont très-communs dans ces montagnes. Heureusement je ne vis que des gazelles, des lapins, des chevreuils et des *coons*, espèce de chat sauvage. Les chaînes de montagnes se suivaient

les unes les autres. Lorsque j'en franchissais une, l'espoir de trouver derrière elle la vallée que je cherchais m'encourageait à braver toutes les incommodités de l'ascension : mais arrivé au sommet j'en apercevais une autre plus élevée au delà d'un précipice.

Après des efforts, que je n'entreprends pas de décrire, je parvins à la cime de la plus haute de ces montagnes. Je m'assis pour prendre un peu de repos ainsi que pour en donner à mon cheval, qui ruisselait de sueur. Le coup d'œil était grandiose, ravissant, sublime. A une distance qui n'avait pour terme que l'extrémité de l'horizon je ne voyais que forêts, que montagnes, que prés, qu'abîmes, que défilés, que fermes; mais tout me paraissait extrêmement réduit et infiniment beau. Si ce n'étaient les craintes qui vous assiégent, quelles sublimes impressions rempliraient l'âme dans de telles solitudes! A la vue d'une grandeur si simple et si majestueuse, l'homme sent la présence d'un être puissant et bon ; une douce mais forte conviction pénètre son esprit et lui fait connaître que le chaos, le hasard, la combinaison des atomes, le néant ne sont que des mots vides de sens, et que cette nature si variée, si belle, si charmante, ne peut être que l'œuvre de cet être invisible qui est là pour le consoler, pour le fortifier, pour l'aimer. Ce miroir, qui reflète si fidèlement les aimables attributs du Créateur, est admirablement propre à émouvoir et à attendrir l'âme la moins sensible.

La difficulté était de descendre de cette montagne, dont l'escarpement était effrayant. J'attachai une corde au cou de mon cheval après l'avoir fait passer par son frein, afin de le forcer à obéir à mes mouvements; puis je fis un gros nœud à cette corde que je serrai étroitement dans mes mains, et je me laissai glisser ainsi sur la pente. Mon cheval, ne pouvant s'empêcher de descendre, me soutenait; car autrement je courais risque d'aller me briser contre les arbres et les rochers.

Parvenu au fond du gouffre, je remontai sur mon compagnon ; et en continuant toujours au milieu de montagnes et de défilés, j'arrivai enfin à la dernière colline, au pied de laquelle commence la vallée d'Anderson. Sa longueur est de dix à douze lieues sur une largeur qui varie de deux lieues à un mille et moins encore. Elle est enfermée entre deux chaînes de montagnes fort élevées, et présente un aspect très-pittoresque.

Un enfant qui travaillait dans un champ, tout près de la première habitation qu'on rencontre, me donna les indications nécessaires pour aboutir à la demeure de Patrick Donnelly. En chevauchant sur des prés couverts de fleurs et à travers des bocages d'une beauté merveilleuse, j'arrivai en vue de cette maison qui est située au pied d'une colline escarpée. A la barrière de la palissade se trouvait une femme, qu'à peine je pouvais voir du haut de la montagne. Arrivé au bas, je lui demandai si Patrick Donnelly était chez lui. — *No, father,* — me répondit-elle. Je lui demandai ensuite s'il tarderait longtemps à rentrer. Elle me dit qu'il viendrait bientôt; et elle me pria, en attendant, d'entrer dans la maison.

— *Come in, your reverence, come in*— (entrez, votre révérence, entrez), me dit-elle.

— Mais comment savez-vous que je suis un prêtre?— ne pus-je m'empêcher de lui demander.

— Aussitôt que vous avez paru sur la montagne, me répondit-elle, j'ai senti que vous étiez un prêtre catholique: vous êtes le bienvenu, entrez dans la maison; Patrick viendra bientôt, et prendra soin de votre cheval.

Voilà des faits qui n'ont nullement besoin de commentaires, et qui disent bien haut combien la foi du peuple irlandais est grande et vive. Aucun signe extérieur ne pouvait me faire reconnaître comme prêtre. La foi de cette femme, qui était bien loin d'avoir les avantages spirituels dont nous jouissons dans l'ancien monde, sut cependant me pénétrer et m'attribuer mon véritable caractère.

Le lendemain, après avoir dit la Messe et administré les sacrements, je me dirigeai, par le même chemin que j'avais suivi la veille, vers Ukaïa. Parvenu à un point où les traces étaient plus embrouillées et plus divergentes, ne me rappelant plus celle que j'avais battue en venant, j'en pris une qui n'était pas la bonne. Au bout de quatre lieues d'horribles défilés, bien plus affreux que ceux que j'avais parcourus le jour précédent, je me trouvai dans une superbe vallée et sur une belle route pratiquée par des charrettes et des voitures. Je reconnus alors que je m'étais trompé. Je voulus interroger des enfants qui étaient occupés à jouer, mais ils s'enfuirent. Une femme sortit d'une habitation et me demanda ce que je désirais savoir.

— Où suis-je?— lui dis-je.

— Vous êtes dans la vallée d'Anderson, — me répond-elle.

— Comment! j'en viens.

— De quel point êtes-vous parti? — me demanda-t-elle.

— Je viens de chez Patrick Donnelly, — fut ma réponse.

— Il est mon voisin, — dit-elle. Alors elle m'expliqua comment je m'étais égaré, me pressa bien cordialement de prendre mon dîner, que je dus refuser de peur d'être surpris en chemin par la nuit, et m'enseigna la route la plus courte pour me remettre sur la bonne voie. Que Dieu bénisse cette femme, quelle qu'elle soit, ainsi que toutes celles qui l'imitent dans la vertu qui leur doit être propre, la bonté!

On a beaucoup écrit sur les femmes de l'Amérique. Il ne me reste donc pas grand'chose à en dire. Toutefois je dirai que comme l'homme est partout le même, la femme aussi est en Amérique comme partout ailleurs. Seulement elle y jouit de plus de priviléges. Les américains sont très-galants pour les dames; le respect et la déférence qu'ils leur témoignent semblent parfois une espèce de culte. Une dame, mariée ou non, est toujours à l'abri de toute insulte: elle peut voyager seule d'un bout à l'autre du pays; personne n'osera la traiter autrement qu'avec politesse et avec beaucoup d'égards. Malheur à celui qui se croirait permis d'agir différemment; il ne tarderait pas à s'en repentir: la punition suivrait immédiatement son attentat. De leur côté, les femmes connaissent fort bien leur position dans la société, et savent en profiter. Elles en sont fières: elles croient qu'on leur doit toutes les politesses, tous les égards possibles; et il est bien rare qu'elles remercient celui qui s'est donné la peine de les servir. En général, elles sont instruites; elles lisent beaucoup; elles parlent de tout et sur tout; la politique ainsi que la religion ne sont pas des sujets trop abstraits pour elles. On en trouve qui écrivent dans les journaux: la poésie est un de leurs thèmes favoris. Il y en a qui rédigent des revues de modes, et qui composent des nouvelles et d'autres livres du même genre. On en rencontre bien souvent qui enseignent dans les écoles publiques lors même qu'il y a des jeunes gens. Parmi les francs-maçons on avait autrefois des degrés pour les femmes, mais on m'a dit qu'ils ont été abolis; on comprend facilement quelle put en être la raison: j'en ai connu parmi les Odd-fellows; d'autres appartiennent aux différentes sociétés de

tempérance, non qu'elles en aient besoin, mais tout simplement parce que ce sont des réunions de philanthropie ou par quelque vanité. Elles aiment beaucoup à assister à toutes sortes de lectures si fréquentes dans ce pays-là.

Je suivis donc les directions données par cette bonne femme et avec un nouveau courage je me mis à franchir une montagne terriblement haute, appelée pain de sucre (*Sugar loaf*), à cause de sa forme conique, et ce ne fut qu'après une heure et demie que je parvins à m'asseoir sur son sommet. De là j'aperçus mon chemin que je me hâtai de rejoindre après un court repos aussi nécessaire qu'agréable. La seule aventure qui m'arriva de là à Ukaïa fut que mon cheval, pour la première fois depuis que je m'en servais, voulut me donner un échantillon de son habileté à ruer, comme il l'avait pratiqué constamment avec tous ses cavaliers. Peu s'en fallut qu'il me fît passer par dessus sa tête. Je me souvins à temps qu'il avait le frein californien, cette machine capable de tenir et de réduire quelque cheval que ce soit ; je le tirai avec force, et il resta ainsi la tête en l'air, la bouche ouverte, incapable de bouger. Je descendis alors, j'arrangeai la selle dont la sangle était glissée trop près des épaules, je remontai et continuai ma route sans autre accident. A Ukaïa, je fus logé chez un avocat protestant qui avait été assez bon pour m'offrir l'hospitalité. Le lendemain, dimanche, j'officiai dans la grande salle du tribunal, et sur deux cents personnes qui assistèrent à l'office il se trouvait seulement trois catholiques, une dame américaine et deux italiens.

Dans l'après-midi, je m'en allai à la vallée de Félix et y passai la nuit ; le lendemain, après avoir célébré les saints mystères et baptisé un enfant, je partis pour Cloverdale. Là je fis de même ainsi qu'à Healdsburgh ; et sur la brune du seizième jour après mon départ, je rentrai chez moi à Bodega.

Il me fallut trois semaines encore pour visiter les autres villages situés aux environs de ma résidence, que je quittai le 26 juillet 1862, pour me rendre à San-Francisco.

Pendant que j'écris ces lignes, le bon Dieu m'envoie la consolante nouvelle que mon remplaçant se trouve déjà sur les lieux que je viens de quitter.

XXII

TERRITOIRE DE NÉVADA.

En 1861, l'archidiocèse de San-Francisco fut partagé en deux par le saint-Siége, qui érigea la partie détachée en vicariat apostolique sous la juridiction de monseigneur E. O'Connell, dont le siége épiscopal est à Marysville. Comme le 39e parallèle, qui fut indiqué pour être la ligne de démarcation entre les deux diocèses, passait par mon district et le coupait en deux, je me trouvai dépendre ainsi de deux évêques pour ce qui concerne la juridiction sur les fidèles. Ce saint prélat, en répondant au compte-rendu que je lui avais envoyé de l'état de ma mission, qui se trouvait dans son diocèse, me pressa vivement d'aller le voir avant que je quittasse le pays, afin, disait-il, de me donner un témoignage de reconnaissance pour les services que je lui avait rendus. A cette invitation si empressée de la part d'un évêque que j'estimais beaucoup, se joignait le désir de remplir un devoir sacré de gratitude envers mon généreux hôte, Gaspar O'Farrell, qui était en ce moment au territoire de Névada au delà des montagnes californiennes. Jamais je ne me serais décidé à partir sans aller revoir ce digne homme.

Ce fut dans l'après-midi du 25 juillet que je m'embarquai sur un bateau à vapeur pour la ville de Sacramento, d'où le lendemain, sur un autre bateau à vapeur, j'allai à Marysville. L'évêque ne s'y trouvait pas : il visitait en ce moment les villages des

montagnes. Je m'y rendis dans une diligence qui ne cesse pas de rouler jour et nuit. Les chemins ne sont pas mauvais, mais leur aspect est effrayant. Ils sont taillés sur la pente de montagnes dont les sommets semblent toucher le ciel. D'un côté l'on voit ces mêmes pentes qui vont se terminer dans des précipices sans fond, et de l'autre on n'aperçoit que rochers escarpés, rongés en partie par le pic de l'ouvrier pour rendre le passage moins difficile aux voitures. Le moindre accident peut mettre en danger carrosse, chevaux et voyageurs, et ce ne serait pas la première fois que de semblables catastrophes auraient été enregistrées. Cependant les cochers fouettent leurs chevaux qui tantôt trottent, et tantôt galopent sur ces routes, en quelque sorte, suspendues entre le ciel et la terre. Il y a des moments où tant de dangers et tant de hardiesse réunis vous donnent le vertige et vous glacent le sang dans les veines. Dans ces occasions, malheur aux gens nerveux, ce sont eux qui souffrent le plus.

Pendant vingt-quatre heures, nous ne fîmes que monter pour atteindre la plus haute montagne de la Sierra Nevada. Nous étions en juillet; la chaleur était excessive; toutefois, notre diligence se trouvait entre deux masses de neige que l'on pouvait toucher en étendant le bras hors de la voiture. Tout le long de cette chaîne de montagnes, on rencontre de petits villages, ou plus proprement, des mines, autour desquelles se sont établis des marchands, pour la commodité des mineurs et le profit des vendeurs. Ce sont les mines qui font le commerce de ces lieux montagneux; il serait bien difficile d'y établir des fermes, à cause des longs hivers qui y sont très-rudes. Depuis le mois d'octobre jusqu'en mai, les chemins sont fermés par les neiges, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on peut s'y rendre au moyen de mules. Cependant, dans quelques endroits moins élevés on cultive des terres, et je remarquai de beaux jardins légumiers et des vergers. Généralement ces montagnes sont couvertes d'arbres très-gros, et sur quelques points on en trouve de dimensions fabuleuses. Dans le comté de Calavèras on a bâti un hôtel sur une souche, et sur d'autres on a construit des maisons. Il n'est pas rare d'en voir qui ont de quinze à vingt mètres de circonférence à la base, et plus de cent mètres de hauteur.

Monseigneur E. O'Connell se trouvait dans un petit village,

appelé *Forest City*, situé tout à fait au fond d'un gouffre entre deux chaînes de montagnes qui l'enferment de tous côtés. Le nom d'entonnoir ne serait pas mal appliqué à ce lieu. Il faut y descendre par un chemin en spirale, le plus effrayant que j'aie jamais vu. A peine pouvais-je voir la fumée sortant des poêles, où l'on était à préparer le souper. L'évêque était sur le point de partir pour un autre village, et après m'avoir reçu avec cette cordialité et cet épanchement qui distinguent ceux de sa nation, il me fit promettre qu'en revenant de ma visite auprès de Gaspar O'Farrell, je reviendrais en ce même endroit, où il m'attendrait.

Il m'eût été bien difficile d'imaginer qu'à Forest City on pût rencontrer bon lit, bonne table et l'excellente eau que j'y trouvai. Cette eau surtout était quelque chose d'extraordinaire : elle était d'une fraîcheur à glacer les dents. Tout cela était bien nécessaire pour me remettre des fatigues essuyées pendant trois jours de voyage par eau et par terre.

Le matin suivant j'allai visiter une mine d'or; c'était la première que je voyais. On sait que ce métal se tire de la terre, de différentes manières. On le trouve en poudre dans les criques, sur les rivages des fleuves et des rivières, et même aux bords de la mer. Les quartz sont détachés des rochers; on les pulvérise, et, par des opérations chimiques, on en extrait le précieux métal. Enfin, les pépites, ou l'or natif amorphe, existe dans les rivières et dans les entrailles des montagnes. La mine que je visitai était de cette espèce. On y pratique des tunnels que l'on prolonge à volonté, et on place les débris, qu'on en retire, près de ruisseaux naturels ou artificiels. L'eau courant rapidement emporte la terre, et l'or, par sa pesanteur spécifique, reste dans les grilles dont le lit de ces ruisseaux est formé. Les mineurs, dans cet endroit, me dirent qu'en 1856 ils trouvèrent des pépites d'une valeur extraordinaire : une entre autres leur rapporta la somme de 3,000 dollars (15,000 francs).

Dans l'après-midi je repris la diligence, et, toujours en descendant, je continuai mon voyage au delà des montagnes. La nuit m'empêcha de remarquer la nature du pays, à l'exception de la rivière Truckee et du lac de ce nom. Le premier objet qui frappa ma vue au point du jour furent les sources chaudes (*Hot springs)* et les sources de soufre (*Sulphur springs*). Les premières jaillissent

de distance en distance sur une étendue de quelques milles; on voit la vapeur en sortir à l'instar de celle qui s'échappe par les tuyaux d'une machine, ce qui fit donner à cette place le nom de *Steamboat springs* (les sources des bateaux à vapeur). Les autres sources forment une petite crique, sur laquelle on a bâti des baraques pour prendre des bains. C'est ici que l'œil commence à être extrêmement fatigué, et l'esprit totalement ennuyé. Jusqu'à une distance d'environ trente lieues, on ne voit que monts et défilés, défilés et monts d'un aspect désolant. Sur quelques pentes de montagnes on remarque des arbres, semblables au petit chêne, bons seulement à brûler. Du reste, tout est nu; pas un brin d'herbe, pas de terre propre à la culture. On y trouve très-peu d'eau, et ce peu même est de très-mauvaise qualité à cause des minéraux à travers lesquels elle filtre.

Et cependant c'est cette stérilité même du sol de ces contrées qui est le signe certain des richesses immenses qu'il renferme dans ses entrailles. C'est l'argent surtout qu'on en extrait. Depuis deux ans les exploitants, en petit nombre, qui se sont occupés de l'extraction de ce métal, ont réalisé des fortunes fabuleuses. J'ai connu deux frères banquiers, qui avaient acheté des actions dans ces mines au prix de trente-cinq sous chacune. Ils étaient sur le même steamer qui m'amenait de San Francisco à New York. Arrivés dans cette ville, ils y trouvèrent une dépêche télégraphique qui leur annonçait que ces actions avaient été revendues par leur agent pour la somme de deux cent mille dollars (1,000,000 de francs). Sur le même steamer se trouvait aussi un pauvre homme qu'on conduisait dans une maison de santé dans les états de l'Est, ayant, par ses épargnes, mis à part quelques centaines de francs : il acheta un jour à l'encan des actions à quinze sous la pièce. Un mois ne s'était pas écoulé que l'on vint lui demander s'il voulait revendre ses actions, et on lui en offrit quinze mille dollars (75,000 francs). Le pauvre homme ne sut pas modérer la joie qu'il ressentit à cette nouvelle; elle prit le dessus, et lui causa un dérangement de cerveau; il en devint fou. Une prospérité trop subite est quelque fois un malheur et ne convient pas à tout le monde.

Cependant dans des lieux si stériles on a bâti plusieurs villes. Tout doit y être transporté de bien loin, et, on le conçoit, avec

des frais énormes. Le foin, pendant l'hiver de 1861, se vendit quinze cents francs le tonneau. Tout le reste est en proportion.

Mon ami Gaspar O'Farrell se trouvait, pour quelque temps seulement, dans une de ces villes, appelée *Virginia City* (la cité de Virginie), où il avait des intérêts. Je ne restai avec lui que trente heures à peine. Comme le but de ma visite était exclusivement pour lui exprimer mes sentiments de reconnaissance et mon dévouement, je déclinai l'offre que plusieurs amis me firent de visiter les autres villes voisines. Je n'étais pas loin du lac Salé, où les mormons sont établis.

Après avoir pris congé de mon respectable ami, je revins par le même chemin que j'avais suivi pour venir, et j'arrivai le lendemain à *Forest City* (cité de la forêt), où le bon évêque O'Connell m'attendait. Nous eûmes une discussion assez animée, d'où il sortit victorieux. Il était pauvre, je le savais; il quêtait pour payer des dettes ; néanmoins il voulut me donner cent vingt-cinq francs, en y ajoutant des excuses de ce qu'il ne pouvait faire plus, comme il l'eût désiré. Ensuite il me remit des lettres de recommandation pour ses amis de New-York, d'Irlande, de Liverpool et de Londres, et nous nous séparâmes comme si nous avions été amis dès notre enfance. Ce n'était cependant que la seconde fois que nous nous voyions. On se sent impuissant à faire l'éloge d'un évêque qui traite ainsi ses subordonnés.

En partant de Marysville, c'est pendant la nuit qu'il faut se mettre en voiture; en revenant c'est dans l'après-midi qu'on y arrive, ce qui me donna le loisir de voir le pays et ses environs. Il est peu agréable à cause des marécages et des bas-fonds qui l'entourent. La ville est bâtie sur la pointe d'une langue de terre baignée par la rivière des Plumes (*Feather river*), au nord-ouest, et par celle de Yuba (*Yuba river*), au nord-est. Cette rivière va s'unir à celle de Sacramento qui se décharge dans la baie de San-Pablo, située à l'extrémité nord de celle de San-Francisco. Tout le long de ces rivières, on rencontre de belles fermes, qui ont cependant le désagrément d'être exposées à des inondations, parfois très-funestes, comme il arriva pendant l'hiver de 1861-1862.

XXIII

LE PAYS.

Avant de nous éloigner de cette côte occidentale, nous allons donner sur ce pays et sur ses habitants des détails qui, en ce moment surtout, ne peuvent manquer d'intéresser le lecteur; nous avons jugé plus convenable de les réunir dans un chapitre à part, que de les éparpiller çà et là dans le corps de ce récit. Ils formeront ainsi un tableau de tout ce qui nous a paru le plus digne d'attention.

Il n'entre nullement dans notre plan de parler de toute la contrée qui longe cette côte, mais seulement de la partie que nous avons parcourue. Depuis les traités conclus entre le Mexique et les États-Unis, et entre ceux-ci et l'Angleterre, tout le pays renfermé entre le 32° 20′ et le 49° appartient aux mêmes États et est divisé ainsi : du 32° 20′ au 42° se trouve la Californie; du 42° au 46° l'Orégon proprement dit, et de ce dernier parallèle jusqu'au 49° le territoire de Washington détaché de l'Orégon en 1854. Les possessions anglaises commencent où ce territoire finit, et vont jusqu'au 54° 40′, limite sud des possessions russes en Amérique.

La Californie possède trois évêchés : un à Monterey, dans la basse Californie, un second à San-Francisco, et le troisième à Marysville : celui-ci a le titre de vicariat apostolique. Ces trois évêchés forment une province ecclésiastique ; le siége de San-Francisco jouit du privilége de posséder l'archevêque.

L'Orégon aussi a un archevêque ayant pour suffragants l'évêque du territoire de Washington et celui des possessions anglaises. Dans les possessions russes il n'y a, autant que nous connaissions, ni missionnaires, ni évêque, quoiqu'il y ait beaucoup de catholiques et beaucoup de sauvages à civiliser.

Les ressources de cette côte sont immenses. On y trouve des mines d'or, d'argent, de mercure, de cuivre, de houille, etc. Le précieux métal existe surtout en Californie et dans plusieurs rivières des pays plus au nord, telles que le Fraser, etc. Plusieurs mines de charbons de terre ont été découvertes autour de la baie de San-Francisco, près du mont *Diable*, et sur presque toute la côte de la baie de Puget. Celles de Nanaïmo et de Whatcom sont exploitées depuis bien des années, et leur houille passe pour être assez bonne.

Les forêts sont aussi exploitées depuis longtemps, et l'on pense qu'elles peuvent l'être encore sans exposer le pays au danger de manquer de bois. Il y a plus de cinquante moulins à bois, et en supposant que chacun d'eux ne scie que 10,000 pieds de bois par jour, ces cinquante moulins en fourniraient 500,000 pieds. Mais ce chiffre est considéré comme fort au-dessous de la vérité, car il y a des moulins où l'on travaille jour et nuit, et qui scient de 20,000 à 30,000 pieds dans les vingt-quatre heures. J'en vis un, celui de Port-Maddison, qui pouvait scier 100,000 pieds par jour.

Le commerce de bois occupe des milliers de personnes. On l'exporte en Chine, en Australie, aux îles Sandwich, dans l'Amérique du Sud, en Angleterre et en France. On en trouve de différentes espèces, le chêne blanc et vert, l'arbousier, le laurier royal, le frêne, le sapin, l'érable, le sycomore, le cèdre rouge, blanc, jaune et divers genres de pins.

Plus d'une fois j'eus l'occasion de déplorer le gaspillage qu'on fait du bois dans ce pays. Il n'est pas rare de voir des forêts entières en proie au feu. Cette vue, pendant la nuit, est extrêmement grandiose et sublime, terrible et désolante. L'élément destructeur pénétrant dans l'intérieur des arbres sort par leurs cimes, causant ainsi l'illusion d'optique de nous faire accroire que ses flammes sévissent dans l'espace dépourvues de tout combustible. Ces incendies sont, parfois, purement accidentels ; mais souvent ils

sont l'effet d'une convoitise tout à fait blâmable, je dirai même, sauvage. Pour déblayer un emplacement destiné à un jardin, ou pour enlever les ombrages d'un champ, etc., etc., on trouve là des hommes qui ne font aucune difficulté de brûler des arbres séculaires. Ils croient, peut-être, que l'abondance de cette matière primitive justifie ce gaspillage.

Le bétail ne s'y trouve pas en aussi grande quantité qu'avant l'immigration. A cette époque le pays étant ouvert et sans culture, on laissait les animaux paître partout; maintenant il n'y a que ceux qui ont des *grants*, grandes étendues de terre, qui puissent garder beaucoup de bestiaux. Les concessionnaires en possèdent parfois des milliers, et n'ont aucune dépense à faire pour les nourrir. La terre produit assez pour les alimenter. Les neiges, n'étant pas de longue durée, ne causent pas généralement une grande mortalité parmi les bestiaux. En été, ils se nourrissent d'une certaine semence qui renferme de six à sept petites graines et que l'on trouve spécialement dans les endroits où la chaleur brûle les menus brins nécessaires à leur subsistance. Lorsque le bétail est si nombreux, qu'il ne vaut pas la peine de le vendre aux marchands, on le tue, on en tire le suif et la peau, ce qui donne toujours de 60 à 70 francs, prix qu'on ne pourrait pas retirer d'ordinaire de l'animal sur pied. Les peaux sont tannées dans le pays, et le suif est exporté aux États-Unis. La viande est séchée au soleil, ou salée. On conçoit que c'est de la race bovine qu'on entend parler ici, quoique la race chevaline soit parfois employée au même usage. Les révérends pères jésuites aux Montagnes Rocheuses en ont usé pendant quelque temps, et le père Ravalli m'a assuré que la viande n'en est pas mauvaise.

La race chevaline est singulière dans ce pays. Il serait difficile de fixer la date de son origine; mais il semble bien probable que les chevaux y furent introduits au temps de la conquête du Mexique par Cortez. Ils ressemblent aux chevaux arabes : ils sont de taille moyenne, ont beaucoup de fond, et vont si vite, que l'on peut faire sans peine de quinze à vingt lieues par jour. On ne leur donne pas beaucoup de soins; après s'en être servi, on ne craint pas de les lâcher, ruisselants de sueur, au milieu des pluies froides, ou de les laisser dans un parc plusieurs jours sans eau et sans nourriture.

Depuis quelque temps, les émigrés ont importé dans le pays des chevaux, des bêtes à cornes et des béliers de race estimée. Il n'est pas rare de voir des chevaux entiers vendus depuis 30,000 à 60,000 et 70,000 francs. Une vache fut vendue en septembre 1860 à San Francisco, 40,000 francs, et une autre 30,000. Les béliers importés sont des mérinos français, et la laine que l'on en retire est travaillée dans le pays. On en fait des couvertures magnifiques. L'industrie ne tardera pas à s'en emparer pour fabriquer des draps.

On a aussi essayé de cultiver les vers à soie; et quelques spéculateurs croient encore que la réussite n'est pas impossible. L'abeille italienne y a été introduite avec beaucoup de succès: j'en ai mangé le miel, qui était délicieux.

Le gibier y abonde: cerfs, daims, chevreuils, ours, onces, castors, écureuils, lapins et antilopes fourmillent dans les bois, et souvent on en voit dans les vallées. Les fourrures furent autrefois un objet de grande spéculation pour les anglais, les russes et les américains: il ne semble pas que les français y prissent part; ils s'arrêtèrent en deçà des Montagnes Rocheuses. D'après le *Courrier des États-Unis* de novembre 1857, ce commerce produisit 500 pour 100 de bénéfice à la compagnie de la baie d'Hudson. A présent il n'est plus très-suivi.

Pour ce qui regarde les animaux à plumage, on y remarque des bandes de perdrix huppées, de canards, de hérons, d'outardes, d'oiseaux-mouches; et aux bords de la mer, des alcyons, des goëlands, de superbes vautours et de grands aigles bruns à tête blanche. Ces derniers emportent parfois des moutons, des veaux et même des poulains. Le castor est un plat très-friand pour ceux qui l'aiment: j'ai tâché une fois d'en manger; je l'ai trouvé insipide.

La mer et les rivières sont de grands dépôts de poissons de toute espèce. On y trouve des amphibies et de grands mammifères marins, entre autres des baleines franches, des cachalots, des marsouins, des bonites, une certaine espèce de morue, des saumons, des veaux marins, des éléphants de mer, des bancs de sardines, etc. Quant aux coquilles, on distingue les murex, les patelles, les hélix, les huîtres, et une autre espèce que les indiens aiment beaucoup, et dont les coquillages sont envoyés en Chine

où ils servent à fabriquer des objets de quincaillerie. Dans le comté de Mendocino, presque au bord de la mer, on a découvert une source d'huile de pétrole.

Les terres propres à la culture sont très-fertiles. On en obtient du blé, de l'orge, de l'avoine, et dans quelques parties de la Californie, du maïs, non-seulement pour satisfaire aux besoins du pays, mais aussi pour l'exportation. Les pommes de terre sont d'une qualité supérieure à celles d'Europe, d'après ce que disent les irlandais, qui certes sont des juges compétents en cette matière. En octobre 1861, on expédia à Londres une cargaison de ces tubercules pour servir de semence. J'en vis qui pesaient 5 livres.

On y trouve des légumes de toute sorte et de grande dimension. Je vis des choux d'un mètre et demi de circonférence, des asperges d'un pouce de diamètre, et des betteraves qui pesaient 35 livres. On assigne pour raison de cette fertilité extraordinaire, la virginité du sol, et l'on pense que dans quelques années il cessera d'être aussi fécond. D'autres sont d'avis que cela n'aura pas lieu, si l'on a soin de ne pas l'épuiser en réparant ses pertes par quelques engrais.

Les fruits aussi y sont très-abondants. Les pommes croissent dans tout le pays ; les poires, les pêches, les abricots, les cerises se trouvent presque exclusivement au sud et dans le centre de la Californie : on y trouve aussi des figues.

Il n'est pas difficile de voir que ce pays va devenir vignoble, surtout dans la basse Californie. Il y existe déjà de très-grandes étendues de terrain plantées en vignes avec beaucoup de soin. On y a importé toutes les variétés des vignes d'Europe ; et tout récemment la législature de Californie a pris la résolution d'envoyer un commissaire dans les vieux pays, afin de s'instruire de la manière d'améliorer les vignes, de faire le vin, etc. On en fait de différentes qualités.

Le blanc est le plus commun. On le vend à raison de 15 sous la bouteille Il n'est pas très-agréable au goût, et il est tellement capiteux qu'il serait bien dangereux d'en boire outre mesure. Il contient beaucoup d'alcool ; et l'on est forcé d'y mêler beaucoup d'eau pour l'empêcher de faire sauter les bouteilles.

Le climat est bon : il est tempéré. En été, c'est-à-dire en juin et en juillet, la chaleur est plutôt excessive, mais c'est seulement

pendant quelques heures de la journée, les nuits étant fraîches. Je pourrais m'étendre bien plus en détail sur les avantages naturels du pays; mais ce que j'en ai dit peut suffire pour donner une idée des richesses que la bonté divine a renfermées dans cette contrée pour le soulagement de tant de gens qui vont s'y établir.

Nous avons remarqué ailleurs que l'émigration n'a jamais cessé, depuis 1849, de se diriger de ce côté; et maintenant nous ajoutons qu'elle augmente tous les jours. Nous sommes convaincu que si les prix de transport étaient moins élevés, elle doublerait. Il ne faut pas moins de 700 à 800 francs en troisième classe, de 1,000 francs en deuxième, et de 1,400 francs en première, pour aller de New-York à San-Francisco. La compagnie de la navigation à vapeur du Pacifique a fait beaucoup de tort au pays et à la société en général en faisant payer des prix aussi énormes. La classe moyenne et pauvre, qui généralement a le plus besoin d'émigrer, se trouve ainsi ou incapable d'entreprendre ce voyage, ou à bout de ressources après l'avoir fait.

Une fois là, cependant, après quelque détresse soufferte au commencement, on parvient à faire quelque chose. Mais il faut, pour cela, être prêt à tout entreprendre pour gagner sa vie, que l'on y soit habitué ou non. J'y ai vu des personnes bien élevées se livrer à l'agriculture, au commerce, etc., nulle profession, pourvu qu'elle soit honnête et suffisamment rémunératrice, n'étant considérée indigne d'un peuple libre et industrieux.

En agissant comme je viens de le dire, on parvient aisément à se tirer d'embarras et à se créer une honnête aisance, quelquefois même une grande fortune. J'ai connu des forgerons, des charretiers, des marins, des soldats et d'autres gens de la classe inférieure, qui, s'étant appliqués assidûment à leur besogne et ayant su faire profiter leur argent, se sont rendus parfaitement indépendants au bout de quelques années. Il y en avait parmi eux qui s'étaient fait un revenu de 300,000 francs par an. A la vérité, j'en ai rencontré d'autres qui, n'ayant ni conduite, ni économie, ni énergie, s'y ruinèrent complétement, perdant ainsi fortune et avenir.

Malgré la quantité énorme d'argent qui circule dans le pays, l'intérêt est encore fort élevé. Il n'est pas rare de payer vingt-quatre pour cent, même en donnant toute sécurité aux prêteurs.

Il y a des compagnies ou banques dont le dividende n'est jamais inférieur à douze pour cent : dix pour cent est considéré comme fort commun; et il est fort rare qu'on prête à six pour cent. Le taux pour prêt d'argent est différent dans les divers États : chaque État a ses lois là-dessus. Dans ces parages il n'y a de taux légal que lorsqu'il n'y en a aucun de stipulé dans les documents : en ce cas la loi le fixe à dix pour cent. Mais quand, dans un contrat, on en fixe un, fût-ce même cent pour cent, il sera soutenu par les tribunaux.

La raison en est que la spéculation y est à l'ordre du jour, et que l'on connaît trop bien la manière de faire profiter le précieux métal. On n'y voit que de l'or et de l'argent. Le cuivre ou tout autre métal mélangé n'a pas cours; et il faut croire qu'on ne l'adoptera pas, si ce n'est dans un avenir bien éloigné.

La vie généralement n'y est pas chère, mais le prix de la main-d'œuvre est toujours très-élevé. Voici quelques détails qui peuvent en donner une idée. Un bon maçon et un bon charpentier gagnent par jour 20 francs.

Les ouvriers inférieurs de la même catégorie ne travaillent pas à moins de 10 à 15 francs par jour.

Les ouvriers, en général, reçoivent par mois de 150 à 200 francs.

Les domestiques, les filles de service et les cuisiniers se payent de 150 à 300 francs par mois.

Les orfèvres, les argentiers, les horlogers, les imprimeurs, etc., de 500 à 700 francs par mois.

Les teneurs de livres dans les magasins et dans les dépôts ont de 1,000 à 1,200 francs par mois. Et il en est ainsi de tous les autres employés.

L'activité des nouveaux habitants se déploie beaucoup dans toutes les branches du commerce ; ce qui fait que les moyens de transport ont été multipliés, et que l'on s'efforce de les augmenter de toutes les manières et dans toutes les directions. Les bateaux à vapeur fendent les vagues et sillonnent les rivières partout où il y a possibilité d'aller; les voitures franchissent les montagnes les plus élevées. Il y a des chemins de fer, et l'on en construit de nouveaux, dans plusieurs endroits. San-Francisco possède des voies ferrées exploitées au moyen de chevaux, et une autre à locomotive, qui ira jusqu'à San-José, 20 lieues d'étendue. On croit que

ce chemin de fer sera une branche de celui qui traversera les déserts de l'intérieur pour unir les pays de l'Altantique à ceux du Pacifique. On dit que le gouvernement britannique en a un autre en vue qui partirait du Canada, et, passant par les sources des rivières du nord, irait aboutir dans ses possessions sur le côté opposé.

L'on conçoit que tant d'industrie et un commerce aussi prospère n'ont pu se développer, sans qu'il s'élevât des villes et des villages qui pussent en être le centre. Dans les possessions anglaises la ville la plus importante est Victoria sur l'île de Vancouver; l'Angleterre possède encore, aux bords du Fraser, Fort Langley, Fort Douglas, etc.

Dans le territoire de Washington on trouve Olympia, Vancouver, etc.; dans l'Orégon, Portland, Orégon-City, etc. Mais la Californie en renferme un plus grand nombre et de plus importantes que ces dernières contrées. San-Francisco, Sacramento, Marysville, Stockton, Névada, San José, Pétaluma, Sonoma, Bénicia, etc., etc., témoignent de ce fait.

De cet aperçu général il ressort clairement que ce pays est d'une importance immense soit par ses propres ressources, ses richesses diverses, soit par sa position géographique, surtout depuis l'établissement du chemin de fer de Panama. Le commerce ouvert avec la Chine, où les navires à voiles partant de San Francisco ou de la baie de Puget se rendent en soixante jours; la facilité des transports pour les îles Sandwich, pour l'Australie, pour les nombreux archipels du grand Océan, pour l'Amérique russe et en général pour toute l'Asie; la proximité de l'Orégon, des possessions anglaises, et des territoires de Washington et de Névada, toutes ces considérations nous portent à croire que la baie de San Francisco et celle de Puget ne peuvent manquer de devenir le centre du commerce de toutes ces contrées. La rivière Colombie ne saurait aspirer à ce rang, à cause des grandes difficultés qu'elle présente à la navigation.

Il n'y aurait que les possessions anglaises qui pourraient contester cette affluence au pays américain; mais elles ne possèdent ni les mêmes facilités pour l'intérieur, ni les mêmes avantages du sol, et elles n'ont pas au même degré les sympathies des émigrants.

Nous allons reproduire ici une pièce officielle qui confirmera, en partie, les détails que nous venons de donner sur l'immigration, les facilités de s'installer en Amérique et spécialement sur les richesses du sol de la côte occidentale décrite en ces pages.

Voici le nombre des personnes qui ont émigré de 1820 à 1860, des pays ci-après :

Angleterre.	302,665	Amérique méridionale, Amérique centrale et Mexique.	24,935
Irlande.	967,366	Indes occidentales.	40,487
Écosse.	47,899	Chine.	41,443
Galles.	7,935	Indes orientales.	127
France.	208,062	Perse.	22
Espagne.	16,248	Asie.	27
Portugal.	2,614	Libéria, Egypte, Maroc et Algérie.	34
Belgique.	9,862	Cap de Bonne-Espérance.	2
Prusse.	60,432	Afrique.	279
Allemagne.	1,486,044	Açores, Canaries, Madère et île du cap Vert.	3,871
Hollande.	21,570	Sandwich et îles de la Société.	86
Danemark.	5,540	Australie.	109
Suède et Norwége.	36,129	Sainte-Hélène.	17
Pologne.	1,659	Ile de France.	3
Russie.	1,374	Nouvelle Zélande et îles de l'Océan du Sud.	83
Turquie et Grèce.	286	D'origine non désignée.	180,854
Suisse.	37,733		
Italie.	11,202		
Sicile, îles de Sardaigne, Corse et Malte.	2,718		
Islande.	11		
Europe.	526		
Amérique anglaise.	117,142		

Dans la dernière période décennale, le nombre des immigrants a été de 2,658,130 individus, c'est-à-dire qu'il est à peu près égal à celui des 30 années précédentes.

Le tableau qui précède fera comprendre l'intérêt de la pièce qui suit :

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Aux agents diplomatiques et consulaires des États-Unis.

Washington, 8 février 1863.

J'appelle votre attention particulière sur les dispositions de l'acte du Congrès du 20 mai 1862, dont copie est ci-jointe, et qui a pour titre : Acte pour assurer une résidence à tous les colons qui voudront s'établir sur le domaine public. (*Act to insure homesteads to actual settlers on the public domain*).

Vous remarquerez que tous les priviléges de la loi s'étendent à tout individu chef de famille ou ayant atteint l'âge de vingt et un ans, citoyen des États-Unis ou ayant déclaré l'intention de le devenir, et n'ayant commis, directement ou indirectement, aucun acte de déloyauté.

La sixième section de la loi admet toutefois une exception, quant à l'âge requis, en faveur de tout individu ayant servi au moins quatorze jours dans l'armée ou la marine des États-Unis, soit comme régulier, soit comme volontaire, pendant une guerre civile ou une guerre étrangère. Tout individu remplissant les conditions de la loi a, depuis et après le 1er janvier 1863, le droit d'occuper un quart de section ou moins de terre publique non attribuée, sur laquelle ledit individu aura fait enregistrer une réclamation de préemption ou qui, au moment de la demande, sera sujette à une préemption de 1 dollar 25 cents (6 fr. 25 c.) par acre, ou 80 acres au moins de terre publique non attribuée, à 2 dollars 50 cents (12 fr. 50 c.) par acre.

Le ministre de l'intérieur nous a fait savoir que les mesures nécessaires avaient été prises pour mettre à exécution les bienveillantes prévisions de la loi, grâce à laquelle « un établissement est assuré à tous ceux qui consentiront à coloniser le domaine public, » et toutes facilités compatibles avec la loi sont dès à présent données à ceux qui désireraient profiter des bénéfices de ces prévisions.

Le ministre de l'intérieur constate, en outre, qu'au 30 septembre 1861, 134,218,330 acres avaient été cadastrées et se trouvaient prêtes à être aliénées : que, de cette date au 30 septembre 1862, on avait cadastré 3,135,067 acres de plus, ce qui donne

un total de 137,353,397 acres cadastrées et prêtes à être vendues ou occupées conformément aux prévisions de la loi.

Le directeur du domaine public a constaté, de son côté, que, malgré les difficultés politiques du moment, provenant de l'attitude hostile prise contre le gouvernement général par certains États révoltés contre l'autorité fédérale, et quoiqu'un grand nombre de nos concitoyens aient dû, par suite, être distraits des travaux agricoles pour être enrôlés sous les drapeaux, la richesse territoriale de la république s'était augmentée pendant l'année se terminant au 30 septembre 1861, au moyen des ventes publiques de terrains neufs, de 40,000 nouvelles fermes comprenant chacune 80 acres.

Quoique la loi de concession n'ait été mise en opération qu'à partir du 1er janvier 1863, nous savons de sources authentiques que le bureau du domaine public des États-Unis a reçu de nombreuses demandes de fermes faites sous l'empire de cette loi, ce qui prouve qu'un large courant d'émigration se dirige vers les plaines fertiles séparant le Mississipi de l'océan Pacifique.

La loi de concession et les documents officiels qui l'accompagnent montrent avec quelle facilité les colons peuvent, sous l'empire de la loi, obtenir un titre définitif, même avant l'expiration de la période de résidence fixe prescrite par les termes de ladite loi.

Les lois de préemption des États-Unis facilitent également aux colons l'occupation des terrains cadastrés ou non, situés à l'ouest du Mississipi; et lorsque l'établissement a lieu sur un territoire non cadastré, l'obtention du titre définitif est parfaitement assurée par la loi après que le terrain aura été défini par les agents du domaine. Les rapports du directeur du domaine public pour 1860, 1861 et 1862 renferment, sur le système territorial des Etats-Unis, un grand nombre de renseignements intéressants auxquels vous pourrez vous reporter en cas de besoin.

Le ministre de l'intérieur constate également que « la grande région aurifère des Etats-Unis, sur la portion occidentale du continent, s'étend du 31° 30' de latitude nord au 49°, et du 100° de longitude à l'océan Pacifique, embrassant des fractions du Dakota, du Nebraska, du Colorado, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona, de l'Utah, de la Névada, de la Californie, de l'Orégon et du

Washington, et couvrant une superficie d'un million de milles carrés (2,580,000 kilomètres carrés).

Cette vaste région est sillonnée par de longues chaînes de montagnes, littéralement composées de minéraux; l'or et l'argent s'y trouvent à profusion et sont l'objet de découvertes qui se multiplient de jour en jour. On rencontre les métaux précieux en couches, dans les montagnes, et en riches lavages constituant les lits des rivières et des ruisseaux. Les mines d'argent du Nevada et du Nouveau-Mexique donnent, dès à présent, l'espoir d'une production plus considérable que celle d'aucune autre partie du monde. Les découvertes aurifères du Colorado ou de la partie occidentale de la Californie, ainsi que celles de la région remontant cette contrée jusqu'au nord de la rivière du Saumon, dans le territoire de Washington, ont donné aux travaux des mines un stimulant sans précédent.

Avant la découverte de l'or californien, la production annuelle de l'or dans toutes les parties du monde ne dépassait pas une moyenne de 18 millions. La production annuelle de la Californie est actuellement estimée à environ 70 millions. D'après les renseignements puisés à toutes sources dignes de foi, le directeur général du domaine public porte à cent millons la production, pendant la présente année, de l'or provenant de la totalité de la région ci-dessus désignée.

Nous croyons que nul pays du monde civilisé ne fournit à tout homme actif, industrieux et intelligent, des occasions semblables à celles que lui offrent les États-Unis pour acquérir d'abondants moyens d'existence, ainsi qu'un établissement confortable pour lui et sa famille.

Je vous prie de donner à ces faits toute la publicité possible, dans l'étendue de votre résidence, et par la voie qui vous semblera la plus convenable et la plus avantageuse.

WILLIAM H. SEWARD.

Reprenant le fil de notre narration, nous croyons pouvoir classer comme suit la population de cette côte : 1° les blancs, 2° les nègres, 3° les californiens, 4° les chinois, et 5° les sauvages.

Toute l'Europe, la Russie et la Turquie exceptées, a contribué pour sa part à l'immigration dans ce pays, comme dans les États-Unis en général. L'élément le plus abondant toutefois est irlan-

dais et allemand; le nombre des français ne pourrait leur être comparé. On y rencontre fort peu de belges et d'italiens. Les États-Unis, surtout ceux du Nord, y sont représentés plus que toute autre nation. On le conçoit, le pays leur appartient.

La découverte de l'or avait attiré dans ces parages bien des gens qui n'étaient certainement pas ce qu'il y avait de mieux ; on en trouve encore, mais en petit nombre. La société est maintenant formée d'éléments plus civilisés, et l'on ne pourrait désirer mieux dans aucun pays, même parmi les plus avancés.

L'esclavage n'y a pas été introduit, et même les nègres libres ne sont pas admis légalement dans l'Orégon. Y a-t-il une chose plus révoltante qu'une loi politique agissant tout à la fois contre la raison, contre l'humanité et contre la religion? Telle est, à mon avis, celle qui défend aux nègres libres d'habiter ce pays. On crie contre l'esclavage, on fait une guerre fratricide pour l'abolir, on bouleverse une nation heureuse pour y réussir, on invoque tous les principes, toutes les raisons, soit réelles, soit imaginaires, pour le flétrir, et quand les malheureux nègres, d'une manière ou d'une autre, se trouvent en liberté, on refuse de leur donner un asile, on leur refuse ce qu'on accorde aux brutes!... Ceux qui agissent ainsi méritent de subir la loi du talion.

On sait que les nègres sont d'excellents domestiques lorsqu'ils sont tenus en respect; la faculté d'imitation semble former la principale et la plus importante particularité de leur nature, et cependant on les repousse de cette société qu'ils pourraient si utilement servir.

On nomme californiens les natifs du pays, ceux qui doivent leur origine à la race espagnole. Hommes et femmes, ils conservent les qualités et les défauts de leurs ancêtres. Ils sont forts, robustes, mais ils aiment l'oisiveté. Le travail n'entre pas dans leurs habitudes. Les jeux et les courses à cheval sont leurs occupations favorites, lorsqu'ils ne sont pas aux bals et aux fêtes, ce qui est leur délassement presque journalier. Hommes et femmes s'habillent à peu près comme les paysans espagnols, et comme eux ils aiment à chanter et à jouer du violon et de la guitare.

L'hospitalité chez eux est tout à fait patriarcale, et l'on peut en user longtemps sans crainte de leur être à charge. Ils sont toujours heureux de posséder parmi eux des étrangers.

Malheureusement ils disparaissent bien vite, et leur race va

s'éteindre dans un avenir peu éloigné. Avant l'émigration, ils étaient fort riches en terres et en bétail. Le rapprochement des gens soi-disant civilisés n'a fait que fomenter leur passion pour le jeu, le luxe et l'oisiveté; c'est ainsi qu'ils ont généralement dissipé leur fortune, et beaucoup d'eux ne vivent qu'en voyageant chez les uns et chez les autres. Le commerce et l'industrie ne leur conviennent pas.

L'immigration des chinois dans ces parages, et surtout dans les régions aurifères, a donné bien des soucis à la législature du pays. D'un côté, ils ne sont utiles qu'autant qu'ils peuvent, par la concurrence, faire baisser le prix des travaux communs, et de l'autre, on ne pourrait les exclure directement du pays sans commettre un acte entièrement arbitraire contre la constitution, et sans se brouiller avec la Chine, ce qui nuirait essentiellement au développement du commerce qu'on doit entretenir entre cette côte et l'Asie. On les a donc chargés de taxes pour les empêcher, du moins indirectement, de trop se multiplier. Malgré cela, ils émigrent, surtout en Californie, et après avoir garni leurs bourses, ils s'en retournent dans leur pays. Ils vivent à leur façon; ils sont sales, exclusifs, voleurs, immoraux. Il faut reconnaître cependant que ce n'est que la classe infime qui émigre, à l'exception de quelque banquier, de quelque marchand et de quelque médecin. Ils possèdent à San Francisco un temple, un théâtre, un asile pour les orphelins et des écoles. La propagande méthodiste s'occupe de les christianiser. Nous doutons que ce soit avec succès et surtout avec quelque profit.

La grande opposition qu'on leur fait a son origine dans la rivalité des autres ouvriers, qui ne veulent pas diminuer le prix de leur journée. On peut employer un chinois à quarante et cinquante francs par mois, tandis qu'il faut donner à un blanc cent cinquante francs et parfois davantage.

C'est pour la même raison qu'on a cherché à empêcher les prisonniers de vendre leurs ouvrages, qu'ils pouvaient toujours livrer au public, à des prix bien inférieurs à ceux des marchands des villes. Il nous semble que ce sont là des questions entièrement d'égoïsme, et que le développement du pays et du commerce devrait l'emporter sur la convoitise de ceux qui se croient tout permis, lorsqu'ils sont abrités par le manteau de la légalité.

XXIV

LES SAUVAGES.

Il nous reste à parler des sauvages. Leur origine est un de ces points de l'histoire qui restent toujours enveloppés d'obscurité, malgré toutes les recherches que des hommes éminents en science ont faites pour l'éclaircir. Avant que l'existence de l'Amérique fût annoncée d'une manière éclatante à l'Europe par les entreprises de l'immortel Christophe Colomb, ce pays était habité, ainsi que ses îles, par des peuples innombrables qu'on nomme *indiens* ou *sauvages*. Il y en avait beaucoup chez lesquels aucune civilisation n'avait pénétré ; il y en avait d'autres qui étaient très-policés, tels que les mexicains. Leur existence devait être ancienne cela est incontestable ; mais ici se présente de suite une question difficile à résoudre : d'où sont-ils venus ?

Laissant à part les déraisonnements de certains philosophes qui voudraient que ces peuples n'appartinssent pas à la même souche que nous, les opinions sur leur origine sont diverses. Quelques écrivains disent qu'ils seraient venus de l'Asie (1) ; d'autres les prétendent originaires de l'Égypte (2) ; on pense aussi qu'ils auraient émigré de la Sibérie (3). Des monuments scandi-

(1) Duflot de Mofras, vol. 2, p. 329. Brasseur, vol. 1. p. 10 et 16.
(2) Prescote, Conquest of Mexico. Ordoñez, chez Brasseur, ib. et p. 17.
(3) Ib., p. 16.

naves, trouvés dans l'état de Rhode-Island et dans celui de Massachussetts, ainsi que les travaux scientifiques du professeur Rafn à Copenhague, établissent le fait que les danois furent en Amérique vers l'an 1004 (1). Il paraît encore que les anciennes sagas ou légendes irlandaises, ainsi que les relations latines des évêques du Groenland, font mention de l'Amérique, désignée sous le nom de Markland et de Vinland (2) : d'où il résulterait que le peuple irlandais aussi aurait quelque droit à la découverte de l'Amérique, et peut-être aussi aurait-il pu lui avoir donné des habitants.

L'abbé Brasseur, si souvent cité, prouve qu'en 983 l'irlandais Ary Marson fut jeté sur la côte de l'Amérique, qu'il nomma *Irland it Mikla,* ou la grande Irlande.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait admettre assez d'opinions sur ce sujet, vu la différence des races indiennes, aussi bien que celle de leur langage, de leurs mœurs, de leurs caractères, de leurs mythologies, enfin vu leur nombre si grand. On ne peut nier raisonnablement que ces races n'aient eu diverses origines. Une ancienne opinion, soutenue par plusieurs écrivains de mérite, fait remonter à la dispersion des dix tribus d'Israël, emmenées captives par Salmanazar, lesquelles auraient émigré dans ces régions. Cette opinion n'est pas à mépriser (3).

En effet, on trouve chez les sauvages de la côte nord-ouest beaucoup de cérémonies, de croyances et de pratiques ayant une assez grande similitude avec celles que, par Moïse, Dieu avait ordonnées à son peuple.

On sait que quelques tribus de l'Amérique centrale avaient l'habitude de la circoncision, et les femmes y portaient le costume adopté par les Juives (4), telles qu'elles sont représentées dans les tableaux d'Horace Vernet. Quelques partisans de cette opinion citent une tradition fort répandue chez les israélites d'Europe et renouvelée récemment par le voyageur Eldad le Danite (5), laquelle dit que ces tribus se trouvent au delà d'un fleuve appelé *Sabathion*.

(1) Duflot de Mofras, ib. Brasseur, loc. cit.
(2) Duflot de Mofras, ib. Brasseur, loc. cit., p. 19.
(3) Ib., p. 17.
(4) Ib.
(5) Relation traduite de l'hébreu.

On cite Pline et Flave Josèphe comme en ayant parlé. Quelques-uns, par ce fleuve, opinent que l'on entend le détroit de Behring. Buxtorfius (1) traite longuement ce sujet, et cite à ce propos le même Flave ainsi que beaucoup d'auteurs. On a raison cependant de douter de l'existence de ce fleuve. Quoi qu'il en soit, un fait est certain, c'est que le père Ricci (2) a vu en Chine des israélites qui possédaient une synagogue et vivaient d'après les lois de Moïse; et que le père Adam Schall (3) en a connu qui avaient conservé le vieux testament et qui ne savaient rien de la mort du Sauveur. Ce dernier dit aussi qu'ils étaient attachés au judaïsme, jusqu'à refuser à participer aux rites chinois que devaient pratiquer tous ceux qui voulaient obtenir des emplois ou des degrés des mandarins, etc. La présence des juifs en Chine s'expliquerait par ce que Flave Josèphe dit (4), que les dix tribus d'Israël émigrèrent de la Judée en Egypte et en occupèrent une bonne portion. De là peu à peu ils se seraient répandus en d'autres contrées et, entre autres, en Chine. Et comme on n'a aucune difficulté d'admettre l'émigration en Amérique des différents peuples de l'Asie, il paraît vraisemblable que les Juifs furent du nombre (5).

Du reste, il paraît aussi que ce peuple aurait trouvé de tout temps en Amérique une liberté qu'il réclama en vain, pendant de longues années, dans des pays civilisés. Il faut remarquer un fait qui semble étrange, mais qui cependant ne peut manquer de frapper tout esprit observateur; c'est qu'en Amérique ils sont à l'abri de ce fanatisme qui les a persécutés pendant des siècles, malgré les efforts que les saints pères, surtout saint Augustin et saint Bernard ont faits pour les défendre. Un autre fait digne de remarque, c'est que pendant que les lois bleues, *blue laws,* persécutaient, proscrivaient et frappaient d'une odieuse inhabilité les catholiques de la Nouvelle-Angleterre, les israélites y jouissaient d'une parfaite liberté religieuse, civile et sociale. Il semble que l'esprit de secte

(1) Lexicon chald. talm. et rab. p. 1417. Basileæ, 1639.
(2) De christiana expeditione apud Sinas, l. I, c. II.
(3) Mémoires pour servir à l'histoire ancienne du globe. IV, 191.
(4) Antiq. jud., lib. IX, c. XIV.
(5) Antiq. du Mex., ap. Lord Kingsborough.

n'a jamais conçu qu'ils pussent être ses antagonistes ; tandis que les catholiques professant toutes les doctrines primitives du christianisme pouvaient lui donner de l'ombrage. Quelle qu'en soit la raison, le fait est que jamais une synagogue ne fut incendiée par le bigotisme protestant, tandis qu'il n'eut aucun scrupule de livrer à l'élément destructeur bien des églises et des couvents.

En Amérique, comme en général partout ailleurs, la principale occupation des israélites est le commerce. Il y en a de fort riches ; il est rare d'en voir un dans le besoin, ils s'aident mutuellement, surtout dans les commencements de leur carrière commerciale. Ils émigrent spécialement des pays allemands, de la Prusse et de la Pologne. Leur nombre est fort considérable ; leurs habitudes ne sont guère différentes de celles de leurs confrères d'Europe : seulement ils ne forment pas des quartiers à part, comme on le remarque dans quelques villes des anciennes contrées. La politique du pays n'entre pas dans leur goût. Peut-être est-ce prudence de leur part pour ne pas s'exposer aux soucis, souvent dangereux, toujours désagréables, de soutenir un parti. Il est rare d'ailleurs qu'un israélite se fasse citoyen américain, bien qu'il ait des raisons pour détester le régime de son sol natal.

Quelle que soit l'opinion qu'on veuille adopter sur l'origine des habitants du nouveau monde, il faut convenir qu'ils ont dû y émigrer dans un temps si éloigné qu'il serait impossible de le déterminer. De quelle manière ils y sont arrivés, ce n'est pas difficile à conjecturer ; ils ont dû y venir ou par terre avant la formation du détroit de Behring, s'il est question des asiatiques ; ou par mer, s'il s'agit d'autres nations, et même des asiatiques, après que le détroit fut formé. En effet, la proximité des îles Kouriles et des Aléoutiennes, le peu de largeur de ce même détroit, et la direction presque constante des vents de l'est à l'ouest, permettent de se rendre en peu de temps, même avec de frêles embarcations, des côtes de l'Asie à celles de l'Amérique.

Tout récemment encore, le 1er janvier 1833, une jonque de Jédo ou Yeddo, ayant des japonais à bord, est venue échouer près d'Honolulu, dans les îles Sandwich ; et l'année suivante, une autre jonque, jetée par un coup de vent sur la côte nord-ouest de l'Amérique, a fait naufrage à l'entrée du détroit de Juan de Fuca, près de la pointe Martinez. D'abord faits prisonniers par les indiens,

les japonais furent recueillis par les agents de la compagnie d'Hudson, puis envoyés à Londres, et de là dans l'Inde (1).

La plus grande difficulté à aplanir serait de trouver comment les animaux ont peuplé le nouveau monde. Mais comme ce n'est pas notre but de faire l'histoire de ce pays, nous renvoyons le lecteur désireux de s'en instruire aux auteurs qui s'en sont spécialement occupés (2). D'ailleurs, si l'on suppose que le détroit de Behring fut jadis *terra firma*, on ne voit pas pourquoi les quadrupèdes n'auraient pas pu s'y rendre de même que les hommes.

Soit donc que les habitants du nouveau monde aient émigré de l'Égypte, ou de la Sibérie, ou de la Chine, ou du Japon, ou de la Palestine, ou de tous ces pays ensemble, le problème de leur émigration paraît avoir été résolu par la facilité d'atteindre, de l'Asie, l'Amérique occidentale. Cette opinion, du reste, a été partagée par des hommes qui font autorité en science, tels que Buffon, Siguenza et Boturini.

Sans préciser quelle nation émigrée aurait habité telle ou telle partie de l'Amérique (3), on pourrait croire que ces peuples, une fois arrivés, choisirent successivement le climat et la contrée les plus conformes au pays d'où ils venaient, et les plus en rapport avec leurs habitudes.

Cependant on ne pourrait admettre si facilement l'opinion de quelques écrivains, cités par M. Duflot de Mofras (4), qui font descendre les mexicains des californiens. Ils pensent que les aztèques et les chichimèques seraient partis de la Californie et auraient fondé l'empire du Mexique en 1160. Mais les travaux scientifiques de M. Boturini et de l'abbé Domenech nous montrent à l'évidence que le Mexique était habité bien avant cette époque.

Ensuite, comme le fait remarquer M. Duflot de Mofras (5), il existe des différences tout à fait caractéristiques entre les races d'indiens du Mexique et celles de la Californie. Les californiens sont presque noirs; la position de leurs yeux et l'ensemble de leur

(1) Duflot de Mofras, vol. II, p. 329.
(2) Ib. Brasseur, vol. I, p. 6.
(3) P. J. Desmet, Voyages, etc., p. 370.
(4) Op. cit., p. 360.
(5) Op. cit., p. 361.

visage leur donnent avec les européens une ressemblance assez marquée, tandis que les indiens mexicains ont la peau jaunâtre, les yeux fendus obliquement et une physionomie semblable à celle des asiatiques, et, d'après Prescott (1), à celle des égyptiens spécialement.

Outre cela la civilisation à laquelle les mexicains sont parvenus, tandis que les californiens sont toujours restés plongés dans l'ignorance, et l'anthropophagie que ceux-ci pratiquaient et que ceux-là abhorraient, finissent par nous convaincre que ces deux races étaient entièrement diverses, et conséquemment qu'elles eurent une origine différente.

A propos des indiens non-christianisés, je me rappelle avoir eu un jour une conversation très-sérieuse avec un presbytérien fort instruit, mais qui malheureusement ignorait ou ne connaissait qu'à moitié les véritables doctrines du catholicisme.

— Où envoyez-vous ces sauvages quand ils meurent? – me dit-il.

— Je ne les envoie nulle part, lui répondis-je, ils s'en vont d'eux mêmes.

— Mais j'entends dire: quelle est votre opinion sur leur sort, reprit-il; vont-ils au ciel ou aux enfers?

— Moi, je ne professe aucune opinion à cet égard, lui dis-je, je crois avec l'église que si ces pauvres créatures, qui ne connaissent rien du christianisme, observent la loi naturelle qui leur est connue et aiment Dieu de la manière qui leur est possible; Dieu est riche en miséricorde, et saura d'une manière ou d'autre leur inspirer cette foi et ces sentiments qu'il demande pour qu'un homme soit sauvé.

— Mais alors comment feront les enfants qui ne sont pas capables d'observer la loi naturelle? — continua-t-il.

— Mon Église enseigne que les enfants morts sans baptême ne vont pas au ciel. Voilà tout.

— Où vont-ils donc?

— L'église ne nous le dit pas ; mais j'aime à vous citer l'opinion de plusieurs éminents docteurs en théologie, qui disent que ces enfants ne souffrent point de peines sensibles et qu'au contraire ils jouissent d'une béatitude naturelle.

— Et moi, où m'enverrez-vous? — ajouta-t-il.

(1) *Conquest of Mexico.*

— Vous irez où bon vous semble, lui répondis-je, ou, en d'autres termes, vous irez où vous voudrez; car l'église enseigne que — les bons iront dans la vie éternelle, et les méchants dans le feu éternel — *Et qui bona egerunt, ibunt in vitam æternam : qui vero mala, in ignem æternum.*

— Mais votre église enseigne, reprit-il, que tous ceux qui ne sont pas dans sa communion seront damnés.

— Mon église enseigne que tous ceux qui sont *opiniâtrément* hors de son sein ne sont pas dans la voie du salut. Les saints pères et les théologiens après eux, reconnaissent que l'église a beaucoup d'enfants dans toutes les sectes, bien qu'ils professent des erreurs qu'elle condamne. La bonne foi ou l'ignorance invincible, les excuse de toute faute. Le baptême qui est administré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit à ceux qui ne professent pas extérieurement les doctrines de l'église ne sera pas sans effet, s'ils vivent en conformité des commandements de l'évangile. Vous voyez donc que l'église n'est pas intolérante, comme vous venez de l'en accuser.

— C'est, repartit-il, que j'ai entendu souvent de vos confrères prêcher cette doctrine, et même je l'ai lue dans des livres composés par des catholiques.

— Je puis vous répondre qu'il n'est pas rare de trouver des personnes qui entendent prêcher, et qui lisent les livres avec des dispositions d'esprit qui les rendent impropres à comprendre ce qu'elles entendent ou ce qu'elles lisent. Dès lors elles donnent à la parole entendue ou lue une interprétation tout autre que celle du prédicateur ou de l'écrivain. Mais tout en acceptant l'exactitude de ce que vous dites, vous ne pourrez jamais rendre l'église responsable de ce que quelques-uns de ses ministres ou de ses enfants étalent des doctrines qui ne sont pas les siennes. Certes vous n'accuserez pas Notre Seigneur d'intolérance, parce que ses deux apôtres Jacques et Jean lui demandaient de faire descendre le feu du ciel pour consumer les samaritains qui refusèrent de le recevoir (1).

— Certainement non, interrompit-il, parce que le Christ leur reprocha en des termes très-forts leur ignorance du but de sa rédemption. — Vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez,

(1) Luc. IX, 54.

leur dit-il ; le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver.

—C'est bien cela, repris-je ; et l'église ne fait pas autrement. Elle nous ordonne, non-seulement de désirer, mais encore d'espérer le salut de nos frères séparés, et de ne point anticiper un jugement qui n'appartient qu'à Dieu. Elle prie et nous fait prier pour eux; car elle est leur mère; et une mère aime toujours ses enfants.

Nos missionnaires ainsi que de savants voyageurs ont toujours cru reconnaître dans la mythologie des aborigènes de l'Amérique des traces du judaïsme et du christianisme (1). Un écrivain américain va jusqu'à prouver que l'apôtre saint Thomas y aurait apporté les lumières de l'évangile (2), et le père Domenech a publié des hiéroglyphes que l'on a découverts au Mexique, et qui établiraient sans contredit que la connaissance de la croix y était répandue bien antérieurement à la conquête de Fernand Cortez.

La seule supposition que Jésus-Christ ait été connu, servi et aimé par tant de peuples que pendant des siècles nous crûmes plongés dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et qu'en conséquence au moins quelques-uns d'entre eux aient pu être sauvés, cette seule supposition n'est-elle pas bien consolante?

Mais cette supposition devient aujourd'hui une vérité historique, de laquelle il ne nous est plus permis de douter. Alban Butler, et après lui Godescard son traducteur (3), dit que saint Thomas apôtre fut aux Indes, au Mongol et en d'autres parties de l'Asie ; et quoique la Biographie universelle ancienne et moderne dise que cette opinion n'est pas bien fondée, toutefois elle renvoie le lecteur à l'ouvrage cité de Godescard (4). Le cardinal Baronius (5) s'accorde parfaitement avec ce dernier écrivain; et le père François Giry (6) soutient cette opinion avec beaucoup d'érudition et de solidité. Laurent Surius (7) non-seulement est du même avis,

(1) *Lord Kingsborough*, op. cit. —Père Desmet, Mission de l'Orégon.

(2) *Georges Jones's History*, etc. *New-York*, 1843.

(3) Décembre, 21.

(4) Biographie, etc., au mot *Thomas* (*saint*) ou *Didyme*.

(5) *In Martyrol. rom.* die 21 decembris.

(6) Tom. 3, die 21 decembris.

(7) Die 21 decembris.

mais il va jusqu'à dire de quelle manière le saint apôtre se serait rendu dans les Indes; il parle du succès de sa prédication et rapporte qu'il fut martyrisé à coups de lance.

Cette dernière particularité est confirmée par la découverte que firent les Portugais en 1523 et que Godescard a eu soin de bien faire remarquer (1). Il ajoute encore qu'en 1599, un synode fut tenu à Diamper, dans le royaume de Cochin, par Alexis de Ménessès, archevêque de Goa, dans lequel synode les pères dirent que les 15,000 familles chrétiennes qui se trouvaient alors sur la côte du Malabar, ne tombèrent dans le nestorianisme qu'au neuvième siècle, par l'œuvre de certains prêtres nestoriens venus de l'Arménie et de la Perse. Donc avant ce temps-là elles avaient la connaissance du christianisme et elles la conservèrent intacte jusqu'au moment de l'explosion, au milieu d'eux, de l'hérésie de Nestor.

D'après l'Univers Pittoresque (2), le christianisme au Japon date de temps immémorial. Qui en fut l'apôtre? Bien des auteurs, suivis par ceux que nous venons de citer, disent que, si ce n'était pas saint Thomas, ce furent certainement ses disciples.

Ne voulant pas nous étendre outre mesure sur ce sujet, nous nous contenterons de rapporter le témoignage de l'abbé Huc qui a prouvé d'une manière irrécusable que le christianisme était répandu et florissait en Chine dès le sixième siècle, qu'il y avait de nombreuses églises, qu'il y eut des empereurs très-distingués par leur piété, et que le prêtre Olopen y fut très-honoré (3). Un fac-simile du document authentique où les grandeurs du christianisme en Chine sont enregistrées, existe dans la bibliothèque impériale à Paris.

D'ailleurs on sait que les scandinaves et les irlandais adoraient la croix du sauveur au temps où, d'après les calculs des érudits (4), ils auraient émigré en Amérique.

De quelque côté donc que les aborigènes américains soient venus, ils auraient apporté avec eux des connaissances du vrai Dieu et même de la rédemption.

(1) Loc. cit.

(2) *Asie.* — *Japon* — page 145, II. 150, II.

(3) L'*Empire chinois,* vol. 1, chap. IV.

(4) *Brasseur,* vol. 1 page 21.

Cependant on pourrait objecter que leurs croyances sont tellement vagues et si diverses, qu'à peine on saurait y reconnaître la simplicité et la pureté de nos doctrines. A cela on peut répondre que les principes du christianisme, faute de civilisation et de culture, auraient dégénéré au point de ne représenter que cet amas informe d'extravagances que l'on remarque chez ces pauvres créatures. En effet que serait aujourd'hui le christianisme, si Rome n'avait été toujours vigilante à maintenir son intégrité ? L'histoire nous apprend que dès son berceau il fut en butte à des erreurs et à des hérésies de la nature la plus ridicule et la plus humiliante pour le genre humain. Qui ne connaît les absurdités et les bacchanales des gnostiques, des manichéens et d'autres semblables? Qui ignore les égarements d'Arius, de Nestorius et d'Eutychès? Même de nos jours ne voyons-nous pas que ceux qui ont secoué le joug de Rome ne sont pas exempts de ridicule, sinon par quelques-unes de leurs pratiques religieuses, du moins par les principes qu'ils adoptent? Mais sans aller si loin, nous avons sous nos yeux bien des preuves dans le sein du catholicisme même. L'ignorance de quelques-uns et l'exaltation religieuse d'autres ont souvent fait imaginer des pratiques ou mettre en avant des idées entièrement superstitieuses, qu'il a fallu toute la vigilance de Rome et des évêques pour découvrir et condamner.

Rien de plus vraisemblable donc que les sauvages abandonnés à eux-mêmes aient commencé à mêler à leurs croyances primitives des rêves d'une imagination exaltée; ce qui, joint à la proximité et à la fusion d'autres peuples adonnés à l'idolâtrie et à la superstition, n'aurait servi qu'à défigurer chez eux les idées premières du christianisme.

Cela devient surtout probable si l'on fait attention aux bornes de l'intelligence de ces peuples dont les facultés intellectuelles, ainsi que d'autres qualités, ont été, selon nous, exagérées.

On a souvent fait des distinctions entre les différentes tribus, et l'on a dit que les unes sont plus intelligentes que les autres. Cela est probable; on pourrait même l'admettre comme certain. En effet, les monuments trouvés chez les mexicains, ainsi que leur civilisation, nous prouvent que le degré de leur intelligence était fort élevé. Il en est de même de quelques autres tribus de l'intérieur des États-Unis qui vivent de manière à témoigner leur

supériorité sur les autres sauvages en général. Les Cherokees, par exemple, font de la politique, ont des écoles et possèdent beaucoup d'autres moyens de civilisation ; ce qui ne pourrait avoir lieu sans le développement de leur pouvoir intellectif.

Mais cela n'ôte rien au témoignage de ceux qui affirment que l'intelligence des sauvages placés au nord du Mexique est bien loin d'atteindre un degré, je ne dis pas semblable au nôtre, mais pas même à celui de ces aborigènes que nous venons de mentionner. Autant qu'on a pu le savoir, on n'a jamais vu un de ces sauvages, malgré toute l'instruction qu'on lui a donnée, parvenir à une éducation ordinaire. Les observations des voyageurs nous porteraient à croire que, soit par une dégradation naturelle, soit par une manière de vivre tout à fait animale, ou par d'autres raisons qui nous sont inconnues, ils approchent plus de la brute que de l'homme. Leurs instincts, quelquefois absolument brutaux, comme celui de verser avec ivresse le sang d'un ennemi, leurs ruses et leurs facultés imitatives nous les feraient prendre pour tels. Seraient-ils quelque chose de moyen entre les deux espèces? ou bien formeraient-ils une branche inférieure du genre humain?

La philosophie rejette la première supposition comme contraire aux principes constitutifs des espèces. Une fois qu'on trouve dans des êtres quelconques un genre commun avec une différence spécifique, quoique leurs nuances soient diverses et multipliées, on conclut sans contredit qu'ils appartiennent à la même espèce. La théologie, bien que marchant sur un terrain différent, arrive cependant à la même conclusion. C'est la Genèse qui nous parle d'un premier homme, de qui tout le genre humain descend : et nous nous hâtons de dire que nous ne reconnaissons d'autre origine de l'homme que celle-là. Tout ce que nous avons dit dans ce chapitre ne tend qu'à le prouver.

Mais la théologie, pas plus que la philosophie, ne nous défend de croire que l'espèce humaine serait sujette à des différences accidentelles, qui, tout en laissant son essence intacte, la modifient en bien des manières. Sans pousser nos recherches en Afrique, en Chine, au Japon, aux îles sur les différents océans, ou parmi les huttes de ces pauvres sauvages d'Amérique, c'est un fait que nous avons toujours sous les yeux et que nous pouvons considérer à loisir dans nos pays civilisés. Nous sommes parfois tentés de

supposer que la classe du peuple, appelée conventionnellement troisième, quatrième, ou cinquième, ne serait pas sortie de la même souche que les autres classes plus policées. Leur apparence extérieure semblerait à peine la seule chose qu'ils auraient de commun avec le reste de la famille humaine: mais pour les qualités de l'esprit on les en croirait effectivement exclus, tant il s'y trouve parfois des êtres stupides, grossiers, obtus.

Les savants nous en fournissent une raison qu'on ne doit pas mépriser. Deux éléments entrent dans la constitution de l'homme; la matière et la forme, disent-ils; la forme, qui n'est que l'âme, est créée par la puissance divine lorsque le corps humain est disposé à la recevoir. Mais l'âme, comme toute autre forme, ne se développe que d'après les dispositions du corps. Ainsi un corps parfaitement organisé aura aussi une âme proportionnellement développée. Cependant les dispositions du corps, disons mieux, son organisme dépend d'une infinité de circonstances de toute espèce, et celles-ci ne se trouvant jamais être les mêmes dans deux individus, et changeant plus ou moins dans chacun d'eux, il s'ensuit que l'organisme n'est pas le même dans tous les corps, et que l'âme ne se développe pas également dans chacun d'eux.

C'est ainsi qu'on s'explique les différentes qualités que nous remarquons souvent dans les enfants issus des mêmes parents. C'est ainsi que l'on s'explique la variété de tempéraments et les diverses dispositions de différentes nations. C'est ainsi enfin, pour retourner au point de départ, que l'on se donne une raison satisfaisante de l'infériorité intellectuelle chez les sauvages, raison qui est applicable aussi à d'autres peuples qui se trouvent dans la même catégorie.

Hébétés par des vices que la nature abhorre, identifiés avec une vie qui n'a rien de rationnel, étant, par surcroît de malheur, enclins au mal par un principe corrompu dans sa source, loin de toute civilisation, ces pauvres gens seraient tombés dans une dégradation, un avilissement complet. Il semble que c'est à eux spécialement qu'on pourrait appliquer ces paroles du roi prophète (1) : *Homo cum in honore esset non intellexit; comparatus est jumentibus insipientibus et similis factus est illis.* Il n'y aurait

(1) Psal. 48. 13.

donc qu'une éducation chrétienne, donnée par le missionnaire dévoué, et proportionnée à leur capacité, qui pourrait les tirer de l'abîme de l'abrutissement et les rendre ainsi capables, autant qu'ils peuvent l'être, des bienfaits de la civilisation véritable. Mais cette éducation est-elle toujours possible?

Avant que de répondre à cette question, nous allons dire un mot sur les métis. Par ce nom on entend les enfants d'hommes, de n'importe quelle nation, mariés à des sauvagesses : nous ne nous rappelons pas d'avoir vu ni entendu dire qu'une femme blanche se soit jamais mariée à un sauvage. Bien des années s'écoulèrent avant que l'immense territoire dont nous parlons eût l'avantage de posséder des femmes blanches; ce ne fut qu'au temps de l'émigration de l'ouest et de l'est des États que l'on en vit venir à travers les prairies, avec leurs maris ou leurs parents, pour s'y établir. En Californie elles ne se firent pas attendre longtemps : l'or avait peut-être pour elles le même attrait que pour les hommes. Quelque temps cependant se passa avant qu'il y en eût, spécialement sur les montagnes, et la première que les mineurs virent fut pour eux quelque chose d'extraordinaire; ils la crurent descendue du ciel; il la fêtèrent, et l'homme à qui elle était mariée fut regardé par eux comme un être singulièrement privilégié (1).

En l'absence des femmes de leur condition, les blancs, surtout les anglais, les écossais et les canadiens se mariaient à des sauvagesses; et pour ce qui regarde les *engagés* (2) et les employés de la compagnie de la baie d'Hudson, ils ne pouvaient prendre pour femme qu'une sauvagesse, une métisse ou une quarteronne ; c'était un statut adopté par la compagnie, afin de les attacher au sol. C'étaient de véritables mariages, et à bien peu d'exceptions près, les blancs ainsi mariés gardèrent fidèlement leurs femmes. Le gouverneur actuel de l'île de Vancouver, sir James Douglas, autrefois chef administrateur de la même compagnie dans ces parages, est marié à une sauvagesse, et il en a deux charmantes filles qu'il maria très-bien avec deux riches anglais.

(1) *Sketches of California.*

(2) Par ce nom on entend des personnes qui avaient pris l'engagement de servir cette compagnie pour un certain nombre d'années.

Les américains prirent aussi des sauvagesses, mais d'une manière précaire ; ce qui fait que quelquefois ils en ont plus d'une qu'ils renvoient pour faire place à d'autres.

En général, ces sauvagesses sont habillées avec un luxe qui n'est surpassé que par leur saleté et leur maladresse. J'en vis qui traînaient dans la boue un châle de 1,500 fr. et une robe de soie. Les crinolines et les bonnets de dernière mode leur vont si mal, qu'on ne peut s'empêcher de rire en les voyant affublées de la sorte. Elles ont les doigts chargés de bagues et les mains couvertes de gants en soie à maille, qui en laissent voir toute la malpropreté. Oh ! que la civilisation malentendue leur a fait de mal ! Les enfants issus de ces mariages mixtes ont en général une intelligence médiocre : ils ne possèdent ni la perspicacité de leurs pères, ni la stupidité de leurs mères. En ce qui concerne les inclinations et les habitudes, ils semblent prendre plus de celles-ci que de ceux-là. Ils aiment l'oisiveté, la chasse, la pêche, les jeux, et rarement on les voit portés au travail ou à l'industrie. Mais ils sont physiquement beaux ; ils ont les yeux noirs, le teint brun, les traits réguliers ; et ils sont doués d'une force parfois herculéenne. Toutes ces qualités corporelles sont en eux d'autant plus étonnantes, que leurs parents en sont généralement dépourvus. Ce phénomène nous rappelle à l'esprit la nature du mulet, qui souvent a une plus belle apparence que l'âne et la jument, et qui est toujours plus fort qu'eux.

De ce que nous venons de dire, il n'est pas difficile de conclure que l'idée de créer un clergé indigène était et sera toujours intempestive. Qu'au Mexique et dans l'Amérique du Sud, on ordonne des gens du pays, cela n'a pas les mêmes inconvénients ; ce sont des pays catholiques, et quelle que soit la couleur et la capacité du prêtre il sera toujours respecté : la religion leur enseignant que tout homme légitimement ordonné a le pouvoir de les diriger dans la voie du salut. D'ailleurs il leur suffit que le prêtre sache célébrer les saints mystères, administrer les sacrements et leur expliquer les vérités de la foi et de la morale chrétienne.

Mais dans un pays quasi essentiellement protestant ou au moins indifférent, où le prêtre se trouve en contact avec toutes les classes de la société, où la religion est toujours aux prises avec des sectes

dissidentes, où tout établissement religieux doit être fait par le concours du peuple, où la foi rencontre tant d'obstacles; dans un tel pays, il nous semble qu'il faut un clergé bien éclairé, policé, libéral; en un mot, un clergé qui soit à la hauteur des besoins de la contrée. L'expérience a prouvé que l'idée d'un clergé indigène avait été conçue sans beaucoup réfléchir sur l'aptitude de ces métis; car depuis tant d'années que ce projet est sur le tapis, pas un d'eux ne s'est montré enclin ou disposé à recevoir les ordres.

XXV

LES MISSIONS.

Le catholicisme, essentiellement missionnaire, ne cessa jamais d'expédier ses ministres pour porter la lumière de l'évangile aux peuples dont l'existence lui était successivement connue. C'est ainsi qu'en 1642, les pères jésuites furent envoyés dans la basse Californie pour en civiliser et convertir les habitants qui étaient encore dans un état entièrement sauvage. Et lorsque le 25 juin 1767, leur compagnie fut supprimée au Mexique par les ordres de Charles III, ces missionnaires furent remplacés par les moines franciscains. Le bien que les membres de ces ordres religieux produisirent parmi les indiens de Californie, est constaté également par les voyageurs catholiques et protestants (1). Ils s'accordent aussi à dire que, depuis la suppression de ces missions, il leur est fort difficile de voyager dans le pays, d'abord parce que auparavant ils trouvaient chez les missionnaires tous les secours dont ils pouvaient avoir besoin, et ensuite parce que les sauvages, laissés à leurs mauvais penchants, ravagent la contrée et volent les passants.

En Orégon, la propagande protestante devança l'arrivée des missionnaires catholiques. Durant l'automne de 1834, les métho-

(1) Duflot de Mofras, tom. I, passim.— Life in California. Boston.

distes se fixèrent dans les plaines du Willamet, d'où ils se propagèrent ensuite sur d'autres points du territoire.

Les deux prêtres canadiens, MM. N. Blanchet et Demers, furent les premiers missionnaires que l'archevêque de Québec envoya dans ces parages en novembre 1838. Deux ans après, le père Desmet, ignorant leur présence, s'y rendit par les ordres de l'évêque de Saint-Louis, et s'étant mis en communication avec eux, il ne cessa, depuis, de leur procurer d'autres missionnaires de sa compagnie et même un établissement de sœurs de Notre-Dame de Namur, qu'il emmena avec lui de la Belgique le 31 juillet 1844. Deux autres prêtres du Canada se joignirent aux premiers en 1843.

En novembre 1844, M. N. Blanchet fut officiellement nommé vicaire apostolique de l'Orégon. Quelques jours après, il en partit pour se rendre en Europe, et il ne retourna dans l'Orégon qu'en 1847, accompagné de 26 personnes; c'étaient des pères jésuites, des prêtres séculiers, des frères et des sœurs pour les écoles. Pendant son séjour à Rome, il obtint que ce territoire fût divisé en huit évêchés, dont, pour le moment, trois seulement seraient occupés: un par monseigneur Demers, sur l'île de Vancouver; un autre par monseigneur M. Blanchet, à Wallawalla; et le troisième par lui-même à Orégon-City. Ses suffragants voyagèrent aussi en Europe, au Canada et au Mexique afin de solliciter des secours personnels et pécuniaires pour l'établissement de leur diocèse respectif; et nous savons que le zèle catholique répondit promptement et généreusement à leur appel.

Le nombre des ouvriers évangéliques avait été augmenté par l'arrivée des pères oblats et de quelques prêtres belges et canadiens. L'évêque de Wallawalla avait aussi obtenu des sœurs de Montréal (Canada) pour un établissement d'éducation.

Tout semblait promettre les résultats que le zélé père Desmet se plaisait à contempler, lorsqu'il écrivait si souvent, dans ses lettres, que le spectacle de foi, de charité, de religion, de piété et de sainteté de l'église primitive allait se renouveler dans ces pays par la conversion des sauvages. Plût à Dieu que ce bon père eût pu voir, sinon tant de prodiges, du moins la pratique et la solidité des vertus communes de l'église moderne! Mais nous sommes triste de devoir constater qu'il ne lui fut même pas donné d'obtenir ce succès, qui eût été déjà d'une très-grande importance.

Il serait fort difficile de s'expliquer le changement soudain que l'on remarqua dans les affaires de cette mission, si l'on ne savait trop bien que les pensées de l'homme ne sont pas toujours celles de Dieu, et que Dieu se sert souvent de nos efforts pour atteindre des buts auxquels nous sommes parfois bien loin de viser.

Il semble donc que Dieu, satisfait des bons désirs du fervent missionnaire père Desmet et de quelques résultats de son dévouement, ait voulu se servir de ses démarches et de ses labeurs pour d'autres peuples que pour les sauvages à qui il les avait consacrés.

Les évêques de cette province ecclésiastique, et surtout l'archevêque d'Orégon, se trouvèrent dans le même cas. Nous allons raconter les tristes événements qui durent leur causer certainement beaucoup de peine, sans cependant prétendre en signaler les causes.

Les sœurs de la Providence, que l'évêque de Wallawalla avait fait venir de Montréal, à des frais énormes, ne restèrent que quelques jours dans le pays. Elles s'embarquèrent à San Francisco pour retourner au Canada, en doublant le cap Horn. Leur vaisseau ayant dû s'arrêter à Valparaiso, l'évêque du Chili leur fit des instances empressées de s'établir dans son diocèse, où elles sont depuis lors, et où elles obtinrent un succès vraiment admirable.

Peu de temps après, les révérends pères jésuites abandonnèrent leur établissement de Saint-Paul sur le Willamet, y laissant seulement un agent pour gérer leurs affaires. Quelques-uns se fixèrent parmi les sauvages des Montagnes Rocheuses et les autres se retirèrent en Californie.

L'archevêque de San-Francisco leur donna l'ancienne mission de Santa-Clara, où ils établirent un collége et où ils exercent les fonctions de curés. Quelque temps après, le même prélat leur donna aussi le soin d'une paroisse dans sa ville archiépiscopale. D'abord ils y fondèrent un externat, et maintenant ils sont occupés à y bâtir un collége qui sera un des plus beaux édifices non-seulement de San-Francisco, mais même des Etats-Unis.

Les sœurs de Notre-Dame de Namur suivirent les révérends pères en Californie et s'établirent à San-José, gros village, distant seulement d'une lieue de Santa-Clara. Leur pensionnat jouit

d'une grande réputation et est assez considérable. Tout récemment, elles ont ouvert une maison d'éducation à Marysville.

Trois prêtres belges que monseigneur Demers avait emmenés de la Belgique et plusieurs autres venus du Canada quittèrent aussi le pays.

Les choses en étaient à ce point, lorsque j'arrivai dans ces parages. En visitant les différents établissements occupés jadis par les révérends pères et par les sœurs sur le Willamet, j'éprouvai un profond chagrin en voyant tant de milliers de francs jetés au vent, et l'espérance d'un bel avenir ruinée pour toujours.

Celui qui en souffrit le plus, ce fut certainement monseigneur N. Blanchet, archevêque d'Orégon-City. Outre les voyages qu'il fit en Europe pour réunir les fonds nécessaires à l'établissement de toutes ces œuvres, il dut se rendre au Chili en 1855 pour le même objet, et n'en revint qu'en 1858 avec des sœurs et quelques prêtres séculiers du Canada. Cependant ses dettes ne sont pas encore couvertes, et nous craignons beaucoup qu'elles ne le soient pas de son vivant.

Une grande partie des bâtisses anciennes sont tombées en ruine ou ont été vendues pour une bagatelle; et l'on doit entretenir le reste à force de dépenses presque journalières. A mon départ de la côte, les missions de l'Orégon étaient pourvues ainsi :

	Orégon.	Territ. de Washington.	Ile de Vancouver :
Prêtres réguliers.	»	9	4
Prêtres séculiers.	7	2	2
Couvents de sœurs.	2	1	1

Malgré ce bouleversement, il n'y a pas de doute que bien des sauvages ont été christianisés et beaucoup d'entre eux, il faut l'espérer, sont en ce moment en lieu de repos; ce qui devrait suffire pour consoler ces missionnaires.

La propagande protestante n'en saurait dire autant; le principe de leur prosélytisme et la manière de le pratiquer y mettant obstacle.

— La liberté illimitée qui règne aux Etats-Unis, dit un célèbre voyageur dans ces pays (1), est trop connue pour qu'on puisse supposer que le caractère des méthodistes soit purement religieux.

(1) Duflot de Mofras, vol. 2, p. 244.

Plusieurs d'entre eux n'ont été amenés dans l'Orégon que par des affaires commerciales ou agricoles. Ils perçoivent presque tous une indemnité, allouée par le comité de Boston.

Quant à leur manière de christianiser ces sauvages, nous ne saurions mieux faire ressortir l'absurdité de la façon d'agir de ces messieurs qu'en instituant un parallèle entre eux et saint Paul.

En effet on s'est toujours figuré que les corinthiens avaient atteint un degré de civilisation bien plus grand que celui dont ces pauvres sauvages sont capables.

Quand même nous n'aurions dans l'histoire aucun témoignage pour corroborer ce fait, les deux épîtres que le saint apôtre leur adressa suffisent pour nous convaincre que les corinthiens étaient des hommes policés, et non-seulement fort intelligents, mais lettrés et même approfondis dans les sciences naturelles. Or, on sait bien que nos sauvages ne possèdent aucune écriture et n'ont aucun autre moyen de transmettre à la postérité leurs connaissances, bien limitées d'ailleurs, sur les vertus de quelques plantes, ou sur leur mythologie ou sur le système planétaire, excepté par la tradition orale, souvent altérée, toujours défigurée. Néanmoins l'apôtre écrivait aux gens de Corinthe (1) qu'il ne les avait nourris que de lait, et non pas de viandes solides; c'est-à-dire qu'il leur avait expliqué les doctrines du Christ les plus humbles et les plus simples, comme on ferait à des enfants; remettant à un temps plus éloigné de leur parler des mystères les plus élevés (2).

Après l'exemple d'une prudence si parfaite, que doit-on dire de ces messieurs qui s'adressent aux sauvages comme si ceux-ci avaient été élevés dans les athénées ou les colléges, et qui prétendent leur enseigner à lire le livre trois fois saint, d'où ils devraient tirer leur religion? On est choqué quand on voit des hommes ayant des prétentions à l'estime publique commettre des erreurs aussi grossières.

Pour la raison contraire on ne peut assez admirer la manière dont nos missionnaires instruisent ces pauvres gens.

Contents de leur apprendre les vérités de la foi purement et absolument nécessaires, ces pères insistent beaucoup sur la morale

(1) I. Cor. III. 2.

(2) Vid. Migne in hunc loc.

chrétienne. Pour s'accommoder à la courte intelligence des indiens, ils tracent sur le papier des figures pour leur expliquer les unes aussi bien que l'autre; et par ce moyen ils arrivent à leur faire retenir des choses, qu'autrement, avec leur intelligence bornée, les sauvages ne parviendraient jamais à apprendre, ni leur mémoire à garder, même en supposant qu'on les leur répétât très-souvent.

La mémoire locale et personnelle du sauvage est admirable; il n'oublie jamais un endroit ni une personne, une fois qu'il a été dans l'un et qu'il a connu l'autre. On dirait que la nature lui donne en mémoire ce qu'elle lui refuse en intelligence. De là sa facilité à retenir les idées spirituelles à l'aide d'objets matériels; de là aussi la sagesse des missionnaires qui tâchent de l'instruire au moyen d'images les plus propres à frapper sa fantaisie et à graver les choses représentées dans son souvenir, pour ainsi dire, malgré lui.

C'est en ce sens qu'on peut admettre ce que des sectaires fanatiques ne cessent de répéter comme une insulte et comme l'expression de leur mépris pour le catholicisme : « que la religion catholique est très-bonne pour les sauvages. » Certes, si une mère montre son amour maternel en adaptant la nourriture à la faiblesse ou à la force, en somme, à la capacité digestive de son enfant, le catholicisme est le seul système qui convienne aux sauvages, parce qu'il les nourrit avec l'aliment spirituel proportionné à leurs facultés intellectuelles, et pas davantage. Loin de s'abaisser par cette conduite, nos missionnaires ne font, au contraire, que s'élever au niveau des enseignements et des exemples du Sauveur lui-même, qui ne disait aux apôtres que les choses les plus nécessaires sous des formes figuratives et allégoriques, leur promettant toutefois que plus tard, quand ils seraient mieux éclairés, il leur parlerait sans l'aide de métaphores et de tropes (1). Du reste, ce fut la pratique constante de tous les hommes que le christianisme reconnaît comme éminents en science et en sagesse, et l'expérience est là pour constater que faire autrement c'est, au moins, perdre son temps.

Jamais il ne m'est arrivé de rencontrer un sauvage de l'école méthodiste ou presbytérienne qui pût me formuler une prière ou

(1) Joan. XVI. 12, 25.

une vérité chrétienne, tandis que j'en ai rencontré quelques-uns qui se souvenaient de quelques prières et de quelques vérités chrétiennes que messeigneurs Blanchet et Demers leur avaient expliquées sur un tableau composé par le premier de ces prélats, et appelé par lui : *Échelle catholique*. C'est le seul moyen, nous en sommes intimement convaincu, à l'aide duquel on puisse parvenir à les instruire et à les christianiser, pourvu que des obstacles d'un autre genre ne viennent pas s'interposer.

Malheureusement ces obstacles ne sont que trop multipliés. Le plus grand, et celui qui paraît insurmontable, est le voisinage des blancs. Là où il s'en trouve, il serait presque impossible, à moins d'un miracle, de faire aucun bien aux sauvages, puisque leurs dangereux voisins ne viennent leur apprendre que des vices. L'œuvre du missionnaire y serait entièrement perdue. Si le gouvernement américain voulait accorder des *réductions* ou réserves sévèrement protégées contre l'approche des blancs, et entièrement en possession des missionnaires, on pourrait espérer de faire encore quelque bien avec eux, autrement on n'en fera jamais des chrétiens. Les missionnaires sont toutefois nécessaires parmi ces sauvages : d'abord pour baptiser les enfants, dont la majorité n'atteint jamais l'âge de raison ; ensuite pour aider les vieillards à mourir chrétiennement; enfin, pour bénir les mariages des adultes et les empêcher, autant que possible, de se livrer, corps et âme, aux débauches propres aux peuples soi-disant civilisés.

D'ailleurs leur décroissance est si grande dans ce pays, qu'il est aisé de prévoir le temps où leur existence ne sera mentionnée que dans l'histoire. Le *whiskey* et l'*agua ardiente* les tuent par milliers ; les maladies que l'on n'aime pas à nommer, la petite vérole et la fièvre tremblante font bien des victimes ; enfin les guerres, soit entre eux, soit avec les blancs, finiront par les faire disparaître entièrement.

Les cruautés exercées par ces derniers contre les sauvages prouvent à l'évidence que les blancs ne seront satisfaits qu'après les avoir complétement exterminés.

Malgré nos sympathies pour le peuple américain, nous sommes forcé de lui reprocher ici ce manque d'humanité envers ces pauvres créatures. Pour ne parler que de notre temps, les guerres

qu'il leur a faites, de 1854 à 1857, dans l'Orégon, en 1859 et en 1860 dans le comté de Mendocino et dans le nouveau territoire de Nevada, seront toujours une tache ineffaçable pour un peuple civilisé; et les massacres de vieillards, de femmes et d'enfants, surpris pendant leur sommeil sur les bords de la baie de Humboldt, feront toujours horreur à tous les gens de cœur et de bon sens.

Loin de rendre le gouvernement responsable de ces actes de barbarie, nous croyons toutefois qu'il aurait pu empêcher le peuple de se souiller de ces honteuses et à jamais regrettables cruautés; il aurait pu employer le moyen dont il se servit en 1858, lorsqu'il envoya chez les sauvages le père Desmet pour conclure avec eux un traité de paix. Le général Harney ne devait les réduire par les armes que dans le cas où les tentatives du missionnaire auraient échoué. Le gouvernement connaît parfaitement l'influence du catholicisme pour les rendre modérés et paisibles, pourquoi donc ne se servirait-il pas de ce moyen si facile pour prévenir leur destruction ?

On le sait, du reste, aussi bien aux États-Unis qu'ailleurs, le catholicisme est tout-puissant pour humaniser les cœurs. Les sauvages sont traités bien différemment chez les mexicains et chez les habitants de l'Amérique espagnole. Nous avons vu les californiens prendre soin des sauvages comme s'ils leur appartenaient par les liens du sang. L'humanité jointe au sentiment religieux a suffi pour les rendre bienveillants envers eux.

Nous finirons ce chapitre par une esquisse des traits les plus saillants que nous avons remarqués chez les sauvages. Ils croient généralement à une vie future, heureuse pour les bons et mauvaise pour les méchants. Il serait difficile de préciser en quoi ils font consister ce bonheur et ce malheur.

Ils sont fort superstitieux, et c'est plutôt au mauvais esprit qu'ils s'adressent qu'au bon; ils craignent plus celui-là qu'ils n'aiment celui-ci. La sorcellerie est fort pratiquée chez eux.

La vengeance est une de leurs aspirations les plus chères; s'ils ne réussissent pas à se venger d'une injure pendant leur vie, avant de mourir ils exigent de leurs enfants la promesse de le faire à leur place. Nous fûmes témoin du meurtre qu'un jeune sauvage commit sur un autre sauvage, en plein jour, à Port Townsend, pour

obéir ainsi aux ordres de son père décédé. S'ils en ont les moyens, ils peuvent se racheter pour éviter d'être tués par les parents et les amis du défunt.

On ne doit pas s'attendre à trouver chez eux les raffinements qui naissent de la culture des arts, et les avantages que donnent les sciences. Ceux qui sont le plus au nord sculptent des figures extravagantes en bois et dans une espèce de pierre noire; ils en font des pipes, des statuettes et des plats. Ils peignent aussi avec le même goût.

Leurs notions sur l'astronomie sont presque nulles, mais ils possèdent à un très-haut degré la connaissance des saisons, du changement des vents, etc.

L'instrument musical le plus usité chez eux est une espèce de tambour; et leur chant est bien mesuré, mais excessivement monotone.

On peut dire que chaque tribu a un langage différent. La compagnie de la baie d'Hudson, pour faciliter ses opérations commerciales avec eux, surtout la traite des pelleteries, introduisit dans le pays un jargon composé de quelques mots d'anglais, de français et des dialectes les plus usités parmi les sauvages; ce jargon s'appelle communément *Tchinouck*. Il consiste en un petit nombre de paroles; les verbes n'y sont employés qu'à l'infinitif, et bien souvent ils sont entièrement supprimés.

Lorsqu'ils sont émus, leur éloquence a un cachet tout à fait oriental. L'instinct est très-puissant en eux. Ils savent discerner au premier abord un ami ou un ennemi. Ils considèrent l'américain comme leur ennemi juré, et savent le découvrir, malgré tous ses déguisements. En 1859, beaucoup de monde se dirigeait vers Colville pour exploiter les mines d'or qu'on y avait découvertes. Les sauvages firent connaître qu'ils admettraient *King George* (par ce nom ils désignent les anglais, les irlandais et les écossais), et *red beard* (les canadiens, les français et autres nations du vieux continent); mais que jamais ils ne consentiraient à recevoir les *Boston* (les américains). Or, un américain voulut se joindre à une compagnie de mineurs français, irlandais et canadiens, espérant éluder ainsi l'attention des sauvages. Arrivés à un camp, ils furent reçus par le chef, qui leur serra la main et leur souhaita la bienvenue. Mais quand il vint à l'américain, il lui dit

tranquillement—*Mica boston, clackwha*—(vous êtes un américain, allez-vous-en). Il n'y eut pas moyen de le faire changer de résolution : le pauvre américain dut partir.

Ils se communiquent les nouvelles, lorsque leurs camps sont éloignés les uns des autres, soit en longeant en canot les bords de la mer et des rivières, soit à cheval dans l'intérieur des terres, et souvent par des feux qu'ils allument; la diversité de la couleur des flammes causée par la différence des combustibles employés, indique que les nouvelles sont bonnes ou mauvaises.

A l'exception de la pêche et de la chasse dont ils s'occupent seulement à certaines époques, ils vivent dans l'oisiveté. Les jeux sont leur principale occupation, lorsqu'ils ne sont pas à manger, à fumer ou à dormir. Les pauvres sauvagesses ont la charge de tout le ménage.

Le gibier, le poisson et une racine qu'on trouve partout dans le pays et que l'on nomme *Kamash* sont les éléments principaux de leur nourriture. Aujourd'hui, ils usent aussi de pain et de thé.

Ils s'habillent très-pauvrement; une chemise et une couverture, voilà tout leur costume, à moins que les blancs ne leur procurent d'autres habillements, ou qu'ils ne gagnent assez pour s'en acheter.

Ils obéissent à un chef, qui n'exerce son pouvoir qu'en temps de guerre. Du reste, chaque tribu et même chaque famille vit indépendante et pour elle-même.

Notre étude sur la nature de ces sauvages, et notre séjour parmi eux nous portent à conclure que nous devons être infiniment reconnaissants à la divine Providence qui nous a fourni les bienfaits de la civilisation et ceux bien plus grands des lumières et des grâces du christianisme. Quand on pense que nous sommes dans une tout autre condition que ces pauvres créatures, uniquement parce que nous avons été plus favorisés par la bonté du créateur, nous devons nous écrier avec le prophète Jérémie : — Ce sont les miséricordes du Seigneur qui nous ont préservés de la perte ; ce sont elles qui ne nous ont jamais fait défaut (1).

(1) Lament., cap. III.

XXVI

RETOUR.

A mon retour du territoire de Névada à San-Francisco, toute cette ville était en deuil; on venait d'apprendre la perte du *Golden Gate*, un de plus beaux steamers qu'on eût jamais construits, et la mort, bien plus déplorable, de cent quatre-vingt-dix personnes brûlées ou noyées. Si le feu est sur terre épouvantable, sur mer il l'est infiniment plus encore. Un grand nombre des gens sauvés furent ensuite mes compagnons de voyage; ils me racontèrent des anecdotes presque surnaturelles arrivées pendant et après le naufrage. Ils m'assurèrent qu'ils ignoraient complétement de quelle manière ils avaient échappé à la mort, la confusion causée par l'ineptie du capitaine ayant empêché de se servir à temps des petites embarcations qu'on avait à bord. Ensuite on trouva sur le rivage des enfants vivants, entre autres un bambin de trois mois, sans pouvoir connaître qui les avait sauvés.

Il y avait à bord quatre prêtres mexicains récemment ordonnés à San Francisco, et qui retournaient au Mexique. Ils se sauvèrent en nageant. Un d'eux plus robuste que les autres, non content d'être lui-même hors de danger, se mit de nouveau à la nage, et sauva à diverses reprises vingt-quatre personnes.

Mais le fait le plus extraordinaire fut celui d'un français qu'on trouva, après vingt-sept heures, flottant endormi sur les vagues. Il s'était jeté à la mer pour fuir l'élément destructeur. Étant bon

nageur il s'était tourné sur le dos, et s'était couvert la figure avec un foulard pour se préserver des rayons d'un soleil aussi brûlant que le feu auquel il voulait échapper; il s'endormit dans cette position; et grâce à la ceinture de liége, *life-preserver*, qu'il avait autour des reins, il ne fut pas englouti par les flots.

— Est-ce que ce naufrage ne vous intimide pas?—me répétaient mes amis, à San Francisco. Résolu de partir, parce que je croyais que c'était nécessaire à mon existence, je n'hésitai pas à m'embarquer immédiatement après cette triste nouvelle.

Le steamer qui devait me transporter à Panama était le *Golden-Age*, celui-là même sur lequel j'étais arrivé à San Francisco six ans auparavant. Le 11 août, à onze heures du matin, je montai à bord. Plusieurs amis, entre autres le grand vicaire avec des confrères, vinrent me dire un dernier adieu. Les uns me remirent des lettres de présentation pour leurs amis et leurs parents de New-York et d'autres endroits, les autres remplirent ma cabine de bouteilles, de boîtes et de caisses, comme si j'allais faire le tour du monde. Enfin ils me dirent beaucoup de choses, nous nous serrâmes la main, et nous nous embrassâmes encore une fois : quand tout le monde s'en fut allé, je me retirai dans ma cabine. Les *hourras*, les adieux, la confusion, le bruit, rien ne put me distraire du profond chagrin dont j'étais pénétré en quittant ce pays. Malgré tout ce que j'y avais souffert, il m'en coûtait de m'en éloigner, car j'ai laissé là des personnes que j'aime et dont je suis aimé. Il était donc tout naturel que j'éprouvasse de la peine en m'en séparant, et le bon Dieu, qui nous a mis un cœur dans la poitrine, ne m'en voudra pas si je versai des larmes qui me soulagèrent sans me consoler.

Le lecteur se souviendra que c'est la même route que je fis en venant dans ces parages en 1856; par conséquent je m'abstiens de tomber dans des répétitions inutiles, n'ayant aucun fait particulier à raconter, si ce n'est la frayeur que nous avions tous de l'incendie. C'était sur l'Atlantique spécialement que nous étions fort mal à notre aise. Beaucoup de passagers, et j'étais du nombre, allaient souvent tâter les cloisons autour et au dessus de la machine, et parfois nous en étions effrayés, car elles étaient si chaudes que nos mains en étaient brûlées. Un jour nous étions à table, quand tout à coup l'alarmant, le terrible, l'épouvantable mot *feu* se fit entendre. Feu! feu! feu! s'écriaient les femmes;

elles étaient dans un état pitoyable. La mort était peinte sur tous les visages. Feu! feu! feu! tout le monde s'écriait, sautant en même temps de sa place et s'empressant de monter sur le pont. Je continuai à rester à table, non pas parce que je méprisais le danger, mais parce, dans des circonstances semblables, j'avais appris à conserver, autant que possible, tout mon sang-froid. Cependant je craignais beaucoup, et je crois que mon visage en manifestait des indices : je sentais tout mon sang refluer au cœur. Grâce à Dieu, nous ne fûmes pas longtemps en suspens; bientôt les passagers revinrent à table en riant. Tout s'expliqua alors : deux nègres appartenant à l'équipage venaient de se battre; et au lieu du mot *fight* on avait compris *fire;* voilà tout. Néanmoins je dois avouer que le steamer *Golden-Age* était réellement dangereux, et nous ne cessâmes de remercier Dieu lorsque, dans l'après-midi du 2 septembre, il aborda au quai de New-York. Je me fis conduire directement à l'hôtel de la Métropole, *Metropolitan hotel.*

Les grands hôtels de cette cité, ainsi que ceux des autres grandes villes des États-Unis, sont des édifices de grandeur colossale. Le confortable, le luxe, enfin tout ce qui est agréable dans la vie, s'y trouve à des prix raisonnables. Pour douze francs cinquante centimes par jour on a trois repas à la carte avec le nombre de mets qu'on désire, une bonne chambre éclairée au gaz, et l'usage des bains. Je trouve que les hôtels moyens de l'Europe sont plus coûteux avec bien moins de confort.

La seconde nuit je fus attaqué de violentes coliques accompagnées de vomissements. Je croyais que c'en était fait de moi. — Voilà le choléra, me disais-je; me fallait-il venir à New-York pour mourir? — Ne voulant pas déranger les gens de l'hôtel, je pris successivement deux doses de morphine, mais mon estomac ne voulut point les garder. Ce fut alors que je me décidai à tirer la sonnette. Un nègre vint voir ce que je désirais. Je me fis apporter de l'huile douce et de la moutarde; et de l'application de celle-ci, et de l'usage de celle-là, il résulta quelque soulagement. Le jour suivant je dus garder le lit, j'avais la fièvre.

Dès que je pus me lever, j'allai présenter les lettres que M. Michael O'Connor m'avait remises à San Francisco. Il avait eu aussi la délicatesse d'en avertir les personnes auxquelles elles

étaient adressées. Sa mère surtout, dame vénérable et distinguée, s'empressa de me donner une hospitalité cordiale, dévouée et, je dirai même, princière. Elle me conseilla de plus de me confier aux soins de son médecin homœopathe et allopathe tout à la fois; il demanda à me garder trois mois pour me soigner, mais il dut se contenter de neuf jours, car il me tardait de retourner en Belgique pour me reposer un peu; mais ce repos devait être encore différé.

Mon état de santé ne me permettant pas de visiter aisément la ville, on dut limiter les attentions généreuses de M. J. Conroy, neveu de la dame dont je viens de parler, à voir seulement le cimetière de New-Jersey, le musée du docteur B... où l'on admire surtout une collection superbe de poissons, etc., etc. Je visitai aussi le parc central, qui a deux lieues et demie de longueur, et que l'on embellissait avec un goût exquis. New-York, dans quelques années, n'aura rien à envier aux grandes villes du monde ancien, si ce n'est leur antiquité. La cathédrale, dont les murailles sont déjà à la hauteur de sept pieds, sera un des plus grands et des plus beaux édifices destinés au culte divin de toute la chrétienté. Il est beaucoup à regretter que l'on n'ait pas suivi l'élan qui se manifestait au début de cette œuvre. Depuis quelque temps, les travaux sont suspendus par manque de fonds, et l'on craint fort qu'on n'ait de la peine à les réunir plus tard. On croit que la dépense montera à 5,000,000 de francs.

Avant que de quitter le nouveau monde, au moins pour le présent, on nous permettra de résumer spécialement ici nos appréciations sur son peuple. Des écrivains de grand mérite ont voué leur plume, leur temps et leurs talents à développer un sujet si important : chacun en a écrit d'après sa manière d'envisager les choses; peut-être parfois se sont-ils laissé entraîner par des préjugés, soit en en disant trop, soit en en disant trop peu, soit en interprétant les faits, ou en expliquant les institutions. L'observateur impartial sera porté, comme nous, à constater que les américains sont loin d'être exempts de tout défaut : il s'en faut de beaucoup qu'ils aient toutes les vertus sociales et civiles pour les rendre complètement heureux. Il reconnaîtra, comme nous, que l'administration générale du pays ainsi que celle de chaque État a certes besoin de réformes; que leurs rapports commerciaux manquent de cette bonne foi mutuelle qui en fait le principal

mérite; que leurs relations politiques laissent beaucoup à désirer, que leurs manières sont encore loin d'être entièrement policées; que leur goût pour les sciences et les beaux-arts a besoin d'être excité, et que sais-je? Mais on sera obligé aussi d'avouer que ce peuple est encore jeune, comparativement aux vieux pays; que l'on pardonne à la jeunesse des fautes que l'on ne pardonnerait pas à des gens avancés en âge; que le soin de son développement matériel ne lui a pas permis encore de songer à polir ses mœurs; que l'activité qu'il a déployée dans toutes les branches du commerce et de l'industrie l'ont empêché de se livrer sérieusement à la culture des beaux-arts et des sciences; qu'il ne faut pas prétendre qu'un enfant fasse les mêmes efforts qu'à juste titre on attend d'un adulte; qu'enfin on remarque, avec plaisir, qu'un grand nombre d'américains, surtout depuis le merveilleux rapprochement des distances, voyagent beaucoup en Europe, acquièrent ainsi les goûts et les manières des peuples policés et s'instruisent en ce qui concerne la partie la plus importante de la civilisation. Il faut dire aussi, pour atténuer ces réproches, que le peuple américain a été formé, en grande partie, des débris d'autres peuples : de sorte qu'il a dû renfermer dans son sein des vices et des misères qui étaient l'héritage presque exclusif d'autres nations.

Du reste, les progrès qu'il fit pendant la période de quatre-vingts ans de son gouvernement, sont un gage certain de son perfectionnement futur, dès que la paix renaîtra dans son pays et y fera refleurir la prospérité première. Que Dieu miséricordieux donne de nouveau la paix à ce peuple plutôt malheureux que méchant, qu'il la lui conserve, qu'il soit son protecteur, son guide et son défenseur : que ses lumières l'éclairent, que sa vérité le dirige et que sa grâce le sauve! Voilà les vœux que je fais de tout cœur pour ce peuple, de qui je n'ai reçu que des bienfaits.

Le steamer à hélice *New-York-city* étant prêt à partir pour Liverpool, je m'embarquai le 13 septembre, très-mauvaise saison pour voyager sur mer, spécialement sur le grand Océan. Nous nous en aperçumes bientôt. Le 16, l'orage équinoxial éclata, et sévit jusqu'au 20. Tous les passagers, sans exception, étaient aux abois.

Le vent mugissait sans cesse et soulevait les flots au-dessus de notre navire, qui paraissait prêt à être englouti. Plus d'une fois

l'élément en courroux s'introduisit violemment dans les passages, le salon et les cabines; et l'on voyait planches, escabeaux et autres objets flotter dans ces mers improvisées. Le choc que les vagues furieuses causaient en se brisant contre les flancs du vaisseau nous remplissait d'horreur et nous faisait appréhender que l'abîme ne devînt bientôt notre tombeau.

Ce fut seulement quand cette horrible tempête s'apaisa que nous pûmes voir le danger auquel nous avions échappé. Trois bateaux de sauvetage suspendus au niveau du premier pont avaient été réduits en morceaux, et tous les ouvrages en bois qui entourent le steamer au dessus de l'eau étaient brisés du côté gauche.

Ma position n'était pas des plus souriantes. Tourmenté par des douleurs rhumatismales qui m'empêchaient même de me coucher, je devais consoler les catholiques, qui ne cessaient de se réunir autour de moi. Father Rossi! criaient les irlandais; señor padre! me demandaient les espagnols; M. le curé! m'interpellaient les français; signor abbate! faisaient les italiens; tous me pressaient pour connaître si leurs jours étaient en danger. Mais une dame irlandaise, qui avait échappé avec son mari au naufrage du *Golden Gate*, insistait plus que tout autre pour que je restasse toujours à ses côtés. La nuit surtout lui était insupportable. Obligée pourtant de se retirer dans sa cabine avec son mari, elle ne cessait de se plaindre et d'alarmer les autres, qui tâchaient d'oublier dans le sommeil les frayeurs du jour et celles plus terribles de la nuit. Dans un moment où la mer était devenue plus mauvaise encore, on l'entendit s'écrier : — Ce capitaine n'est bon à rien; qu'on le fasse descendre; j'irai moi-même prendre soin du vaisseau!

Après douze jours d'une navigation aussi longue que dangereuse, nous vînmes enfin en vue de Queenstown, un des ports d'entrée de l'Irlande, où le steamer s'arrêta un instant pour livrer la malle et pour débarquer quelques passagers. Je fus de ce nombre; car mes petites infirmités exigeaient des soins que je pouvais trouver dans un pays dont je connaissais les mœurs, plus aisément qu'à Liverpool ou à Londres.

Cork, ville épiscopale et commerçante, n'est distante de Queenstown que d'une heure de route, soit par la voie ferrée, soit par le fleuve. Je m'y rendis sur un petit bateau à vapeur, et je dois avouer

que la vue des châteaux, des habitations et des jardins, que l'on remarque tout le long de cette rivière, est vraiment admirable. Dans quelques endroits, l'aspect des deux rives est délicieux, enchanteur, tout à fait sublime. En présence de ces grandeurs naturelles rendues plus belles par le travail de l'industrieux irlandais, je ne pouvais m'empêcher de maudire mille et mille fois la tyrannie qui force ce peuple, favorisé si largement par la nature et par la grâce, à chercher ailleurs que sur son sol natal des moyens d'existence.

Bien que je connusse déjà la nation irlandaise, je n'aurais cependant pu m'imaginer que chez elle je recevrais un accueil aussi cordial, aussi généreux et aussi empressé. L'évêque de Cork, ce prélat que ses vertus apostoliques et sociales rendent vénérable et aimable à tous ceux qui ont le bonheur de le connaître, voulut me garder chez lui pendant cinq semaines, nonobstant les demandes réitérées que je lui fis de me laisser partir. Les soins que lui ainsi que sa digne sœur m'ont prodigués dépassent de beaucoup un dévouement ordinaire. Ils pensaient même à me procurer les plus agréables récréations.

Je visitai Killarney, dont les lacs sont si renommés, Mallow et autres villes voisines, et partout je pus me convaincre des dégâts irremédiables qu'une main ennemie y a causés, ainsi que des vertus de ce peuple éprouvé.

Le saint prélat, à qui la pourpre de cardinal siérait si bien, consentit enfin à ce que je partisse; il me demanda seulement d'attendre encore quelques jours pour qu'il pût venir avec moi jusqu'à Dublin. Monsieur P. P. Mac Swiney, dévoué catholique, averti de notre arrivée, nous attendait à la station de cette capitale, et nous conduisit chez lui. Au moment de me séparer de ce noble prince de l'église, je m'efforçais de lui dire bien des choses, mais j'en dis fort peu: d'ailleurs il ne me permit pas de parler, joignant ainsi la modestie à la grandeur, et l'affabilité aux bienfaits. Pourrait-on oublier une bonté si accomplie? Jamais.

Je m'arrêtai sept jours à Dublin, où mon ami Mac Swiney et sa charmante famille rendirent mon séjour confortable et agréable. Il me procura aussi l'honneur de rendre mes devoirs au grand patriote Smith O'Brien, célèbre par un dévouement éprouvé pour sa patrie et par son mérite vraiment hors ligne. M. Mac Swiney voulut encore me présenter au lord-maire de Dublin, et je fus

enchanté de voir ce magistrat si dévoué à la cause des pauvres de son pays. Il est à la tête d'un comité établi dans cette ville pour soulager leurs souffrances arrivées, en ce moment, au comble. M. Mac Swiney lui-même ne le cède à personne sous le rapport du dévouement déployé en leur faveur. Membre de ce comité, il a montré une activité et une générosité à toute épreuve; et ses concitoyens, surtout les pauvres, ne cessent de le regarder avec des sentiments de vénération et de reconnaissance.

Quand on connaît de près le peuple irlandais, comme je le connus pendant six ans, et quand on le visite sur la terre de sa naissance, on est navré de le voir gémir dans la misère et de le voir disparaître sous le malheur comme s'il était un être inutile et dangereux. Tout homme qui a conservé un sentiment d'humanité ne peut s'empêcher d'être ému de pitié en le voyant dépérir au milieu des plus horribles souffrances, celles de la faim et de l'épuisement. Si à ce sentiment vient s'unir celui de la foi, alors on se sent indigné, et l'on se demande s'il est possible qu'un peuple qui a donné tant d'hommes éminents à la société aussi bien dans la paix que dans la guerre, tant de talents distingués dans les lettres et les sciences, tant de missionnaires et de martyrs à la religion : un peuple généreux et fidèle, vertueux et loyal, brave et industrieux; un peuple éminemment civilisateur et chrétien; l'on se demande s'il est possible qu'un tel peuple puisse être abandonné à la haine, à la rage, à la vengeance d'une puissance conquérante. Si le récit des maux de nos semblables nous cause bien souvent des émotions difficiles à maîtriser; comment pourrait-on retenir la juste indignation que la vue de ces mêmes maux soulève dans l'âme? Le sang reflue au cœur et l'âme est accablée de douleur en présence de l'horrible tableau des souffrances d'une nation qui mérite nos sympathies, notre admiration et notre amour.

Malgré toute la modération que la foi et l'éducation nous imposent, il est difficile de retenir l'indignation que tant d'outrages excitent dans notre âme contre les auteurs de ces maux si hideux.

Mais enfin quelles sont ces infortunes qui écrasent le peuple irlandais? Je n'ai pas l'intention de les passer toutes en revue; le but de ce livre ne le permettrait pas; elles entrent ici seulement comme appartenant à mes souvenirs de voyage, tristes souvenirs!

et comme un hommage de reconnaissance et de dévouement que je professe pour cette malheureuse nation.

Ah ! chère Irlande, ne te fâche pas si je te compare à des êtres auxquels tu es infiniment supérieure, mais auxquels on a tâché de te rendre beaucoup inférieure.

Les sauvages abandonnés de l'Amérique sont dans une meilleure condition que ce peuple infortuné. Les forêts fournissent au sauvage le bois pour bâtir sa hutte et pour se chauffer ; les champs lui donnent les racines, les rivières les poissons et les montagnes le gibier pour sa nourriture ; les bêtes fauves le pourvoient de fourrures qui lui servent de lit ainsi que d'habillement et de défense contre les intempéries des saisons. Il faudrait enfin être moins humain que les sauvages mêmes pour le troubler dans la jouissance des bienfaits que la divine Providence lui accorde si gracieusement et si abondamment.

Mais qu'on aille visiter l'Irlande, et l'on trouvera que les gens de la campagne n'ont pour toute habitation que quatre murs de boue desséchée, mêlée parfois à du gazon ou à de la paille : pour toit un peu de chaume qui ne saurait les protéger contre la pluie et les neiges : quelques trous pour porte et pour fenêtre. Les cinq sixièmes d'entre eux n'ont point de lit : un tas d'herbes sèches ou de haillons le remplace. Là ils traînent leur vie, heureux si elle ne leur est pas arrachée par la famine.

En temps d'abondance, leur nourriture consiste en *lumpers*, mauvaises pommes de terre ; et ce n'est qu'au jour de Noël qu'ils mangent de la viande, si même ils en ont ce jour-là.

Tout est à l'unisson chez eux : ils s'habillent, je dirai mieux, ils se couvrent de haillons. Et de ces haillons ils n'ont pas assez pour se couvrir tous ou toutes dans un même ménage ; ils se les prêtent successivement pour sortir de la maison, pour aller à l'église ou au marché. Si au moins ils avaient des sabots, comme en ont les classes pauvres en France et en Belgique, ou des *cioccie* comme en portent les campagnards en Italie ; mais non, presque tous, hommes, femmes et enfants vont pieds nus en toutes saisons. Ces pauvres irlandais, endurcis à la souffrance, se croiraient bien heureux s'ils pouvaient passer leur vie dans cette misère, qui est déjà affreuse. Mais ils sont en outre, et presque chaque année, exposés à des famines qui les déciment par milliers. Voici des

chiffres officiels de la décroissance de ce peuple qui est connu pour un des plus féconds du monde. De 1841 à 1851, cette décroissance fut de 1,623,154; et de 1851 à 1861, elle fut de 563,170 (1). Ainsi il est réduit maintenant à un peu plus de 5,000,000, tandis qu'il y a vingt ans il montait à plus de 8,000,000. S'il continue de ce pas, il ne faudra guère longtemps pour qu'on puisse mettre sur toute l'Irlande cette inscription : Ci-gît un peuple malheureux, mort de faim au milieu de l'abondance.

Oui, au milieu de l'abondance, car leur pays est assez grand et assez productif ; il pourrait nourrir aisément 25,000,000 d'habitants, comme on peut le voir par le relevé des produits de chaque année. Est-ce donc que ce peuple ne travaille pas? Au contraire, il travaille du matin au soir. Quelle est donc la cause d'une misère aussi désolante? C'est que tout le fruit de leurs sueurs est exporté en Angleterre. L'irlandais ne travaille que pour enrichir ses maîtres ; il s'amaigrit et meurt de faim pour les engraisser. En 1856, les exportations ordinaires furent, d'après le *Blue book,* de vingt millions de livres sterling, 500,000,000 de francs ; chaque année il verse à peu près les mêmes trésors dans les coffres de ses oppresseurs.

Mais ce qu'il y a de plus horrible et de plus révoltant, c'est que en 1846 et 1847, pendant que la famine arrachait à ce peuple infortuné l'âme des entrailles, l'Angleterre recevait ses provisions comme d'ordinaire, sans se donner la peine de penser que le peuple, de qui elles étaient extorquées, mourait de faim (2). On se résignerait à les souffrir patiemment si de tels malheurs venaient, comme on dit, de la main de Dieu ; mais lorsqu'on réfléchit que ce n'est que le résultat d'un crime qui n'a de nom dans aucune langue vivante ou morte, il faut une force absolument chrétienne pour modérer la colère que la nature outragée soulève dans nos poitrines.

Cependant l'Angleterre, qu'on nous représente comme une nation libérale et réfléchie, doit avoir un but supérieur pour agir ainsi à l'égard du peuple irlandais. Ce but nous le connaissons, et

(1) Chiffre donné par les dernières statistiques de M. Donnelly, *registrar* officiel.

(2) M. Martin de Longhorn, lett. publ. oct. 1847.

ce sont ses écrivains qui nous l'apprennent. C'est l'extermination (1), c'est l'extirpation (2) de ce même peuple. — On ne peut trouver dans l'histoire de l'Europe civilisée rien qui surpasse une telle tyrannie et une telle oppression! s'écriait un chanoine anglican de la cathédrale de Saint-Paul à Londres; tout cela restera longtemps comme un monument d'infamie et de honte pour l'Angleterre... La masse du peuple en Irlande a été abandonnée pendant un siècle à une poignée de protestants, par qui ils ont été traités en ilotes, et soumis à toute espèce de persécutions et de déshonneur (3).

On sait que le peuple irlandais exerçait un grand commerce de draperie à l'étranger, et vendait ses produits à meilleur marché que l'Angleterre. Eh bien, elle voulut lui ôter cette ressource, et décréta que les irlandais lui enverraient leurs laines pour être désormais travaillées dans le Yorkshire (4). On sait encore qu'elle leur défendit tout commerce direct entre leur pays et les colonies; de manière que ce peuple, parfait navigateur, à qui la nature avait donné des ports excellents, se vit enfermé, enchaîné dans l'inaction (5).

Nous n'ignorons pas que ces lois ont été abrogées; qu'importe? les effets sont toujours là. Une fois qu'on a détourné le cours d'une rivière, il est fort difficile de la faire revenir dans son premier lit. Certes les irlandais s'efforcent de reprendre leur rang dans le commerce et dans la navigation; mais outre les difficultés naturelles à cette entreprise, l'esprit d'opposition de la part de l'Angleterre se trouve toujours sur leur voie.

Pendant que nous étions en Irlande, nous entendîmes dire à l'égard du gaz qui éclaire la ville de Cork : — Voilà une chose que les anglais n'ont pas encore réussi à nous arracher. — C'est ainsi : il n'y a là aucune manufacture, ni aucune entreprise commerciale ou maritime entamée par les irlandais, que la concurrence anglaise ne vienne leur arracher. On le conçoit, ces pauvres malheureux ne peuvent s'exposer à une ruine certaine en luttant contre les millions de livres sterling des capitalistes anglais. Ils

(1) Leland, III. 166.
(2) Macaulay's speech. Longman and C° 1854.
(3) *Edinburgh Review*, nov. 1820.
(4) Gustave de Beaumont, troisième époque, chap. 1er.
(5) Swift, op.

se voient ainsi forcés de céder devant le plus fort, et d'accomplir, contre leur gré, le vœu que leurs oppresseurs firent jadis, d'exterminer leur race; car, il ne faut pas se faire illusion, l'esprit qui a dicté et promulgué les lois tendant à la destruction de ce peuple, existe toujours, bien que les lois elles-mêmes aient été abolies.

Considérons, en effet, ce système qui n'a pas de pareil sur toute la face de la terre; nous parlons du système des tenanciers : les catholiques irlandais ne possèdent nullement leur pays; ils en furent dépouillés pour les dix onzièmes sous Élisabeth et Cromwell, qui le partagèrent entre leurs adhérents. Ceux-ci, qui ne forment que le sixième de la population, jouissent et sont les maîtres des sept huitièmes de la terre. Ce fait, accompli par l'iniquité et l'injustice, ne saurait, toutefois, avoir aucune influence sur les malheurs du peuple irlandais, si, d'ailleurs, les propriétaires agissaient en hommes droits et justes. Mais ici est le point de la difficulté. De quelle manière administrent-ils leurs possessions? Que l'on écoute le *Times*, qui certainement n'est pas disposé à flatter la nation irlandaise pour la soulever contre ses maîtres. — La culture des terres, en Irlande, est soumise à un régime sauvage et tyrannique. Les propriétaires y exercent leurs droits avec une main de fer, et y dénient leurs devoirs avec un front d'airain (1).

Que l'on écoute deux membres du parlement anglais, M. Maguire et M. O'Donoghue, qui, en novembre 1859, s'adressaient ainsi au vice-roi d'Irlande : — La grande masse des tenanciers de notre pays n'a aucun titre légal à la terre qu'ils cultivent, et malgré les plus vieux liens et les plus doux souvenirs, on peut les en chasser aussi facilement que les troupeaux qui en broutent le gazon.

Et ce pouvoir, qui est déjà tyrannique, n'est que trop souvent exercé. On pourrait recourir à des dates un peu reculées, par exemple, au laps de temps écoulé entre 1841 et 1851, dans lequel ces maîtres, *à la main de fer et au front d'airain*, mirent sur la voie publique les habitants de 270,000 chaumières qu'ils firent détruire. Nous citons des faits récents. En novembre 1860,

(1) Times. 27 fév. 1847.

dans le comté de Mayo, plusieurs familles catholiques furent évincées et leurs huttes abattues à coups de barres de fer par les constables.

Et pourquoi ce vandalisme? Tantôt, c'est parce que les tenanciers ne peuvent pas payer tout le loyer, ou demandent quelque adoucissement à leurs charges; tantôt c'est parce qu'ils donnent leur vote aux élections, d'après leur conscience et leur bon jugement; maintenant, c'est parce qu'ils refusent d'envoyer leurs enfants aux écoles protestantes, et plus tard ce sera par d'autres raisons, qui, dans tout autre pays, suffiraient pour condamner à une ignominie perpétuelle ceux qui en usent. Il faut dire pourtant que, même en Angleterre, ces durs maîtres sont parfois censurés. Aussi, le *Times*, en novembre 1861, à propos d'un prélat anglican, qui avait jeté sur la grande route, dans les montagnes sauvages de Patry, soixante-neuf malheureux, s'exprimait-il ainsi : — Ces évictions sont un honteux scandale, et cet évêque aurait dû mourir ou mendier à la porte de ses diocésains plutôt que de s'en rendre coupable!

A côté du malheureux irlandais, disons-le encore une fois, la condition du sauvage dans les déserts de l'Amérique, celle même de l'esclave sur les bords du Mississipi et du serf en Russie, est bien préférable. La nature pourvoit, chez le premier, à tout ce qu'il faut pour sa subsistance et même pour son amusement; et le maître fournit aux autres, du moins, de quoi vivre et de quoi s'habiller et un logement. Mais toi, pauvre irlandais, tu es condamné à travailler et à mourir comme un esclave, sans en avoir ni le nom ni les tristes avantages.

Il ne lui reste donc qu'à mourir de misère ou à émigrer. L'émigration est devenue pour lui une nécessité : des âmes généreuses la lui conseillent et s'efforcent de la lui procurer; mais il est évident que ce sacrifice n'est que le suicide de sa race. Encore cette émigration ne lui réussit-elle pas toujours : il meurt parfois en route, épuisé par la souffrance ou accablé de maux que cause la misère. C'est ainsi qu'en 1847 moururent 9,634 émigrants qui s'en allaient en Canada. Quel spectacle navrant que la vue des baraques érigées à Montréal, pour recevoir, en cette même année et pendant l'année suivante, les irlandais expatriés!!!

Aussi, d'une manière ou d'une autre, le rêve favori de l'Angle-

terre, celui d'extirper la race celtique de l'Irlande, ne serait pas loin de se réaliser. Ce n'est qu'en septembre 1861 que le lord-lieutenant a dit dans un meeting, tenu en Irlande, qu'il *était dans les desseins de Dieu de réduire l'Irlande en un vaste pâturage.* Six millions d'âmes rachetées par le sang du Christ valent moins, infiniment moins que quelques milliers de têtes de bétail ! !!! !

Voilà où nous en sommes au XIXe siècle ! Voilà le système d'un grand gouvernement qui se pique de civilisation !

—Mais, dit-on, il y a des membres de l'Irlande dans le parlement anglais. — C'est là précisément la grande pierre d'achoppement. Ces membres sont parfaitement inutiles ; car s'ils ont une âme vénale, le gouvernement britannique les achète par l'offre d'une place de juge, ou de gouverneur, ou de directeur, etc. ; s'ils sont loyaux, alors on ne les écoute pas, on les traite avec dédain, on les écrase. Il n'est pas rare de voir, quand ils parlent, les autres membres du parlement faire la sieste ; les affaires et les misères de l'Irlande ne les regardent point : tout ce qu'ils ont à faire c'est de voter, en se réveillant, contre toute mesure que l'on propose en faveur de ce malheureux pays. C'est pourquoi ses représentants ont déjà déclaré que leur présence est complètement inutile dans les chambres ; et, en effet, M. O'Donoghue n'y a pas paru de toute cette session. Les choses seraient bien différentes, si l'Irlande avait son propre parlement, comme elle le posséda de 1782 à 1800, époque de son abolition par l'Angleterre. Bien qu'il n'y eût que des membres protestants, elle jouissait toutefois alors d'une prospérité, qu'elle n'a plus connue depuis qu'elle en a été privée.

Après cela, il serait inutile d'ajouter que les irlandais, malgré tout ce que disent les partisans de l'Angleterre, ne jouissent pas de toutes les libertés anglaises ; entre autres, ils ne peuvent pas envoyer des délégués pour former une convention ; ils ne peuvent ni garder des armes chez eux ni en porter ; ils ne peuvent élire les shérifs des villes par l'intermédiaire des corps municipaux : trois libertés accordées aux anglais.

Il serait inutile aussi de remarquer que cette sorte de lois martiales, *coercion bills,* que décrète le parlement britannique *pour le bien,* sans doute, des irlandais, livre ces malheureux au pouvoir de la police, et donne aux landlords (propriétaires des

terres) un moyen bien facile de se débarrasser *légalement* de leurs tenanciers.

Il serait encore inutile de relever qu'un catholique ne peut être *fellow* de l'université d'Oxford, ni de celle de Cambridge: et que l'université catholique de Dublin ne peut nullement conférer des grades.

Il serait pareillement inutile de parler de cette institution appelée *Workhouse,* où l'on renferme les pauvres catholiques, sans avoir égard à leurs sentiments religieux.

Toutes ces violations de liberté peuvent être considérées cependant comme des niaiseries comparées à celle qui, de toutes les institutions qui existent dans le monde civilisé, me semble la plus absurde, l'église établie d'Irlande. C'est ainsi que, dans ce pays, l'on voit une société de huit millions d'hommes ayant et payant une église, qui est celle de huit cent mille âmes seulement — c'est lord Macaulay qui parle ainsi (1). — On peut le dire, s'écrie un autre écrivain, il n'y a pas de pareil abus dans toute l'Europe, dans toute l'Asie, dans toutes les parties connues de l'Afrique, ni dans ce que nous avons entendu dire de Tombouctou (2).

Il n'est pas facile de se former une idée de l'énormité de cette tyrannie, qui force, par une loi presque incroyable, 5,000,000 de catholiques à payer les ministres de 600,000 protestants anglicans. Les chiffres suivants nous font voir la somme exorbitante dont ils sont taxés à cette fin.

L'archevêque anglican d'Armagh reçoit annuellement 14,664 livres sterling (366,600 francs); l'évêque de Derry presque 10,000 livres sterling (270,000 francs); les autres dix évêques reçoivent de 7,600 à 2,310 livres sterling (de 190,000 francs à 57,750 francs) chacun. Puis viennent tous les pasteurs, qui reçoivent leur salaire, lors même qu'ils n'ont aucune congrégation. Le document suivant, obtenu à la demande de Lord Carlisle, lorsqu'il était vice-roi d'Irlande, nous montre combien de monde s'engraisse aux dépens du travail et de la vie même du pauvre irlandais. Il y avait donc en juillet 1835 :

160 paroisses sans un seul protestant.

(1) Speeches of the right hon. J.-B. Macaulay. London 1854. p. 380.
(2) Works of Sydney Smith. London 1854. vol. III p. 531.

190 avec moins de dix protestants.

206 avec moins de vingt personnes.

137 avec moins de trente personnes.

111 avec moins de quarante, et 90 avec moins de cinquante personnes.

Voilà donc 894 ministres que le pauvre peuple irlandais paie pour ne rien faire ou pour faire tout ce que font les ministres opposés à sa religion, prêcher contre sa foi et contre ses institutions.

Qu'on vienne nous dire ensuite que le peuple irlandais est heureux et prospère depuis l'union à laquelle l'Angleterre l'a admis. Union! oui, comme a dit lord Byron, l'union du requin avec sa proie à laquelle il s'unit pour la dévorer.

De tout ce que nous venons de dire, il ressort bien clairement que la nation irlandaise est malheureuse, bien plus malheureuse qu'elle ne le paraît dans cette esquisse. Ceux qui se sentent disposés à en douter, croyant de bonne foi ou autrement que cela ne s'accorde pas avec la haute opinion qu'ils ont de l'Angleterre, n'ont qu'à s'en convaincre par eux-mêmes. Qu'ils aillent en Irlande; qu'ils visitent la campagne, les villages et les hameaux; qu'ils examinent les registres, les almanachs et les autres documents publics; qu'ils s'informent des lois que le parlement britannique fait pour le bien-être des irlandais; qu'ils fassent enfin les mêmes recherches que firent tant d'écrivains, tels que M. Gustave de Beaumont (1), et le rév. père Adolphe Perraud (2) qui sont témoins *de visu;* monseigneur Dupanloup, évêque d'Orleans (3), dont le nom seul est déjà un grand éloge, et M. Mernellod, curé à Genève (4), un des grands orateurs chrétiens de nos jours.

Quand ils se seront bien instruits de cette horrible vérité, et il ne faudra pas longtemps pour cela, ils arriveront à conclure que l'Angleterre est tenue devant Dieu et devant le monde entier d'accorder au peuple irlandais :

1° Liberté de conscience pleine et parfaite, et par conséquent

(1) Op. edit. 1839.

(2) L'Irlande contemporaine.

(3) Discours, etc. Paris 1861.

(4) Discours, etc. Paris 1861.

le droit d'être représenté, en proportion de son nombre, dans toutes les workhouses.

2° Réhabilitation complète, ou abolition de toute inhabileté sanctionnée par qui que ce soit.

3° Réforme du système des landlords envers leurs tenanciers, de sorte que ceux-ci puissent être sûrs que pendant un certain nombre d'années ils ne mourront pas de faim.

4° Abolition du salaire que le peuple est à présent forcé à payer aux ministres anglicans. Si l'Angleterre veut avoir en Irlande une hiérarchie de son église établie, les irlandais ne s'y opposent pas ; mais qu'elle la soutienne de ses propres fonds.

5° Un parlement indépendant, où les catholiques, aussi bien que les protestants du pays, aient le droit de siéger.

6° Liberté entière de choisir leurs officiers. Le système actuel, qui consiste à les envoyer de l'Angleterre en Irlande ou de les choisir au gré du ministère britannique est aussi injuste qu'absurde. Il soumet un grand nombre de malheureux à l'alternative honteuse de renoncer à leur nationalité ou d'abjurer leur religion, et souvent de fouler aux pieds toutes les deux à la fois. De là il suit nécessairement que le peuple doit être maltraité.

7° Enfin toutes les libertés et priviléges accordés au peuple anglais.

Que l'Angleterre ne craigne point que le peuple irlandais veuille en abuser. Non, il est trop sage pour le faire. D'ailleurs, son clergé qui a su le contenir dans la soumission aux lois lorsque celles-ci étaient injustes et meurtrières, saura aussi le guider dans la bonne voie quand elles seront équitables et salutaires.

Que l'Angleterre donc écoute cette voix générale qui retentit dans tous les coins du monde civilisé en faveur de ce peuple malheureux. Qu'elle écoute celle qui, dans son propre sein, ne cesse de crier qu'elle a trempé de la manière la plus coupable et la plus insensée dans une iniquité nationale, qu'elle a été notoirement la cause que l'Irlande est la victime d'un crime social sans exemple, et qu'elle est froidement complice de cette tyrannie (1).

Qu'elle écoute un de ceux qui dirigent en ce moment ses destinées, lord Palmerston affirmant que tout membre du parlement

(1) Times, 25 fév. 1847.

doit savoir que, depuis de longues années, l'Irlande a été victime du mauvais gouvernement de ce pays (1).

Qu'elle écoute cet autre qui ne fait point de difficulté d'affirmer dans la chambre des communes, que personne ne peut voyager, en Irlande, sans comprendre que quelque crime énorme a été commis par le gouvernement, auquel est soumis le peuple de ces contrées (2).

Qu'elle écoute encore un de ses enfants, dont la vocation est de l'instruire en ce qui est naturellement droit ; il lui dira que quand les habitants d'un pays le quittent en masse, parce qu'ils ne peuvent y vivre, le gouvernement de ce pays est déjà jugé et condamné (3).

Qu'enfin elle écoute cette voix divine qui lui répète dans ce livre mille fois cher à tout chrétien qu'un jugement sans miséricorde frappera quiconque n'a pas fait miséricorde (4).

Que si l'Angleterre s'obstine à mépriser ces voix, et veut continuer à commettre les mêmes crimes sur ce peuple infortuné, qu'elle sache qu'il en est des nations comme des individus, et que chacun est puni selon ses iniquités. Les crimes d'une nation attirent des châtiments nationaux. Ils peuvent être retardés, mais ils ne manqueront jamais. L'histoire nous l'apprend. L'Angleterre a bien des motifs pour réfléchir sur ce sujet. Elle ne doit pas se fier à sa prospérité présente : dans un instant celle-ci peut changer. On a vu des empires plus puissants et plus étendus que le sien : ils ne sont plus. Les souffrances d'un peuple fidèle ne peuvent manquer d'enflammer la colère d'un Dieu infiniment juste, et de le pousser à en punir sévèrement l'oppresseur. Que l'Angleterre y réfléchisse.

Pendant que nous écrivons ces pages, des récits navrants sur les malheurs de ce pauvre peuple continuent à nous affliger. Le 10 février 1863, M. Leader, curé de Rash et Cape Clear, arriva à Cork avec vingt-trois pauvres habitants de ces îles, hommes, femmes et enfants, et les conduisit à bord du steamer partant pour le Canada. Le pauvre curé, à bout de ressources et en pré-

(1) Speech. 4 avr. 1856.

(2) M. Bright speech, 6 juillet 1854.

(3) John Stuart-Mill, Principes d'écon. pol., 1. 381.

(4) Jacob. II. 13.

sence d'une misère affreuse, fut heureux de sauver la vie de ces malheureux par l'exil. Mais qui paya leur passage? Ce fut une demoiselle Coutts, membre de l'église anglicane. Oh! âme généreuse! que Dieu te récompense au centuple! Mais si l'émigration est devenue une nécessité pour ce peuple infortuné, pourquoi, au moins, l'Angleterre ne lui fournit elle pas les moyens de la réaliser? Si elle veut *changer l'Irlande en pâturage,* pourquoi, au moins, n'en sauve-t-elle pas les habitants? Ne lui suffit-il pas de les spolier de leur terre sans se souiller d'un crime plus grand, celui de les faire mourir de faim?

Ce fait, presque incroyable, paraît impossible en plein XIXe siècle; pourtant il est incontestable. Pourquoi toutes les puissances catholiques et non catholiques n'enverraient-elles pas des personnes de confiance chargées d'examiner secrètement et avec soin cet état de choses? Pourquoi ne feraient-elles pas des remontrances solennelles auprès du gouvernement britannique afin de l'empêcher de tuer, par la famine, une vaillante nation? Pourquoi permettrait-on à cette puissance insulaire de traiter ainsi un peuple à qui nous sommes liés par les liens de l'humanité, de la religion et de la sympathie? Qu'on fasse de l'Irlande une question d'humanité comme la diplomatie se sent obligée de le faire aujourd'hui pour la Pologne, qui, croyons-nous, n'a jamais été traitée comme sa malheureuse sœur.

Nous sommes loin de vouloir exciter l'Irlande à la révolte; mais nous demandons au nom de notre nature offensée qu'on lui fasse justice. Sera-t-on sourd à cette voix puissante qui proclame partout l'extinction de la tyrannie et du despotisme? Les vrais principes qui doivent régir les souverains ainsi que leurs sujets ne sont pas de nature à être supprimés par une politique arbitraire : ils doivent faire le tour du monde, et ne cesseront d'agir sur l'esprit humain que lorsque celui-ci aura mis leur vérité en pratique. En d'autres termes, le progrès des nations demande l'abolition de tout ce qui est arbitraire, et condamne hautement tout ce qui sent, même de loin, l'oppression. L'homme n'est point stationnaire : il marche, il doit marcher toujours vers le mieux. Ce qui était bon en politique il y a cent, deux cents ou trois cents ans, cesse d'être tel aujourd'hui. Il n'y a que les idées éternelles du vrai, du bon et du juste, qui restent immuables. La religion même dégénère en

superstition lorsqu'elle s'en éloigne; son existence, ainsi que sa propagation, n'est due qu'à leur conservation et à leur pratique.

Aussi insistons-nous pour que l'Angleterre change sa politique à l'égard de l'Irlande; elle n'aura qu'à s'en louer; elle donnera par là un exemple de justice et de sagesse, qui ne tardera pas à être suivi par d'autres gouvernements qui se trouveraient dans des circonstances pareilles. Il est même de son intérêt d'agir ainsi; elle s'attirerait la confiance, l'estime et le bon vouloir du monde entier. Espérons qu'elle réfléchira sérieusement sur sa conduite et qu'elle rendra la prospérité et le bonheur à ce peuple en ce moment accablé sous le poids de la souffrance.

Grâce aux prompts secours qui lui sont arrivés de l'Amérique et de l'Australie, il a pu, pour un instant, éloigner de ses chaumières la mort, mais non pas la misère. Les pays les plus éloignés ont aussi répondu à l'écho de ses plaintes, et sont venus à son aide. La France ainsi que la Belgique se sont empressées, avec ce dévouement qui les caractérisent, de voler à son secours. Mgr Dupanloup se fit entendre à Paris, et sa parole suffit pour réunir en un instant la somme de seize mille francs, et pour communiquer l'idée d'une loterie qui en produisit quinze mille de plus. M. le curé Mermillod en fit autant, et son appel rapporta douze mille francs.

Notre digne curé de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, M. le chanoine Donnet, fut aussi au nombre de ces hommes dévoués dont Dieu se servit pour le soulagement de son peuple. Par des appels particuliers à des âmes bienveillantes il réussit à collecter plus de sept mille francs qu'il envoya à diverses reprises à Mgr O'Hea, évêque de Ross.

Nous regardons toutes ces âmes dévouées comme autant de sauveurs de ce peuple infortuné, et nous les prions de recevoir l'hommage de la reconnaissance de tous les chrétiens épars sur le globe. Des israélites et même des musulmans ont contribué à arracher des bras de la mort les pauvres irlandais.

Chers malheureux, vous souffrez encore, nous ne l'ignorons pas; la charité chrétienne vit d'une vie toujours nouvelle; elle ne vous laissera pas mourir!

Mon séjour en Irlande fut plus long que je ne me l'étais proposé. Aussi dès que je me sentis un peu mieux, me disposai-je à passer en Angleterre.

La traversée de Dublin à Londres se fait en douze heures environ; en prenant le train du soir, j'arrivai dans cette dernière ville à l'aube du jour. Cependant je pus voir la campagne des alentours, qui certainement avait un aspect très-agréable, quoique la saison fût avancée. Ces belles maisonnettes de toutes les formes, gothiques, italiennes, chinoises; ces coteaux couverts de gazon; ces prés clos de haies pour le pâturage des animaux domestiques; ces serres où l'on force la nature à donner des fruits qu'elle refuserait sans un tel moyen; ces jardins à fleurs si bien dessinés; ces fontaines d'où l'eau jaillit en tant de manières; ces ruisseaux pour arroser les champs et les jardins; tout le pays aux environs de Londres montre à l'évidence et la richesse du sol et l'industrie du laboureur.

L'exposition universelle étant encore ouverte, je profitai du peu de jours qui me restaient pour aller la visiter. Je ne pus considérer que bien peu de choses pendant les quatre jours que j'y passai; mais ce peu était assez pour convaincre tout homme raisonnable qu'il est quelque chose de plus que la brute. La représentation du monde artistique, intellectuel, mécanique, industriel, enfin tous les talents du monde étalés sous cet immense pavillon, est bien propre à nous donner une haute idée du génie humain et de son pouvoir d'invention.

Un autre lieu bien digne d'être visité était l'ancien palais de cristal, où l'on donnait un concert pour ainsi dire enfantin. Il y avait le nombre rond de quatre mille enfants, filles et garçons; c'était ravissant d'entendre ces quatre mille voix avec toutes leurs nuances en parfait accord selon toutes les règles de la musique. J'y entendis aussi une nombreuse compagnie de garçons de douze à quatorze ans, exécutant délicieusement des morceaux de fanfares.

Mais à côté de toutes ces grandeurs je vis bien des misères. Si dans tout autre pays qu'en Angleterre, si dans toute autre ville qu'à Londres on voyait tant d'iniquités, de turpitudes et de dégradations que celles que l'on y rencontre à chaque pas, la philanthropie britannique crierait sans cesse à l'extirpation des abus, à la réforme. Mais dans son propre sein elle renferme tous ces abrutissements sans remords et sans repentir, parce qu'elle n'en a ni l'appréciation, ni la honte. Hélas! quelle humiliante condi-

tion est celle d'un pays où l'on dépense tant de millions pour maintenir une église qui ne peut ou ne veut pas arrêter le torrent toujours croissant de la démoralisation publique! Si, au lieu de garder dans une opulence oisive tant d'évêques et tant de ministres, la pieuse Albion employait ces millions à sauver l'innocence et la pudeur de cette classe de ses enfants qui ne se vendent que par le manque de pain, quel bien immense ne produirait-elle pas ? Que peut-on penser, que doit-on dire d'un gouvernement qui admet des contradictions si palpables?

Le dimanche est observé à Londres par la force des lois, qui ont même défendu les amusements publics, tels que la musique dans les parcs, etc. Hors de là, cependant, le jour du Seigneur n'a pas en général meilleures chances que les autres jours non chômés.

Après deux semaines je quittai Londres pour Paris par la voie de Dieppe. Je n'y restai que huit jours pour expédier quelques petites affaires et pour visiter quelques couvents, des églises et quelques colléges. Il est tout à fait naturel que les missionnaires soient questionnés lorsqu'ils arrivent de leurs voyages. J'en étais pourtant presque fatigué.

Dans un de ces colléges, les jeunes élèves se formèrent en cercle et me mirent au milieu. Et là ce fut à qui me demanderait une chose et qui une autre. C'était un véritable interrogatoire. Je m'amusais beaucoup en contemplant leur naïveté ainsi que leur zèle de futurs missionnaires, et je ne pouvais m'empêcher de satisfaire à leurs demandes.

— Combien de temps avez-vous été en mission? — interrogeait un d'eux.

— Six ans.

— Pourquoi êtes-vous revenu? — demandait un autre.

— J'étais malade.

— Combien de sauvages avez-vous convertis? — disait un troisième.

— Il me serait bien difficile de le dire.

— Mais enfin n'avez-vous pas fait quelque bien? — demanda un quatrième.

— Pas beaucoup.

— Au moins vous aurez baptisé des enfants, béni des mariages, bâti des églises, converti des protestants? — fit un autre.

— Oui, j'ai baptisé de 400 à 500 enfants, j'ai béni une vingtaine de mariages, j'ai bâti six églises et reçu l'abjuration de trois protestants.

— Voilà tout? — s'écria un jeune élève qui s'était formé l'idée que tout missionnaire doit avoir autant de succès qu'en eurent les apôtres, saint François-Xavier et d'autres saints.

Alors je crus de mon devoir de faire à mes interrogateurs un petit sermon sur la vie du missionnaire, et je leur dis avec saint Paul que Dieu nous récompensera non pas d'après nos succès, mais bien selon nos travaux (1); qu'il faut se préparer à souffrir beaucoup, la faim et la soif, le froid et la chaleur, les maladies et l'ingratitude des hommes, et surtout le terrible découragement et l'horrible isolement; qu'il faut apprendre à savoir vivre et à converser charitablement avec ceux qui ne pensent pas comme nous; qu'il faut se faire tout à tous pour gagner tous à Jésus-Christ: et je finis par leur dire beaucoup de belles et de bonnes choses, dont ils semblèrent être très-contents.

La récréation finie, ils allèrent à leurs études, et moi à mes affaires.

Le lendemain, 18 novembre 1862, je partis de Paris à neuf heures du matin, et à trois heures et demie du soir j'arrivai à Bruxelles.

(1) I. Cor. III, 8.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. I

CHAPITRE Ier. Départ. . . . . page 9

» II. Canada. . . . . » 16

» III. Politiques d'Amérique. . . . . » 24

» IV. Voyage à San-Francisco . . . . . » 42

» V. Trajet à Vancouver. . . . . » 54

» VI. Mes occupations. . . . . » 62

» VII. Excursions . . . . . » 73

» VIII. Curé et vicaire . . . . . » 84

» IX. Missionnaire. . . . . » 100

» X. Divers voyages . . . . . » 111

» XI. Visites et rencontres. . . . . » 119

» XII. Quelques aventures. . . . . » 155

» XIII. Sociétés secrètes. . . . . » 168

» XIV. San Juan Island. . . . . » 182

» XV. Dernière visite . . . . . » 193

» XVI. Séjour à San-Francisco . . . . . » 201

» XVII. Missionnaire encore. . . . . » 208

» XVIII. Visite à Humboldt-bay. . . . . » 221

» XIX. Écoles . . . . . » 229

» XX. Maladie . . . . . » 239

» XXI. Derniers adieux . . . . . » 246

» XXII. Territoire de Névada . . . . . » 255

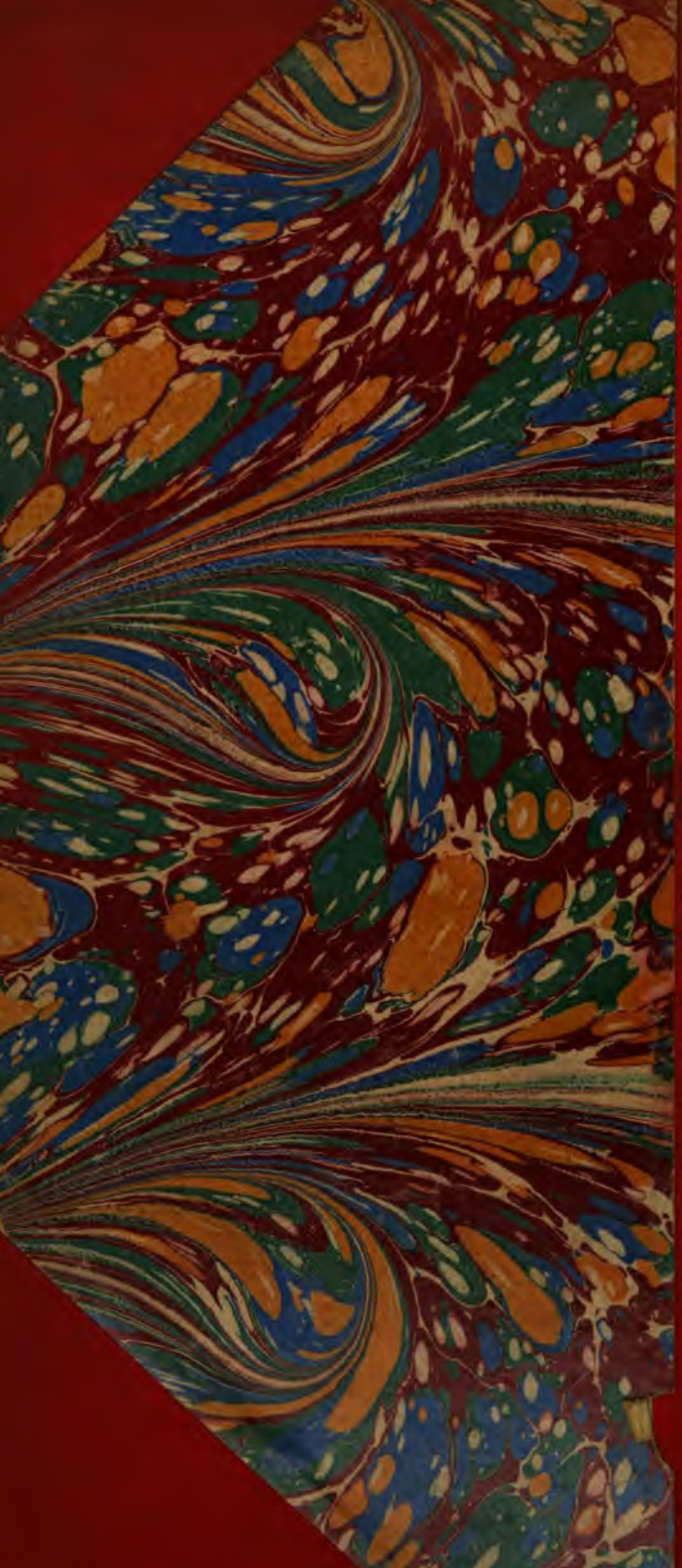
» XXIII. Le pays . . . . . » 261

» XXIV. Les sauvages. . . . . » 275

» XXV. Missions. . . . . » 290

» XXVI. Retour . . . . . » 302

ERRATA.

Le lecteur trouvera la page qui suit la 120me, numérotée 121-145. Il n'y a là aucune lacune dans le texte; c'est seulement une erreur typographique dans le numérotage des pages.

A. Mertens et Fils,
Imprimeurs,
à Bruxelles.